Nº 767 41ᵉ Année Tome CCXX 1ᵉʳ Juin 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1ᵉʳ et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 *fr.* — *Étranger :* 1/2 tarif postal, **5 *fr.* 75**; plein tarif **6 *fr.* 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIᵉ

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE

GEORGES DUHAMEL

Scènes de la Vie future

Volume in-16 double couronne. — Prix . . . . . . **12** fr.

La première édition a été tirée à 1650 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, savoir :

1625 exemplaires numérotés de 320 à 1944, à . . . **40** fr.
25 exemplaires marqués à la presse de **A** à Z . . (**H. C.**)

Il a été tiré dans le format in-8° raisin :

66 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 66, à . . . . **175** fr.

220 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 286, à. . . . . **120** fr.

33 exemplaires sur Ingres crème, numérotés à la presse de 287 à 319, à **120** fr. . . . . *Souscrits.*

INFORMATIONS FINANCIÈRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 625 MILLIONS DE FRANCS

Reg. Com. : Seine N° 64.462.

Assemblée générale annuelle du 5 Mai 1930.

L'Assemblée Générale Ordinaire des Actionnaires s'est tenue le 5 Mai sous la présidence de M. André HOMBERG.

Le rapport présenté par le Conseil d'Administration relate que l'année qui vient de s'écouler a confirmé le succès de la réforme monétaire de 1928, grâce à laquelle le franc est redevenu une monnaie d'une incomparable solidité, et souligne l'heureuse influence de cette réforme sur l'assainissement définitif de nos finances.

Ce rétablissement de notre situation financière, joint à la restauration des régions dévastées, a donné une impulsion nouvelle à l'épargne française, toujours vivace; le marché de Paris devrait tirer parti de cette situation pour reprendre sa place d'avant-guerre dans la distribution mondiale des crédits.

Dans le domaine économique, le rapport signale que la baisse des produits agricoles et des matières premières, ainsi que la crise boursière aux Etats-Unis, ont jeté une certaine perturbation sur les marchés mondiaux et entraîné une détente générale des taux monétaires des différents instituts d'émission.

Mais la France, grâce aux conditions favorables de production et de consommation, a pu maintenir, malgré certains signes de dépression, trop isolés d'ailleurs pour en dégager quelque enseignement, sa prospérité économique aux niveaux atteints en 1928. Les données statistiques contenues dans le rapport sont, à cet égard, très significatives.

Le marché monétaire a été dominé par la fixité, durant toute l'année, du taux d'escompte officiel. Ce n'est qu'en Janvier 1930 que ce taux a été ramené de 3 1/2 % à 3 % sous l'influence du reflux de disponibilités précédemment placées à l'étranger et des remboursements effectués par les Caisses publiques sur la dette flottante.

Le marché des capitaux a bénéficié d'un mouvement d'affaires très important. Les augmentations de capital ont absorbé plus de 12 milliards et demi (contre 9 milliards en 1928); les valeurs à revenu fixe ont fait l'objet d'émissions nombreuses et importantes, grâce à la diminution progressive du loyer des capitaux : émissions nouvelles et conversions ont pu ainsi être effectuées à des taux avantageux pour l'économie nationale.

Ces circonstances favorables ont permis à l'Etablissement d'accroître le développement de ses affaires d'autant plus qu'à cet égard les ressources nouvelles qu'il a retirées de son augmentation de capital, porté en Avril dernier de 500 à 625 millions par l'émission de 250.000 actions nouvelles au prix de Frs. 1.000, ont accru sensiblement sa puissance financière.

Les chiffres du bilan attestent, en outre, que l'Etablissement a continué d'apporter un large concours à la clientèle commerciale et industrielle sous forme d'avances garanties, ou bien encore sous forme de découverts ou de crédits par acceptations.

L'activité des diverses filiales se poursuit favorablement.

Les progrès continus de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE sont caractérisés par l'augmentation de ses bénéfices.

Le solde du compte Profits et Pertes a atteint Frs. 70.755.317,05 (contre Frs. 52.413.848,45 en 1928).

Le Conseil d'Administration, avec l'accord du Comité de Censure, a pris l'initiative de décider que le calcul de ses tantièmes serait dorénavant effectué après prélèvement sur les bénéfices d'un montant égal à 5 % des primes d'émission provenant des augmentations de capital, et ce, à compter de l'augmentation réalisée en 1929.

Sur la proposition du Conseil, l'Assemblée a voté la distribution d'un dividende de Frs. 45, par action non libérée (au lieu de Frs. 42,50 l'an dernier) et de Frs. 57,50 par action libérée. Ces dividendes, sur lesquels un acompte de Frs. 10. nets a été payé le 5 Décembre dernier, seront mis en paiement, sous déduction des impôts, le 5 Juin 1930.

L'Assemblée a également décidé de porter à la réserve, indépendamment d'un prélèvement de 7 Millions opéré sur les bénéfices de l'exercice, une somme globale de 66 Millions provenant en partie du produit de la vente du Callao et en partie de provisions anciennes, devenues sans objet.

La nomination comme Administrateur de M. Théodore LAURENT, Président-délégué de la COMPAGNIE des FORGES et ACIÉRIES de la MARINE et d'HOMECOURT a été ratifiée.

MM. André HOMBERG, LEMARQUIS et de FOURTOU, Administrateurs sortants, ont été réélus et le mandat de M. BARTHOLOMÉ comme Censeur a été renouvelé pour 3 ans.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

LA SOCIALISATION PROGRESSIVE DES RICHESSES D'ART EN FRANCE

Pour peu que l'on suive la vie de nos collections nationales — et par collections nationales j'entends non pas seulement celles qui appartiennent à l'Etat, mais encore celles qui sont la propriété d'un Département, d'une Commune, ou d'une collectivité quelconque, comme l'Institut — on ne peut qu'être frappé de leur enrichissement continu. Cette progressivité revêt pour certaines séries une telle ampleur qu'on peut déjà dire, ou tout au moins prévoir, que cela arrive, ou arrivera fatalement, à une quasi-monopolisation, au profit de la collectivité, de certaines de ces séries, et que ce n'est plus qu'une question de temps, si éloignée qu'en puisse être parfois l'échéance, pour que toutes les séries d'œuvres d'art soient entraînées dans ce vaste mouvement, — qui semble inéluctable en pareille matière, — de la socialisation. Et il faut naturellement enntendre par œuvres d'art les œuvres en quelque sorte classées, celles au prestige desquelles a dû peu à peu adhérer l'opinion, les collectivités n'ayant guère l'habitude de devancer le jugement de cette opinion, mais bien plutôt de s'y ranger plus ou moins rapidement.

Ce mouvement, que nous nous proposons d'étudier, n'est qu'un chapitre, le plus avancé, peut-être, s'il n'est le plus connu, de la socialisation progressive de l'Etat, fait qu'on ne peut nier, quel que soit l'avis que l'on puisse

porter sur ses causes et ses conséquences, et que l'on pourrait même chiffrer grossièrement.

Il résulte, en effet, d'une étude de M. Alfred Sauvy, que la proportion des dépenses de l'Etat par rapport au revenu national est en accroissement constant : elle passe de 12,6 %, en 1853, à 15,3 en 1878, 12,9 en 1903, 14,2 en 1911, pour arriver, d'après les prévisions du budget de 1930, à 21,2 %. Il est assurément difficile de dénombrer avec exactitude le revenu national; les appréciations en sont partagées, mais un fait est certain : le revenu du particulier lui appartient de moins en moins; une fraction toujours plus importante de ce revenu passe entre les mains de l'Etat; il y a un mouvement lent de socialisation, si lent et si progressif que l'accoutumance en est également progressive et ne heurte pas violemment. Les économistes, seuls, qui tentent de percevoir dans quelle direction marche l'Etat, et les politiciens éclairés par ces économistes, montrent plus ou moins d'inquiétude ou de satisfaction selon leur tempérament ou leur idéal préconçu.

Le plus curieux, c'est que cette socialisation des œuvres d'art, qui, dans le vaste mouvement dont nous venons de parler, en constitue peut-être le chapitre le plus avancé, et peut-être même de beaucoup, rencontre une adhésion unanime, même de ceux qui demeurent, publiquement, peu tendres pour toute socialisation et dénoncent, à tout propos, les méfaits de cette socialisation de l'Etat. Bien plus, il faut constater — et nous ne nous en ferons pas faute dans la suite — qu'à cette socialisation des œuvres d'art, ces mêmes apôtres, qui, si souvent, crient aux méfaits de la socialisation de l'Etat et en supportent parfois, il faut l'avouer, les lourdes conséquences, apportent quelquefois une aide efficace, volontaire et allègre.

Cette socialisation artistique dépasse pourtant de beaucoup les prévisions ou les désirs des collectivistes les plus

convaincus; ceux-ci n'ont guère voulu que socialiser les instruments de production et ils y mettaient par prudence une certaine timidité et bien des restrictions.

Mais nous nous trouvons, dans l'espèce, devant une socialisation des résultats de cette production elle-même, nous arrivons à une forme de communisme et qui vise une production personnelle, s'il en fut, puisqu'elle émane du cerveau même de l'artiste.

Pourtant nul ne s'émeut et à cette accumulation inouïe de richesses d'art chacun, dans la mesure de ses possibilités, apporte sa pierre... ou sa toile, et le mouvement semble plus ample qu'il ne fut jamais.

Ce qui en fait la force particulière, c'est qu'il ne comporte jamais de retour en arrière. Les collectivités acquièrent des œuvres d'art par leurs propres moyens; elles en reçoivent également et abondamment de toutes mains; elles accumulent inlassablement, et, aussi éternelles que peuvent l'être les formes de civilisation, elles ne rendent jamais. On a posé, pour les Collections Nationales, le principe d'inaliénabilité des œuvres d'art; elles représentent le trésor sacré de l'Etat ou d'une ville; et ces collectivités constituent en quelque sorte une monstrueuse tirelire, où l'on dépose sans cesse, et qu'on s'est interdit de jamais briser.

Les autres richesses des collectivités présentent un caractère plus instable; pour la plupart, elles représentent des moyens pour la réalisation de buts précis; quand les buts changent, il faut modifier les moyens; quand les buts disparaissent, il faut se résigner, avec quelles hésitations, on le sait, mais enfin, tôt ou tard, il faut se résoudre à aliéner les instruments qui demeurent désormais sans objet et qui, d'ailleurs, ayant un usage s'usent plus ou moins rapidement.

L'armée elle-même, si jalouse de ses droits, est bien forcée de se résoudre à des déclassements, et tous les services de l'Etat, ou d'autres collectivités par d'autres pro-

cédés, doivent périodiquement remettre aux Domaines, pour être jeté de nouveau dans la circulation, tel terrain ou tel bâtiment qui devient sans utilité, tel vaisseau cuirassé ou tel lot de vieilles ferrailles.

Les œuvres d'art, que ce soit quelque précieux ivoire ou quelque vaste palais, comportent leur but en elles-mêmes. Depuis les trouvailles préhistoriques les plus anciennes jusqu'aux œuvres modernes classées par l'opinion comme présentant une valeur nationale, quels que soient les goûts et les préférences du moment, toutes semblent comporter un maillon nécessaire à la compréhension de l'évolution esthétique diverse et multiple; bien plus, on ne craint pas, dans la même collection, ce qu'on pourrait considérer, d'un certain point de vue, comme des doubles emplois. La collectivité se montre le plus farouche, le plus jaloux, le plus insatiable des collectionneurs; et comme cette collectivité, multiple et diverse, elle aussi présente un quasi caractère d'éternité, elle accumule monstrueusement.

Les collections particulières trouvent toujours, un moment, leur limite. Il existe dans certaines familles des générations d'amateurs qui se succèdent et qui gardent ou même accroissent une collection; il reste encore quelques lignées de vieille noblesse qui, au moins par souci de respectabilité, maintiennent le dépôt plus ou moins intact de souvenirs familiaux qui peuvent constituer des richesses d'art. Il arrive toujours un instant où les nécessités des partages successoraux, à moins que ce ne soient les changements de goûts ou les revers de fortune, forcent à des dispersions douloureuses ou profitables. Les collections particulières, à passer de mains en mains, en arrivent toujours à s'émietter ou à se volatiliser.

La collectivité, seule, éternelle et continue, acquérant toujours et recevant sans cesse, ne rend jamais. Elle va plus loin; elle étend ses tentacules chaque jour plus voraces en vertu d'une législation véritablement exception-

nelle si on la confronte aux principes généraux de notre droit public. Et qui plus est, l'opinion est favorable à de telles mesures d'exception, elle les réclame instamment, même en dehors du milieu des spécialistes des questions d'art, elle s'indigne quand l'Etat semble hésiter à saisir une occasion d'accroître encore ses richesses artistiques.

Et notez qu'un tel état d'esprit ne s'applique proprement qu'à ces richesses artistiques : lorsque la France, héritière de la collection de Thiers, s'aperçoit, bien tardivement, que, dans cette collection, les bijoux de Mme Thiers, notamment le fameux collier des cent quarante-cinq perles, ne présentent pas véritablement un intérêt d'art, une loi spéciale n'hésite pas, en 1923, à en autoriser la vente au profit, pour un tiers seulement du produit, des collections nationales. Ce n'est pas une entorse à la règle de concentration indéfinie des richesses d'art; c'est une occasion, au contraire, de transformer des bijoux, qui ne présentent guère qu'un grossier intérêt pécuniaire, en un nouvel accroissement des collections nationales.

Le plus curieux, c'est que ces règles de socialisation progressive des œuvres d'art, qui ne s'appliquent pas seulement à la France, mais se développent avec plus ou moins d'intensité dans tous les pays civilisés, trouvent une exception remarquable dans la Russie soviétique qui semblait devoir mener une telle socialisation avec le plus d'acuité.

Certes, le gouvernement soviétique a eu le louable souci de mettre à la disposition du grand public, même du public populaire, des collections qui jusqu'ici, sous l'ancien régime, lui étaient à peu près fermées; à côté des catalogues scientifiques, il a même édité ou préparé de petits guides illustrés pour orienter les visites de ce public ignorant; mais, à côté de ce méritoire souci démocratique, il n'a pas hésité, malgré les protestations et malgré ses propres règles d'un collectivisme intégral, à mettre

en vente à Londres, à Berlin, à Vienne, sous prétexte de doubles, d'admirables pièces des collections nationales. Ce sont les Etats bourgeois qui poursuivent avec le plus de continuité la socialisation indéfinie des richesses d'art.

§

L'Etat, sans doute, continue la tradition royale, il achète. Nous ne parlons pas des achats quelconques que cet Etat se garde bien de destiner à ses collections et qu'il se hâte de disperser dans nombre de communes, grandes ou petites, et qui, sous couleur de protection aux arts, s'apparentent bien plus au favoritisme ou même à la bienfaisance. Mais, orienté par ces guides sûrs que sont les conservateurs des grandes collections nationales, il acquiert les pièces qui peuvent utilement compléter nos musées.

Déjà Louis XIV, en dehors des tableaux qui ornaient les maisons royales et qui relevaient du sieur du Metz, possédait un cabinet qui avait plutôt un caractère de curiosité ou d'étude et qui, logé principalement au Vieux Louvre, où le roi n'habitait jamais, et à l'hôtel de Grammont, qui lui est contigu, relevait du peintre Le Brun.

La tradition persiste; c'est bien dans un but d'étude et de « curiosité » que les collections nationales actuellement s'accroissent. L'Etat achète, comme un simple collectionneur, et sans forcer la main des possesseurs, ainsi que n'hésitait pas à le faire Louis XIV, le grand Roi, qui, bien au contraire d'un François I[er], par exemple, n'avait pourtant pas la passion de l'œuvre d'art pour elle-même, mais bien plutôt un dévorant souci de représentation.

Les buts sont changés; le roi a passé la main; c'est maintenant dans un très noble idéal national que l'Etat continue d'accroître ses richesses artistiques.

Il faut l'avouer d'ailleurs : il achète peu; les ressources sont médiocres; malgré les profits nouvellement instaurés par les droits d'entrée des musées, nos conserva-

teurs font piètre figure dans les grandes ventes sensationnelles; il faut se borner à rassembler ses forces sur quelques pièces essentielles. Le Parlement, dans son ensemble, se passionne médiocrement pour de telles questions et s'il n'y avait à compter que sur ces ressources le butin chaque année serait maigre. Les collections nationales témoigneraient dans l'histoire des arts de « trous » angoissants.

Mais c'est alors qu'agit avec une surprenante intensité une véritable conspiration des amateurs d'art. En aucune autre partie de son rôle essentiel l'Etat n'est ainsi aidé; de partout l'on court à son secours : ce sont peut-être les collectionneurs les plus jaloux, ceux qui se sont passionnés pour la recherche de la pièce rare et qui, peu désireux sans doute de voir retomber entre des mains indifférentes ou rivales leurs richesses, prennent les dispositions les plus ingénieuses pour les remettre à la collectivité anonyme.

Les exemples en sont innombrables sans même remonter plus loin que la période d'après-guerre et à les citer tous nous pourrions dresser le catalogue d'une grande partie des enrichissements annuels de tous nos musées; nous devrons nous borner à citer quelques-uns des modes différents par lesquels se manifeste cette immense conspiration des volontés particulières en faveur d'un accroissement continu et souvent logique des richesses artistiques nationales.

Et l'abondance, seule, fait vraiment hésiter notre choix.

Voyez, au hasard des exemples qui peuvent se présenter, le cas du peintre Bonnat. L'artiste ne passait pas pour faire de la peinture un simple apostolat, il y recueillit incontestablement de fructueux profits matériels et on eût presque pu le taxer d'une certaine âpreté si, guidé par un goût des plus sûrs et un incontestable flair de collectionneur, il n'avait, au cours d'une longue carrière,

amassé une des plus riches collections qu'on puisse imaginer, principalement peut-être en dessins.

Cette masse ainsi constituée s'en est allée en bloc enrichir, ou plutôt former le Musée de Bayonne par l'intermédiaire des Musées nationaux, sauf quelques pièces exceptionnelles qui demeurèrent au Louvre. C'était le don, dans son intégralité, d'une collection rassemblée entièrement par un homme.

Mais il y a aussi des collections en quelque sorte familiales, comme la collection Etienne Moreau-Nélaton, qui avait été commencée par le grand-père Adolphe Moreau, mort en 1859, qui avait été continuée par la mère d'Etienne, et plus encore par ce dernier. La tradition familiale devait s'interrompre enfin un beau jour en faveur des collections nationales par le don à l'Etat qu'opéra le dernier possesseur.

Même dans la dynastie des Rothschild, qui semble douée d'une certaine pérennité lui permettant, au cours d'un siècle, un rassemblement admirable de richesses artistiques, il semble qu'il y ait des failles : lorsque la baronne Salomon de Rothschild mourut, au début de 1922, elle légua à la France son hôtel de la rue Berryer, avec toutes ses collections, parmi lesquelles les grands musées pouvaient faire les prélèvements qui leur semblaient utiles. Ajoutons, en incidence, pour bien montrer l'état d'esprit qui avait présidé à un tel legs, que l'administration des Beaux-Arts devait faire de l'hôtel un centre d'attractions artistiques, réunions de sociétés, expositions, congrès, etc...

C'est déjà une entorse, que cette dispersion d'une collection entre plusieurs musées, à la veille tradition des donations en bloc et restant, par la suite, groupées, comme les collections Lacaze, Dutuit, Thomy-Thierry, Chauchard, Jacquemart, Camondo, etc..., et c'est assurément une compréhension plus ouverte des besoins des collections nationales et comme une soumission, qui n'est

pas sans grandeur, aux nécessités de leur présentation logique derrière laquelle s'efface la personnalité du donateur.

Notez que si semblable conception est discrètement chuchotée par les conservateurs de musées aux futurs donateurs, elle ne saurait empêcher que le désir de se survivre, dans une collection gardant sa personnalité — et où il est bien rare que ne préside le portrait même du dernier possesseur — ne soit un des éléments les plus puissants à déterminer de tels gestes. Il y a peu, le comte Raoul de Rochebrune léguait une importante collection d'armes au Musée de Nantes, sous la condition formelle que la plaque relatant « en lettres majuscules » sa donation soit surmontée de son portrait en médaillon et des armes des de Rochebrune.

N'a-t-on pas vu, très récemment, M. et Mme Cognacq donner à la Ville de Paris une sélection de ce que le XVIIIe siècle a produit de plus délicat, mais exiger que ces merveilles charmantes soient établies dans un musée spécial, boulevard des Capucines, tout proche de la Samaritaine?

De semblables legs se font par toute la France au profit des villes. Citons seulement, au hasard, parmi les plus remarquables et les plus récents, la collection Lair, si variée, à Saumur, la collection de M. Selosse, négociant en laine de la région du Nord, à Roubaix; et une collection familiale commencée par le célèbre avocat Gustave Chaix d'Est-Ange et léguée en 1921 par le dernier possesseur, la baronne du Teil, à Saint-Omer.

Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini. Témoignent-ils d'un particulier souci pour les collections nationales? C'est très certain dans la plupart des cas. Sont-ils parfois comme une dernière manifestation de ce caractère souvent jaloux que montre tel collectionneur pour ses richesses, à tel point qu'il ne veut pas qu'après lui elles tombent en de nouvelles mains? Cela peut se pro-

duire. Quels que soient les sentiments générateurs de tels gestes, ils constituent des éléments importants d'accroissement des richesses d'art de la nation.

Cette participation à l'enrichissement des Musées a des causes et revêt des formes multiples.

Il n'est pas rare, lorsqu'on visite une collection particulière qui peut n'être pas entièrement formée d'œuvres de premier ordre, d'entendre dire à l'heureux possesseur: « Ceci est digne d'un musée; je le laisserai à telle ou telle collection publique. » Médiocre confiance, sans doute, dans l'appréciation des héritiers pour une pièce de choix? conscience peut-être du rôle social que peut jouer un homme de goût? En tout cas, nous ne voyons plus là le don ou le legs, quelquefois embarrassant, d'une collection entière de valeur inégale : voici qu'intervient un choix et qui a toutes les chances d'être raisonné.

Le choix est encore plus raisonné quand le collectionneur s'en remet tout simplement, et nous pourrions dire en toute humilité, à la sagacité de ceux qui doivent le mieux connaître les besoins des collections nationales, comme les conservateurs de nos grands musées. C'est ce que fit M. Paul Cosson lorsqu'il mourut en février 1926 : il donna mission aux conservateurs du Louvre de choisir dans son hôtel de l'avenue de Friedland tous les objets susceptibles d'enrichir utilement le musée. Ces besoins étaient grands, puisque le Département des peintures prit 34 tableaux, 1 pastel, 67 dessins ou aquarelles, 10 miniatures, et la section d'Extrême-Orient 120 pièces. C'était un magnifique butin et d'autant plus qu'il secondait avec précision les désirs de nos conservateurs.

Il ne faudrait pas, d'ailleurs, médire du choix fait par les amateurs eux-mêmes; outre qu'il serait singulier de leur dénier la possibilité d'être de fins connaisseurs, ils peuvent apporter dans leurs choix un état d'esprit qui peut être différent de celui de conservateurs, prudents à l'extrême par métier, encore qu'il soit bien rare qu'il n'y

ait pas entente préalable entre les uns et les autres. Cette entente peut revêtir la forme d'une promesse très nette. C'est ce qui vient de se produire, il y a quelques jours, avec M. C. de Bristegui, qui avait déjà donné beaucoup, notamment au Cabinet des Médailles, mais qui vient de promettre au Louvre toute sa collection.

Lorsque M. Baillehache légua au Louvre en 1922 une terre-cuite grecque des plus charmantes, cet amateur, — qui collectionnait un peu de tout et qui parfois, comme tout amateur, pour des raisons diverses, se défaisait de quelques pièces, — en léguait une dont il n'avait jamais voulu se séparer et qu'il considérait comme la perle de sa collection. Il avait eu le loisir, avant le geste définitif qui l'empêchait de tomber en des mains quelconques, d'en apprécier sainement la valeur qui était réelle.

Mais même en dehors de cette valeur intrinsèque, c'est un souci fréquent chez des amateurs que de donner des œuvres qui représentent surtout une valeur relative en complétant des collections qui ont encore des lacunes désespérantes. M. Louis Hugot compléta ainsi, par un legs d'une quinzaine de faïences françaises des plus rares et d'une tapisserie des Flandres, des séries qui demeuraient inachevées au Louvre.

C'est une sorte de spécialisation, voulue par les donateurs eux-mêmes, et où peuvent même intervenir des raisons qui ne sont que sentimentales. La marquise Arconati-Visconti, qui fut une bienfaitrice insigne des universités, fit-elle autre chose, — entre tous ses legs où elle destinait à chaque musée ce qui lui revenait le plus utilement, — en laissant à l'université de Lyon la bibliothèque de Bertaux, en souvenir, sans doute, du professorat qu'il y exerça si magistralement?

Et quoi de plus simplement émouvant que le geste des savants donnant à la Nation ou à leur ville le résultat de recherches pénibles ou de fouilles périlleuses, le rare ob-

jet qu'au cours d'études parfois géniales ils ont pu acquérir !

Le docteur Capitan, qui mourut il y a peu, avait exercé son activité sur de multiples terrains : biologie, archéologie, anthropologie; des fouilles qu'il avait ardemment pratiquées lui-même il avait composé une collection de premier ordre. Il la disloqua de son propre mouvement. De son vivant, il avait donné la partie préhistorique au Musée de Saint-Germain. A sa mort, il laissa au Trocadéro une série unique d'obsidiennes et des vases précolombiens; à Carnavalet, ses pièces concernant Paris.

Camille Enlart, de son vivant aussi, donna au Musée de Boulogne-sur-Mer, sa ville natale, le résultat de ses fouilles, et, se pliant généreusement aux règles d'un esprit méthodique et scientifique, il accepta que les objets qu'il donnait se joignent à toutes les séries qu'ils pouvaient compléter. Les conservateurs eux-mêmes se dépouillent en faveur des collections dont ils ont la garde. Au musée de Cluny, M. Marquet de Vasselot vient d'offrir des émaux de l'école parisienne qui manquaient.

Tout ceci suppose, non pas seulement le désir d'accroître des collections nationales par des dons d'œuvres acquises souvent à coups d'argent, ou de laborieuses recherches, mais une connaissance précise des besoins de nos musées et de leurs conditions d'accroissement.

Il y a, évidemment, d'autres manières de donner où semblent pouvoir intervenir d'autres sentiments, où ces sentiments à tout le moins paraissent complexes. Notons, tout de suite, qu'en définitive ce sont toujours les collections de la collectivité qui en profitent.

Quelle part faut-il donner à la vanité familiale ou à l'orgueil nobiliaire dans le don par la famille de Ségur de toute une série de portraits de famille, d'images d'ancêtres illustres dans une lignée qui en compta beaucoup? Ne nous hâtons pas de conclure légèrement et avec un désir de dénigrement. Le musée de Versailles gagna beau-

coup à cette sorte de dépouillement de ce qui peut constituer comme les archives iconographiques d'une famille qui joua, à maintes reprises, un grand rôle.

Que le peintre J.-E. Blanche donne au Musée de Rouen un ensemble d'œuvres parfaitement représentatif de son talent, sa gloire posthume ne saurait y perdre. Mais si nous ajoutons que dans la salle qui lui est consacrée et qu'il orna de frises dues à son pinceau, il plaça également quelques toiles de peintres notables de sa génération qu'il dut distraire de sa collection, nous ne pourrons qu'avouer que son geste avait là au moins des causes complexes.

Qu'un Monet, au soir de sa vie et comblé de gloire, donne à la France sa série des nymphéas qui lui était particulièrement chère, on ne saurait voir dans ce geste qu'une sereine conscience d'une étape particulièrement brillante dans l'évolution de notre art contemporain. Et quel ne fut pas le gain du musée du Luxembourg à ce don royal?

Nos musées n'avaient pas su, évidemment, acquérir en temps voulu, quand leur prix n'était pas encore prohibitif, des œuvres représentatives de Monet. L'artiste comblait, tardivement, une lacune.

Quand ce n'est pas l'artiste lui-même, ce sont les familles parfois qui estiment comme un devoir de veiller à ce que la mémoire de l'artiste disparu soit conservée par un ensemble de ses œuvres.

Mme Hébert, en 1924, donne au Louvre les principaux tableaux et dessins du maître qu'elle gardait encore en sa possession. Pendant quelque temps, elle avait ouvert, dans son hôtel, l'atelier du peintre, avec les œuvres qu'il avait laissées et quelques-unes qu'elle avait rachetées. Leur don à la Nation satisfaisait davantage, et avec plus de sécurité, sa dévotion à la mémoire de l'artiste.

Le musée Henner, qui fut doté de la personnalité civile, tout comme le musée G. Moreau, fut ainsi constitué

par Mme Jules Henner, veuve d'un neveu de l'artiste. De même à Mortagne, au Musée percheron, la veuve du graveur Chaplain rassembla une collection des médailles du maître et des maquettes importantes.

On le voit aisément, ce sont des enrichissements particulièrement importants et intéressants, parce qu'ils portent sur l'ensemble de l'œuvre d'un artiste et qu'ils constituent parfois le seul centre où l'on puisse, de son talent ou de son génie, acquérir une vue d'ensemble. C'est une page, souvent indispensable, de l'histoire de nos arts qui est ouverte.

Dans un certain milieu intellectuel, d'ailleurs, au lieu du don, en souvenir d'un défunt, fait selon l'usage à une œuvre de bienfaisance quelconque, on donne à un musée. En souvenir de Henry Marcel, qui fut directeur des musées nationaux, la veuve donne à Versailles un Mirabeau de Boze, et au Louvre une statuette de la Saint-Huberty.

L'Etat lui-même tient à donner à certaines de ses richesses ce caractère d'inaliénabilité qu'offrent ses collections artistiques. Waldeck-Rousseau, puis Clemenceau avaient donné l'exemple. On transforme un meuble d'usage, — et donc qui s'use parce qu'on en use, — en un meuble de collection qui a bien plus de chance d'être éternel. C'est ainsi que furent tirés, par M. Poincaré, du ministère des Affaires Etrangères le bureau de Vergennes et, par M. de Lasteyrie, du ministère des Finances le bureau dit de Terray, pour être donnés tous les deux au Louvre. Ce ne fut pas toujours sans conditions, ni sans pression de la société des amis du Louvre, mais enfin le geste protecteur fut fait.

Ce rôle est encore peut-être plus fréquemment rempli par l'Etat pour les immeubles. On sait ce qu'il advint de l'Hôtel Biron, qui, dévolu à l'Etat à la suite de la loi de séparation, était destiné à être vendu par les Domaines. En raison de son caractère d'art, on hésita; de vives cam-

pagnes furent menées ; on donna d'abord la jouissance de l'Hôtel au statuaire Rodin, puis la demeure fut affectée à un musée Rodin; le jardin enfin lui fut restitué et est en voie de restauration.

C'est un des moyens fréquemment utilisés pour sauver un bâtiment présentant un caractère esthétique, et un peu comme une excuse à une charge nouvelle, que l'utilisation d'une récente acquisition à un but utilitaire. Malgré cette affectation, l'Etat sauve ainsi l'essentiel du Monument. Avec la difficulté de plus en plus lourde d'entretenir d'antiques bâtisses, des bâtiments d'une réelle valeur d'art, chargés de souvenirs historiques et marquant une étape dans l'évolution de notre architecture, risquent de disparaître. On se tourne, sans cesse, vers l'État pour qu'il se montre le sauveteur, il le fait parfois, accroissant ainsi sans limite ses richesses monumentales. N'acheta-t-il pas, il y a quelques années, le château de Kerjean, menacé de disparaître, et, le geste nécessaire accompli, il se demanda longtemps ce qu'il en pourrait bien faire.

Le même rôle, du reste, est joué par des collectivités secondaires. Quand le château d'Hautefort, un des plus beaux du Périgord, fut menacé de démolition et son vaste parc de morcellement, le département s'émut, le Conseil général de la Dordogne examina la question de leur achat par le département, au besoin pour en faire un sanatorium. Je ne sais la suite qui intervint.

Dans une commune, à Arles, le conseil municipal était fort embarrassé de l'ancien archevêché qui lui avait été dévolu, il fut question de le démolir; il complétait pourtant une place qui comptait déjà l'hôtel de ville, Saint-Trophime, Sainte-Anne, l'obélisque romain. Son affectation en musée trancha la difficulté. Les exemples sont nombreux de villes qui, guettant un de leurs monuments essentiels, l'utilisent, mais le sauvent pour un service communal.

C'est une règle qui se présenta maintes fois qu'un châ-

teau, un jardin, un ensemble est acheté, restauré, sauvé par un amateur, fût-il un nouveau riche qui tint à y mettre quelque ostentation. La destruction, le lotissement, la dispersion sont ainsi écartés. Et d'étapes en étapes, il arrive parfois que l'œuvre finit par échoir à l'amateur qui, pour une raison quelconque, veut la sauver définitivement en la donnant ou en la léguant à une collectivité. Le duc de Richelieu vient ainsi de donner à l'Université de Paris les restes du château et des jardins de Richelieu.

Ne croyez pas que ce mouvement s'arrête à la France. L'aide étrangère ne fait pas défaut et conspire vers les mêmes buts. On se souvient du million de dollars donnés par John Rockefeller en faveur des Monuments français, une de nos plus grandes richesses artistiques. Et qui ne se rend compte que conserver, c'est permettre, puisqu'il y a perte évitée, que l'accroissement continu de nos richesses artistiques persiste?

Ces gestes étrangers, d'amis de la France et d'admirateurs de son art, sans être innombrables, ne sont pas des exceptions; et ils sont souvent d'envergure; ils ne sont pas le fait des seuls Américains du Nord. C'est, en 1926, une Américaine, Mme Fahnestock-Campbell, qui verse à la caisse des Musées Nationaux une somme de 450.000 francs pour l'acquisition, en faveur du musée de la Malmaison, d'un somptueux tapis de La Savonnerie, au chiffre de Napoléon et datant de l'époque impériale. Deux jours après, le tapis était installé dans le château. C'est M. Preyer qui offre au Louvre cinq tableaux néerlandais de sa collection de La Haye et qui complète ainsi très heureusement nos richesses par des œuvres de l'école dite de La Haye.

C'est M. Jacques Zoubaloff, un Russe, qui avec une discrétion rare fait des dons multiples aux musées des Arts Décoratifs, du Petit-Palais, de Galliera, de Reims et surtout du Louvre, où il fait entrer des Barye, des Corot, des

Daumier, des Chasseriau. Il témoigne de ce qu'un étranger lui-même peut ressentir de véritable amour pour l'enrichissement des collections nationales; un décret lui conféra la nationalité française.

Notez que cette idée que chacun doit, dans la mesure de ses facultés, concourir à cet enrichissement continu, pénètre si bien peu à peu la mentalité des amateurs, qu'il est certaines circonstances où ceux-ci manifestent comme une excuse d'être possesseurs de telles richesses particulières. Au cours d'une vente sensationnelle d'œuvres d'art, de ces ventes qui, depuis la guerre et sans arrêt, réalisèrent des hausses inespérées, ils semblent chercher à se faire pardonner de tels gains en détachant quelques œuvres pour les collections publiques. Au cours de la fameuse vente Haviland, M. et Mme Burty-Haviland, Mme Camu-Haviland offrirent au Louvre une *Tentation de saint Antoine* par Jacques-Antoine Vallin. Et de tels dons peuvent se produire au cours d'une succession ou, auparavant, par legs particulier.

Il y a même certains amateurs qui ont leurs raisons de ne pas donner et qui ne veulent cependant pas léser les collections nationales d'une pièce capitale dont ils doivent se séparer. Ils donnent tout au moins à nos musées un droit de préemption, un droit de préférence sur les collections étrangères ou particulières, ou même, ils cèdent leur pièce à un véritable prix de faveur.

Il n'est pas jusqu'aux antiquaires qui ne semblent vouloir se faire pardonner les bénéfices qu'ils peuvent réaliser sur un commerce d'œuvres dont ils jouissent, en véritables amateurs qu'ils sont, après tout, les premiers et auxquelles ils reconnaissent un caractère spécial. Ils se séparent de quelques pièces en faveur des Musées. M. Demotte, antiquaire à Paris, donna ainsi aux musées archéologiques de Nîmes le sarcophage de la Valbonne, près Saint-Michel d'Euzet, dans le Gard.

Puisque j'ai parlé de conspiration, disons qu'elle tend à

être universelle et ajoutons qu'elle est entretenue par ceux qui ont la charge de la garde et de l'accroissement des collections nationales. Ils y mettent toute leur science psychologique. Le rôle des expositions qu'ils organisent et principalement les rétrospectives n'est pas négligeable. Elles laissent fréquemment quelque chose à la collectivité, soit qu'il y ait achat, soit qu'il y ait don, soit qu'il y ait le concours des deux moyens pour l'acquisition d'une même œuvre.

Parfois, d'ailleurs, un amateur qui a consenti à exposer temporairement une pièce de sa collection s'habitue peu à peu à l'idée de s'en dessaisir définitivement.

On le voit : en dehors des achats qui constituent la règle normale par laquelle l'État français peut augmenter et compléter ses collections, et qui ne demeurent pas, il faut l'avouer, son moyen le plus efficace, il y a une très grande variété dans les efforts soutenus, et l'on peut dire croissants, par lesquels tous les passionnés d'art collaborent à la même œuvre.

Mais l'évolution même de la vie des musées, les tendances de leur nouvelle organisation semblent créer de nouveaux centres d'attraction des plus puissants et qui pourront déterminer une marche encore plus rapide de la socialisation des œuvres d'art en France.

§

On le sait : nos collections publiques tendent de plus en plus à se spécialiser.

Avec leurs richesses, qui deviennent immenses, il faut classer et sous-classer et, chaque année, créer de nouvelles catégories qui, s'accroissant, prennent vite — et désirent — leur autonomie. Le mouvement est général.

Il ne s'agit plus de collections ressemblant à celles de simples particuliers où peuvent voisiner les œuvres les plus diverses. Une semblable présentation ne subsiste guère que dans les petits musées des petites villes pro-

vinciales, quoique encore ce mouvement de spécialisation les gagne peu à peu et qu'il en existe déjà de notoires exemples.

Le cas de Paris est typique. La ville-capitale se contentant longtemps des musées nationaux qui, en effet, étaient à sa disposition, n'avait pas de collections qui lui fussent propres; elles étaient tout au moins infiniment dispersées dans ses nombreux monuments communaux et l'incendie de l'Hôtel de Ville, en 1871, leur avait porté un coup sensible.

Jusqu'en 1902, Paris n'avait pas de musée général des Beaux-Arts. Mais il en avait déjà de spécialisés; le musée Carnavalet, vieux de cinquante ans, est consacré à l'histoire de la ville : ce n'est pas trop dire que son accroissement est prodigieux; chacun y apporte sa pièce, parce que, à chaque instant, dans ses nombreuses séries, il y a toujours un manque notoire que comble l'heureux possesseur d'une pièce intéressante; la ville, d'ailleurs, est en incessant renouvellement et les débris qui en résultent et qui présentent un caractère historique et artistique trouvent leur place normale dans les cadres ordonnés de Carnavalet; c'est une véritable attirance et le plus grand danger est peut-être l'envahissement.

En 1898, Paris hérita d'un musée tout constitué, et spécialisé nettement, avec l'hôtel Cernuschi et ses collections d'art d'Extrême-Orient.

En 1902, il constitua dans la maison de Victor Hugo, place des Vosges, un centre d'attraction romantique.

Le Petit-Palais, organisé à la suite de l'exposition de 1900, cherche visiblement sa voie; il n'en reçoit pas moins déjà des donations magnifiques comme les collections Dutuit et Tuck.

Et le seul fait que l'on sente pour le Petit-Palais qui abrite les collections générales des Beaux-Arts de la ville comme un besoin de spécialisation, c'est-à-dire non pas

seulement comme une commodité de présentation, mais en outre comme une règle d'accroissement et un mode de vie, témoigne bien des tendances nouvelles qui ont, au reste, d'impérieuses nécessités pour se manifester.

C'est qu'en effet ces spécialisations déterminent, entre autres causes, ce qu'on pourrait appeler des nœuds de cristallisation qui se montrent, parfois, des plus puissants. Lorsqu'un musée gravite autour d'une idée directrice unique, c'est avec une étonnante puissance que se manifeste sa force de rayonnement et qu'il entraîne les concours passionnés.

Voyez ce qu'a pu produire d'efficace l'affectation du château de la Malmaison à une idée centrale, populaire entre toutes, il est vrai, le culte napoléonien. Il en résulte un accroissement constant des collections, des étrangers même s'en mêlent, car le prestige napoléonien est plus puissant peut-être hors de France qu'en notre pays, et l'on connaît l'aide imprévue apportée à la Malmaison par M. Edward Tuck. Nous avons cité plus haut le geste qui fit verser près d'un demi-million à une Américaine pour éviter qu'un tapis napoléonien échappât à la Malmaison. Lorsqu'il fallut récemment empêcher la fameuse table des maréchaux d'émigrer au delà des mers, les aides nécessaires complétèrent encore la somme exigée, et ce n'était pas peu pour une table, puisqu'il s'agissait de 400.000 francs. Il semble que la place naturelle de toute œuvre de l'ère napoléonienne, de toute œuvre qui vaut, soit à la Malmaison. Ces œuvres peuvent passer de ventes en ventes, elles doivent trouver à un moment déterminé leur place dans le musée napoléonien.

A Compiègne, on créa il y a quelques années un musée de la voiture, spécialisation étroite, cette fois, mais qui deviendra vite exclusive. Les voitures conservées sont rares, parce qu'elles sont encombrantes, et leur encombrement même fait que ceux qui hésitèrent à les détruire trouvent une occasion honorable de s'en défaire

par un don au musée de Compiègne. Peu de nœuds de cristallisation devaient être plus actifs.

A côté de ce musée de la voiture, on souhaite un musée de la vénerie. Comme début, le Louvre lui-même a cédé des œuvres de Desportes et de J.-B. Oudry; ce n'est pas une richesse nouvelle pour les collections nationales, ce n'est qu'un déplacement d'œuvres d'art; mais cette simple affectation nouvelle, en créant un nœud nouveau de cristallisation, détermine une nouvelle puissance d'attraction pour les dons. Le musée peut s'accroître dans des proportions insoupçonnées.

C'est une des conséquences de l'acquisition d'un château ou monument présentant un caractère d'art ou un intérêt historique que de déterminer ainsi des nœuds de cristallisation nouveaux. Il faut bien utiliser un tel bâtiment, lui donner la vie, le meubler; la collectivité possédante, les amis du monument s'y emploient, affectent, donnent, achètent, prêtent en attendant mieux. Pour peu qu'une idée directrice simple y préside, l'œuvre s'accroît rapidement et avec une proportion que l'on pourrait qualifier de géométrique, dans la mesure où le prestige de l'œuvre a gagné les foules.

Le Musée céramique de Sèvres est assurément un bel exemple de spécialisation sachant attirer et concentrer tout ce qui la concerne, encore que l'extrême diffusion des objets usuels que sont la plupart de ces pièces céramiques rende leur monopolisation par la collectivité moins désirable. Mais la tendance, quoique ralentie, n'en subsiste pas moins et s'il ne saurait y avoir, utilement, socialisation intégrale, il peut y avoir un jour réunion d'au moins tous les types connus dans notre pays.

Et que dire de la force d'attraction d'un musée comme celui créé à Lyon, à la gloire des tissus, par la chambre de commerce? Le particularisme lyonnais ne néglige rien pour l'accroître par tous les moyens que nous avons pu déjà énumérer. C'est le cas de dire que toute pièce inté-

ressante doit y aboutir. Nous en avons eu un exemple récent en 1924 par la rentrée triomphale qu'y fit le pourpoint de Charles de Blois. Cette pièce fameuse était connue des archéologues et des spécialistes. En raison de sa haute valeur, tant artistique que documentaire, elle avait figuré à diverses expositions, notamment à l'exposition des tissus du Kensington Museum de Londres. Depuis 1793, on pouvait suivre la trace de tous les possesseurs du rarissime pourpoint. En 1924, enfin, le dernier propriétaire en fit don au musée, tant il devient de plus en plus vraisemblable que de telles pièces, uniques, doivent toujours arriver en possession d'une collectivité.

La puissance du régionalisme est incomparable pour créer de tels nœuds de cristallisation. C'est un des plus sûrs moyens d'attirer parfois le provincial, l'homme de la petite ville, qui s'intéresse trop rarement aux grandes questions générales de l'art, dans l'immense conspiration qui draine vers les musées les formes les plus caractéristiques de notre art national. Ce régionalisme, qui est parfois étroit et à idées courtes, a eu le rare bonheur d'utiliser, sans toujours leur en laisser prendre conscience, des activités qui collaboraient ainsi à la reconstitution des faces multiples et successives du vrai visage de la France. Le travail n'est qu'ébauché, il est plein d'avenir, et la célébration des gloires locales peut comporter parfois des pages indispensables à la connaissance de génies d'une tout autre envergure.

Qu'un musée Ingres, à Montauban, possède quelque 5.000 dessins d'Ingres, cela comporte assurément un suffisant prestige pour que, dès que se constitue en 1925 une société des amis du musée, Mrs Millhiser adresse à l'initiateur, M. Henry Lapauze, un chèque de 10.000 fr. L'avenir, c'est-à-dire l'accroissement, de ce centre peut comporter quelques espérances.

Et il n'y a guère de collectivités qui ne puissent tabler sur les forces du régionalisme. Le département des

Vosges, avec le concours, d'ailleurs, de la ville d'Epinal, peut ainsi fonder un musée régional, et, en 1917, le docteur Oulmont lègue une collection variée, mais comprenant notamment des œuvres spinaliennes, images d'Epinal, sceaux de la ville, etc..., centre de cristallisation pour les apports vosgiens. Les exemples autres sont innombrables : musée historique de l'Orléanais avec la collection la plus complète de céramique orléanaise, musée Arlaten à Arles, normand à Rouen, du vieux Marseille, et le plus régional, avec le plus d'intransigeance, le musée pyrénéen de Lourdes, entretenu par le grand nombre des touristes. Il faut passer, nous n'en finirions pas.

Notons, d'ailleurs, que cette heureuse faculté d'attirer des dons peut provenir de la confiance qu'inspire la science d'un érudit local, comme le chanoine Urseau à Angers, conservateur des Musées Saint-Jean et des Tapisseries, qui eut le don de développer les collections qui lui étaient confiées. Et il y en a combien d'autres ! Une des forces d'attraction essentielles, c'est la certitude que les objets donnés seront en de bonnes mains.

Toute la question est de créer le noyau générateur. Lorsque Paul Arbaud, amateur et bibliophile d'Aix-en-Provence, lègue à la Société des sciences, agriculture, arts et belles-lettres de sa ville son hôtel avec ses collections de tableaux, sculptures, livres et objets d'art, non seulement il soustrait, comme tant d'amateurs, ses acquisitions au hasard des enchères, mais encore il détermine la générosité des familles locales à accroître sans cesse ces collections. C'est le rôle de la magnifique collection Fabre, bien antérieurement, en 1825, à Montpellier. Il y eut, sans doute, avant cette donation, des essais de collections publiques par diverses sociétés locales de la fin de l'ancien régime ou de la Révolution. Mais la collection Fabre fut le noyau autour duquel se groupèrent d'autres adjonctions de valeur, comme la donation de Bruyas, l'ami de Courbet. L'avenir du musée de Montpellier fut ainsi dé-

terminé; il est devenu un des plus beaux de province.

Et si la ville elle-même veut, avec sagesse, déterminer l'occasion, elle peut, si je puis dire, noyauter l'accroissement futur de ses collections : ce fut le cas de Rouen pour la création de son musée céramique. Rouen acheta 1.100 pièces d'un amateur très compétent, Pottier, bibliothécaire de la ville. Elle le nomma conservateur du jeune musée. Il continua à l'enrichir, et depuis se sont sans cesse ajoutés des achats, des dons, des legs et même des arrivages de collections entières.

Le même travail s'accomplit lorsque, après le musée Gustave-Moreau, légué jadis par l'artiste lui-même, on constitua à Barbizon un musée Millet; l'atelier fut rétabli dans l'état où il se trouvait quand le peintre l'occupait, et l'on y réunit, outre des autographes, la palette, les pinceaux, la boîte de couleurs de l'artiste, des gravures et des esquisses du maître. Les admirateurs de Millet, ou les collectivités s'intéressant à sa gloire, trouvaient ainsi un nouveau musée pour solliciter leurs libéralités. La société des amis de Delacroix parle en ce moment — et l'idée progresse — de constituer un musée Delacroix dans son atelier de la rue Furstenberg.

On ne saurait en finir d'énumérer tous ces moyens de sollicitation. Il en est qui revêtent comme un particulier caractère de sérieux. La collection Augustin Gazier était une très ancienne réunion de peintures jansénistes, passées de mains en mains de jansénistes notoires. Son achat pour le musée de Versailles, outre la reconnaissance de l'intérêt qu'elle présente pour elle-même, offre désormais un cadre tout préparé aux donateurs que peut séduire une telle question. Cette nouvelle collection publique tendra à absorber toutes les reliques jansénistes.

Car c'est une tendance naturelle à tout collectionneur que ce désir, impérieux quand il s'agit de soi-même, mais capable de se reporter sur une collection appartenant à tous, de compléter une série. Il semble qu'il y ait des œu-

vres qu'on ne puisse séparer. Mme de Salvandy le pensa, sans doute, en léguant au Louvre l'esquisse du *Sardanapale* de Delacroix, que le musée avait acquis deux ans auparavant lors de la vente du baron Vitta. Et il sembla naturel à l'inépuisable bienfaiteur qu'est M. David Weill de donner au Louvre une pièce concernant ce palais en achetant à la vente Masson un dessin de Swebach Desfontaines représentant l'*arrivée au Louvre des chefs-d'œuvre d'Italie*.

Et notez que, puisqu'il s'agit de pieux sentiments, il est tout naturel de les pratiquer en commun et de s'associer pour leur exaltation. Les diverses sociétés d'amis des musées remplissent admirablement ce rôle. Il n'est guère de musée, jeune ou vieux, et parfois plus jeune que la société qui le soutient, qui n'ait ce groupement d'amateurs s'intéressant à sa vie, à son accroissement, y aidant puissamment. Ces sociétés agissent d'elles-mêmes par leurs propres fonds, mais aussi par leur influence sur les collectivités qui sont susceptibles d'acheter, mais aussi sur l'opinion par des campagnes de presse dont l'origine est extérieure à la presse elle-même. La Société des Amis du Louvre fit ainsi entrer dans nos collections nationales d'incomparables œuvres; elle supplée à l'insuffisance des crédits officiels; elle détermine par ses apports les achats des conservateurs. La Société des Arts décoratifs fait encore plus en entretenant elle-même toute une vaste collection des plus vivantes.

En province, ce sont surtout les sociétés historiques et archéologiques qui groupent de tels efforts et constituent elles-mêmes leurs propres collections. Elles arrivent à en former d'importantes, ce qui les amène à sauver quelques édifices historiques pour les abriter.

Ce sont encore des collectivités que ces sociétés et, si elles venaient à disparaître pour une raison quelconque, le retour de leurs collections est acquis à l'Etat ou à une ville.

Leur audace peut être grande : la Société historique et archéologique du Forez, la Diana, acquiert en 1909 le château de la Bastie, aux d'Urfé, et lance plus tard une souscription pour aider à le sauver de la ruine. Jusqu'où n'ira pas la prise de possession par une collectivité de tout ce qui peut présenter une valeur d'art? Ou même une valeur de pittoresque puisqu'il vient de se constituer une Société des amis des vieux moulins, dont le siège est à Saint-Valéry-sur-Somme?

Un geste entraîne l'autre; les apports nouveaux sont la conséquence de la création de ces nœuds de cristallisation; ils sont certainement souvent la cause déterminante de leur création, par une collectivité, ce qui est tout naturel, mais même par un collectionneur, parce que si celui-ci donne ou lègue les résultats de recherches pour lesquelles il s'est passionné, c'est que déjà il est bien persuadé du caractère social de ses richesses; une telle idée revêt toujours en quelque manière un caractère d'apostolat et n'est pas de celles qui pensent demeurer isolées. Il y a marche vers un accaparement progressif des richesses d'art par la collectivité, et le mot accaparement n'est pas trop fort, car l'Etat lui-même, poussé d'ailleurs par l'opinion, en est arrivé pour le favoriser à de véritables mesures exceptionnelles.

§

Mais avant de tendre à cet accaparement par des mesures d'Etat, cet Etat joue au Mécène et il le fait parfois dans des conditions telles que, lui ou les collectivités secondaires, en arrivent à un quasi monopole. L'Etat commande : tout artiste-peintre parvenu à la notoriété peut espérer, si son génie s'y prête, obtenir quelque grande surface à couvrir. Les vastes bâtiments sont rares maintenant où un particulier peut se payer le luxe de s'entourer de larges compositions. L'artiste est trop souvent obligé d'attendre la collectivité qui lui procurera

l'occasion de donner toute l'ampleur de sa mesure.

Voyez le Panthéon avec Puvis de Chavannes, l'Opéra avec Paul Baudry, l'ancienne Cour des comptes avec Chasseriau, sans remonter plus haut et pour ne citer que les exemples les plus populaires. Les Hôtels de Ville, les entrées de musées, les églises, tous les monuments publics s'y prêtent, non seulement par leurs dimensions, mais encore par le rôle qui leur est dévolu de parler à une grande foule le langage relativement simple de la peinture murale. Si bien qu'il n'est guère possible actuellement de trouver ces grands ensembles picturaux en dehors des monuments publics.

Il en est de même pour la grande sculpture. Outre qu'elle oblige vite à des dépenses considérables dès qu'elle vise à de grands ensembles, elle trouve rarement, elle aussi, l'occasion de se développer pleinement dans les demeures particulières. Diderot a fait remarquer que la sculpture était le plaisir du Prince; la Nation s'est substituée au Prince et moins que jamais tend à laisser à l'amateur, qui n'est qu'un simple citoyen, le lourd privilège de s'entourer d'une accumulation de pierre ou de marbre sculptés. Cela tourne au monopole et ce n'est pas un fait nouveau puisque Diderot le constatait déjà dans les dernières années de l'ancien régime.

Ce même rôle de Mécène l'Etat le remplit en patronnant des travaux de fouilles, et non seulement l'Etat, mais des collectivités de toutes grandeurs et de toutes natures : l'Institut, les Universités, aidées d'ailleurs, bien souvent, par des subventions de particuliers qui collaborent ainsi au développement des recherches historiques et continuent, sous cette forme, leur participation à l'enrichissement des collections nationales. Cette ardeur, durement concurrencée, du reste, par les efforts, fortement soutenus pécuniairement, de l'étranger, se manifeste bien en dehors de la France même. Au Maroc, en Algérie, en Tunisie, en Egypte, en Syrie, en Indochine, partout l'effort

français se poursuit, avec plus ou moins de moyens et de résultats. On sait, tout de même, la part glorieuse prise par nos missions en Egypte et combien nos collections nationales en purent profiter. Les fouilles de Syrie révélèrent ou confirmèrent la part que ces pays prirent dans l'évolution de notre art. Et tout le monde connait les prestigieux résultats qu'obtint l'Ecole française d'Extrême-Orient à Angkor contre la forêt vierge qui dévorait un monde de merveilles.

Le Conseil des Musées Nationaux va jusqu'à se rendre acquéreur de terrains de fouilles particulièrement importants. Il y a peu, sur la proposition de M. Salomon Reinach, il achetait, pour le Musée de Saint-Germain, le gisement solutréen du Roc, près de Sers, en Charente.

Que les particuliers se livrent rarement à de tels travaux de fouilles, cela s'explique aisément. La valeur artistique ou historique que ces fouilles peuvent présenter est parfois énorme, le profit pécuniaire qui peut même en être la conséquence pourrait tenter, mais par contre il s'agit, en pareille matière d'une œuvre presque toujours de longue haleine dont les résultats ne sont jamais certains, d'autant moins certains que des obstacles réglementaires peuvent, en fin de compte, singulièrement modifier les gains escomptés.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait que les grandes fouilles tentent d'autant moins les riches amateurs que les trouvailles qui en peuvent résulter présentent rarement ce caractère mondain qui peut permettre de les utiliser dans un hôtel fait pour les réceptions et que le plus souvent leur caractère plus historique que nettement artistique ne permet pas d'en escompter dans les grandes ventes sensationnelles, rêve dissimulé de tant d'amateurs, une récompense conforme aux peines que ces trouvailles auraient pu donner pour les exhumer.

Les collectivités restent donc, pratiquement, presque seules à remplir ce rôle de Mécènes désintéressés et

presque seules à accumuler avec continuité des objets essentiels pour la connaissance complète de la naissance et de l'évolution de toutes les formes de l'art.

C'est un des principaux caractères du rôle de l'Etat dans sa socialisation progressive de nos richesses d'art que ce caractère d'universalité qu'il donne aux collections nationales. L'amateur, qui doit se restreindre, a ses tendances et opère son choix. Ce choix ne peut qu'être purement sentimental; l'Etat, certes, soumis à l'opinion, doit céder souvent à l'impulsion des sentiments de cette opinion, mais il n'en constitue pas moins principalement, sous la direction des savants qui l'aident dans son œuvre, une collection qui présente, par un côté, un caractère scientifique en veillant à ce qu'aucune face ne puisse demeurer sans être représentée pour quiconque veut étudier une forme quelconque de l'évolution artistique. Les fouilles entreprises comblent fréquemment de tels buts.

§

La loi est et ne peut être que l'expression de l'état de l'opinion à un moment déterminé. Il serait intéressant de suivre, si cela ne devait nous entraîner trop loin, la naissance et les variations d'une législation qui sanctionne et accélère cette socialisation progressive de nos richesses d'art. Les campagnes d'opinion à la suite desquelles cette législation s'est sans cesse renforcée, les discussions au Parlement éclaireraient singulièrement la question; nous devrons nous borner à signaler simplement les actes du pouvoir législatif qui renforcent un mouvement qui semble inéluctable et qui créent de véritables mesures d'exception parmi les règles générales de notre droit public.

Chose normale, c'est au moment où la Nation prend plus nettement conscience de sa personnalité que naît l'idée d'un patrimoine artistique national. La Révolution créa une « Commission des Monuments » pour invento-

rier et préserver les « monuments des arts, de l'histoire et de l'instruction »; son rôle fut à peu près vain, mais l'idée déjà était née, qui devait jusqu'à nos jours prendre une singulière puissance.

Victor Hugo, dans une retentissante série d'articles, *Guerre aux démolisseurs*, publiée en 1825 dans la *Revue des Deux Mondes*, posait déjà le principe : « Il y a deux choses dans un édifice, son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire; sa beauté à tout le monde, à vous, à moi, à nous tous. Donc, le détruire, c'est dépasser son droit. »

Le poète faisait fi du principe du droit civil qui permet au propriétaire « de jouir et de disposer des choses de la manière la plus absolue ». C'est pourtant l'idée du poète, précisément parce qu'à son habitude il reflétait les sentiments et les désirs de l'opinion, qui devait triompher de principes considérés comme intangibles. Ce ne devait pas être, certes, sans difficultés et sans longueur de temps.

La monarchie de Juillet, avec Guizot, inaugure les subventions pour la conservation des anciens monuments et, avec Montalivet, la Commission des Monuments historiques qui doit présider au classement des bâtiments qui profiteront de ces subventions. Ce sont des mesures timides, tant dans l'ampleur de la participation financière de l'Etat que dans les moyens de coercition mis à sa disposition. Ces moyens bien plutôt n'existent pas. Le rôle du ministre ne cherchait à atteindre que les propriétés des administrations locales qui étaient sous sa tutelle; et, même ainsi restreint, ce rôle était inefficace, parce qu'il était sans base légale.

Mais l'idée suit son cours; sous la troisième République, on parle déjà de limiter sérieusement les droits de propriété des départements et des communes; il n'est pas question des particuliers; de vives oppositions pourtant s'élèvent. Le « seul intérêt des arts et de l'archéologie »

ne semble pas entraîner les municipalités à la restriction de leurs droits. Un projet préparé par la direction des Beaux-Arts, déposé en 1878, n'aboutit qu'en 1887 à la première charte du service des Monuments historiques.

Le ministre pouvait, désormais, par un décret en Conseil d'Etat, forcer une personne publique (Etat, département, commune, établissement public) à accepter le classement avec toutes ses conséquences, aussi bien pour les immeubles que pour les objets mobiliers, mais pour les immeubles appartenant aux particuliers, il fallait encore l'adhésion des propriétaires; il n'est pas question des objets mobiliers qu'ils pouvaient posséder.

Les idées avaient marché; les conflits avec les collectivités furent rares; l'administration des Beaux-Arts, il est vrai, mettait toute sa diplomatie dans ses négociations, et les subventions qui étaient éventuellement la contre-partie des classements étaient un argument de premier ordre. Désormais la loi, sanctionnant une réglementation antérieure, s'opposait à la restauration, à la réparation, à la modification de tout immeuble classé sans le consentement du ministre.

La séparation des Eglises et de l'Etat en 1905 aggrava le problème. Les bâtiments du culte dépendaient de la direction des cultes; ils passèrent au Service des Monuments historiques et leur classement fut largement étendu à la suite des appels émouvants de Maurice Barrès qui voulait que fussent protégés non pas seulement les monuments essentiels présentant un intérêt national, mais même les humbles églises de village qui forment « la physionomie architecturale, la figure physique et morale de la terre de France », et la loi décida de procéder à un classement complémentaire des monuments de cette catégorie présentant quelque intérêt; si bien que de 1906 à 1914 il y eut 2.068 classements, plus qu'il n'y en eut de 1830 à 1900. Bien plus, la loi prononça pour trois ans, et en attendant leur classement régulier,

le classement provisoire de tous les objets mobiliers du culte. Pour la première fois, des sanctions pénales s'ajoutaient aux sanctions civiles. Et un grand pas était encore fait en 1909 en permettant le classement des œuvres d'art appartenant à des particuliers avec le consentement des propriétaires.

On devait aller bien plus loin dans les restrictions à l'antique droit « de jouir et de disposer des choses de la manière la plus absolue ». A la Chambre, M. Théodore Reinach, qui n'avait pourtant rien d'un socialiste, affirmait : « C'est, en effet, dans une véritable copropriété idéale que l'Etat, représentant de la Nation, puise le droit d'intervenir, soit par l'expropriation, soit par la constitution d'une servitude spéciale pour préserver, contre les dangers qui le menacent, son patrimoine artistique et historique. » Et il entendait désigner « toute œuvre d'art ancienne d'un intérêt historique quelles qu'en soient les dimensions, qu'il s'agisse d'un immeuble ou d'un objet mobilier »; c'était l'affirmation de Victor Hugo qui était reprise; c'était bien, quoi qu'on ait pu prétendre, la porte ouverte à la socialisation plus ou moins accentuée d'un certain genre de propriété, par des restrictions véritablement étonnantes aux caractéristiques de la propriété.

Aussi, désormais, la loi de 1913, si elle ne change rien au classement des monuments de toute nature appartenant à des personnes morales, permet le classement des monuments appartenant à des particuliers, même contre la volonté des propriétaires, à condition qu'un décret soit pris en Conseil d'Etat. Elle n'ouvre qu'un droit à une indemnité pour le cas où un préjudice résulterait réellement de ce classement.

La même loi, complétée par celle de 1921, permit le classement d'office, malgré le propriétaire, des œuvres d'art appartenant à des particuliers, par un décret en Conseil d'Etat. Il y a bien alors copropriété, puisque ces

objets ne peuvent plus être réparés ou restaurés sans l'autorisation et la surveillance des services des Beaux-Arts. L'éternel souci d'accroître les richesses artistiques nationales interdit leur vente hors de France. Ceux qui appartiennent à l'Etat ne peuvent plus être vendus. Ceux qui appartiennent à une collectivité quelconque ne peuvent être aliénés qu'à une autre collectivité. C'est le cas de dire qu'ils peuvent entrer dans le cycle de la socialisation, mais qu'ils n'en peuvent sortir.

Enfin, dans toute vente publique d'œuvres d'art, l'Etat peut exercer un droit de préemption et se subroger ainsi à l'adjudicataire.

On voit le mouvement où se laisse entraîner l'Etat en matière de socialisation artistique : non seulement il est de plus en plus armé, et plus que dans tout autre genre de propriété, pour restreindre sérieusement les prérogatives de cette propriété, mais de ces divers moyens mis à sa disposition l'Etat use de plus en plus largement. La liste des monuments et objets classés ou en instance de classement s'allonge indéfiniment, si bien que ce n'est pas seulement par les procédés indiqués au commencement de cette étude que s'accroissent les collections nationales, c'est aussi en quelque sorte par une copropriété toujours plus étendue de tous les monuments présentant un caractère artistique ou historique. L'Etat agit contre les particuliers, il agit contre les collectivités, il agit contre lui-même en classant certaines de ses richesses, qui sont aliénables comme toutes les richesses, dans la catégorie des richesses artistiques classées qui sont inaliénables de par la loi. A ce jeu, l'Etat est certain de ne pas voir diminuer son patrimoine artistique.

Il fait tout pour faciliter son accroissement. En 1923, il s'est enfin décidé à exempter des droits de mutation par décès et des droits d'enregistrement des donations entre vifs les dons et legs d'œuvres d'art, de monuments ou objets présentant un caractère historique, de livres, d'im-

primés ou de manuscrits, faits aux départements ou aux communes et aux établissements pourvus de la personnalité civile; il restreint à 9 pour cent seulement les droits perçus pour les sommes d'argent données ou léguées dans le même but.

Il faudrait ajouter les mesures prises pour le dépôt légal des imprimés, des estampes, des médailles, qui constitue peu à peu des collections considérables et, en principe tout au moins, complètes.

Notez que la jurisprudence elle-même emboîte le pas, qu'elle crée des règles nouvelles de protection du patrimoine artistique national et qu'en vertu d'une théorie de copropriété de l'Etat sur toutes les œuvres d'art qui comptent, elle en vient à limiter les droits du vrai propriétaire.

Les panneaux composés par Henry de Toulouse-Lautrec et qui ornaient, jadis, la célèbre barraque de la Goulue, furent divisés et mutilés par leur dernier possesseur. Sur une plainte du Musée d'Albi, seul détenteur de tous les droits d'auteur, de reproduction, de suite et de poursuite attachés à l'œuvre du peintre, en vertu d'une donation de la famille, les tribunaux n'hésitèrent pas à poser le principe de l'inviolabilité de l'œuvre d'art. Même sans classement, le droit de jouir et de disposer n'est donc pas absolu.

Et quand, dans un autre ordre d'idées, les héritiers de Corot, Courbet, Rodin et Sisley actionnèrent la librairie Hachette parce que celle-ci avait reproduit des œuvres de ces maîtres dans l'*Histoire de France* de Malet, la douzième Chambre correctionnelle de la Seine débouta ces héritiers en établissant un parallèle entre ce droit de reproduction et le droit de citation de l'historien ou du critique. Ce tribunal mettait, il est vrai, comme condition que la reproduction revête un caractère tel qu'elle soit inutilisable et sans valeur en dehors de l'ouvrage écrit et que, d'autre part, l'effet de l'œuvre reproduite ne

puisse en être altéré; mais, quoique peu sérieuse, ce n'en était pas moins une légère diminution des droits sacrés de l'artiste ou de ses héritiers sur la propriété des œuvres.

Les tendances de l'Etat, en définitive, se manifestent en matière d'art comme envahissantes. Il est déjà question, si cette question est loin d'être résolue, d'une nationalisation des musées de province. On se défend bien, certes, de déposséder les villes; mais, prenant exemple sur la protection accordée aux monuments historiques, on parle déjà d'une tutelle prudente qui se manifesterait par des règlements et des conseils, et, comme contre-partie, par une aide matérielle. « Nos collections d'art, écrit Paul Vitry, quelle qu'en soit l'origine et l'étendue, valent qu'on s'en préoccupe au même titre que nos monuments ou nos dépôts de livres. » Nos critiques et nos conservateurs, au nom de l'art dont ils sont les apôtres, accentuent la marche vers la socialisation.

§

Au cours de cette marche, quelle peut être la situation actuelle? On serait bien en peine de le chiffrer numériquement. Il faudrait, d'abord, un inventaire complet de toutes les richesses d'art, publiques ou privées, situées entre nos frontières; et au préalable conviendrait-il encore de s'entendre sur tout ce qui présente un caractère d'art et vaut, à ce titre, que la collectivité s'en occupe; plus on se rapproche de la période contemporaine, plus une telle notion s'embrouille et moins l'on s'entendra sur un tel classement.

Il ne s'agit pas, au reste, d'établir le bilan relatif de telles richesses; il suffit de retenir que les richesses artistiques collectives sont formidables, que leur accroissement suit un mouvement accéléré et que c'est une singulière force pour une collectivité que d'être éternelle. Pour mener à bout une telle socialisation, l'essentiel est de

durer; voilà des siècles que cela dure et il n'y a aucune raison, actuellement visible, pour qu'un tel mouvement s'arrête, bien au contraire. On peut dire qu'il y a des séries, surtout parmi les plus anciennes, qu'on ne trouve presque plus dans le domaine privé : ce qui peut en rester est guetté par l'Etat qui, sûr du lendemain, attend son heure.

Les campagnes d'opinion se font de plus en plus ardentes dès que cet Etat semble, pour une pièce essentielle, témoigner de la moindre défaillance, et alors l'accord se fait entre tous les partis, l'aide la plus efficace se manifeste même le plus souvent chez ceux qui, dans le domaine économique, n'auraient pas le moindre goût pour la plus pâle des socialisations. Ces apôtres sont-ils légion? C'est peu probable, mais c'est déjà beaucoup que les masses indifférentes les laissent, sans révolte, agir, pour en être d'ailleurs, quand leur éducation esthétique sera plus complète, les principaux bénéficiaires.

Avec de tels atouts, le mouvement a peu de chance de s'arrêter. Est-ce un bien, est-ce un mal? N'y a-t-il pas un danger à une telle accumulation de richesses en quelques points seulement? Qu'on songe au désastre sans nom que serait un sinistre anéantissant le Louvre. Ceci est une autre question, pour angoissante qu'elle soit. Mais qu'on songe aussi que le 10 mars dernier fut inaugurée au Musée de New-York la collection Havemeyer, qui compte, entre autres choses, 36 Degas, 20 Courbet, 11 Manet, 10 Corot, 3 Daumier, 1 Renoir. Il y a bien d'autres collections de ce genre à l'étranger. Leur possession par l'Etat en eût empêché l'exode. En attendant, c'est une joie hors pair pour ceux qui vibrent à de telles sensations que d'en sentir les possibilités toujours accrues.

ROGER GUILLEMET.

GLANES JUDICIAIRES

UN GRAND DRAME INCONNU

Il y a quelques années, au cours d'une conversation, Georges Courteline me disait : « L'imagination sera toujours inférieure à la réalité. Imaginez ce que vous voudrez, dans le domaine comique aussi bien que dans le domaine tragique, allez jusqu'à ce qui vous paraît être l'extrême limite de la force ou de l'atrocité, dépassez même cette limite, engagez-vous dans l'extraordinaire, l'invraisemblable, et, un jour, vous découvrirez un fait qui dépassera ce qui vous paraissait être l'extravagant produit d'une imagination déchaînée. »

Il avait raison; et, bien des fois, lui rappelant sa juste remarque, je lui signalai des événements qui la confirmaient.

C'est pourquoi j'ai toujours pensé que les romanciers et les dramaturges n'avaient pas besoin de fatiguer leur cerveau pour imaginer des sujets de romans ou de pièces. Les recueils judiciaires sont des mines d'une grande richesse où ils trouveront sans peine des cas, des situations d'un intérêt considérable.

Pour être exactement renseigné sur les mœurs d'une époque, c'est dans les archives de justice qu'il faut chercher. Les mémoires sont précieux et intéressants, certes, mais ils sont forcément partiaux et incomplets. L'auteur ne veut point se montrer en posture désavantageuse; il étend le voile sur tout ce qui est défavorable à son parti

ou à ses amis; enfin, le respect de la vie privée, de l'honneur des familles, la crainte du scandale, l'arrêtent souvent. Dans les affaires de justice, ces préoccupations n'agissent pas. Deux adversaires s'affrontent devant les tribunaux; chacun veut abattre l'autre et divulguera tout ce qui peut servir sa cause. Les sacs sont vidés en public; les allégations sont discutées, vérifiées; le tribunal les apprécie, de sorte que, par les débats d'un procès, on connaît exactement et complètement l'événement auquel il se rattache.

Voici, pour confirmer ces considérations, un jugement rendu le 16 janvier 1873 par le tribunal civil de Rocroi et publié dans le recueil Sirey (année 1873, 2e partie, p. 233) :

JUGEMENT

Le Tribunal,

Attendu que la demande formée par la veuve Georges, en réparation du préjudice que lui a causé la mort violente de son mari, Louis Georges, est basée sur les principes édictés par le § 1er de l'article 1382, C. civ.; lequel est ainsi conçu : « Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer »;

Attendu que la doctrine et la jurisprudence sont d'accord pour exiger que ce fait soit non seulement préjudiciable, mais qu'il viole en outre quelque principe de justice généralement admis, de manière que l'auteur de ce fait ne puisse pas se retrancher derrière cette maxime : *Feci, sed jure feci*;

Attendu que, le droit ainsi posé, le Tribunal, après avoir établi les faits qui servent de base à l'action, n'aura qu'à rechercher si ces faits peuvent être reprochés à chacun des défendeurs comme des actes qu'ils n'avaient pas le droit de commettre, et si ces actes illicites ont occasionné le préjudice dont se plaint la demanderesse;

Attendu, quant aux faits, qu'il résulte, des documents produits et même de l'aveu des défendeurs, que, le 28 octobre 1870, les Prussiens qui occupaient le village de Vaux et

qui, la veille, avaient eu un de leurs sous-officiers tué sur le territoire de cette commune dans un engagement avec des francs-tireurs, enfermèrent dans l'église tous les hommes de Vaux, sous le prétexte que ceux-ci avaient tiré sur leurs troupes; — que le lendemain, 29 octobre, vers 10 heures du matin, un commandant prussien entra dans l'église et dit à haute voix : « Levez-vous. Je viens vous apprendre une triste nouvelle; il faut qu'il y en ait trois d'entre vous qui soient fusillés; il faut que, dans vingt minutes, vous soyez prêts. Faites votre choix »; — Qu'après le départ du commandant, les malheureux prisonniers perdirent d'abord un temps précieux en pourparlers relatifs à la désignation, comme victimes expiatoires, de deux mobiles blessés qui se trouvaient à l'église avec eux, quoiqu'ils fussent étrangers à la commune de Vaux; — Qu'après que ce premier essai de désignation eût été abandonné sur l'intervention du chef de poste, qui avait déclaré que ces militaires, étrangers, ne pouvaient être compris dans l'impôt de sang personnel aux seuls habitants de la commune, un certain nombre de ceux-ci se rendirent dans la sacristie en disant qu'on allait voter; — Que là, sans qu'il ait été discuté sur la manière dont s'effectuerait le vote qu'ils voulaient employer, sans qu'il ait été question de savoir s'il ne serait pas moins injuste de tirer au sort, ce qui aurait pu facilement se faire au moyen du registre qui se trouvait à la sacristie, Eugène Petit, l'un des défendeurs dans l'instance, prononça à haute voix les noms suivants : Jean-Baptiste Depreuve, Louis Georges (mari de la demanderesse) et un jeune homme, Charles Georges; — Qu'à chacun de ces appels, aux dires des défendeurs, tous ceux qui se trouvaient à la sacristie, à l'exception de ceux désignés, levèrent la main en signe d'assentiment; — Qu'après cette espèce de vote les votants rentrèrent immédiatement à l'église, au milieu des cris des victimes : « Qu'ai-je fait? Qu'ai-je fait? » — Que, presque en même temps, le commandant prussien rentra dans l'église, portant dans la main son casque, dans lequel se trouvaient des billets dont trois de papier de couleur, disposés pour un tirage au sort; — Que, connaissant Petit, qu'il avait employé la veille pour la remise des armes de chasse, ce commandant s'adresse aussitôt à lui en lui disant : « Est-

ce rangé? », à quoi Petit répondit : « Oui, mon commandant », et, sur cette autre question : « Comment avez-vous rangé cela? » Petit répondit : « Comme vous l'avez ordonné, nous avons décidé à la majorité absolue des voix. »; — Qu'après ce dialogue Petit désigna successivement, en les montrant du doigt, les trois malheureuses victimes, dont l'une (c'est Petit qui l'a déclaré lui-même plus tard) se rentassait dans son banc, et qu'il termina cette désignation par cette apostrophe : « Sortez! »; — Qu'enfin, après que ces trois innocentes victimes se furent traînées au pied de l'autel et qu'elles y eurent reçu les secours de la religion des mains de leur honorable curé, l'abbé Marteaux, elles furent conduites au dehors du cimetière attenant à l'église, où presque aussitôt elles tombèrent sous les balles du peloton prussien préparé pour les fusiller;

Attendu que ces faits, établis par une procédure criminelle et reconnus dès à présent constants par le Tribunal, sans qu'il soit besoin d'une enquête préalable, renferment suffisamment tous les caractères qui sont exigés pour entraîner la responsabilité civile de tous les défendeurs en cause.

Et d'abord, en ce qui concerne la culpabilité :

Attendu qu'aucun de ceux qui ont refusé jusqu'à ce jour de soulager la misère de la demanderesse veuve Georges ne pouvait ignorer ce principe gravé dans la conscience de tout homme, à savoir : qu'il n'est pas permis, alors qu'on est menacé dans sa propre vie, de sacrifier la vie d'un de ses semblables, inoffensif envers soi-même et innocent envers la Société; que, dans la situation où se trouvaient les habitants de Vaux, frappés collectivement par les Prussiens d'un impôt de sang, ce principe leur commandait de laisser à l'ennemi le soin de prélever comme il l'entendrait cet impôt, et de consommer ainsi lui-même un acte de barbarie réprouvé par le droit des gens et les lois de la guerre;

Attendu, cependant, qu'un certain nombre des habitants de Vaux, parmi lesquels se trouvaient certainement les défendeurs, n'ont pas craint de violer ce principe sacré de justice en se chargeant eux-mêmes de faire la désignation des victimes; — Que cette désignation a été d'ailleurs souverai-

nement arbitraire, aucun nom ne devant être prononcé le premier plutôt qu'un autre;

Attendu que la menace de mort générale et encore indéterminée, suspendue sur trois des otages de l'église de Vaux ne peut être considérée comme un cas de force majeure de nature à faire disparaître, dans les circonstances, la culpabilité d'un acte égoïste de conservation personnelle;

Attendu, toutefois, qu'il y a lieu de reconnaître qu'Eugène Petit a la plus grande part dans la faute commise; — Que c'est lui, en effet, qui, par le sang-froid et l'assurance qu'il a conservés au milieu du trouble général des otages, est parvenu à entraîner ceux-ci à voter, sans protestation aucune contre ce simulacre de vote, et à désigner au commandant prussien les victimes à fusiller;

Attendu que les cinq autres défendeurs ont accepté ce vote, ont levé la main et n'ont pas protesté contre la livraison des victimes ainsi choisies; — Que trois d'entre eux, entendus dans la procédure criminelle, ont avoué ce vote pour eux-mêmes et l'ont attesté pour les deux autres qui se trouvaient avec eux dans la sacristie au moment où toutes les mains, dirent-ils, se sont levées; — Qu'ainsi la responsabilité de tous les défendeurs est parfaitement établie.

Sur le préjudice causé à la demanderesse :

Attendu que ce préjudice est constant, puisque cette veuve, déjà âgée, n'a plus de moyen d'existence depuis la mort de son mari, en son vivant pâtre de la commune; — Qu'il doit être attribué à la faute commise par les défendeurs et par tous ceux qui, comme eux, seraient convaincus d'avoir désigné comme victime le défunt Louis Georges; — Qu'en effet cette désignation a enlevé à la veuve Georges toutes les chances qu'elle aurait eues de conserver son mari si aucun des otages n'avait manqué à son devoir;

Attendu que le Tribunal estime que la rente annuelle et viagère de 700 francs demandée par la veuve Georges en réparation du préjudice qui lui a été causé n'est nullement exagérée; — Qu'il convient, en outre, de faire partir le service de cette rente du jour où ce préjudice a commencé, soit du 29 octobre 1870, date de la mort violente de Louis Georges;

Attendu qu'il est juste de répartir le paiement de cette

rente annuelle et viagère proportionnellement au degré de responsabilité des défendeurs en cause;

Attendu que c'est en outre le cas, puisqu'il s'agit d'un seul et même fait commis par les défendeurs, d'assurer autant que possible la susdite réparation au profit de la veuve Georges, en déclarant que ces défendeurs seront tenus solidairement entre eux au paiement des condamnations qu'ils ont encourues;

Par ces motifs, dit que les six défendeurs en cause sont civilement responsables de la mort de Louis Georges, en son vivant berger à Vaux; — Les condamne solidairement à payer à la demanderesse une rente viagère de 700 francs par an, payable par trimestre; les condamne personnellement à verser cette somme dans la proportion suivante, savoir : Petit, la somme de 200 francs par an, et, les cinq autres défendeurs, chacun la somme de 100 francs par an, jusqu'au décès de la demanderesse; etc...

Je ne me rappelle pas avoir lu un récit plus émouvant.

Ce jugement a été rédigé par un modeste magistrat de province : le président Ostermeyer. J'ignore quelle fut sa carrière; mais c'était certainement un grand magistrat. On ne peut manquer d'admirer le talent avec lequel les faits sont exposés et appréciés. N'oublions pas que l'œuvre était une décision de justice et que, par suite, le rédacteur devait se maintenir au-dessus des événements, ne pas donner libre cours à ses sentiments, proscrire l'éloquence. Il a observé strictement la hauteur, l'impassibilité, qui sont de règle dans la saine tradition de la justice; et cependant, quelle émotion se dégage de cette lecture! L'exposé méthodique et impitoyable des faits suscite la pitié et l'indignation bien mieux que ne sauraient le faire les faciles déclamations.

Après cet hommage nécessaire au magistrat qui rendit et rédigea le jugement, voyons les faits.

Ils ne sont pas à l'honneur de l'armée allemande. En la circonstance, elle a dû, une fois de plus, invoquer ce qu'on appelle « la dure loi de la guerre ». Il ne faut point par-

ler de loi lorsqu'on outrage la justice; et est-il possible de l'outrager plus vivement que par l'application d'un système consistant à tuer un homme en expiation d'un acte qu'il n'a pas commis?

« Il faut faire des exemples », disent les chefs.

Mauvaise justification, car massacrer un innocent ne sera jamais un acte de justice exemplaire; cela restera éternellement un geste de cruauté sauvage.

« Mais, ajoutent-ils, nous ne connaissions pas les coupables et il fallait que quelqu'un fût frappé. » Raisonnement monstrueux et stupide, car on ne voit pas comment l'exécution d'un innocent serait susceptible d'impressionner les coupables. A ce compte, lorsque les vols ou les incendies se multiplient dans un village, on devrait, pour l'exemple, envoyer au bagne quelques habitants notoirement innocents.

Mais ce qui est monstrueux, c'est le raffinement de cruauté avec lequel le forfait fut accompli. Les Allemands ayant frappé ce malheureux village d'un « impôt de sang », ils devaient prélever eux-mêmes l'abominable impôt, choisir eux-mêmes les victimes, comme ils le firent en 1914 à Senlis et en bien d'autres endroits. Mais non, ils tenaient à ce que le sacrifice atteignît au sommet de l'horreur; et, pour cela, ils remirent aux malheureux prisonniers le soin de choisir eux-mêmes, parmi eux, les trois victimes expiatoires.

Il n'était pas besoin d'être doué d'une imagination puissante pour voir le drame affreux qui allait se dérouler. L'instinct de la conservation, la peur, tous les sentiments et mouvements qui actionnent l'homme dans la lutte contre la mort imminente allaient se heurter au sein du lamentable groupe des prisonniers. Dans ces moments d'angoisse et de désespoir, les réactions n'ont pas de limites; les naufrages, les incendies en ont fourni d'horribles exemples.

C'est ce qui se produisit; l'on vit les prisonniers saisir pour ainsi dire, successivement et lâchement, trois d'entre

eux pour les livrer au peloton d'exécution. Ainsi, les Allemands supprimaient trois existences et, en outre, imposaient aux autres prisonniers une angoisse atroce aboutissant à une sauvage lâcheté qui dut entretenir aux cœurs de certains un remords éternel.

Représentez-vous cette scène dans le cadre de la petite église de campagne, ces gens se regardant après le départ de l'officier, et ne songeant qu'à faire payer par son voisin l'impôt de sang réclamé; puis ce vote à l'unanimité, moins les voix des victimes désignées; les cris de désespoir des condamnés vendus par leurs frères; et, finalement, l'exécution dans le cimetière, contre les murs de l'église.

Je ne crois pas qu'il existe dans les tragiques grecs, ni dans Shakespeare, une situation aussi terriblement dramatique.

Ce que les plus fertiles imaginations n'ont pas trouvé, les événements l'ont réalisé. N'avais-je pas raison de dire que les archives judiciaires sont une mine précieuse?

JOSÉ THÉRY.

POÈMES

—

DOUX REFUGE...

Doux refuge immobile aux cimes de nous-mêmes,
Double geste d'amour au devant de la nuit;
Mutuel abandon du bien le plus suprême...
Tu es mon seul amour et je sais que tu m'aimes,
Et pour conduire à Dieu notre extase suprême,
Les Anges du brouillard nous entourent sans bruit.

Un à un, gravissant la courbe des collines
Où l'ombre, à pas muets, lente, succède au jour,
Tour à tour, nous frôlant de leurs ailes câlines,
Les Anges du brouillard bénissent notre amour.

Mienne, loin du spectacle affreux de ces visages,
Loin de ces yeux cruels, de ces rires fardés,
Contemple en nous ce pâle et calme paysage
Que domine la Croix pensive des bergers.

Loin de ce vain fracas de paroles, Lucie,
De ces rumeurs, de ces clameurs à rendre fou,
Ecoutons en nos cœurs la voix grave et bénie,
Qui, simplement, nous dit : La Paix soit avec vous!

Douce demeure ouverte aux Anges de la brume...
Rien n'existe que toi... Notre lampe s'allume
Et palpite au secret de l'ombre et de la nuit.

Doux refuge immobile aux cimes de nous-mêmes;
Mutuel abandon du bien le plus suprême...
Tu es mon seul amour et je sais que tu m'aimes,
Et pour chérir en Dieu notre extase suprême,
Les Anges du brouillard nous entourent sans bruit.

LE POEME.

J'apporte à ton chevet, fleuri de rouges roses,
Pur poëme brandi comme un ardent flambeau,
Pour en illuminer la couche où tu reposes,
Mon plaisir imprévu, le plus vrai, le plus beau.

Bonheur impérieux, mieux que le vol du glaive,
Plus frais d'être plus rare après la lourde nuit,
Je t'apporte, vainqueur de la nuit qui s'achève,
Mon plaisir le plus clair, pur poëme ébloui.

Vois-tu, Mienne, vois-tu comme il brille, splendide,
Au point de prosterner ton âme devant Dieu?
La joie me transfigure et sur mon front sans rides
S'embrase un nimbe triple, à jamais radieux.

Pur poëme brandi comme une flamme claire,
J'incline à ton chevet mon orgueil et ma foi.
Anges qui m'assistez, n'est-il point nécessaire
Que je te donne ici ce qui me vient de toi?

HENRY SPIESS.

DON QUICHOTTE EN ALGER
(1575-1580)

Il est à peine croyable que, parmi les nombreuses études qu'a suscitées, en ces derniers temps, le Centenaire de l'Algérie, la première période barbaresque de l'histoire nord-africaine, celle des xve et xvie siècles, des Barberousse aux Deys triennaux, n'ait tenté aucun historien, voire aucun romancier curieux des mœurs si spéciales des corsaires dont Alger fut si longtemps l'inaccessible retraite.

Les sources d'une histoire du xvie siècle algérien ne manquaient cependant pas, qui eussent permis, en reprenant et en complétant l'excellente, mais déjà ancienne *Histoire d'Alger sous la domination turque* de feu Henri de Grammont, de tracer de cette époque un tableau singulièrement curieux, appuyé sur les écrits des témoins espagnols de la vie des esclaves dans les bagnes, telles que la relatèrent au début du xviie siècle d'honnêtes ecclésiastiques, le digne abbé de Fromesta, le P. Haëdo, entre autres, et le P. Dan, et telle que permirent ces dernières années d'en vérifier l'exactitude les découvertes de quelques savants aux archives espagnoles, celles de Simancas, en particulier, où se retrouve retracée par les actes authentiques des Ordres rédempteurs de Castille et d'Aragon toute la chronologie de l'esclavage algérien dans sa période la plus active

et la plus cruelle, — qui fut justement celle où mûrissait au fond des cachots d'El Djezaïr le génie de celui qui devait rester le plus illustre et le plus héroïque des esclaves barbaresques, Miguel de Cervantes.

L'histoire de ce XVIe siècle tout retentissant de batailles navales, de courses effrénées, de prises somptueuses, d'orgies frénétiques et d'effroyables supplices, paraît d'autre part singulièrement vivante dans les récits qu'en laissa Cervantes lui-même, l'épisode du *Captif* de la première partie de *Don Quichotte,* et ses deux pièces *Los Baños* et *El trato de Argel,* qui montrent à quelle profondeur les spectacles auxquels avait assisté le poète pendant ses cinq ans d'esclavage et les misères qu'il y subit avaient marqué leur empreinte sur son imagination et façonné sa sensibilité. Et la surprise n'est pas petite, lorsqu'on s'engage avec lui dans le détail des événements auxquels de gré ou de force il se vit mêlé, de constater la véracité de son témoignage, l'exactitude de ses récits, et de voir s'organiser avec lui, autour de lui et par lui le mémorial des cinq années de l'histoire d'Alger pendant lesquelles il porta la chaîne des esclaves dans les bagnes du Raïs *Dali Mami,* puis dans ceux du Pacha *Hassan-Veneziano.*

§

Les plus récents biographes et commentateurs de Cervantes ont établi en effet de la manière la plus certaine la véracité de son témoignage sur les faits et les mœurs de l'Alger du XVIe siècle. Déjà, au début du XVIIe siècle, la publication de l'ouvrage écrit par le bénédictin Diégo de Haëdo, abbé de Fromesta, dès son retour de captivité (*Topografia e historia general de Argel,* Valladolid, 1612), et que Cervantes avait certainement connu et tacitement confirmé, avait apporté à la chrétienté des lumières quelque peu effarantes sur la vie des bagnes barbaresques et sur l'histoire des étranges pays dont Cervantes venait lui-même de tracer maints tableaux d'un relief si intense et,

sous la bonhomie relative de la forme, d'une si féroce vérité. Traduit beaucoup plus tard en français par Barbrugger, Monnereau, de Grammont et Moliner-Violle, entre 1870 et 1911 (1), l'ouvrage de Haëdo, complété et confirmé sur bien des points par le livre non moins important du P. Dan, *les illustres Captifs*, qui date de la même époque, et n'a été publié en France qu'en 1892, par le P. Calixte, apportait à la biographie cervantine et à l'histoire d'Alger du XVIe siècle un document considérable, grâce auquel la figure de notre héros et les péripéties de sa captivité s'éclairaient déjà.

Ce fut d'ailleurs sur les éléments fournis par Haëdo que purent être entreprises, aux XVIIe et XVIIIe siècles, dans leur partie barbaresque, les premières biographies de Cervantes, celles de Siscar, de Pellicer, de Los Rios, et surtout celle de Navarrete, *la Vida de Miguel de Cervantes* (1819), dont la consciencieuse et forte étude était le fruit de nombreuses recherches aux archives espagnoles, et fixa d'une manière sur bien des points définitive les éléments essentiels de la vie du père de *Don Quichotte*. C'est à Navarrete, en particulier, que nous devons la révélation de ces *Informaciones* faites par devant les notaires royaux en Espagne et en Alger, et qui, conservées aux archives de Simancas, sont venues apporter, tant aux récits de Haëdo qu'à ceux de Cervantes lui-même, une éclatante autant qu'officielle confirmation. Publiées par Navarrete, puis, plus récemment par Torres Lanzas dans le numéro du cinquième Centenaire de *Don Quichotte* de la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* (mai 1905), ces *Informaciones*, parmi lesquelles figure au premier rang celle qui fut dressée après le rachat de Cervantes à Alger, en 1580, constituent des documents d'une vie extraordinaire, et qui, malheureusement, n'ont pas encore été traduits en français.

(1) *Revue Africaine*, Alger, n°s 82-90 (*Topografia*), 139-146 (*Epitome de los Reyes*). La *Captivité*, traduite par Moliner-Violle, a été publiée chez Jourdan, à Alger, en 1911.

Et, comme si ces relations authentiques des efforts surhumains que tenta Cervantes, à quatre reprises successives, non seulement pour échapper aux bagnes d'Alger, mais encore pour leur soustraire le plus grand nombre de ses compagnons de chaînes, n'établissaient pas encore suffisamment la vérité de ses extraordinaires aventures, les recherches d'un Perez Pastor, puis d'un Rodriguez Marin aux mêmes sources d'archives vinrent plus récemment permettre la publication, en 1902, 1905 et 1914 de trois volumes de *Documentos cervantinos hasta ahora ineditos* qui, malheureusement, restent aussi à traduire en français, et dont les nombreux documents, où se retrouvent à peu près tous les actes authentiques relatifs à la famille de Cervantes, à sa captivité et à son rachat, sans parler des procès-verbaux et des actes de rachat de la plupart de ses compagnons de misère, non seulement contrôlent, et, sauf de rares exceptions, confirment la véracité des *Informaciones* et les conclusions du vieux Navarrete, mais encore nous restituent d'une façon définitive et pathétique les acteurs, les témoins, les bourreaux et les victimes de ce long drame que fut la vie des bagnes algériens au temps du douloureux séjour qu'y fit notre grand Espagnol.

Repris et fondus enfin par le cervantiste anglais James Fitz-Maurice-Kelly dans une biographie qu'a publiée en 1917 l'Université d'Oxford, en espagnol, et à laquelle il n'a guère été ajouté depuis, cet ensemble de sources permet aujourd'hui de reconstituer avec une grande certitude les détails de la captivité de Cervantes. Joignez que ce qui reste aujourd'hui de l'Alger des Turcs, hélas ! en grande partie détruit, les derniers témoins de cette époque dissolue, somptueuse, misérable et cruelle, dans la Casba, dans les bas quartiers qui furent ceux des Raïs, et dans le cadre admirable de cette baie qui retentit voici plus de trois siècles des cris de douleur et d'espérance des Castillans enchaînés appelant

désespérément au secours une patrie oublieuse et de trop rares Rédempteurs, offre là bas, malgré tout, les éléments d'une reconstitution bien tentante.

§

Elle est en effet dramatique et cruelle, l'histoire de ce misérable et fécond esclavage. On y voit les deux fils du pauvre licencié-médecin d'Alcala de Henarès en Castille, Rodrigo et Miguel, partis guerroyer contre le Turc dans les armées du célèbre Don Juan d'Autriche, assistant à la bataille de Lépante, où déjà Miguel s'immortalise d'une bravoure qui lui coûte l'usage de la main gauche, se signalant devant La Goulette, et, cette dure campagne achevée, tandis qu'ils regagnaient leur patrie, tombant aux mains du corsaire algérien Dali-Mami, qui les enchaîne brutalement dans son bagne, d'où toute perspective de retour en Espagne leur semble désormais interdite.

Mais Cervantes, bien que simple soldat, tout de suite vénéré pour sa bravoure et sa bonté par l'innombrable foule des esclaves qui peuple de ses lamentations et de ses cris de souffrances les cachots des tortionnaires de la Méditerranée, a vite fait d'être reconnu comme le chef moral de cette population servile, et d'assumer à lui seul la tâche périlleuse de soutenir les courages, de faire luire à tous les yeux une lueur d'espoir persévérant, et, mieux encore, faute de rachats envisagés, d'organiser avec les esclaves castillans et pour eux, au péril constant de sa propre vie, des évasions qu'il allait tenter inutilement, jusqu'à quatre fois, et dont la série dramatique offre l'exemple le plus éloquent et le plus vrai de ce que peuvent un courage indéfectible et l'oubli total de soi-même, non seulement sur l'acharnement des circonstances, mais encore et surtout sur la férocité des hommes.

Ce fut d'abord, à peine le terrain exploré, et suivant

en quelque sorte la tradition même des tentatives d'évasion dont *El Djezaïr « la bien gardée »* fut le théâtre tant que dura la cruauté des corsaires, qui devaient singulièrement s'humaniser au siècle suivant, une tentative par terre en direction de la ville espagnole d'Oran; l'*Informacion* de 1580 montre la folie d'une pareille entreprise : 60 lieues à pied, sans vivres, dans une brousse infestée de fauves et parcourue par des tribus hostiles!... Les fugitifs n'allèrent pas loin; trahis dès le premier jour par le guide arabe qu'ils avaient recruté au hasard, ce fut miracle si Cervantes et ses malheureux compagnons — ils étaient douze — purent échapper aux supplices qui les attendaient après une telle escapade: milliers de coups de bâton, pal, ganches, lapidation, pendaison, la liste en était longue, et les victimes quotidiennes... L'affaire fut étouffée dans les *mazmorras* de Dali-Mami, ces infects cachots sans air ni lumière où l'on enfermait les esclaves qu'il s'agissait de châtier ou d'obliger à faire venir d'Europe les rançons qu'ils ne pouvaient donner sur place; et sans doute le « Patron » ignora-t-il la tentative des malheureux, car elle ne parut suivie d'aucune sanction extraordinaire.

Cervantes avait tâté du miracle; il n'eut, dès lors, plus de repos qu'il n'eût mis sur pied un autre complot; mais il s'appliqua, cette fois, à l'étudier et à le préparer avec une prudence et une opiniâtreté dignes du succès. Les circonstances se montrèrent d'abord favorables; et le manchot parvint à élaborer un plan d'évasion connu depuis sous le nom d'affaire de *la grotte du Hamma*, et qui reste d'ailleurs le plus fameux des épisodes de sa captivité, pour avoir été raconté en détail par Haëdo, précisé dans l'*Informacion* de 1580, repris par le biographe de Cervantes, Navarrete, et confirmé depuis sur certains points par les *Documentos* de Perez Pastor.

(2) Cf. notre *Héroïque misère de Miguel de Cervantes, esclave barbaresque*, Paris, Editions de la Vraie France, 1930.

Les faits historiques ainsi établis nous montrent les frères Cervantes se servant de l'intermédiaire d'un de leurs compagnons qui venait d'être racheté, l'alferez Castañeda, pour implorer de leur famille de Madrid, par une lettre dont il se chargea, une rançon de 300 écus ; quand la somme leur parvint, maigre denier des pauvres gens de Castille, elle fut hélas ! juste suffisante pour le rachat de Rodrigo : déception dont Miguel allait tirer un parti inespéré ; car il se résolut à charger son frère, dès qu'il aurait recouvré sa liberté, de se rendre en Espagne, et, avec le concours des autorités royales de Majorque et de Valence, de lui envoyer une barque sur laquelle, s'étant par avance préparés et cachés aux environs d'un point convenu du rivage, en dehors de la ville, un certain nombre de ses compagnons et lui-même s'embarqueraient pour l'Espagne.

Rodrigo effectivement se racheta et s'embarqua en août 1577, pendant que son frère, avec l'aide d'un vieil esclave navarrais qui lui était tout dévoué, disposait une grotte située à trois milles à l'est d'Alger, à mi-hauteur des collines qui dominaient le quartier du Hamma, au milieu du « Jardin » du Caïd Hassan, patron du jardinier Juan, et y envoyait un à un, pour attendre la barque, les malheureux esclaves castillans qui ne supportaient plus la misère de leur captivité. Il les y faisait ravitailler par un renégat espagnol surnommé le *Dorador*, et, au bout d'un certain temps, lorsque vint l'époque présumée de l'arrivée de la « frégate » de Rodrigo, il s'en fut lui-même les rejoindre ; ils étaient, lui compris, quinze. L'affaire ainsi s'annonçait bien, et peu s'en fallut qu'elle ne réussît ; car, après quelques jours d'attente, la « frégate » apparut au rendez-vous, saluée par l'angoisse et l'espérance des quinze esclaves, et elle venait au rivage, par une nuit favorable, quand la brusque arrivée d'une barque de pêcheurs morisques, qui soupçonnèrent aussitôt le complot et jetèrent l'alarme, fit re-

brousser chemin à l'embarcation espagnole, qui n'osa plus reparaître.

Pour comble d'infortune, les Castillans, trahis par le *Dorador,* furent cueillis dès le lendemain dans leur grotte même par une troupe de soldats du Pacha que guidait le traître en personne, et amenés devant le dey Hassan. Infortuné, mais héroïque, Cervantes avait déjà pris sur lui seul, devant les soldats, toute la responsabilité de l'affaire, et savait à quelle mort atroce il allait quand il comparut devant le palais du Dey, qui, pourtant, subissant d'une façon presque inexplicable l'ascendant du manchot, n'osa pas le condamner à mort; cédant peut-être aux instances d'un certain Raïs, favorable en secret aux chrétiens espagnols, et auquel, pour des raisons d'ordre vraisemblablement pécuniaire, il n'avait rien à refuser, Hassan se contenta de s'approprier, comme esclave de rachat, le Caballero que son Patron Dali-Mami n'avait pas su garder; et ce fut le pauvre jardinier navarrais qui, pendu la tête en bas, paya de sa vie l'insuccès de la tentative.

Pareil récit, cependant, n'explique pas toute cette affaire; en particulier nul document n'essaye, même par allusion, d'expliquer cette trahison imprévue du *Dorador* qui risqua de priver à jamais du *Don Quichotte* la littérature mondiale; il y a là une sorte de mystère qui, pourtant, n'est peut-être pas absolument impénétrable, et sur lequel nous demandons la permission de risquer une hypothèse à notre humble avis suffisamment acceptable, en raison de ses vraisemblances topographiques, biographiques et psychologiques.

Le *Dorador,* — le doreur — était sans doute l'un de ces esclaves d'origine étrangère qui, mal affermis dans leur foi native, et tentés par les facilités de vie qu'offraient ces singuliers musulmans qu'étaient les pirates de Berbérie, en majorité renégats, aux esclaves chrétiens qui acceptaient de renier, s'installaient chez leurs Pa-

trons et y exerçaient, avec une grande liberté, des métiers d'art ou des professions lucratives; il fallait de ces artistes, en particulier, pour décorer les riches maisons mauresques et maintenir à Alger son renom de ville riche et bien ornée. Celui-là, né à Melilla, était au service d'un des Raïs les plus singuliers de son temps, le Caïd Mohammed le Juif, dont la férocité naturelle s'exerçait sur certains Espagnols tels que ce docteur Sosa qui fut le confesseur de Cervantes et vécut en mazmorra toute sa captivité, mais qui couvrait d'une indulgence sans bornes certains autres esclaves, les Grecs surtout, en raison de l'empire qu'avait pris sur lui, disait-on, une esclave de cette dernière nation, née à Cerigo, et dont le P. Dan assure qu'elle finit par lui faire épouser sa fille. Le Caïd, qui comptait parmi les plus riches de la ville, et chez qui Cervantes avait dû certainement connaître le Dorador, car il allait constamment dans son bagne retrouver son ami et confesseur Sosa, n'était pas sans posséder, comme ses confrères en piraterie, quelque maison d'été où transporter ses femmes à la saison chaude; or, le fait que le Dorador put, six longs mois durant, sans éveiller de soupçons, aller et venir de la ville à la grotte du Hamma, prouve qu'il avait des raisons plausibles de fréquenter ces lieux relativement déserts. Et quelles raisons, sinon de son état de décorateur, qu'il devait aller exercer quotidiennement, cette année-là, dans la ville de son Patron, certainement, située à proximité de la grotte?

Or, aujourd'hui encore, la grotte que l'on montre au Hamma pour avoir abrité les quinze Caballeros de Cervantes est située exactement et immédiatement à une vingtaine de mètres au-dessous d'une villa mauresque déjà ancienne et qui peut fort bien avoir existé au XVIe siècle, telle qu'aujourd'hui ou par des constructions antérieures. Dès lors, toute la conjuration ourdie entre Cervantes, le jardinier et le Dorador s'explique d'elle-

même : la grotte est cachée dans le jardin du Caïd Hassan, veillée par le vieux jardinier de ce Caïd; elle est, d'autre part, sur le chemin que suit le *Dorador* pour aller travailler aux peintures de la villa où s'installera le harem du Caïd Juif dès le début de l'été et où il se trouve lors du séjour de Cervantes en septembre 1577.

Pour ce qui est de la trahison du Dorador, que rien n'explique ni dans le récit de Haëdo, ni dans l'*Informacion,* ni dans les biographies de Cervantes, elle trouvera également son explication dans l'examen topographique dont il vient d'être question. Pareille trahison, après six mois de périlleuse fidélité, ne saurait s'expliquer par une cupidité qui se fût aussi utilement satisfaite dès le début de l'affaire ; elle semble à base de haine personnelle et presque sûrement de jalousie : on devine une femme entre le Castillan et le renégat, une femme de l'entourage du Caïd Juif, qui aura marqué au manchot une préférence dont l'autre se sera affolé; préférence qui, au moment où Cervantes songe à fuir en Espagne, ne peut se marquer désormais que par le dessein de fuir avec lui : l'esclave grecque de Mohammed, la belle Angélique, n'a pas encore abjuré sa foi, ce qu'elle fera par la suite ; elle regrette sa patrie, peut-être éprouve-t-elle pour Miguel un peu plus que l'estime dont tout le monde l'entoure à Alger; elle désire partir, et partir avec les Caballeros, en dépit de l'amour dont la poursuit ce Dorador qui prendra pour Cervantes une haine imprévue et féroce quand il verra se dresser devant lui la menace d'un enlèvement, et n'hésitera pas à jeter aux bourreaux du Pacha ceux qui veulent lui arracher la proie qu'il guette depuis sans doute longtemps et qui va lui échapper ! En quoi d'ailleurs il avait vu juste, au moins pour ce qui touchait la belle Grecque; car, s'il ne fut plus question de cette femme dans la vie de Cervantes, pour qui cette malheureuse ne dut être qu'un fugitif objet de pitié peut-être tendre, et si par

ailleurs le Dorador, repoussé par elle et pris du remords de sa traîtrise, en implora vainement le pardon du docteur Sosa, qui l'a relaté dans l'*Informacion,* et mourut misérablement quelques mois après, nous savons par le P. Dan que la fille d'Angélique, la jeune Anne, épousa, l'année suivante, le Caïd Mohammed, et que les deux femmes ne devaient jamais plus songer à regagner leur patrie ni à recouvrer leur foi.

§

Transféré au bagne du dey Hassan, appelé le *bagne des Lions,* et enchaîné à nouveau, Cervantes, au lendemain de l'affaire de la grotte, eut loisir de réfléchir et de forger d'autres projets de liberté dans la puanteur de son nouveau cachot. Il y resta en effet de longs mois pendant lesquels, étroitement surveillé, il ne pouvait qu'attendre et se recueillir, tout en poursuivant auprès de ses frères de chaîne son ministère de réconfort. Ce fut le temps où, ses desseins s'élevant à mesure que durait son esclavage, il commença de rêver non plus seulement sa liberté avec celle de quelques compagnons amis, mais la libération de tous les esclaves et la destruction totale du nid de pirates que l'Espagne ne pouvait ainsi tolérer indéfiniment, et dont le roi Philippe II, mieux instruit des tortures de ses fidèles Castillans, chargerait bien un jour l'invincible flotte de Lépante de faire expéditive justice !... De là ces appels enflammés dont le plus vibrant, la fameuse lettre en vers de Mateo Vasquez (1), allait témoigner devant la postérité de la hauteur des vues politiques de l'esclave castillan. La lettre parvint sans doute au secrétaire royal ; mais elle n'éveilla nul écho à l'Escurial, et l'esclave désabusé dut, en désespoir de cause, revenir à ses projets d'évasions individuelles.

§

(3) *Œuvres complètes de Cervantes,* Madrid, 1863-64, tome VIII, p. 449-456.

Ce fut d'abord une troisième tentative, cette fois encore, vers Oran par terre, tentative qui avorta dans l'œuf, coûta la vie à l'émissaire qu'avait envoyé Cervantes et qui se fit prendre en vue d'Oran, et faillit, une fois de plus, le livrer lui-même aux bourreaux. Puis, comme rien ne pouvait abattre le courage de l'intrépide hidalgo, Miguel aussitôt après remit sur le métier un nouveau complot, dont la trame, cette fois, parut se tisser plus heureusement, malgré l'extrême complexité des fils qu'elle mettait en œuvre, et sur laquelle les sources nous sont venues de deux origines différentes, les unes puisées dans l'œuvre même de Cervantes, les autres dans l'*Informacion* et les *Documentos,* sans que, part faite à l'imagination du romancier-dramaturge, la conciliation des unes et des autres paraisse vraiment impossible : d'une part, le récit du *Captif* dans la première partie de *Don Quichotte* (chapitre 39-41) et les pièces *El trato de Argel, Los Baños de Argel,* où Cervantes raconte et développe les incidents d'une fort curieuse histoire d'enlèvement par mer à laquelle il fut plus ou moins personnellement mêlé; — d'autre part, l'affaire de la « frégate » du licencié Giron, celle-là montée entièrement par lui, et dont il devait, après une nouvelle trahison qui la fit échouer comme les précédentes, répondre une fois de plus sur sa tête devant la férocité du Pacha Hassan.

La première de ces affaires, celle du *Captif,* pour n'avoir d'autre répondant que Cervantes lui-même, offre cependant des assises de vraisemblance historique suffisantes pour justifier son accent de sincérité et permettre d'affirmer, la part faite aux conventions du théâtre et du roman, qu'elle repose sur un fonds de vérité qu'il est légitime d'ajouter aux données des documents d'ordre historique pour éclairer l'enchaînement réel des faits, et, sans rien sacrifier du charme du récit, montrer de quel mélange savoureux de fiction et de vérité se com-

pose l'histoire des deux dernières années d'esclavage du grand Castillan.

On n'a pas oublié ce curieux épisode du *Captif* où Cervantes fait raconter devant l'ingénieux Hidalgo de la Manche, par celui qui en a été le héros, la plus singulière et la plus charmante aventure qui fût jamais arrivée en Alger aux esclaves castillans : cette mystérieuse et invisible Mauresque qui, ayant remarqué l'Espagnol, et voulant elle-même s'enfuir d'Alger pour répondre à l'appel de la Vierge des chrétiens, demande par signes et par lettres au Captif de l'enlever, et lui jette par la fenêtre autant d'or qu'il lui en faudra pour armer une barque et l'emmener avec lui en terre chrétienne, où elle l'épousera, aussitôt baptisée... Tout ce que raconte au cours de ces deux chapitres du *Quichotte* « Ruy Perez de Biedma », héros de cette romanesque aventure, est marqué au coin d'une exactitude assez frappante pour avoir attiré l'attention des biographes de Cervantes. Navarrete en particulier, dans sa *Vida* (*Illustraciones y documentos*, n° 115), examine longuement quel peut être le contenu de vérité historique de l'épisode, et conclut à la crédibilité absolue, dans ses grandes lignes, d'une histoire dont Cervantes a tiré au moins trois moutures successives et concordantes, sous réserve de quelques détails visiblement arrangés : elle se compose, dit-il, « de faits et de péripéties réelles et effectives, bien qu'ornées et historiées de la manière la plus opportune pour sauvegarder l'exactitude des mœurs et des incidents de l'action principale et de ses accessoires ». Il ajoute, d'autre part, qu'il est plausible de considérer Biedma, qui n'est pas un personnage imaginaire, comme ayant pu être le héros véritable de l'aventure.

La première de ces conclusions demeure inattaquable; la seconde paraît plus difficilement admissible, car elle conduirait, contrairement à toute vraisemblance, à rejeter l'heureux dénouement qu'en a donné Cervantes.

L'existence réelle de Biedma n'est certaine, en effet, que grâce à l'un des *Documentos* de Perez Pastor, publié en 1917, un siècle après le livre de Navarrete : il s'agit (tome I, p. 74) d'un *Testimonio* dressé par le notaire Ribera en 1581, à Alger, et donnant, à la demande du P. Rédempteur Juan Gil, celui-là même qui payait l'année précédente la rançon de Cervantes, une sorte de justification de sa campagne de rachats, avec la liste des principaux Espagnols, rachetés ou non, dont il avait eu à s'occuper au cours de sa mission. « Cerbantes » y figure parmi les esclaves du Roi Hassan-Pacha, et aussi un certain « *Pedro de Biedma, natural de Jaën* »; mais ce dernier est au nombre de ceux qui n'ont pas été rachetés et qu'emmena Hassan à Constantinople en 1580; moins heureux encore que Miguel, ce Biedma n'a donc pu être en réalité le *Captif*.

Ce ne fut pas davantage Cervantes lui-même, comme on l'a longtemps supposé; Navarrete l'établit très bien, encore que certains détails de l'évasion, tel que les rapporte Biedma, soient en évidente liaison avec la tentative qu'il faillit lui-même réussir, aidé par le licencié Giron, vers la même époque de l'année 1579.

Quel fut donc ce Captif? Nous nous sommes permis de penser qu'il n'était également pas impossible de le supposer avec quelque vraisemblance, si l'on considère que ce personnage était, d'après les renseignements que nous possédons, l'un des compagnons de l'auteur au bagne de Hassan en 1579, et l'un de ceux aussi dont le nom, et pour cause, ne doit plus se retrouver dans le *Testimonio* de 1581. Or, Perez Pastor a donné (*Documentos*, p. 234) la liste des compagnons de Cervantes qui ont signé en 1578 une attestation dressée par le docteur Sosa après la libération du P. Rédempteur de la mission de rachat de cette année-là, le P. de Olivar, alors retenu en gage par certains rachats qu'il n'avait pu solder au Pacha; cette liste n'est que de quatorze noms, tous à peu

près certainement compagnons et amis de Cervantes, soit chez le Juif Mohammed, soit au bagne des Lions, qui, on le sait déjà, était voisin de la maison du vieil Hadj Mourad où se poursuivit entre la Mauresque et les Caballeros l'intrigue qui devait aboutir à l'évasion à laquelle Cervantes dut prêter la main sans pouvoir y participer, engagé déjà lui-même dans le complot du licencié Giron, beaucoup plus important à ses yeux, puisqu'il s'agissait de libérer soixante esclaves d'un coup. La comparaison des deux listes doit donc permettre de déterminer ceux des esclaves qui restaient à Alger en 1581, et, par suite, ceux qui avaient disparu dans l'intervalle, morts, rachetés ou évadés. Ils ne sont, dans ce cas, que douze, sur lesquels cinq, dont nous connaissons le sort, et deux ecclésiastiques, doivent être tenus hors de cause. Le *Captif* portait donc l'un des cinq noms suivants : Heredia, Mayoli, Valera, Petrus Burga ou Morelino ; nos préférences vont au premier de ces cinq personnages : pure hypothèse d'ailleurs, car au surplus nous devons avouer ne posséder aucune autre précision sur ce Heredia, qui seulement devait être de noble famille et le plus digne de l'alliance royale dont l'occasion lui était ainsi offerte.

L'accent de sincérité du Captif, d'ailleurs, n'interdit pas de penser, malgré M. Fitz-Maurice Kelly, porté à croire, mais *segun parece*, que ce récit est purement imaginaire et sans relations avec les faits, que Cervantes lui-même a pu être à l'origine le sauveur choisi par Zoraïde; et la situation privilégiée qu'il avait acquise au cours des trois dernières années d'esclavage de l'héroïsme dans les milieux barbaresques aussi bien que dans les milieux serviles d'Alger justifierait à elle seule cette distinction féminine; mais il y aurait en ce cas bien des rectifications à formuler.

Sur Zéraïde, d'abord : en fait ,il paraît historiquement établi que l'héroïne, fille du Caïd Hadj Mourad, connu en

Alger pour sa fortune et la richesse de son logis, contigu au bagne des Lions, était, au moment où se place l'aventure, non pas jeune fille, mais bien veuve du roi du Maroc Moulaï Maluch, dont elle avait eu un fils, lequel d'ailleurs avait dû mourir en bas âge, car il n'en fut plus jamais question par la suite. Elle avait épousé le séduisant Marocain avant 1574, encore simple prétendant. Au mois de janvier 1576, avec l'aide du Pacha d'Alger, Ramdan, Moulaï Maluch était entré à Fez, où il avait séjourné avec sa femme jusqu'à sa mort, survenue au cours de la bataille d'El Ksar Kebir en août 1578. C'est alors que la Reine avait dû revenir en Alger et s'enfermer dans la maison de son père, où elle avait retrouvé sa nourrice, l'esclave chrétienne Juana de Renteria, dont l'influence expliquerait à l'occasion l'initiative, extraordinaire pour une Mauresque, de la belle Zoraïde, que Cervantes appelle Zora dans ses pièces *Los Baños* et *El trato de Argel.*

L'idylle cependant reste vraisemblable et probable, telle que la raconte Biedma dans le *Quichotte,* entre la Reine inconnue et le poète, jusqu'au départ de celle-ci pour le « Jardin » de son père. Et l'on doit admettre, à défaut d'un autre personnage répondant au signalement que le Captif donne du Renégat qui traduit les lettres arabes de la Reine — et qui, malgré les hypothèses de Navarrete (*Vida,* n° 118) ne peut être Maltrapillo, le Raïs ami des Espagnols, — que ce traducteur fut renégat dont le rôle allait être si important dans l'affaire de la seconde « frégate », ce « licencié Giron », que les Turcs appelaient Abd-er-Rhaman, et qui seconda si étroitement et si fidèlement les grands desseins de Cervantes. Giron dut entrer à cette occasion dans la vie de Cervantes : son déchiffrage des lettres de Zoraïde, la confession religieuse personnelle dont elles lui fournirent l'occasion rendent infiniment plausible, en effet, le rôle qu'il prit alors non seulement dans le complot, mais aussi dans l'idylle.

Les dates pourtant ont leurs exigences : Zoraïde ne put partir pour le Jardin de Bab-Azoun qu'au début de la saison chaude de 1579, c'est-à-dire, au plus tôt, vers la fin d'avril. D'autre part, l'affaire de la frégate ne commença qu'au mois de septembre suivant et demanda évidemment certains délais d'études et de préparatifs : comment, dès lors, supposer que Cervantes aurait pu mener de front cette affaire, plus importante en réalité que ne l'accuse l'*Informacion* de 1580 (Voir sur ce point Navarrete, *Vida*, n° 109, p. 365) et l'idylle avec la Reine de Maroc?

Il nous semble qu'il dut alors se nouer en lui et se dénouer une crise qui concilierait parfaitement tout ce que nous savons de l'une et de l'autre : Miguel de Cervantes rumine depuis longtemps ses idées de liberté et de vindicte espagnole contre le « nid de pirates ». Il attend toujours la réponse de Mateo Vasquez, — ou de son maître Philippe II, — à l'épître en vers de l'année précédente; il attend aussi les événements, tressaillant avec tous ses frères au moindre bruit de guerre sainte qui parvient dans les bagnes et sur le port d'Alger. En ville, d'autre part, la situation se tend de plus en plus : sécheresse incroyable et calamiteuse, misère des Patrons et de leurs esclaves, rancunes et fanatisme, persécutions de chrétiens, course manquée, redoublement des supplices, malaise, misère et férocité des janissaires. Enfin le manchot, dans cette ambiance tragique qui le réduit à l'impuissance et semble accroître ses responsabilité devant la misère grandissante de ses frères de chaînes, de se convaincre de plus en plus qu'il se doit à tous et ne peut plus, comme autrefois, se laisser aller à ne penser qu'à soi-même. Les confidences qu'il en dut faire à son confesseur Sosa ne purent que le confirmer dans de tels scrupules, et l'amener ainsi à manifester, une fois de plus, son héroïque désintéressement en offrant à celui qui allait être le *Captif* une substitution de per-

sonnes qui permettrait de sauver la Reine de Maroc sans entraîner Miguel à oublier ses devoirs envers tous les Castillans : ainsi ne serait-il pas le rédempteur d'une seule infidèle, mais celui de tous ses frères !

Cette hypothèse acceptée, la double suite des événements s'organise parfaitement ; le Caballero qui doit enlever Zoraïde poursuivra l'intrigue selon le récit qu'en a fait plus tard Cervantes, et réussira à s'embarquer avec la Reine, pendant que Miguel se donnera tout entier à sa quatrième tentative d'évasion, jusqu'au jour où, une dernière fois trahi, dans le réduit où il a dû, sa tête mise à prix, se confier aux soins de son ami Çastellano, il apprendra le succès de la tentative royale au moment d'aller se livrer lui-même aux bourreaux de Hassan... Quelle plus belle et plus véridique aventure se pourrait imaginer?...

§

La liberté, par bonheur, arrivait. Il était écrit que Cervantes aurait finalement raison du cruel Pacha : Maltrapillo, prévenu à temps, sauva une dernière fois cette tête si souvent et si délibérément exposée pour le salut commun des frères de misère du manchot ; et celui-ci retourna en mazmorra noter tant bien que mal ses souvenirs, songer aux histoires qu'il en ferait s'il sortait vif des tombeaux barbaresques, et attendre une rançon qui lui vint assez inopinément de la mission de rachat de 1580, grâce à l'effort spécial du P. Gil, rédempteur avisé, dont la bonté, apitoyée par tant d'héroïsme malheureux, put appliquer au rachat de Miguel la rançon, déclarée insuffisante, qu'il apportait à un autre Castillan, Don Palafox, et, grâce à des concours spontanés qui se proposèrent dans les milieux du commerce libre espagnol d'Alger, où Cervantes était aimé, tirer enfin des galères du Pacha le trop brave soldat le matin même du jour où son Patron Hassan, rappelé à la fin de ses trois

années normales de gouvernement, levait l'ancre avec le trésor de ses rapines, ses navires, ses chiourmes et ses esclaves, et allait l'entraîner dans les pays d'où l'on ne revenait jamais !

Le *Quichotte* était sauf... Et le 24 octobre 1580, Cervantes, enfin, du petit voilier marseillais qui le ramenait en Espagne, perdait du regard la côte barbaresque, et tournait ardemment les yeux vers sa patrie retrouvée.

MARTIAL DOUEL.

SOCIÉTOMANIE

—

Le *Journal officiel de la République française* n'est pas ce qu'un vain peuple pense : une sèche énumération des lois et des décrets, un morne relevé d'avancements de fonctionnaires et de promotions dans la Légion d'Honneur.

Si M. Lebureau était l'unique rédacteur du *Journal officiel*, le vain peuple aurait raison.

Mais, par une antinomie dont on appréciera la saveur, le Journal *officiel* comprend une partie *non officielle*, reléguée à la fin de chaque numéro, et à laquelle nous pouvons *tous* collaborer.

Oui! Nous avons tous le droit de faire connaître à l'univers nos intérêts matériels, nos goûts sportifs, nos distractions favorites, notre bon cœur, nos aspirations vers le Beau, vers le Vrai, ou vers la Fantaisie.

Il suffit, pour cela, de fonder une Société.

Vécy comme :

Aux termes de la loi du 1er juillet 1901 (article 5, § 2), complétée par un décret du 16 août 1901, toute association qui veut obtenir la capacité juridique (ester en justice; acquérir à titre onéreux; posséder; administrer les cotisations de ses membres, son local et ses immeubles) doit être *déclarée* par les soins de ses fondateurs. Faite à la préfecture ou à la sous-préfecture, la déclaration in-

dique le titre de l'association, son objet et son siège social.

Dans le délai d'un mois, la dite déclaration est rendue publique, par les soins de ceux qui, à un titre quelconque, sont chargés de la direction ou de l'administration de l'association, *au moyen de l'insertion*, au Journal officiel, *d'un extrait* contenant la date de la déclaration, le titre et l'objet de l'association, ainsi que l'indication de son siège social.

On peut évaluer à trente par jour, en moyenne, le nombre de ces extraits publiés par le *Journal officiel,* ce qui permet de conclure qu'il se crée chaque année, en France, environ 10.950 sociétés!

Et cela dure depuis 1901. Depuis vingt-huit ans!

On s'associe donc beaucoup dans notre pays; cela nous devrait interdire de railler la manie qu'ont les Allemands de fonder des *Vereine* à propos de bottes, et celle qu'ont les Anglais de porter, leur vie durant, les couleurs de leur club sportif, ou, eussent-ils quatre-vingts hivers, celles du collège où ils firent leurs études treize lustres auparavant.

Prenons-en notre parti : l'instinct grégaire n'est pas en régression chez nous. Loin de là.

Quoi qu'il en soit, les braves gens qui fondent des Sociétés sont tenus d'en avertir l'autorité et les populations!

Cela ne va pas sans appréhensions ni difficultés. Songez donc! Quand les dix membres de la future Grande Académie de Billard d'une bourgade du Plateau Central rédigent l'avis qui paraîtra au *Journal officiel,* ils sont très intimidés. S'il s'agissait d'insérer l'acte de naissance de la Société dans le *Moniteur de Saint-Flour* ou dans l'*Indépendant d'Issoire,* cela irait encore. On serait entre Auverpins. Mais, pour ces Messieurs de Paris, on ne saurait se faire trop beaux. Trop circonspects aussi. Ces gens

de la capitale ont une redoutable propension à blaguer les infortunés provinciaux. Il ne faut pas se faire moquer de soi. Il faut leur imposer, au contraire, les édifier, leur montrer qu'à Sayat ou à Neussargues on a l'esprit élevé, qu'on sait concevoir l'Idéal! Fouchtra! (1).

C'est ainsi que s'expliquent bien des cocasseries (dont nous donnerons de nombreux exemples) dans la rédaction des *extraits* en question.

Mais, cocasseries à part, et sous réserve d'une déformation imputable à un innocent cabotinage, les déclarations de Sociétés publiées au *Journal officiel,* en vertu de l'article 1er du décret du 16 août 1901, possèdent une qualité indéniable : la sincérité. D'une façon générale, du reste, dans tout journal, ce sont les annonces seules qui ont été rédigées en complète indépendance; les articles politiques obéissent à la consigne d'un parti; les informations économiques sont tendancieuses; la chronique théâtrale est inspirée par des complaisances ou des partis pris; le récit des compétitions sportives tient compte des intérêts des grosses firmes d'automobiles et de pneumatiques, etc... Mais chaque auteur d'annonce dit exactement ce qu'il a dans l'esprit, en employant, sans contrôle externe, les termes qui lui paraissent les meilleurs. Il est sincère, voire ingénu. Son annonce constitue donc un document de premier ordre pour renseigner le sociologue ou l'historien sur l'état général des esprits, sur les préoccupations dominantes des hommes, à une époque donnée. Si un statisticien patient, comme ils le sont tous, avait classé toutes les annonces parues dans tous les journaux de France depuis dix ans, il pourrait écrire, sur l'histoire de la Société française de 1920 à 1930, un volume où il ne serait question ni de politique intérieure, ni de finances publiques, ni de diplomatie, mais qui serait beaucoup plus exact que ceux qu'on écrira dans deux

(1) Sauf ce dernier mot, le phénomène se produira aussi bien dans les Basses-Alpes ou dans le Finistère.

cents ans, en compulsant les seuls articles de fond publiés par les mêmes journaux.

Sans nourrir de telles prétentions, nous allons demander aux fondateurs d'associations de tous genres de nous renseigner sur la « mentalité » de nos contemporains.

§

Après avoir examiné quelques milliers de déclarations d'associations, je peux affirmer que les Français fondent des sociétés soit pour la conquête d'avantages matériels, soit dans un dessein philanthropique, soit pour se distraire (art, sport, chasse), soit enfin au nom de considérations intellectuelles.

§

Dans la première catégorie, on manque généralement de fantaisie. Les obligataires d'une compagnie s'associent en vue de faire valoir leurs droits et de n'être pas sacrifiés aux actionnaires, ni aux créanciers de la Compagnie en faillite; les commerçants d'un quartier se groupent pour l'embellissement de leurs rues, etc... Cela n'excite point l'imagination.

Mais, quand je vois le *Syndicat des Alineys* (commune de Saint-Sauveur, près Pauillac) se proposer de « défendre la propriété individuelle de chaque membre en ce qui concerne l'enlèvement du bois et du sable », j'évoque de sombres histoires : ramassage nocturne du bois de pin mort qui n'était pas mort, rapts clandestins de mètres cubes de sable appartenant à autrui..., qui ont dû défrayer bien des conversations chez les débitants et sur la place publique de Saint-Sauveur avant que les honorables propriétaires de sable et de bois se décident à se syndiquer. Notez que le Syndicat se moque complètement de la propriété individuelle de ses membres, en dehors du bois et du sable.

On sera ému d'apprendre que le *Syndicat des ache-*

teurs de haricots chevriers d'Arpajon a pour but la « défense des intérêts agricoles et commerciaux et *le maintien du bon renom des flageolets chevriers d'Arpajon* ». Songez qu'il y a des flageolets chevriers qui se disent d'Arpajon et qui ne sont pas du tout d'Arpajon !

§

Les sociétés à intentions philanthropiques ont généralement pour but l'entr'aide. Rien que de très honorable. Par malheur, l'abus qu'elles font de ce mot les conduit presque régulièrement à commettre le pléonasme : l'entr'aide *mutuelle.* Quelques-unes se proposent *d'accorder l'entr'aide* à leurs membres. L'*Union des combattants de Saint-Laurs* (Deux-Sèvres) réalise même *l'entr'aide* et le culte *des morts!* Quant à l'*Union amicale des chauffeurs de taxis et des conducteurs d'automobiles d'Oran,* elle prétend que « son principal but est basé sur le secours mutuel entre ses membres (*sic*). »

Les *Associations d'anciens élèves* des écoles libres ou laïques sont légion, tout de même que les *Sociétés régimentaires* (les Anciens du 3ᵉ zouaves, etc...) et les *Unions d'anciens combattants* de tel village ou de telle unité. On relève encore des *Associations d'anciens prisonniers de guerre,* voire une *Union des évadés de guerre de Roubaix et des environs.* Beaucoup de *Sociétés de veuves de guerre remariées.* On pourrait objecter que, si elles sont remariées, elles ne sont plus veuves; mais tout s'explique si l'on songe que ces Sociétés se proposent de faire modifier les dispositions légales qui privent ces femmes d'obtenir les augmentations de pensions accordées aux veuves de guerre qui ne sont pas remariées.

Enumérons encore l'*Œuvre du Pauvre honteux;* la *Société unique d'assurances des Sourds-Muets des deux sexes de toute la France et des Colonies françaises,* qui a en vue « l'amélioration des sourds-muets »; l'*Amicale des Sourds-Muets du Havre et de la région,* qui veut

« établir un centre de relations entre les sourds-muets et les sourds *parlants* »; la *Ligue pour l'adaptation au travail du diminué physique;* etc...

Alger s'est offert une *Association de la Ligue* (sic) *du Piéton,* dont le but est de « préserver la vie du piéton *par tous les moyens* contre les accidents d'automobiles ». Bigre! On va évidemment lyncher quelques chauffeurs! Le soleil est si chaud, en Afrique!

Le *Franc au décès* — siège social à Vert-le-Petit (Seine-et-Oise) — remet une allocation à la famille de ceux de ses membres qui viennent à trépasser. Ambition modeste, si l'on prend son titre au pied de la lettre.

L'*Œuvre du Trousseau,* à Tarbes, veut « donner aux jeunes filles l'habitude de la prévoyance, en leur faisant confectionner à l'avance leur trousseau ». A quoi rêvent les jeunes filles? Mais cette prévoyance devrait s'étendre jusqu'à la confection de layettes, sous peine de rester incomplète!

Les *Anciens volontaires du XV*[e] ont pour objet de « développer l'art du clairon et du tambour dans le quartier *avec but philanthropique* et entr'aide mutuelle » (naturellement!). Ne serait-il pas plus philanthropique de laisser dormir les habitants de Grenelle et lieux circonvoisins?

§

Parmi les sociétés sportives, la palme, quant au nombre, revient aux associations de joueurs de boules. Quand on n'a pas lu, longtemps, les dernières pages du *Journal officiel,* on ne peut pas se figurer à quel point le besoin de jouer aux boules est répandu sur le territoire continental de la République! Ce ne sont que *Sports boules* et *Joyeux boulistes!* Dans leurs rangs, une certaine *Boule lyonnaise de Lille* nécessiterait, par symétrie, une *Boule lilloise de Lyon.*

Savez-vous jouer au *palet fougerais?* Non! Alors, allez

vite à Fougères (Ille-et-Vilaine); vous y trouverez une Société de ce nom, qui envisage avec conviction « l'extension (*sic*) du jeu de palets sur terre et sur planche ».

Si vous désirez pratiquer le tir à l'arbalète, adressez-vous aux *Buveurs de brune,* siège social chez M. Cardon (Fernand), rue Pont-de-Pierre-Thumelard, à Saint-Amand-les-Eaux (Nord).

Pour tirer à la cible, à Moutiers (Meurthe-et-Moselle), les jeunes gens doivent s'affilier à la Société *Gare la Mine, ça brûle!* à l'objet de laquelle le titre incendiaire se rapporte mal. A ce propos, pourquoi une association qui a pour objectif l'entraînement du *pigeon* voyageur (siège social à Outreau, Pas-de-Calais) s'intitule-t-elle l'*Hirondelle* outreloise »? Pourquoi une autre association colombophile — à Bapeaume-Canteleu (Seine-Inférieure) — s'appelle-t-elle « La *Foudre* de Bapeaume »? Pour symboliser la rapidité de l'aimable volatile? Mais alors son titre devrait être l'*Eclair* de Bapeaume.

Il s'est créé une *Société d'Etudes pour le développement et la prospérité des Alpes Françaises.* Pour la prospérité, je comprends. Mais pour le développement? Développer les Alpes? Va-t-on leur ajouter des sommets supplémentaires, des massifs en ciment armé, des vallées artificielles?

D'autres braves gens ont fondé le *Sporting-Club de la Coiffure du Havre.* But : favoriser la pratique du sport parmi les ouvriers coiffeurs du Havre. Epreuves de vitesse et d'endurance, sans doute! A qui coupera le plus de cheveux en cinq minutes, en vingt-quatre heures?

Et ainsi de suite. Le *Junior-Club Nazairien* organise, dit-il, des promenades *ou* sorties. (On voudrait connaître la différence. Existe-t-il des promenades au cours desquelles on ne sort pas?) Le *Carburo-Club Avignonnais* veut la diffusion (*sic*) de la motocyclette. Le *Moto-Club de la Nièvre* en désire le développement et la *défense.* (Cet engin a-t-il donc des ennemis?)

En revanche, applaudissons à *Nausicaa,* société d'éducation physique de la jeune fille. But : développement harmonieux du corps de la jeune fille. Siège social : école primaire supérieure de Blois. Que ne puis-je, tel Ulysse débarquant au royaume des Phéaciens, assister aux récréations dans la cour de cette école, même primaire supérieure !

§

Je parlais tout à l'heure d'une enquête sur les préoccupations dominantes de nos compatriotes. D'après la seule quantité des associations qu'ils fondent, leurs besoins primordiaux seraient, outre le jeu de boules, la chasse et la pêche. Voilà de quoi fixer les idées des historiens de l'avenir !

Mais — hélas ! — il n'y a pas assez de gibier en France pour tous ces Nemrods, pas assez de poissons pour tous les dévôts de la canne à pêche. Ceux-ci poursuivent le « réempoissonnement » des cours d'eau. Ceux-là veulent la répression du braconnage et du « furetage », ou encore de la « divagation des chiens ». (Il s'agit, à proprement parler, de chiens qui s'écartent de leur domicile, qui vont de côté et d'autre, qui chassent tout seuls pour leur compte, et non de chiens proférant des paroles sans suite.)

Les uns et les autres font songer au catoblépas. La *Gaule craonnaise* a pour objectif : pêche et protection du poisson. Buts contradictoires ! De même, que dites-vous de la *Société amicale des chasseurs d'Eyguières* (Bouches-du-Rhône), dont le but est... la conservation du gibier. Mais, braves chasseurs d'Eyguières (Bouches-du-Rhône), un moyen bien simple est à votre disposition : laissez vos fusils au râtelier ! J'en dirai autant à la *Société de chasse et de protection du gibier de Jardin* (Isère), qui désire... protéger le gibier, et à la *Diane de Fallon-Melecey* (Haute-Saône), qui a l'intention de com-

battre la disparition du gibier. Mieux inspirée, l'*Association communale de chasse de Trivy* (Saône-et-Loire) se propose d'« intensifier la production du gibier », ...après quoi on pourra tirer dessus.

Le problème est double. Pénurie de gibier. Pléthore de chasseurs. Cette seconde face de la question n'a pas été oubliée. La nouvelle *Société de chasse de Pont-Noyelle* (Somme) n'y va pas par quatre chemins; but : limiter le nombre des chasseurs. Ailleurs — *Syndicat des Chasseurs de Chaillac* (Haute-Vienne), et *Les Chasseurs de Saint-Julien-du-Gué* (Ardèche) — on prétend « interdire la chasse aux étrangers ». « Etranger » est pris ici, non pas dans un sens national, mais dans un sens municipal.

Une société de chasse de Grand-Charmont (Doubs) s'est intitulée spirituellement *la Bredouille*. Un bon point!

Les animaux chasseurs ne sont pas oubliés : *Le Club du Chat-Ratier de Normandie* (Siège social : bureau de l'hygiène, hôtel de ville, Le Havre) poursuit « l'amélioration de la race féline en ce qui touche ses instincts combatifs contre le rat ».

§

Passons à la catégorie de l'idéal! Voyons la Sociétomanie dans ses rapports avec la Pensée. Que de belles découvertes nous allons faire! Que de nobles intentions, que de hautes aspirations vers la Raison et l'Intelligence!

La *Société Artistique des Ménestrels de la Paix*, présidée par M. Voronow (ce n'est pas le même!), a pour objectif « l'éducation populaire, sociale et pacifiste ». A Marseille, le *Cercle Rialto* poursuit le « développement artistique et mondain ». Le *Cercle populaire de Bédarieux* (Hérault), veut tout simplement « encourager le niveau intellectuel ». A Paris (XV[e] arrondissement), un *Groupe d'éducation sociale* a l'intention de réaliser « l'union des philosophes et des prolétaires ». On ne sait pas bien ce qui résultera de ce mariage. *Les Amis du*

Progrès de Tlemcen veulent « le perfectionnement de leurs membres ».

Voici des gens plus sérieux. La *Libre pensée de Peyrieu* (Ain) ; but : « lutter contre le dogme ». Puis la *Société de libre pensée et d'Action sociale de Sainte-Gauburge* (Orne) ; objet : « travailler à l'émancipation de l'esprit humain, au progrès de l'éducation rationnelle et scientifique, à l'anéantissement de toutes espèces de superstitions et fournir à ceux qui veulent se séparer de l'Eglise le moyen de se procurer des obsèques civiles » ; siège social : domicile du président. Ce président doit être le pharmacien ou le vétérinaire de l'endroit.

A l'opposé, la *Maison des Spirites : Fiat Lux,* de Nice, se propose « l'étude expérimentale de toutes les questions se rattachant à la survivance de l'âme ». On regrette vraiment que la Maison des Spirites ne se mette pas en rapports avec la Société de libre pensée de Sainte-Gauburge pour établir définitivement où est la Vérité ! Allons, messieurs ! un bon mouvement ! Entendez-vous vite pour nous faire connaître ce que nous devons croire ou affirmer !

§

La lecture du *Journal officiel* n'est pas seulement instructive, on le voit : elle est réjouissante. Bien souvent, on trouve, soit dans le titre de la Société, soit dans son objet, matière à réflexions ou raison de sourire. Parfois, un simple détail suffit. Ainsi, comment se peut-il faire que la *Société Cercle Sportif italien* ait son siège social *boîte postale 82* à Grenoble ? Le local doit être bien exigu lors des réunions plénières ! Que désire exactement l'*Aéro-Club de Boulogne-sur-Mer,* quand il parle de « propager *l'idée aérienne* » ? A Bédarieux, nous le savons, on désire encourager le niveau intellectuel, mais, en Saintonge, la *Société hippique rochefortaise* prétend « encourager la race chevaline ». A quoi ? mon Dieu ! Quant à *l'Etoile des Wagons-Lits,* elle a des intentions hétéro-

clites; elle s'intitule « œuvre philanthropique et philharmonique, protection de l'enfance ». Des fanfares vont-elles bercer le sommeil des voyageurs? L'enfance court-elle des dangers spéciaux dans les wagons-lits? Les *Amis de Pressensé,* 128, rue Francis-de-Pressensé, à Villeurbanne (Rhône) ont pour objectif : « pratique de la musique et de la danse ». Pourquoi ces musiciens et ces danseurs ont-ils éprouvé le besoin de se placer sous l'égide de Francis de Pressensé, qui n'était point précisément connu pour ses aptitudes à la chorégraphie?

On frémit en pensant qu'il a fallu créer une *Société lyonnaise de dermatologie et de syphiligraphie* pour « répandre parmi les médecins de la région la connaissance des maladies intimes et vénériennes ». On peut donc être docteur en médecine et ignorer ces maladies !

Les Hannetons de Gambetta (but : amical; siège : 10, avenue du Père-Lachaise, Paris, 20e) doivent évidemment leur titre à la proximité de l'avenue Gambetta; car, quel rapport entre Gambetta et les Hannetons?

La Philharmonique des Crottes (but : concert, éducation musicale, soirées familiales, excursions; siège : Café des Crottes, 22, rue de Lyon, à Marseille) doit être une association de pétomanes.

La vieille gaieté française ne perd jamais ses droits. Nous l'allons démontrer tout à l'heure.

Au Creusot, *le Club des Célibataires : l'Union,* se propose de « cultiver l'esprit humoristique ». Alors, les hommes mariés n'ont plus droit à l'esprit, en Saône-et-Loire?

A Saint-Pierre-lès-Corps, le *Club des joyeux bigailleurs* veut « conserver le jeu d'alluettes ». A Reims, les *Evadés du bocal* organisent des « sorties champêtres ». Les *Eponges Boit-sans-soif des Carmes,* de Marseille, ont des intentions « philanthropiques et musicales ».

Voici venir les bigophonistes! Innombrables! On ne savait point que la nécessité de jouer du mirliton fût un

des principaux motifs qui poussent les hommes à s'unir. (Voilà une idée dont la Société des Nations pourrait sans doute s'inspirer.) Et ce sont les ***Pas-Bileux du Champ de Courses*** de Saint-Denis (Seine); ***la Joyeuse,*** de Linas (Seine-et-Oise), dont l'objet est « réunion d'un certain nombre de personnes pour distraire et encourager (1) le pays à l'amusement »; puis *les Pingouins de Charleville* (Ardennes) ; les *Sans-Souci* de Breteuil (Eure) ; but : « faire rire en amusant ». Ah! les braves types! *Les Souffleurs déchaînés,* d'Epinay-sur-Seine; but : « distraire le quartier et développer le commerce ». Développer le commerce en soufflant? Oui! Ça fait gonfler les prix!

A Saint-Brice-sous-Forêt (Seine-et-Oise), *la Commune libre du Clos Béranger* groupe les habitants du lotissement, « pour les faire se connaître et s'apprécier, ainsi que pour décerner à une jeune fille le titre de Marianne au cours d'une fête annuelle ».

Le régionalisme ne se laisse point oublier. *La Bourrée* a pour objet de « conserver le patrimoine artistique du Massif Central et lutter contre le snobisme et l'exotisme ». Ah! Mais! A Lunel (Hérault), la *Confédération des Sociétés méridionales* désire « défendre les libertés méridionales ». Boufre! (que vous me feriez dire), si les gensses du Nord veulent attaquer les libertés méridionales, qu'ils y viennent donc! Bou Diou!

En revanche, voici un cortège de gens tristes : *la Fédération des confréries de pénitents du Midi, maintenance et frairie générale des pénitents de langue d'oc.* Puis la *Radio-famille de l'Aquitaine,* rue Saint-Remi, à Bordeaux, qui veut bien concourir au développement de la radiophonie, mais « dans le respect de la famille, de la morale et de la religion ». On n'est pas toujours gai, au pays du bon vin! On y peut tendre les mains à l'*Association Frères*

(1) On « encourage » et on « développe » beaucoup, en Sociétomanie. On « diffuse » aussi et on « propage ». *La Cigale artistique* de Montpellier *diffuse les artistes* et leurs œuvres; *L'Incinération stéphanoise et régionale* propage l'incinération.

et Amis de Lens (Pas-de-Calais), dont voici les raisons d'être : « pratique du christianisme primitif et relèvement moral de l'individu ». Tout ça? Oui, madame!

§

Que deviennent toutes ces sociétés? Hélas! le *Journal officiel* ne le dit pas. Il enregistre leur naissance; il ne relate ni leur vie ni leur mort. Si! parfois un changement de nom. Ainsi, depuis quelque temps, tous les Syndicats d'initiatives deviennent des « Essi », représentation figurée de deux lettres, S. I. D'aventure, certaines de ces modifications sont révélatrices de tout un état d'âme. Par exemple, certain *Syndicat de la presse socialiste* a repris, le 11 avril 1929, son ancien titre, sous lequel il a été fondé en 1893 : *Syndicat des Journalistes socialistes*. En effet, ce n'est pas du tout la même chose! Si la presse seule est socialiste, les journalistes peuvent ne pas l'être personnellement, tandis que, dans un syndicat des journalistes socialistes, chaque membre, individuellement considéré, doit être un « pur ».

C'est grande pitié que nous restions dans l'ignorance quant à l'activité déployée par ces associations. On voudrait assister aux gracieux ébats des *Pas-Bileux des Champs de Courses* et à un banquet des *Eponges-Boit-sans-soif*; on aimerait ouïr un concert de la *Philharmonique des Crottes!* Quels exploits ont accompli *les Chats-Ratiers de Normandie*? Les médecins de la région lyonnaise savent-ils, maintenant, distinguer un herpès d'un psoriasis? Les libres penseurs de Peyrieu (Ain) sont-ils parvenus à terrasser le dogme ou, au contraire, le christianisme primitif tend-il à refleurir dans la plaine de Lens?

Oui! les buts envisagés ont-ils été atteints? Ces buts pour lesquels on a nommé des présidents et des secrétaires, pour lesquels on a versé des cotisations et rédigé des procès-verbaux, pour lesquels on a écrit au sous-pré-

fet et à l'Agence Havas, 62, rue de Richelieu, fermier de la publicité du *Journal officiel?* La Sociétomanie ajoute-t-elle un épisode à la conquête du bonheur, ou n'est-elle qu'une des formes de l'éternelle illusion?

ANDRÉ MOUFFLET.

« *FIGURES* »

JOSEPH DELTEIL

M. Joseph Delteil, qui admire Victor Hugo, s'est rêvé, je pense, à vingt ans, la prodigieuse destinée de ce poète. Son tempérament est d'un romantique, encore qu'il ait intitulé son premier recueil de vers *Le Cœur grec,* et c'est en romantique qu'il a fait son entrée dans la littérature.

Entrée trop discrète, à son gré. Ses exercices scolaires qui eussent pu figurer honorablement dans une de ces petites revues qui foisonnaient avant la guerre, ne pouvaient pas attirer l'attention en pleine effervescence surréaliste. Comme il est né malin (est-ce un habitant de Villar-en-Val, dans l'Aude, où il vit le jour, qui créa le vaudeville?) il se rendit compte de la nécessité de troquer son poncif contre le nouvel art avant que la mode ne le reléguât dans le magasin aux vieilleries; et il écrivit, aussitôt, sans désemparer, *Sur le fleuve Amour, Choléra* et *Les Cinq Sens,* trois livres dont l'esthétique « dada » s'enveloppe dans du Paul Morand-Jean Giraudoux obscène et scatologique...

Mais la révolution russe, Lénine, les caresses d'une demoiselle Gaurisankar et de ses amies, la fin du monde, tout cela était déjà, en 1924 ou 25, d'une saveur un peu éventée. Il fallait trouver autre chose pour piquer la curiosité. M. Delteil, instruit par le succès de l'*Ariel* de M. André Maurois, s'avisa que les vies romancées

n'avaient pas encore rendu tout ce que l'on pouvait tirer d'elles, et il entreprit de les exploiter dans un style épico-burlesque.

Il avait été patronné, à ses débuts, par une dame, Mme Hélène Vacaresco : il ne pouvait faire moins que de prendre une femme pour héroïne de sa première biographie-parade à grand orchestre, et il arrêta son choix sur la plus populaire de toutes, Jeanne d'Arc. C'était mettre dans le mille, pour emprunter encore une comparaison à la foire; et l'indignation éclata, sur laquelle il avait compté.

On cria au sacrilège en le voyant réduire à son humiliante condition de femelle, et faire barboter dans l'eau, la jupe au-dessus des cuisses, la sainte que l'on avait jusqu'alors vénérée dans son vitrail. La légende avait spiritualisé la Pucelle; il la matérialisait, lui. Antithèse. Au lieu de s'extasier sur son âme, il nous parlait de son ventre. Rien de moins difficile, sans doute. Mais encore fallait-il y penser, et l'admirable fut que ces dames de « La Vie Heureuse », en couronnant le livre de M. Delteil, consacrèrent l'animalité de la vierge que l'Eglise avait canonisée...

Il récidiva. Ce furent *Les Poilus*. M. Delteil opposait, cette fois, l'amour à la mort. Thème connu. Il le rajeunissait de l'air de *La Madelon*, en faisant ses combattants forniquer à chacun des couplets de cette rengaine, avant de partir pour la boucherie. Puis, comme l'Amérique et les dettes étaient à l'ordre du jour, il offrit à notre créancière un *La Fayette* qu'il prit soin de dédicacer dans « Les Galeries » du même nom... La Fayette. Oui. « Un enfant, une vierge » — le type du *raté*. Aussi n'y a-t-il qu'imaginaires lubricités dans son cerveau étroit. Cette reine qu'il a aimée, dont il n'a pas su jouir (je résume), il l'évoque dans sa prison, à la veille de monter sur l'échafaud, pour la voir violer au cours d'une abominable orgie...

Après cela, il ne restait plus à M. Delteil qu'à s'incarner dans Napoléon, et qu'à lui escamoter son génie. Il n'y a pas manqué. Demain, j'ai peur qu'il ne s'en prenne à Dieu, ce Dieu auquel il avait dédié *Choléra*...

C'est un drôle de corps, et d'une gloutonnerie de gloire pantagruélique, — la gloutonnerie dont un jeune provincial qui se compare à Rastignac peut faire montre... Un mâle, affirment ses admirateurs. Mais on a vu des mimes, à Rome, s'affubler d'énormes postiches phalliques dans les Saturnales... Et je crois, sans offenser M. Delteil, que ses gesticulations ne prouvent rien quant à sa virilité.

Si, par impossible, il cessait tout à coup d'écrire ou de peinturlurer avec des pinceaux de couleurs tra-la-la, ainsi qu'il dit, que resterait-il de tant d'images d'Epinal qu'étoilent, hélas! comme ces papiers qui traînent sur l'herbe, dans les bois de banlieue, des traces suspectes? Quelques morceaux de bravoure, peut-être, et de très vivantes descriptions. Mais qui irait les chercher là?...

On connaît ses procédés. Ils sont deux, en gros. J'ai cité le premier : l'antithèse. Le second, c'est l'amplification, le développement à grand renfort de répétitions, d'apostrophes et d'hyperboles. Avec des dons réels, une verve drue et baroque, le sentiment profond de la nature, M. Delteil, qui est une manière de Scarron villageois en bonne santé, enrage de ne pas se révéler aussi original, c'est-à-dire aussi étonnamment singulier qu'il le voudrait, et il s'efforce d'ébahir le philistin avec les grossièretés que lui fournit la culture intensive de son mauvais goût.

Aura-t-il, je ne dirai pas le courage, mais la force, après s'être engagé si éperdument dans l'erreur, de faire machine arrière, et de devenir l'écrivain bucolique, haut en couleur, quoique sans imagination véritable ni psychologie, qu'il était appelé à être? J'en doute. C'est que

son succès a été, surtout, un succès de scandale, et que l'on n'a pas tant fait un sort à ce qu'il y avait de bon qu'à ce qu'il y avait de mauvais et même d'exécrable dans ses livres. Son « chiqué » a plu; ses outrances ont déchaîné le rire. « Ah! ce Delteil!... Vous avez vu, quand il fait Napoléon jongler sur son lit de mort, avec ses tabatières? Et quand il décrit le camp des soldats de Jeanne? Et quand il attribue la carence sexuelle de La Fayette à la petitesse de son nez?... »

Assagi, M. Delteil écarterait de lui ses premiers lecteurs sans ramener ceux qu'il a éloignés d'abord.

JOHN CHARPENTIER.

LA FABRIQUE DE GLOIRE[1]

CHAPITRE TROISIEME

I

Cinq ans environ s'étaient écoulés depuis l'époque où, nouvel habitant du Champ-de-Mars, Michel Daspre, presque aussitôt après son entrée en relations avec ses deux voisines, était devenu le grand familier de leur maison; et il apparaissait toujours que ce long temps n'avait pas laissé se graver un seul pli sur le front pur de Saphira, pas plus qu'une ride sérieuse dans les traits de l'écrivain dont maint jeune premier eût envié l'expression et la finesse. La maturité de ces deux êtres ne constituait donc pas un obstacle au parachèvement de l'accord de leurs cœurs par le mutuel échange des plus profondes sensations de leurs chairs.

Aussi émus l'un que l'autre, lorsqu'ils avaient quitté la salle à manger pour retourner au petit salon, la même idée leur vint d'aller s'accouder au balcon qui ceinturait le mur, face au groupe d'arbres et à l'étang où se mire le pied de la Tour Eiffel.

Il faisait une des premières soirées tièdes de l'été; et, au parfum évanescent des fleurs d'acacias, commençait à se mêler celui plus odorant des tilleuls. Derrière le premier pavillon de l'Ecole militaire, la lune élevait son disque, et, au-dessus de la colline du Trocadéro, les étoiles scintillaient à travers des nuées légères que la

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 765 et 766.

brise chaude du sud-est achevait de pousser vers le couchant.

Dans le parc maintenant désert, le silence régnait, coupé de loin en loin par le sifflement d'un remorqueur sur la Seine, et, sans dire une parole, Michel et Saphira, après avoir regardé mourir le jour, s'étaient, en se retirant du balcon pour fuir la lumière crue des candélabres extérieurs, rapprochés ensemble de la fenêtre médiane. Leurs pensées avaient le même objet; mais, ne voyant plus clair en eux-mêmes, ils n'osaient s'avouer le trouble réciproque dont ils étaient saisis. Dans ces circonstances que traversent tous les couples sur le point de succomber à cette force qu'est la pression de leur sang, les mots ne sont prononcés que pour cacher les impressions, et bientôt certains gestes les remplacent.

Comme la femme, appuyée à l'intérieur de l'embrasure, tournait ses regards vers l'homme, celui-ci, du dehors, se pencha vers elle pour l'enserrer de son bras gauche, et, docilement, la tête de Saphira s'inclina sur l'épaule de Michel. Ils restèrent ainsi, à demi-enlacés, jusqu'à ce que le clair de lune vînt baigner de sa douceur tout l'orient du parc. Alors leurs visages se rapprochèrent encore; leurs lèvres se cherchèrent un instant, se joignirent; et, tandis qu'un cri étouffé sortait de sa gorge, la femme se trouva soudain emportée dans les bras de l'homme qui la déposa sur le divan en hémicycle du petit salon.

La poétesse était vêtue d'un déshabillé de soie pervenche dont les accessoires de même ton donnaient à sa blondeur un charme irritant. Le léger foulard négligemment jeté sur sa nuque s'étant défait, ses épaules et sa gorge firent jaillir l'éclat de leur nacre dans la pénombre; et, peu après, les fenêtres fermées et les lampes allumées, la forme entière apparut dans sa nudité splendide, offrant à son unique spectateur la perfection de lignes qu'auparavant il n'avait pu que soupçonner.

Dans ce corps étendu, le moelleux, la souplesse, et surtout la grâce qui découle de ces deux qualités frappèrent le plasticien qu'il y avait dans Michel. Quant à la couleur, rose effeuillée sur de la neige, elle lui causa un éblouissement.

Longtemps l'admiration fit taire le désir. A genoux, près du divan, l'artiste, dépouillé de l'amant, contemplait le chef-d'œuvre. Mais les sens éveillés de la nouvelle Erato ne lui permettaient pas, même s'il l'eût voulu, de la faire attendre.

— Cette lumière me blesse, murmura Saphira.

Et, les lustres éteints, à la blanche lumière que versait maintenant la lune à son zénith, les rites de l'amour éternel s'accomplirent, non pas avec l'emportement de la jeunesse, mais avec la piété savante d'êtres particulièrement voués à son culte.

« Quels incroyables détours le destin fait prendre à l'homme pour le conduire à son but!... Qui m'eût dit, il y a cinq ans... »

Ainsi monologuait Michel, au milieu de la nuit, en traversant le Champ-de-Mars pour regagner sa maison, tandis qu'en proie à de nouveaux remords, Saphira, retirée dans sa chambre, versait d'abondantes larmes.

Retrouvant sa pudeur avec son vêtement, mais frémissant encore de volupté :

— Qu'avons-nous fait? avait-elle dit à son amant.

— Ne sommes-nous pas libres? avait répondu son complice, rappelant par ces mots que sa liaison finie avec Madeleine lui rendait le droit de disposer de son cœur.

— Oui. Mais pourquoi m'avoir choisie, moi?

— Parce que je t'adore et t'adorerai désormais jusqu'à ma fin.

Néanmoins, cette chute dans l'inceste moral n'eut pas de récidive immédiate. Une honte inévitable s'était emparée du couple. Quand les amants se revirent, la poé-

tesse se tut, et l'écrivain ne lui tint que des propos insignifiants.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi, lorsqu'une lettre de sa fille vint rappeler à Saphira qu'elle était attendue à Arcachon dans la maison de campagne que son frère avait fait nouvellement construire au milieu des pins, près des dunes. Par la même occasion, les Darcanges invitaient Daspre à passer chez eux les vacances que le rédacteur en chef de l'*Observateur* devait prendre au mois d'août, le mois de septembre étant réservé au secrétaire de la rédaction.

Aussitôt les amants décidèrent de mettre entre le départ de chacun d'eux l'intervalle d'une semaine. Ils ne voulaient pas voyager ensemble, ni se retrouver en même temps en présence de Madeleine. Saphira, devant quitter Paris la première, recommanda même à Michel de ne partir à son tour que lorsqu'elle lui aurait écrit qu'elle l'attendait.

Ces précautions montraient à quel point la poétesse se préoccupait pour la première fois de dresser entre elle et Madeleine un écran qui ne laissât passer la moindre lueur ni le moindre écho de la partie la plus intime de sa vie; et cette garde d'elle-même, désormais constante, n'allait pas sans quelque angoisse.

Cependant, la veille de son départ, Saphira, invitée à dîner par Michel dans un restaurant du coteau de Bellevue, ne put se refuser au plaisir de passer, en compagnie de l'écrivain, cette dernière soirée de Paris.

Après des années d'abstinence, le renouveau de la passion la subjuguait avec une maîtrise inéluctable, et elle s'en trouvait transformée, lancée à corps perdu dans ce délicieux abîme de sensations bouleversantes qu'elle n'avait pour ainsi dire pas connues, mais seulement pressenties, sans croire qu'il y eût, au monde, un amant hors pair capable de les lui faire éprouver.

Aussi, avec quels élans de joie se laissa-t-elle emmener, dès six heures de l'après-midi, dans les bois profonds de cette Cythère des bords de la Seine, immortalisée par Watteau, et que, d'habitude, préférèrent à l'Olympe versaillais les grandes amoureuses du XVIIIe siècle!

Le coquet Val-Fleury, les grâces de Meudon et ces molles collines vert sombre sous un ciel de lait qui, le long du vallon de Sèvres peuplé de parcs et de villas, encadrent la route royale de Paris à Versailles, Mme Démeline connaissait bien ce coin enchanté de l'Ile-de-France, but favori de ses promenades de printemps. Mais, soit qu'elle marchât lentement au bras de Michel dans une allée d'ormes millénaires, soit qu'elle s'assît au revers moussu d'un talus dominant la houle des frondaisons, jamais elle ne s'était sentie baignée, comme ce jour-là, dans une atmosphère d'amour, prometteuse d'une proche et suprême ivresse.

Avant le crépuscule, ayant regagné leur voiture laissée au premier carrefour de la forêt, les promeneurs dînèrent sur une terrasse d'où ils regardèrent Paris illuminer, de place en place, sa poussière vespérale. Puis, malgré les faibles protestations de Saphira qui se disait fatiguée, ce fut le retour vers la demeure de Michel, toute prête à recevoir le couple, et enfin la seconde nuit des amants, plus voluptueuse encore que la première et où s'affirma définitivement le goût qu'ils avaient l'un de l'autre, autant par la chair que par l'esprit.

« Ah! pensait, le lendemain, la poétesse, dans le train qui l'emportait vers les radieux horizons du Golfe de Gascogne, de quelle rançon paierai-je peut-être un tel bonheur? Qu'importe, c'est aujourd'hui que je sens s'épanouir au paroxysme ma puissance d'amour. Quelle chance!... Seulement, pourvu qu'il ne soit pas trop tard!... »

Et se regardant dans un petit miroir : « Non, cal-

cula-t-elle, j'ai encore quelques années; après, je puis mourir. »

Ainsi qu'il avait été convenu, Michel Daspre rejoignit Saphira à la villa Darcanges dans les premiers jours d'août. Quand il arriva à Arcachon, Madeleine et René venaient d'en partir, pour aller faire dans les Pyrénées une cure d'altitude recommandée en dernier lieu par les médecins pour la santé de l'enfant.

Affranchis, de la sorte, de toute attention susceptible de les gêner, la poétesse et l'écrivain donnèrent libre cours aux impulsions indéfiniment renouvelées de leur sentiment.

Dans une habitation d'un agrément, d'une commodité incomparables, où les hôtes les laissaient presque toujours seuls; sans souci et n'ayant qu'à se laisser vivre, leur âme d'autre part exaltée, chaque jour, par les splendeurs alternées de la pinède rubescente et de l'océan bleu, ils cueillirent les fruits inédits, mûrs à point, de la seconde jeunesse, ce qui est le moins connu ou le plus rare des phénomènes de l'amour après la quarantième année : lui, apportant toujours un certain feu dans ses embrassements; elle, y répondant avec une juvénilité pleine de grâce, de manière que, dans leur union harmonieuse, se fondaient les réactions de leur mutuel désir, tour à tour assouvi et renaissant.

Ils en arrivèrent ainsi à ne plus compter les jours, à ignorer la fuite du temps, à ne plus même prévoir le lendemain; et le retour de Madeleine et de René sembla les surprendre comme une catastrophe.

Il s'imposait que Michel revînt à Paris au moment où en partait Anselme Renard pour venir retrouver Madeleine. C'est ce que fit, non sans regret, l'amant de Saphira à qui la séparation, faite assez brusquement, fut d'abord pénible. Mais, appuyé sur la certitude de reprendre, dès l'automne, l'habitude de son bonheur, sa solitude lui devint l'occasion d'écrire à la bien-aimée toute

la psychologie de leur liaison dans les conditions d'âge et de caractère qui leur étaient propres.

Octobre vint, et, pour tout le monde, la vie ordinaire de Paris recommença. L'*Observateur* poursuivit son évolution vers le pire mercantilisme, en dépit de la résistance du rédacteur en chef qui, soit lassitude, soit résignation, finit par laisser aller les choses; et, au Champ-de-Mars, les habitués du salon de Saphira ne tardèrent pas à se retrouver au complet, augmentés des unités diverses qu'attirait, chaque année, la renommée du milieu. Mais, cette fois, l'événement de l'hiver fut l'apparition du jeune René aux réceptions de sa grand'mère et de sa mère.

II

A treize ans, déjà élève de quatrième, sa physionomie accusant une étonnante ressemblance avec celle de Saphira dont il avait le teint et les yeux, avec les cheveux noirs de Madeleine, ce garçon, remarquable par sa gentillesse naturelle et son esprit, faisait ainsi, de bonne heure, son entrée dans le monde, et quel monde! celui, comme disait Anselme, auprès duquel les autres n'étaient que le reflet de la barbarie du siècle.

Idole de son entourage et objet de mille espoirs, René, qui, sous la direction avisée de son répétiteur, commençait à composer des vers latins, montra d'abord, au milieu de ses grands aînés, que la timidité lui était chose étrangère; et, cependant, son assurance dans la manière de jeter dans la conversation une réflexion piquante ou un mot drôle ne choquait personne, tant il mettait de finesse ou, plutôt, de grâce à exprimer ce qu'il voulait.

En réalité, paraissant tout comprendre et tout savoir, il écoutait beaucoup, et, sa prodigieuse mémoire retenant tout sans effort, il se trouvait en état de resservir à point nommé, dans les remous d'une causerie géné-

rale, une idée, un aperçu que les autres avaient oublié et qui faisait rebondir, comme un ballon passant de main en main, l'intérêt du sujet traité.

En fait de science de l'humanité, il n'avait encore que sa petite expérience de collégien, tantôt applaudi, tantôt jalousé, parfois injurié par ses camarades. Mais, déjà, entre le microcosme du lycée et le parlement qu'était presque la maison de sa mère, il faisait une foule de rapprochements, desquels il tirait des conclusions sur la meilleure méthode à employer pour assurer sa préséance sur ses semblables et devenir — ce dont il avait déjà l'âpre ambition — *primus inter pares in altitudine.*

Ce fut ainsi que la vie littéraire dans ses divers compartiments : édition, journalisme, publicité, critique, commença de lui découvrir sa comédie et ses dessous. « Et moi aussi, se disait-il, quand il entendait les compétences du Champ-de-Mars prôner ou dénigrer tel artiste, opposer une chapelle à une autre et ramener, somme toute, l'expression intégrale de la littérature au domaine de l'*Observateur,* j'écrirai des romans, des essais, des poèmes; on parlera de moi, et je surpasserai tous mes devanciers. »

Et, afin d'éclairer à fond son entendement, chaque fois que le sens d'un propos lui avait échappé, ou qu'un jugement porté à la volée sur un écrivain ou sur une œuvre lui avait paru obscur, il interrogeait, d'une part, Michel Daspre, de l'autre, Anselme Renard, ces deux pôles de la sphère où se préparait son règne.

René éprouvait pour Michel une affection qui ne manquait pas de profondeur. Sentant d'instinct qu'il possédait dans cet être un ami capable de tous les dévouements, il lui était attaché, depuis l'âge de raison, par le souvenir d'une foule de prévenances, de gâteries, de témoignages non seulement de tendresse, mais d'admiration irraisonnée.

Anselme, au contraire, bien qu'il se fût toujours montré plein d'attentions, n'avait pas gagné son cœur. L'enfant lui trouvait trop d'esprit détracteur, trop de cette insensibilité foncière qui caractérise les égoïstes impénitents. Mais, comme il le jugeait puissant, il feignait pour cet ami de sa mère une sympathie sous laquelle perçaient de temps à autre, malgré lui, la défiance et la crainte.

Lorsque Madeleine, rejointe à Arcachon par son prétendant, laissa voir à toute sa famille que s'était formé entre elle et le secrétaire de l'*Observateur* un lien plus étroit que celui de la simple camaraderie ou de l'amitié, un petit drame fit éclosion dans la conscience de René. Quoique ses facultés d'analyse ne fussent pas encore suffisantes pour lui faire discerner les mobiles de cette intimité déclarée, il en ressentit une jalousie affreuse qui se traduisit par des bouderies à l'égard de l'homme et des questions indiscrètes impérieusement posées à sa mère. La rentrée des classes, bientôt suivie de l'admission officielle de l'adolescent aux réceptions du Champ-de-Mars, qui, pour parler comme Baguenaud, représentait sa prise de robe prétexte, firent diversion à cet état d'esprit. Mais vint le moment où il fallut apprendre au fils de Madeleine ce qui se préparait; et Saphira secondée par Michel se chargea de cette mission délicate.

— Que dirais-tu, lui demanda la poétesse, si tu voyais ta mère dans l'obligation de se refaire une existence, de renoncer au veuvage qui a, pour elle, toute sorte d'inconvénients?

— Se remarier, vous voulez dire, m'infliger un beau-père, repartit vivement René. Je sais bien que maman n'a pas à me consulter pour ça; elle peut faire ce qui lui plaît. Mais pourquoi désire-t-elle se remarier? Est-elle malheureuse, ou bien a-t-elle perdu ses rentes?

Et le fils trouvait tellement bizarre, si peu conforme, en tout cas, à son propre avis, cette idée d'un second ma-

riage de sa mère, qu'il se mit à répéter sur divers tons : Pourquoi? Pourquoi?... et finit par demander : Mais avec qui?

Le premier choc ainsi amorti, ce fut au tour de Michel de prendre la parole.

— Mon cher enfant, dit-il, tu sais à quel point je t'aime. Je ne saurais te faire entendre autre chose que le langage de la raison. Eh bien, ne tiens pas rigueur à ta mère du projet qu'elle a conçu, non pas tant pour elle que pour toi-même. Oui, pour toi, affirma l'écrivain devant la légère surprise marquée par le regard de René. Ni le bonheur, ni la fortune de la maison ne sont en cause. Il s'agit seulement de ton avenir. Les forces des deux femmes qui veillent sur toi, jointes aux miennes, ne suffiront peut-être pas à le réaliser selon la grandeur de nos vœux. Un garçon dont les facultés égalent l'ambition et que tu connais depuis longtemps — c'est ton ami Anselme — a demandé la main de ta mère. Non sans avoir profondément réfléchi et pris conseil de nous tous, celle-ci s'est décidée à épouser un homme capable de parvenir aux situations les plus hautes. Tu n'auras qu'à faire sans peine, derrière lui, la même ascension.

Pendant ce discours, la physionomie de René avait trahi par demi-teintes une succession de sentiments où dominait le désir de se rendre compte si sa mère se remariait vraiment pour lui, comme l'en assurait Michel. C'est pourquoi, à la question : Qu'en penses-tu? posée à la fin par celui-ci, il répondit avec une malice énigmatique ;

— Je ne m'oppose pas au mariage de maman.

Et lorsque Madeleine, heureuse d'un dénouement qu'elle aurait cru moins facile, vint embrasser son fils et lui confirmer le désintéressement de sa résolution :

— Tu me jures que tu n'aimes que moi? interrogea René en se jetant au cou de la fiancée d'Anselme.

Prière instante à laquelle la jeune femme répondit sans hésiter :

— Je le jure. Et d'ailleurs, tu le verras bien.

III

Ce que furent les noces de la veuve de guerre Falquan, fille d'agent de change et belle-fille d'amiral, avec M. Anselme d'Avignon, homme de lettres, qui pour la circonstance avait mis de côté le nom de Renard qui lui allait si bien, les courriéristes de toute la presse parisienne s'évertuèrent à le peindre dans des échos dithyrambiques où ils vantèrent pêle-mêle l'exceptionnelle qualité des conjoints, la célébrité littéraire de Saphira, la fin glorieuse du premier mari de Madeleine et jusqu'au frais anoblissement de l'époux lui-même, homme éminent par son caractère, son talent et son savoir.

Comment le public qui parcourt des yeux de telles tartines peut-il se douter que ce sont les clichés de la réclame la plus mensongère?

Les relations de Madeleine et d'Anselme étaient si nombreuses que leur défilé devant le couple, après la cérémonie religieuse, ministre de l'Instruction publique et préfet de police en tête, dura trois heures; et encore tous les invités n'avaient-ils pas pu pénétrer dans l'église dont la nef ruisselante de lumière, rutilante de fleurs et saturée d'encens, venait de voir se dérouler avec une pompe extraordinaire, dans le tonitrument des orgues et des chœurs d'opéra, toute la liturgie matrimoniale.

C'est par de telles manifestations que continue de s'affirmer aux yeux du populaire le rang des grands, vestige d'un formalisme issu de celui des cours et qui prouve l'inanité des révolutions.

Madeleine aurait sans doute mieux aimé un mariage discret; mais Anselme tenait essentiellement au faste et

au bruit; cela faisait partie de son programme de marche. Quant à René, encore à l'âge où l'imagination se laisse facilement éblouir par l'apparence des choses, il acheva de sentir qu'il faisait réellement partie de l'Olympe des humains, et il ne s'en trouva que plus disposé à pratiquer le *Quo non ascendam* des orgueilleux qui se croient destinés à régenter la terre.

Après le départ des nouveaux mariés pour la Hollande où Anselme avait résolu de faire un séjour, afin d'y étudier l'œuvre de Rembrandt sur laquelle il se proposait d'écrire, Saphira demeurée seule continua de tenir son salon ouvert; et l'absence de sa fille ne la priva de la visite d'aucun des familiers de la maison. Bien plus, les quelques académiciens qu'elle était parvenue à rendre favorables à la candidature éventuelle de Daspre vinrent lui confirmer leurs bonnes dispositions.

Ce fut dans cet intervalle que se produisit, sous la Coupole, la vacance attendue.

Un de ces hommes politiques médiocres qui représentent plus une classe qu'un parti, et que ses relations seules et sa fortune avaient poussé à l'Académie, mourut. L'intention de tout un groupe d'académiciens influents était de lui donner pour successeur un écrivain de marque, et, parmi les noms mis en avant, figura celui de Daspre, opposé à la personne d'un diplomate retraité qui, n'ayant joué dans les ambassades que des rôles de second plan, s'estimait naturellement plus qualifié qu'aucun homme de plume pour remplacer le petit politique défunt.

Lorqu'un écrivain, qui remplit d'ailleurs les conditions voulues pour entrer dans la compagnie littéraire fondée par Richelieu, juge que l'heure de sa présentation a sonné, il se charge souvent, dans le but d'augmenter ses chances, des lourdes chaînes de la routine et du préjugé. S'il a exprimé jadis des idées en avance sur celles de son temps, il entreprend d'écrire un livre qui

corrige la hardiesse des précédents ou qui en donne une interprétation différente, destinée à calmer les susceptibilités en éveil. Pour se concilier les esprits conservateurs ou religieux des Quarante, il prend figure de petit saint; et, devant les rares Bolcheviks de l'Aréopage, il proclame que la déclaration de 1789 sur les droits et devoirs du citoyen est bien l'unique charte de l'humanité. En un mot, subordonnant tout au succès de sa candidature, — ce qui n'est pas toujours intelligent ni habile, — il trompe sa conscience et aliène sa liberté de pensée. Les exemples abondent de cette tactique de caméléon dont on attribue généralement le monopole aux parlementaires.

Daspre, qui n'avait jamais affiché de couleur spécifiquement politique, n'eut pas à se livrer à de pareilles manœuvres. On lui conseilla simplement de faire rééditer son essai sur le sens de l'amour, et cette publication eut lieu juste au moment où Anselme et Madeleine revenaient de leur voyage.

— Qu'est-ce que j'apprends? dit alors Renard à Escobille et Baguenaud mandés d'urgence à son cabinet. Daspre a posé sa candidature au fauteuil de l'insipide Poisson? Mais s'il entre à l'Académie, c'est nous tous ici qui sommes fichus. Nous l'aurons sur le dos à perpétuité. Je connais Lebourjois; malgré la promesse qu'il m'a faite, il n'osera jamais se débarrasser d'un membre de l'Institut. Ce sera le règne du fascisme au journal et peut-être la faillite de l'affaire, car vous pensez bien que ce n'est pas en nous ralliant à la pratique des vertus du rédacteur en chef que nous pourrons étendre notre action et surtout écraser les concurrents possibles. Allons, réfléchissez. Il ne faut pas que cette élection se fasse. S'il n'est pas trop tard, trouvons un moyen de l'empêcher.

— Mais, observa Baguenaud, c'est Mme Démeline elle-même qui s'est chargée de cette élection. Elle la patronne

de toutes ses forces, et dix voix au moins sont déjà acquises à son candidat.

— Ma belle-mère!... fit Anselme atterré. Ah! je sais sa grande amitié pour Daspre. Mais elle ne se doute probablement pas qu'en faisant ou laissant maintenir cet homme dans une fonction qu'il est — nous en sommes tous d'accord — inapte à remplir, elle prépare ma ruine et celle de sa fille. Et dire que, sur les recommandations dont elle ne manquera pas de presser Lebourjois, l'*Observateur* sera obligé de faire campagne pour lui!...

— En effet, appuya Escobille, ce sera bien amer. Mais, demanda le critique s'adressant directement à Renard, si vous persuadiez Mme Démeline que son intérêt, le vôtre au moins et celui de Mme d'Avignon qui ne font qu'un, serait que Daspre fût remplacé par vous-même à la tête du journal, peut-être, tout en s'intéressant à l'élection de son ami, consentirait-elle à dissuader celui-ci de garder sa place chez vous? Depuis un an, le rédacteur en chef nous embête beaucoup moins. On le sent fatigué, désabusé, prêt à jeter le manche. Il faudrait, je crois, peu de chose pour lui faire admettre que l'heure de sa retraite est venue. Reçu à l'Académie, quelle ambition pourrait-il avoir de plus? N'est-ce pas le maréchalat de la littérature? Ici, au journal, on lui conférerait l'honorariat de la direction. Cette solution élégante satisferait tout le monde.

— Détrompez-vous, Escobille, répondit Anselme; si Daspre, dont l'énergie n'est que somnolente, vient à soupçonner le moins du monde que nous cherchons, même par les voies les plus discrètes et les plus douces, à le débarquer, il se raidira, se cramponnera à son banc de quart, et nous échouerons. Certes, je suivrai votre avis de parler à ma belle-mère; j'en avais déjà l'idée. Mais, si je la sens réfractaire à mes vues, de nouveau il y aura lieu de recourir vis-à-vis du rédacteur en chef à l'hostilité déclarée. Je m'attaquerai peut-être à notre éditeur lui-

même, je vous en préviens. J'en ai maintenant le pouvoir, et, alors, l'un ne sautera pas sans l'autre. Le moment venu, je vous expliquerai mon plan. En attendant, profitons de nos relations dans la presse quotidienne pour y faire déconsidérer la candidature de notre bête noire. Après tout, Daspre n'a qu'un mince bagage. Il n'est pas à point pour l'honneur qu'on veut lui faire et que, le cas échéant, il devrait, j'en suis certain, bien plus à son titre connu de rédacteur en chef de l'*Observateur* qu'à son faible mérite d'écrivain.

Le résultat de cet entretien confidentiel des trois fortes têtes du journal de Lebourjois fut que, désormais, la vie ordinaire de Michel Daspre se trouva soumise à la surveillance de ces jeunes gens, prêts à tout pour lui nuire et détruire ce qui lui restait d'autorité sur la direction de l'*Observateur*.

IV

Comme tous les hommes arrivés, après bien des tâtonnements, à trouver au problème de leur cœur une solution heureuse, Michel, maintenant que les circonstances avaient affermi sa liaison, s'était relâché de sa circonspection habituelle.

Ne se montrant plus que rarement, en dehors des réceptions officielles, chez Mme Démeline, depuis que le mari de Madeleine en partageait l'appartement, il recevait chaque jour sa maîtresse chez lui et sortait fréquemment avec elle, soit pour la promenade, soit pour de simples courses. Souvent aussi, les amants se rencontraient en visite chez des tiers.

L'habitude de les voir ensemble n'éveilla pas plus de soupçons qu'auparavant. Mais lorsque Saphira eut accoutumé de passer l'après-midi de l'autre côté du Champ-de-Mars, Michel ne pensa pas à condamner invariablement sa porte. Quiconque appartenait à la rédac-

tion de l'*Observateur* ne pouvait-il pas occasionnellement avoir à lui parler d'urgence? Ce fut précisément ce qui arriva.

Obligé de s'absenter à l'improviste pour une mission de reportage d'assez longue durée, Baguenaud avait à en informer Daspre sur-le-champ, afin de s'entendre avec lui sur le choix d'un intérimaire. N'ayant pas trouvé le rédacteur en chef à son bureau, il se rendit à son domicile et, introduit par un domestique dans le cabinet de Michel, il eut le loisir, en attendant que parût l'écrivain, d'examiner la pièce dans laquelle sans doute il pénétrait pour la première fois.

Aussitôt l'ami d'Escobille fut frappé par la quantité de portraits de la même femme répandus dans ce sanctuaire de la pensée. Sur un coin de la table de travail, des deux côtés de la cheminée, le long des appuis de la bibliothèque, sur les consoles et sur les coffres, partout, en des poses variées, inspirées par le goût le plus artiste, s'épanouissait l'image de Saphira, reproduisant non seulement la divine figure de la poétesse, mais ses épaules et sa merveilleuse gorge nues, ses bras sculpturaux, ses mains patriciennes et jusqu'à ses jambes d'un galbe sans rival.

« Eh! eh! réfléchit le répétiteur de René en observant de près le détail de cette exposition de beauté, ceci me semble franchir, touchant Mme Démeline et Daspre, les bornes de l'amitié pure. Et personne autour d'eux n'a l'air de s'en douter. Sans le hasard d'aujourd'hui, je n'y aurais jamais pensé moi-même. »

Et, tandis qu'il ponctuait de suggestions diaboliques son monologue intime, un murmure de voix filtrant de la pièce voisine attira son attention. Daspre n'était pas seul. Quelques minutes s'écoulèrent, et comme Baguenaud, maintenant aux écoutes, était tourné vers le jardin, il aperçut Saphira sortant par la porte de la grille.

« Ce n'est pas un flagrant délit, songea de nouveau le

critique; mais quelle présomption en faveur... oserai-je dire, de la culpabilité!... »

Quand il entra dans son cabinet, Daspre remarqua tout de suite l'air narquois de son visiteur qui, par flagornerie ou sot esprit d'imitation, copiait depuis longtemps les manières, les attitudes et les expressions de physionomie d'Anselme Renard. L'entretien des deux hommes fut bref. L'intérimaire pour l'analyse des poèmes désigné, l'ancien pion annonça que ce serait Lasserte qui, en son absence, donnerait des répétitions à René.

— On ne pouvait pas mieux choisir, dit l'écrivain; et, après avoir pressé le bout des doigts que lui tendait mollement son détective improvisé, il accompagna celui-ci jusqu'à la porte de l'appartement d'où, souriant encore de sa découverte, Baguenaud gagna la rue.

Ayant reçu, le jour même, la confidence du secret surpris par son camarade, le venimeux Escobille se demanda incontinent comment il y aurait lieu de s'en faire une arme. Il n'était pas décent d'aller tout droit dire au gendre de Mme Démeline : voilà ce que sont, en réalité, les rapports de votre puissante belle-mère avec l'ennemi commun. Il valait mieux qu'Anselme apprît d'abord par la rumeur publique l'existence d'une liaison qui, à moins qu'on ne parvînt à la tourner en ridicule ou à en attaquer les points faibles pour en amener la rupture, rendait la position de Daspre inexpugnable.

On touchait à la fin du mois de juin. Saphira n'avait plus que deux fois à tenir sa cour du dimanche. En quelques jours, avec la rapidité propre aux nouvelles qui s'échangent à travers la société parisienne, sur la vie privée de ses membres de choix, on sut dans tous les milieux qualifiés, à commencer par la rédaction de l'*Observateur,* que Michel Daspre et Saphira Démeline étaient liés scandaleusement par un amour dont le monde ne pardonne pas le bonheur quand il est clandestin.

Particularité assez rare, Daspre fut des premiers à

percevoir l'écho du bruit qui le concernait, et il commença par n'y pas prendre garde. Que lui importait personnellement que lui fût attribuée, de surcroît, la qualité d'amant de Mme Démeline? Mais, vis-à-vis de l'énorme quantité de tartufes et d'esprits bornés que le progrès des mœurs ne convertira jamais à l'idée de l'amour libre, la réputation de la femme pouvait en souffrir. Il se tenait donc prêt, le cas échéant, à protester, à démentir, à nier, en prenant les Dieux à témoin, surtout si la calomnie devait se propager jusqu'aux oreilles de Madeleine, lorsqu'une lettre de Lebourjois vint lui faire sentir la gravité de l'indiscrétion commise, — il en était encore à se demander comment et par qui.

J'ai le regret de vous prévenir, lui écrivait sèchement l'éditeur, *que, le contrat qui vous assure la situation de rédacteur en chef de l'*Observateur littéraire *expirant le 31 décembre prochain, je ne pourrai le renouveler à aucune condition.*

A cette décision brutale dont l'avis lui était donné six mois avant le terme de l'engagement pris, Lebourjois ne joignait aucune explication. C'est pourquoi la surprise de Daspre fut-elle plus forte que son indignation et sa déconvenue, sans qu'il entrevît aussitôt la relation de cause à effet qui existait entre la dénonciation récente de sa liaison et la lettre du propriétaire de l'*Observateur*. Ce fut Saphira qui, dès qu'il l'eut mise au courant, l'éclaira sur les motifs de sa disgrâce.

— Lebourjois, dit-elle, a toujours été amoureux de moi. Il aurait voulu m'épouser. Lors du mariage de Madeleine, il a encore essayé de me persuader, à peu près comme Anselme l'a fait pour ma fille, que mon veuvage et ma vertu étaient un défi au sens commun.

— Alors, il se venge, fit Michel. Et moi qui accusais déjà Renard d'être indirectement l'auteur du coup.

— Oh! mon gendre, reprit la poétesse, n'a pu qu'encourager son associé à commettre cette vilaine action. Il va certainement être nommé rédacteur en chef à votre

place, et il prendra ses précautions, lui, contre toutes les possibilités de défaveur. Mais, mon cher Michel, je voudrais tenter de rétablir les choses. Laissez-moi...

— Non, Saphira, je vous en prie, ne vous exposez pas pour moi à une autre humiliation; je vais répondre à Lebourjois qu'il peut, dès à présent, disposer de mon emploi. Sortir de cette atmosphère empoisonnée de l'*Observateur* sera une délivrance. Vous savez que je n'y restais que pour René!

— Ah! le pauvre enfant, Anselme sera loin d'être pour lui ce que vous auriez été, vous.

— Mais, repartit Michel, je n'abandonne pas mes devoirs de ce côté. Je continuerai à me considérer comme le père moral de René ou, plutôt, ajouta-t-il mélancoliquement, comme son grand-père.

Et, après s'être étreints tendrement en amis, les amants se quittèrent, non sans avoir convenu d'opposer à la tempête de médisance et d'envie qui soufflait sur eux un calme imperturbable et, plus que jamais, une impénétrable réserve qui pût, par réaction, faire croire qu'ils étaient victimes d'une calomnie.

Comme l'avait deviné Saphira, c'était bien dans un subit accès de jalousie rétrospective que Lebourjois, entendant de la bouche d'Escobille une version exagérée à plaisir du rapport initial de Baguenaud, avait résolu de rompre avec Daspre.

Il savait, d'autre part, que cette rupture, après avoir comblé le mauvais désir des jeunes de l'*Observateur* et satisfait leur rancune tenace à l'égard du « vieux » de la maison, leur permettrait d'achever le changement d'orientation du journal. Mais, n'ayant pas pénétré, au fond, la redoutable duplicité de Renard, inventeur avec Leduc des plus nouvelles méthodes d'exploitation du domaine littéraire, il ne voyait pas que lui deviendrait funeste l'abandon total de la direction de l'entreprise aux mains du gendre de Saphira.

V

Que furent maussades pour Michel et sa maîtresse, partis chacun de leur côté, les vacances de cette malheureuse année! Eprouvant le besoin de se retremper dans la solitude et l'air pur de sa campagne, l'écrivain alla séjourner à la Rhune, tandis que Saphira suivait sur une banale plage de Normandie sa fille et son gendre qui paraissaient n'avoir rien su des propos diffamants dont elle avait été l'objet.

Les amants s'étant condamnés eux-mêmes à une séparation temporaire pour faire taire la malignité publique, cette tactique leur réussit. A l'automne, personne ne parla plus de leur histoire, et ils purent reprendre leur habitude de se voir tous les jours, sans attirer l'attention du moindre curieux. Il n'en résulta pas moins un déchet appréciable dans les relations de Mme Démeline et un changement dans la physionomie de son salon qu'elle ne rouvrit qu'au mois de février de l'année suivante, pour y faire lire les premiers vers de son petit-fils.

Escobille et Lebourjois n'osèrent plus revenir au Champ-de-Mars, et, à son retour de mission, Baguenaud fut fort marri de se voir supplanté irrévocablement, comme répétiteur de René, par Jean Lasserte. Il conçut de cette juste exécution un tel ressentiment qu'il essaya de ranimer contre Michel et Saphira le feu des opprobres et des railleries. Ce fut en vain. L'opinion, qui a ses caprices, ne l'écouta pas, et, un jour que, dans les bureaux de l'*Observateur,* il revenait à la charge devant quelques nouveaux titulaires de menues rubriques, le gendre de la poétesse l'ayant entendu le pria de se taire, ce qui acheva de le rendre déconfit.

Comme cela devait être, Anselme d'Avignon, que ceux de ses confrères dont il était haï appelaient maintenant :

ex-Renard, avait succédé à Michel Daspre. Mais, jugeant d'une sonorité insuffisante le titre de rédacteur en chef, il avait pris celui de directeur littéraire, qui s'étalait en grosses lettres sous son nom, tandis que, dans un coin de la première page du journal, se lisait en petits caractères la mention : Lebourjois, fondateur.

Les deux critiques Escobille et Baguenaud, tout en conservant leurs rubriques, se partageaient, avec augmentation de traitement, l'emploi de secrétaire de la rédaction, et Jean Lasserte restait le grand interviewer.

A peine installé dans sa nouvelle fonction, d'Avignon, sans se départir de ses manières félines, obligea ses collaborateurs à mettre entre lui et eux une distance qui fit regretter à plus d'un la rude bonhomie et l'absolu défaut de morgue de son prédécesseur. Il donna des ordres péremptoires, menaça de renvoi immédiat les rédacteurs indociles, améliora pratiquement tous les services. Bref, il dirigea l'hebdomadaire avec une autorité dont Lebourjois, qui dans sa maison d'édition montrait pourtant une poigne peu commune, demeura ébaubi.

D'autre part, n'ayant plus à craindre sur aucun terrain la compétition de Daspre, il modifia peu à peu radicalement son attitude vis-à-vis de son ancien rival, à qui il témoigna désormais, en toute circonstance, une considération nuancée de respect, et il poussa l'amabilité jusqu'à écrire, pour soutenir la candidature de l'ami de sa belle-mère à l'Académie, des articles comme aurait pu lui en dicter une bienveillante camaraderie.

Malheureusement, la plupart des académiciens qui avaient promis leur voix au candidat qu'ils croyaient le maître de la rédaction de l'*Observateur* n'étaient pas disposés à la donner uniquement à l'écrivain. A la première nouvelle de la démission de Daspre, certains habitués du Champ-de-Mars en avaient disparu comme des ombres. Un seul, fidèle à sa parole, interpellé par Saphira sur la défection des autres, répondit :

— Rien ne fait plus de tort à un homme, dans l'esprit de ses pairs, que son succès auprès des femmes. On ne cumule pas cette enviable chance avec les honneurs.

Et l'heureux amant de la poétesse le comprit si bien qu'il se retira de la lice académique, où continuèrent de s'agiter trois ou quatre pantins.

Cependant, refoulant vers la nuit la multitude d'astres littéraires qui arrivaient, comme Daspre, au terme de leur course, la renommée en faisait resplendir un petit nombre à leur zénith, tandis que d'autres, à peine émergés de l'horizon, marquaient d'un trait brillant l'aurore de leur carrière. Parmi ces tout nouveaux, René de Falquan, âgé de quatorze ans, semblait le plus favorisé.

Il avait pris pour sujet de ses premiers poèmes la vie de sa maison; et, déjà, dans les portraits de sa mère, de sa grand'mère, dans la peinture des jardins du Champ-de-Mars dont un morceau portait le titre : *Hymne à la Tour radiante*, s'affirmait un sens remarquable des divers temps de ce rythme éternel, hors duquel il n'y a pas de poésie. Sobre d'images et prodigue de pensées, René s'annonçait comme un lyrique dépouillé de la défroque romantique, espèce rare qui, pour notre époque encore attachée à l'anarchie du vers libre, faisait l'effet d'une anomalie.

C'est pourquoi fut-on d'abord embarrassé à l'*Observateur*, où, par principe, on professait l'horreur du lyrisme, pour, sur l'invitation du directeur, parler avec éloge des poèmes encore inédits et même non signés du petit-fils de Saphira.

— Ce gamin nous ramène à la tyrannie alexandrine, s'avisa de dire un morveux du journal, chargé d'écrire l'article.

Mais cette poésie était si chantante sans monotonie et si neuve d'idée, que force fut au petit critique rageur d'en reconnaître la musicalité exceptionnelle.

Dès lors, le débutant se demanda sous quel nom, autre que celui de Falquan, qu'il trouvait insignifiant sans la particule que sa mère lui avait toujours fait dédaigner, devait être publié son premier volume.

Michel Daspre, à qui répugnait l'usage des faux noms, lui conseilla de s'en tenir à son patronyme. Mais, voulant exprimer par un pseudonyme bien choisi la force même de son talent, le poète décida, encouragé par Anselme, qu'il s'appellerait désormais René Titan.

A ses yeux, c'était le commencement de la gloire.

Quand parurent, édités par Lebourjois sous le titre : *Sonates intimes,* les poèmes dont les familiers du salon de Saphira avaient eu la primeur, l'accueil de la presse fut chaud. Pour assurer ce succès, Anselme d'Avignon avait usé de toute son influence. Dans l'*Observateur* même, Baguenaud compara le début de son ancien élève dans la poésie à l'avènement de Mozart dans le royaume de la musique, et ainsi René se trouva, d'un coup, porté au premier plan de la scène littéraire.

— Néanmoins, déclara Anselme, il faut maintenant apprendre à notre pur-sang le métier de journaliste. Seul le journalisme fixe l'attention du public sur l'écrivain dont la signature se répète à de courts intervalles.

Et, dans ce but, le compte rendu, dans l'*Observateur,* des spectacles de cinématographie fut confié à l'auteur de *Sonates intimes* qu'allaient surmener en outre ses dernières années d'études scolaires : rhétorique et philosophie.

MARCEL BARRIÈRE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Paul Valéry : *Variété II*, Librairie Gallimard.

Dans l'un de ces contes où la richesse de la verve compense le manque d'illusions, Voltaire nous présente des voyageurs géants qui, au cours d'une halte sur notre terre, admirent les insectes humains d'avoir poussé fort loin, en dépit de toutes leurs folies, l'art des mesures. M. Paul Valéry doit goûter ce conte, car il prend un plaisir singulier à opposer les choses mesurables et les choses vagues. Je le crois très éloigné de ces philosophes qui sauvent avec ardeur la dignité de l'homme en affirmant que les manifestations de son esprit échappent à la mesure.

En lisant Variété II, je me disais que la critique, aux yeux de M. Valéry, doit prendre place dans le vaste empire des choses vagues. Je me souvins qu'interrogé sur son avenir, il la voyait avec gaîté de cœur aller à sa perte. Je songeais alors aux tentatives, ô fort humbles, qui visent à introduire la mesure dans la critique. Je sais des érudits qui passent des mois à compter dans l'œuvre d'un poète rimes riches, rimes suffisantes et rimes pauvres. Se livrer à pareille occupation révèle une âme bien candide, bien à l'abri de tous orages ou, au contraire, une âme qui, étant allée fort loin dans la connaissance de ce qui est ou de ce qui nous paraît être, est persuadée que toutes occupations se valent comme également absurdes et également insignifiantes. Je sais aussi des critiques qui s'appliquent à dénombrer les mots d'un écrivain qui reviennent avec insistance sous sa plume. Je me souviens d'un commentateur qui s'effarait de la profusion de mots exprimant dans les poèmes de Vigny une impression de pesanteur. Il en concluait *à priori* que ce pauvre Vigny avait dû porter en lui une âme accablée à l'extrême.

Si l'on consacrait quelques instants à chercher dans *Variété II* le mot qui revient le plus souvent à visage découvert ou sous le masque de quelques synonymes, il me semble que le mot « rigueur » se mettrait en vedette.

Ce mot « rigueur » qu'aime M. Valéry, et qu'il ferait volontiers présider à toutes les opérations de la pensée et même à la création des enchantements artistiques, témoigne fortement sur lui. Il est des mots qu'il faut tour à tour éloigner ou rappeler selon qu'ils sont devenus trop tyranniques ou trop délaissés. Un des mérites cardinaux de M. Paul Valéry est peut-être d'avoir prononcé au moment même où il en était besoin ce mot rigueur. Reportons-nous à l'époque où s'achevait la guerre et à l'époque qui la suivit. Comme tout tendait au relâchement de la pensée! Nous sortions d'une période sublime, mais l'expérience venait de montrer qu'il existe une sorte d'incompatibilité entre une époque sublime et l'art de bien penser. Se servir de l'esprit et du langage avec sévérité, on en avait perdu l'habitude. Penser d'une manière précise et exacte au lieu de se laisser porter par de nobles élans revêtait je ne sais quel air inquiétant et presque séditieux! Valéry nous jeta le mot rigueur comme une brusque douche d'eau glacée qui irrite, mais réveille. Je sais bien que M. Valéry poussait ses affirmations jusqu'à des outrances paradoxales, mais nous vivons en un temps où, pour faire entendre un mot légitime, il convient de le pousser jusqu'à l'extravagance et de lui donner la séduction de l'insolite et du bizarre. Notre époque ne saisit que l'appel du lâchez-tout ou des doctrines implacables. Si je m'exprimais sur le mode gidien, je dirais que les extrêmes la touchent. La manière impérieuse dont M. Valéry parlait de contraintes, de refus, de sacrifices et de privations lui fut une parure séductrice. Dans les époques où l'on croit que tout s'en va, on profite autant qu'on le peut du relâchement général, et, par un contraste étrange, les mots qui contredisent avec vigueur l'idée de relâchement prennent une magie toute particulière! Il est doux de songer au sein des mœurs détendues à un art dont les rigueurs ne connaissent point de défaillances!

Je crois qu'on s'accorde à apprécier la prose de M. Valéry. Serrée, nerveuse, musclée, éprise d'exactitude, elle est dense

sans lourdeur, elle est tenue en main sans être trop guindée, elle porte l'abstraction sans être trop sèche, et si elle ne tend qu'assez peu au pittoresque, elle garde presque toujours la magie d'un bref scintillement. Et fort souvent un enchantement qui est bel et bien un enchantement de clarté. A peine se prend-on à dire parfois qu'il est possible de rêver une prose non point plus vive, non point plus précise, mais peut-être encore mieux douée de plus fines et de plus souples antennes, en vue d'explorer ces choses vagues et complexes que le souci de rigueur incite M. Paul Valéry à considérer avec quelque dédain.

Mais je sens qu'il me faudrait pénétrer maintenant dans ce curieux esprit qu'est celui de M. Paul Valéry, et ce n'est pas en quelques lignes que je pourrais me hasarder à en parler comme il convient. Esprit qu'il me faudrait présenter avec ses incontestables qualités et avec les traits qui sont l'envers même de ses éminentes qualités!

Parler d'obscurité et même de difficulté ne conviendrait pour aucun des essais qui composent *Variété II*. Valéry prosateur n'est pas obscur, il est concentré. Nous avons pris l'habitude des développements dilués. Une exacte proportion entre les idées et les développements nous déconcerte. M. Valéry procède par idées claires et distinctes mises en vive lumière, mais avec économie des moyens d'expression. Je dirais aussi qu'il y a chez lui des silences volontaires de pensées et qu'il lui arrive de couper les ponts en vue d'arrêter les esprits sans agilité.

Je ne boude pas mon plaisir. C'est un émerveillement de voir M. Paul Valéry jouer avec les idées. Dans une atmosphère de cristal, où ne traîne aucune brume, les idées-danseuses composent d'agiles ballets. Pas de flottement, les pas sont fermes et sûrs et le sol résonne, rythmiquement martelé. Et cependant, à travers la volupté d'admirer, on sent assez souvent qu'on s'interroge et qu'on est loin d'acquiescer pleinement.

Il est un assez bon nombre d'idées de M. Valéry qui entrent dans la catégorie de ces idées qu'on apprécie plutôt pour l'ingéniosité et l'habileté de leur auteur que pour elles-mêmes. Car il y a, de toute évidence, deux types d'idées : celles qui

vous donnent l'immédiate impression de vous faire entrer profondément dans quelques replis secrets du monde et les idées qui tirent immédiatement votre esprit vers le penseur qui les enfanta en vous faisant murmurer : « Ah! l'habile homme. » Assez souvent encore, on sent que cet admirateur de Descartes ne s'est pas assujetti suffisamment à la règle cartésienne des dénombrements complets et que, volontairement ou non, il omet des éléments capitaux des questions qu'il envisage. Je me demande encore si cet ingénieux penseur plaide assez contre lui-même les thèses opposées à celles qui lui sont chères. On a parfois l'impression d'un esprit qui, se voyant en possession d'un point de vue curieux, s'y enferme et marche droit devant lui, se bouchant en cours de route l'oreille à maintes contradictions qui se composent dans le réel avec les idées qu'il a élues. La prodigieuse agilité de Valéry à jouer avec les idées ne nous empêche pas de sentir à l'occasion que les mécanismes profonds de sa pensée sont assez résolument simplificateurs, et son goût pour l'outrance très vif.

Ajouterai-je que M. Paul Valéry n'est pas sans faire quelques concessions au goût naturel des gens du monde pour le tour piquant de la pensée ? M. Valéry penseur ne serait-il pas çà et là plus proche d'Anatole France qu'on ne le croirait ? Telles de ses pensées ne conviendraient-elles pas à souhait à des personnages de romans ? Je n'en prendrai à témoin que d'amusantes affirmations sur la philosophie. On est sûr de flatter un public mondain en lui disant de la philosophie que les philosophes eux-mêmes ne peuvent assurer de ce qu'elle est et qu'ils ne savent pas exactement ce qu'ils font. Envisagez, d'une part, l'affirmation de M. Paul Valéry et dressez, d'autre part, une liste de questions précises étudiées par des philosophes qui comptent, et vous conviendrez que M. Paul Valéry a un peu sacrifié le propos exact au propos piquant et, pour dire le mot, le vrai à l'effet. Mais, d'autre part, je suis prêt moi-même à prendre le contrepied de mon dire, car il est d'une utilité majeure que la philosophie et les autres choses vénérées soient traitées fort souvent avec irrévérence. Les choses solennelles et grandiloquentes, si elles ne craignaient point quelque irrévérence, où n'iraient-elles pas? Lais-

sez faire, disait Voltaire, l'erreur a bien son prix. Laissez faire, dirai-je à mon tour, la manière légère, irrévérencieuse, française, de toucher aux choses qui en veulent imposer a bien son prix.

Mais puisque j'en suis à exprimer ce mélange d'admiration et de résistance que font naître en moi les idées de M. Valéry, je dirai encore que M. Paul Valéry me semble préférer quelquefois pour une idée le point de surprise au point de justesse. Une idée est susceptible de passer par un assez bon nombre de degrés, suivant qu'elle est plus ou moins accentuée. Or il m'apparaît que, si l'on considère la série de valeurs que peut prendre une idée, il est un point où elle est particulièrement adéquate aux faits que j'appellerai le point de justesse, et il y a un point soit en deçà, soit au delà de ce point de justesse où elle s'offre avec son maximum de surprise. Lisez dans l'essai, d'ailleurs fort curieux et même par instants délectable, consacré à Stendhal, l'ingénieuse discussion sur la prétention de Stendhal à se peindre avec vérité. Vous la verrez aboutir à ces conclusions : « En littérature, le vrai n'est pas concevable »; et encore: « Il y a donc deux manières de falsifier : l'une par le travail d'embellir, l'autre par l'application à faire vrai. » Je vois fort bien toutes les ingénieuses raisons et toute la série déliée de raisonnements qui peuvent conduire à pareilles affirmations, mais je sais bien aussi qu'en cours de route il s'est produit quelques confusions fort subtiles, et je ne suis pas sans remarquer un certain manque des distinctions à faire entre les différents ordres et les valeurs différentes que prennent les mêmes mots dans des ordres différents. Aussi m'expliqué-je assez bien qu'un certain sens droit des choses que je crois porter en mon esprit n'est pas absolument satisfait par de semblables affirmations. Considérons des caractères créés par des romanciers. Ne fait-on entendre qu'un vain bruit de paroles lorsqu'on affirme que les personnages de l'*Education sentimentale* sont plus vrais que ceux des *Misérables* et qu'il y a une différence profonde au point de vue du vrai entre les personnages de Marcel Proust et ceux de Giraudoux ? Je sais bien que parler de la vérité d'un caractère est une chose complexe et qu'il y a même plusieurs sens à envisager, mais je crois qu'il est un

certain nombre de sens sur quoi on peut faire, tant bien que mal, l'accord des esprits. M. Valéry aspire à un genre de littérature qui serait simplement un exercice de langage. Ne lui arrive-t-il pas, lorsqu'il fait acte de penser, de se laisser emporter par la griserie du jeu? Mais ce qui donne une valeur indéniable à la pensée de Valéry, c'est qu'elle vous contraint à être sans cesse sur la défensive. Elle stimule l'esprit, elle provoque ses résistances et vous oblige sur toutes questions à chercher vos positions propres. Croyez que ce n'est pas un mince mérite. Et je vous assure que mes discussions sont en même temps des hommages!

Où irais-je si je voulais examiner quelques-uns seulement des points de vue de M. Paul Valéry et dire pour chacun d'eux mes raisons d'être séduit et mes raisons de résister? Je ne sais si j'acquiescerais entièrement à cette séparation que fait M. Paul Valéry entre le domaine du mesurable, du vérifiable, qui est celui des sciences exactes, et le reste, qui est l'empire des choses vagues. Mesurable et vérifiable, est-ce là le tout des sciences? Sous le nom d'hypothèses, théories, modèles, ne nous apportent-elles pas beaucoup de rêveries, de mythes et de choses vagues? Il y a quelques années, rien ne semblait plus vraisemblable que de nous considérer en qualité de corps matériels comme de simples trous dans l'éther! Et comme il est aisé de voir que, dans la science qui se fait, dans la partie vivante de la science, toutes les attitudes philosophiques cardinales qui appartiennent aux choses vagues trouvent toujours moyen chez des savants également loyaux de s'opposer dans l'interprétation du Réel! L'esprit qui invente dans les sciences va-t-il d'ailleurs devant lui avec une rigueur géométrique qui exclut hasard et fantaisie? J'en doute. La vraie rigueur scientifique réside peut-être moins dans la conduite des opérations de l'esprit dont les mécanismes nous restent en grande partie obscurs que dans le contrôle sévère des résultats! Sur le mot rigueur lui-même, il y aurait bien des distinctions à faire et il y aurait à discerner bien des valeurs diverses suivant les différents ordres. Peut-être même est-il des cas où il convient de n'être pas l'esclave de ce mot!

Est-il tout à fait juste de dire que la valeur des écrits ne

dépend point des idées, lesquelles ne seraient que des ombres, mais uniquement des formes d'expression ? N'y a-t-il point des qualités idéologiques sur quoi on peut à peu près s'entendre au même titre que sur les qualités d'expression ? Est-il vrai pour tous les écrits que le temps ternit et efface également l'intérêt des idées qui les tissent ? Il existe entre le contenu des écrits et la durée qui les assiège des jeux bien plus variés et bien plus compliqués! De Bossuet et même de Baudelaire, M. Valéry ne nous donne-t-il point des images un peu partiales ? Se représenter un Bossuet tout occupé à calculer ses tours d'expression, oh! comme je doute! Jamais nul homme n'a plus méprisé la rhétorique et l'art du bien dire. Et telles phrases qui nous semblent des merveilles de calcul sont nées spontanément de l'élan d'une âme passionnée. Le mouvement même de la pensée créait les rythmes d'expression. Et Baudelaire? En dépit de certaines de ses affirmations les plus connues, n'est-il que méthodique calcul ? N'a-t-il pas placé à la base de la poésie une certaine culture de « l'hystérie », la recherche d'un certain état ivre et halluciné que donnent artificiellement le haschich et l'opium et quelquefois la musique, état singulier où se révèlent miraculeusement toutes les secrètes correspondances de l'Univers ?

Je n'insisterai pas pour l'instant sur les théories esthétiques les plus célèbres de Valéry. Je dirai seulement que sa manière d'envisager la création de l'œuvre d'art me semble aboutir tout naturellement, en la poussant au bout d'elle-même, à une extrême confiance en la Rhétorique et peut-être à une sorte d'académisme. Mais Valéry lui-même est sauvé d'une certaine forme d'académisme par sa très nette volonté d'inventer des formes neuves.

Il faut bien s'arrêter. Je dirais volontiers du livre de M. Valéry ce qu'il dit lui-même de Stendhal : on n'en finirait pas avec lui.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Léon Vérane : *Le Livre des Passe-Temps*, Emile-Paul frères. — Jules Supervielle : *Le Forçat Innocent*, « Nouvelle Revue Française ». — Charles de Saint-Cyr : *L'Autre Livre d'Iseult*, Fernand Roches. — Pierre Lely-Poujol : *Le Vent du Dernier Soir*, « l'Ermitage ».

Passe-Temps, les poèmes : que font donc du surplus de leurs heures ces poètes? **Le Livre des Passe-Temps,** dit M. Léon Vérane, et l'on m'a assuré qu'il occupe, à Toulon, une fonction publique. Je ne l'ignore pas, l'exercice de la poésie lyrique, et j'en ai l'expérience, ne nourrit guère qui s'y adonne, mais je conçois malaisément un poète dont la poésie ne soit pas le souci prédominant, sinon l'exclusif. Si l'on ne devait voir là qu'une attitude, une pose sans danger, le mieux serait de sourire et de passer. Mais dans cette prétention à ne s'intéresser à son art que par caprices ou par boutades, quand on n'a rien de mieux à faire, je découvre une occasion fâcheuse d'abandons, une complaisance à être nonchalant, inattentif, qui me désolent dans le cas, spécialement, d'un vrai poète tel, avec les dons qu'il a, que M. Léon Vérane. *Terre de songe*, *De Haute Lice*, les plus anciens des recueils réunis ici sous un titre d'ensemble, nouveau, contiennent surtout des recherches de sonore et flexible virtuosité, le poète assouplit son métier aux exigences les plus subtiles du son uni à la résistance plastique. Ce n'est pas sans motif qu'il élit comme maître mon très cher et grand Stuart Merrill que, hors M. Vérane, les jeunes ne pratiquent, ne connaissent pas suffisamment. Même lui, d'ailleurs, dans sa piété louable, ou encore Tristan Derème qui aussi lui rendit hommage, j'aimerais leur entendre proclamer qu'ils se souviennent non moins, sinon davantage, du maître, si visiblement ému et haut dans sa pensée, des *Petits Poèmes d'Automne*, des *Quatre Saisons* et d'*Une Voix dans la Foule*, que du praticien prodigieux des *Gammes*, des *Fastes* et du *Jeu des Epées*.

Mais passons. Aussi bien M. Vérane, et il a eu raison, a passé de l'influence un peu trop directement choisie à une maturité plus originale. Dans *Images au Jardin*, *Quatre Poèmes pour célébrer l'Automne*, *Province*, les *Lévriers* surtout, sa vision

s'affirme et sa personnalité. Non, certes, qu'il détourne son attention, bien au contraire, et je l'en loue, des recherches poursuivies par les poètes de son âge; il leur a voué une revue qu'il fonda, *les Facettes*, qu'il soutint et dirigea durant bien des années de lutte et d'obstination quasi-héroïque; il échange avec eux et discute bien des conceptions d'art et des moyens techniques, chacun au surplus prenant soin de réserver le domaine distinct de ses tendances et de ses dilections naturelles ou réfléchies. Paysages extérieurs, mobilités fières des gestes, attendrissement heureux, fleuri de sensibilité moins amoureuse qu'amicale sont les caractéristiques de la muse de Léon Vérane. Les strophes de son *Elégie pour Emile Despax* sont admirables. Le « barzoi », quand il fend l'espace, il enfonce dans l'horizon la flèche droite de ses bonds; le « sloughi » qui s'étire et bâille, griffe l'alfa d'un pied nerveux, puis s'érige dans l'air, émouvant l'azur, forment de prestigieux tableaux.

Mais c'est dans *le Promenoir des Amis* que Léon Vérane prodigue le meilleur de soi-même, nul n'a chanté mieux que ce poète l'amitié, et une amitié attentive à la personne, à l'art, au caractère de chacun de ses amis. Il voue à chacun une odelette, un sonnet qui le commente et qui l'exalte avec la sympathie la plus pertinace.

Puis, pourquoi se lasse-t-il? S'est-il heurté, meurtri à tant d'indifférence? Je ne crois pas; tous ses amis parlent de lui, émus d'affection véritable. Il se cherche un refuge facile, dans la nuit, et s'étourdit de bruits, de lumières factices, de danses et de boissons, fréquentant les bars où sont les filles et les matelots, y poursuivant l'illusion qui le hante d'Orient et d'exotisme plus ou moins fabuleux. Cette excitation factice est légitime, si bon lui semble. Je ne regretterais pas qu'il y ait recours, si je n'y voyais l'origine d'un laisser-aller, d'un relâchement de la pensée et de l'expression, et je ne puis m'empêcher, en dépit de quelques pièces bien venues, trop facilement bien venues peut-être, de regretter qu'un tel praticien du vers, d'une imagination aisée souvent et fastueuse, qu'un poète si sensible ne nourrisse pas d'ambitions plus amples et plus rigoureuses, ne vise pas à de plus grands desseins. Ce qu'il écrit est, quand et comme il le veut, adroit, charmant,

agréable : est-ce tout ce qu'il entend tirer de l'instrument très sûr qu'il manie à son gré?

M. Jules Supervielle réunit, de son côté, à des séries de poèmes inédits des recueils antérieurs, *Oloron Sainte-Marie*, *Saisir*, pour former ce présent volume **Le Forçat Innocent**. Le poète est le prisonnier de son cœur, de son âme, de sa sensibilité, de sa pensée, de son art, peut-être. Aussi de ses préjugés et de ses systèmes, je le veux bien; il en subit le châtiment, il en est le forçat, mais innocent? je n'y crois guère. Je n'y crois pas, au fait, quand il s'appelle M. Supervielle. Son cas est parfaitement prémédité, soutenu par la réflexion et la persistance de sa volonté, et si on l'accuse d'avoir forcé les serrures de l'entendement humain pour y dérober le trésor secret des mobiles les mieux cachés de nos actes et de nos sentiments, je m'en remets en pleine confiance à l'honorable organe de la vindicte publique qui aura sollicité du jury et obtenu sa condamnation; je le tiens pour entièrement responsable de ses crimes, et ses crimes sont patents.

Je ne le plaindrai donc pas. Je sais bien qu'il se peut réclamer de certains précédents et de l'influence de certaines excitations; j'admets qu'on lui concède le bénéfice des circonstances atténuantes, je n'irai pas plus avant dans la voie de l'indulgence; ce forçat, quoi qu'il prétende, ne saurait être considéré comme innocent.

Eh! n'a-t-il pas, de propos délibéré, consciemment rattaché à la tradition du plus pur lyrisme français ce forfait de le dépouiller jusqu'à la plus complète nudité de tout ce qui ne lui est pas le plus intimement essentiel, de rejeter au loin, pour que s'en contentent sans doute de vagues complices qu'il feint de dédaigner, toute parure, tout ornement; et de l'exposer ainsi à la vue, si j'ose dire, d'amateurs étrangement cyniques? Et le plus étrange, c'est cette constante réussite, très calculée dans ses apparences de simplicité, par quoi ce résidu, ou ce squelette qu'il présente à nos yeux effarés grâce sans doute à la magie mystérieuse, au sortilège de quelque opération d'un rythme insoupçonné, pervers et diabolique, se reconstitue en notre esprit avec tous les dehors et la diversité qui nous font reconnaître et aimer les êtres et les atmosphères évoqués.

L'art si personnel, si particulier, de M. Jules Supervielle en est, à coup sûr, depuis *Gravitations*, à son apogée de maîtrise.

La simplicité est à la source de l'art de M. Charles de Saint-Cyr, mais cette simplicité n'est qu'une apparence, elle est fort complexe dans ses origines calculées et combinées, dans ses intentions et ses desseins. Sans doute, on pourrait lire **L'autre Livre d'Iseult** comme une longue suite de petits poèmes d'un ton et même d'une facture tout populaires et même par la sensibilité primitifs. Mais ce serait fort s'y méprendre, et se satisfaire de leur aspect superficiel et immédiat. Une agonie de douleurs intimes, une volonté de renoncements sans cesse renouvelés et combattus par le réveil des visions, du désir, des images illusoires se dérobent grâce au prestige d'un art étonnamment contenu et sobre, dans la succession, à peine interrompue par des silences, de ce rythme volontairement monotone ou prolongé jusqu'à produire un effet obsédant de complainte. Tant de visages évoquant les paradis répudiés de légendes et les mirages des félicités fabuleuses persistent en dépit de l'existence résignée où se multiplient nos déceptions; on ne les tue pas en soi, on s'exalte et on les regrette, on les recrée sans répit, on s'en tourmente et on en meurt. N'en est-il de même, encore, lorsqu'on pense aux grands sursauts qui de notre vie plate nous exaltent vers des songes d'héroïsme et de splendeur? Oh gloire des fastes entrevus de délivrance et de justice, qu'en demeure-t-il, la tourmente passée? Cendre et tristesse, et, hélas! la nécessité survivante de la haine... Le grand navire qui portait tous nos espoirs a fait naufrage, stérile vie, et nos rêves refleuriront-ils? Nous en attendons, par un nouveau recueil de M. Charles de Saint-Cyr, la confirmation.

Le Vent du Dernier Soir, par M. Pierre Lely-Poujol, poèmes... Ils sont liés à tel point l'un à l'autre que j'eusse mis, au singulier, *poème*. Oui, à travers ces seize morceaux, un élan si continu se poursuit que j'y vois seize aspects, non tant différents que successifs, d'une donnée commune, d'un seul thème en son développement nécessaire. L'homme naît héritier des pensées et de l'activité de ses pères; préparation ardente aux belles ferveurs de la vie, jeunesse, héroïsme, dévouement, beauté, amour, gloire. L'un a pour l'autre les dé-

ceptions, les retards, les lassitudes, le découragement résigné. Et cependant elle était si haute, si pure, si noble, l'existence rêvée; maintenant il n'y a plus que la mort, à quoi songer d'âme simple et courageuse : cependant qu'elles étaient splendides les heures, où, jeunesse, tu m'enchantais de tes espoirs; amour, de tes bienfaits! Alors, t'y décideras-tu,

> toi qui dresses, pareille à la flamme orgueilleuse,
> haut vers le ciel, ton aventure merveilleuse...
> toi qui grandis le geste ardent de tes bras nus
> pour atteindre la joie et le rêve inconnus,
> ne vas-tu pas, dans l'ombre où l'aile s'est posée,
> pleurer la rose morte et ta force épuisée?

Le jour le meilleur jettera sa gloire à la terre, tu verras le Dieu qu'environne sa clarté passer

> tandis que, jusqu'au seuil,que le lierre couronne,
> le vent viendra traîner sur tes heures d'ennui
> l'odeur amère des cyprès et de la nuit...

Et le poème entier se développe ainsi en vers aisés, emplis de pensée.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Guillaume Gaulène : *Le Destin* (Les Editions Rieder). — Jean Prévost : *Les Frères Bouquinquant* (Nouvelle Revue Française). — Henri Bidou : *C'est tout et ce n'est rien* (Calmann-Lévy). — J.-J. Brousson : *Les Nuits « sans culotte »* (E. Flammarion). — Claude Anet : *Mayerling* (Grasset). — Gaston Chérau : *La volupté du mal* (J. Ferenczi et fils). — Max Fisher : *...Anneaux de la Chaîne...* (E. Flammarion). — Ignace Legrand : *La Patrie intérieure* (Editions Emile-Paul frères).

M. Guillaume Gaulène qui est l'auteur de ce très beau livre : *Du sang sur la croix,* n'avait rien publié depuis 1926. Il donne aujourd'hui seulement, avec **Le Destin,** une suite au *Mémorial secret* qu'il avait fait paraître à cette date, et voilà qui change heureusement la critique de tant d'écrivains assez cruels pour ne lui infliger pas moins de deux ou trois volumes chaque année, comme s'ils voulaient aggraver encore l'état de choses créé par l'accroissement de la gent littéraire, lequel se produit en raison inverse de la diminution des naissances... Mais M. Gaulène, qui a entrepris d'apporter, du désordre provoqué

dans les âmes par la guerre, une série de témoignages sincères, entend grouper ces témoignages sous le titre même qu'il avait donné au premier d'entre eux, c'est-à-dire à ce *Mémorial Secret* que je viens de citer. Est-ce le même homme, pourtant, qui, dans ce roman, poussait une fille à la déchéance suprême que nous retrouvons dans *Le Destin?* Non; mais un malheureux, comme lui marqué par la fatalité, et en quelque manière irresponsable de ses actes. Le héros du *Mémorial Secret* semblait, ainsi que je l'ai écrit, le bouc émissaire d'une humanité rendue ignoble par la guerre, « l'instrument (parfois honteux de son rôle) du mal dont cette humanité criminelle a accablé le monde pour plusieurs générations ». Il accumulait les ruines autour de lui. Le capitaine Châtelet, du *Destin*, se détruit lui-même. Non qu'il soit sans force ni sans caractère. Mais une puissance obscure, contre laquelle il ne peut rien, le pousse à jouer, à boire, à se livrer à de crapuleuses débauches, à faire le trafic de « la coco » pour se procurer de l'argent, et en définitive à voler. Ramené auprès de sa vieille mère par ce qui subsiste de pur en lui, ou d'enfantin, il se trouve face à face avec son frère dont la stricte honnêteté est un défi à son dérèglement, et il le tue. On a beau mépriser ce déchu : il apitoie, et l'on est remué jusqu'aux profondeurs par l'image effrayante qu'il évoque, et qui est celle d'un homme roulant à l'abîme avec des gestes incohérents pour se raccrocher à n'importe quoi. Une femme qu'il croyait l'aimer lui manque au dernier moment, et il échappe, pour l'avoir souhaitée, à la mort qu'allait lui donner un rôdeur... Mais qu'on ne parle pas d'invraisemblance. Le capitaine Châtelet est en proie à un délire qui le fait hâter sa ruine morale, et le rend complice de la fatalité. L'ivresse qu'il puise dans l'alcool et dans l'excès des plaisirs n'est rien auprès de celle dont il s'abreuve aux sources mêmes de son désespoir. Il s'écorche et se déchire avec une fureur sadique; il foule sa conscience et son cœur avec d'hystériques trépignements. Tout cela, du reste, dans une atmosphère de sensualité lourde, angoissante, orageuse, traversée d'éclairs, et du plus tragique effet. M. Gaulène empoigne avec violence son lecteur, dès le début de son récit, et ne le lâche, haletant et pantelant, qu'au terme de celui-ci. Il a du talent, certes; mais mieux que du talent : le pouvoir de

rendre communicative l'hallucination sous l'influence de laquelle on devine qu'il doit écrire. C'est un poète.

Poète : ce terme ne saurait servir à caractériser M. Jean Prévost qui me semble aussi peu subjectif que possible, et beaucoup plus doué, en tout cas, d'intelligence et de raison que d'intuition, d'esprit de géométrie que d'esprit de finesse. Cet écrivain qui publiait, naguère, un remarquable *Essai sur l'introspection*, se méfie d'être dupe, et apporte un rigoureux esprit critique à l'examen même des mouvements de l'âme sur lesquels les méthodes de la science ont le moins de prise. Aussi, est-ce avec **Les frères Bouquinquant** une œuvre toute d'objectivité qu'il a écrite, claire, précise, à merveille agencée et articulée, et qui fait autant honneur à la puissance de sa volonté qu'à l'acuité de son observation. Deux frères, deux hommes du peuple. Une femme entre eux, épouse de l'un, maîtresse de l'autre. Mais rien, ici, des intrigues, des complications de sentiments fades ou mesquins où l'on reconnaît les adultères de la bourgeoisie, sinon du monde. Léon est une brute alcoolique; sa femme, Julie, une simple fille de la campagne, à l'esprit religieux, tout imprégné d'humilité chrétienne; Pierre, un être sain, vrai, sympathique parce que ardent à vivre, et ayant en soi, quoique frotté de communisme, tous les possibles. S'il tue accidentellement son frère, une nuit, en se battant avec lui sur un ponton, il n'a pas de remords de ce meurtre puisqu'il l'a commis sans intention criminelle. Sa seule préoccupation, son mauvais coup fait, c'est l'enfant qu'il a eu de sa belle-sœur et pour lequel il sent vibrer avec force en lui la fibre paternelle. Julie, au contraire, parce qu'elle *a fauté*, souffre dans sa conscience, et éprouve, confusément d'abord, le besoin de se racheter. Elle s'accuse de la mort de son mari, et en prison, convaincue par l'aumônier qui réveille sa foi endormie, fait le vœu, si elle échappe au châtiment, de ne plus se donner à Pierre qu'une année ne se soit écoulée, et qu'ils n'aient, alors, passé devant M. le Curé... Il est difficile d'atteindre à une plus grande justesse de ton que M. Prévost, et de dire avec plus de simplicité des choses aussi profondes ou d'une vérité aussi étendue. Nul artifice dans son roman où l'on ne saurait relever rien qui soit livresque. Que lui manque-t-il donc pour emporter tous mes

suffrages? Un certain dynamisme, à ce qu'il m'a semblé. Ce qu'il y a précisément (à l'excès, peut-être) dans *Le Destin* de M. Gaulène : du pathétique. Julie, en particulier, n'est pas assez douloureuse dans sa résignation. M. Prévost reste trop en dehors de ses personnages. Il est classique en ceci qu'il n'entre pas dans leurs passions. Quelque chose de son impartialité, de sa sérénité d'observateur refroidit son œuvre, et tend à la faire paraître plus documentaire qu'humaine. Il émeut moins qu'il n'intéresse.

Je ne sais plus quel écrivain se plaignait dernièrement, dans *Les Nouvelles littéraires,* que les critiques rappelassent toujours d'autres livres à propos de ceux dont ils rendaient compte. Sans doute, cet écrivain aurait-il voulu que l'on perdît la mémoire à chaque nouvelle lecture, afin de pouvoir, de bonne foi, trouver de l'originalité à tous les auteurs... Mais, outre que la comparaison est un des moyens les plus sûrs dont le juge littéraire dispose, ce n'est pas uniquement dans l'intention de rabaisser une œuvre qu'il la rapproche d'une autre. Ce faisant, il cherche, parfois, à l'apparenter ou à lui découvrir une généalogie pour la mettre à sa vraie place ou à son juste rang. Ainsi, je crois que l'on ne peut pas ne pas être frappé par l'air de famille du joli roman de M. Henri Bidou, **C'est tout et ce n'est rien,** avec *Le Lys Rouge* d'Anatole France. Même amour qui naît, s'épanouit puis décline, ici et là, comme une fleur de luxe. Même sensualité, aussi, enveloppée de sentimentalisme délicat. Florence nous manque, mais nous avons le Midi, et des considérations sur l'art du peintre. Et notez que M. Bidou est surtout un critique ou un essayiste, comme France. Mais on pourrait faire une anthologie sur la douceur et la tristesse de l'amour, sur sa puissance et sa fragilité avec des citations du roman de M. Bidou comme avec des citations du *Lys rouge :* « Il n'y a aucun repos dans l'indifférence. — Celle qu'on chérit n'est pas humaine. — Ce goût de l'habitude qui est au fond des tristesses féminines. — On ne donne pas, on demande... — L'amour est un cri de détresse », etc., etc... Enfin, M. Bidou aime à tresser, ainsi que des guirlandes, des phrases caressantes en l'honneur de la femme, et c'est une façon de célébrer son culte qui a passé de mode, ou qui est un peu archaïque... Son livre est bien agréable; et je

ne serais pas surpris qu'il eût du succès, un succès discret, secret, plutôt, car les tendres belles qui souffrent de la goujaterie des hommes d'aujourd'hui n'avoueront pas qu'il leur a plu, pour ne pas déplaire à leurs amants, ni leur paraître ridicules...

Sous le titre qu'on pourra trouver déshabillé de **Les nuits « sans culotte »**, M. J.-J. Brousson, auquel Anatole France nous conduit, s'est amusé à brosser de la névrose révolutionnaire quatre tableaux caractéristiques en quatre nouvelles où sa verve se prodigue sans mesure. Si, comme il le dit, les révolutions sont les crises d'exhibitionnisme des peuples, ce que le nôtre a montré cyniquement, de la prise de la Bastille aux journées de Thermidor, n'était pas beau... On ne l'aurait cru, sur la foi de son passé, ni si bête, ni si cruel! Mais M. Brousson a fort bien marqué l'évolution de la maladie révolutionnaire. Dans le premier de ses récits on voit le mal encore mêlé au bien, et les bons principes résister à l'envahissement des mauvais. Dans le dernier, au contraire, l'accès de fièvre passé, ce n'est plus qu'un masque de vertu que l'on met sur sa corruption. Le virus a gagné tout l'organisme, et il en restera pour toujours avarié... M. Brousson est sérieux, presque grave, s'il se donne l'air de bouffonner. Aussi bien, me fait-il songer à Rabelais dont son style a d'ailleurs recueilli l'héritage. Quel mouvement et quelle couleur! Mais après *La nuit du marquis de Sade*, d'une si âpre ironie, lisez *La nuit de Thermidor* (la meilleure, peut-être, de son recueil), vous vous rendrez compte qu'il sait, sous la fantaisie d'un conte, enfermer un apologue profond.

M. t'Serstevens nous donnait récemment, dans *Taïa*, une version du mystérieux drame de Mayerling qui se trouvait — les lecteurs du *Mercure* le savent — en désaccord avec celle de M. Auguste Marguillier. Là où, pour M. Marguillier, il y avait eu meurtre, imputable à la jalousie, il y avait eu crime, et crime politique pour M. t'Serstevens... M. Claude Anet, sous le titre même de **Mayerling** nous présente aujourd'hui, à son tour, une troisième explication de la mort du Prince Rodolphe et de Marie Vetsera, sa jeune maîtresse. Cette explication qui conclut au suicide, confirme, par hasard, celle que donna l'Empereur d'Autriche au moment de la mort de l'héritier de

sa couronne, et elle semble fondée sur des documents authentiques. Grâce à des pièces d'archives, publiées depuis la révolution autrichienne, M. Claude Anet a pu, semble-t-il, produire enfin la vérité sur une tragédie vieille de près de quarante-cinq ans déjà, et qui passionna l'opinion publique. Psychologiquement parlant, son récit, d'une narration très agréable, est d'ailleurs plausible. Pourtant, cela me gêne qu'il soit à ce point romancé, alors que c'est sur de rigoureuses données historiques qu'il prétend s'appuyer. Les scènes que M. Anet invente, les conversations qu'il imagine nuisent au sérieux de sa documentation. Je n'ai jamais si bien senti que par l'exemple que me fournit son livre, à quel point l'histoire et la biographie romancées sont un genre faux. J'admire, certes, des récits comme ceux de M. Louis Dumur qui font carrément entrer l'histoire dans le roman, ou comme ceux du père Dumas qui exaltent la vérité historique sur le plan de la fantaisie. Mais cette marche claudicante entre l'imagination et le réalisme pèche, à mon sens, contre l'harmonie.

Dumas fils accordait au mari dans *La Femme de Claude* le droit d'abattre comme une bête dangereuse l'épouse non seulement adultère, mais traîtresse. Ce droit, M. Gaston Chérau le concède à la femme elle-même dans **La Volupté du mal.** Il est vrai que ce n'est pas son mari que tue cette femme. Elle n'agit pas criminellement, si l'on peut dire, en devenant meurtrière. Elle fait justice, et c'est pour sauver son mari de la créature abominable avec laquelle il la trompe qu'elle se résout à cette solution désespérée. C'est plus ou mieux que son bonheur qu'elle défend, c'est le génie de l'homme qu'elle aime; car semblable en ceci à la femme de Claude qui dérobait à son mari pour le vendre à l'Allemagne le secret d'une invention, Jenny, la maîtresse de Robert Fayé, donne au Diable les manuscrits de cet auteur dramatique, c'est-à-dire les jette au feu... Si le roman de M. Gaston Chérau rappelle la pièce célèbre de Dumas, sa Jenny fait songer à certaines héroïnes d'Alphonse Daudet et son Robert Fayé au « Grand Farou » de *La Seconde* de Mme Colette... Il porte, cependant, la marque de son auteur par la solidité de sa charpente, l'art de sa narration, et la vie qui l'anime.

Le rire étant « le propre de l'homme », après s'être naguère

appliqué, en collaboration avec son frère Alex à favoriser cette fonction naturelle, M. Max s'est voué d'une pente normale au naturalisme... **Anneaux de la Chaîne...** qu'il publie aujourd'hui, et qui se compose de trois récits, relève, il est vrai, de l'esthétique du groupe de Médan. Ces récits sont amers, d'une observation exacte, sans doute, mais révèlent le goût de l'exceptionnel. Ce n'est pas tous les jours, en effet, qu'on rencontre des femmes pareilles à cette « Crotte de bique « qui se plaît à pousser les faibles à mal faire, ni qu'on se passe la syphilis comme le furet, dans le jeu de société bien connu. Aussi est-ce à *Un cœur d'or* où M. Max Fischer nous montre de quel égoïsme médiocre est faite la vertu de bien des gens, que va ma préférence. Elle est très émouvante, cette simple histoire, et d'une justesse de ton remarquable.

Je signale aux lecteurs du *Mercure* qui se souviennent du bien que j'ai dit de **La Patrie intérieure,** une nouvelle édition entièrement revue de ce roman de M. Ignace Legrand, M. Legrand a été sage de ne pas tailler dans son œuvre — si touffue soit-elle — de ne pas, non plus, en modifier l'expression — quelque arbitraire qu'on puisse la trouver, parfois —. Mais il a été bien avisé de corriger certaines négligences qui en gâtaient le style... A la relire, elle ne m'a pas déçu. Je suis heureux de confirmer l'impression de force qui s'en dégage. Un écrivain original — et d'une vibrante sensibilité — en est, à coup sûr, l'auteur.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Représentations du Théâtre Japonais (*Kabouki*) au Théâtre Pigalle.

Quelque bonne volonté que nous apportions ici à suivre la vie théâtrale et à en témoigner, on nous accordera que nous dépassons rarement les limites permises à l'excès de la flatterie. Je n'en suis que plus à l'aise pour noter l'extrême intérêt du premier spectacle dû à la nouvelle direction du théâtre Pigalle. Il est bien certain que, pour ce qui est de l'importation d'ouvrages exotiques, M. Gabriel Astruc est très qualifié. La présentation du **Théâtre Japonais** (*Kabouki*) nous a paru d'une toute autre importance que celle, naguère, des Ballets Russes.

Par son extraordinaire séduction et notre incapacité sinon à en ressentir, au moins à en comprendre tant de diverses beautés littéraires, morales et plastiques, ce spectacle nous porte à reconnaître et à regretter nos honteuses lacunes sur le Japon. Ce défaut vient, dans nos classes, de ce qu'elles sont basées dans le choix de leurs objets principaux, sur la concordance de certaines races avec la nôtre. On accueille ici par sympathie et d'autre part, sous prétexte de contraste, on écarte. L'opposition est pourtant, en toutes choses, l'état qui nous est effectivement le plus généreux, le plus excitant.

La troupe de M. Tokujiro Tsutsuy a interprété quatre pièces de caractère différent. L'une d'elles dépasse les trois autres en importance d'action et de mise en scène. C'est le morceau de résistance, avec formidables combats et hara-kiri final impressionnant : meurtre d'un père de famille, enlèvement de la fiancée du fils par le seigneur assassin et vengeance du fiancé, conseillé et aidé par le Maître-Armurier ami de la victime. Une autre pièce montre comment un serviteur dévoué arrive à faire passer la frontière à son jeune seigneur, malgré le soupçon de ses ennemis qui la gardent. Il le traite en vrai faquin, en misérable affecté aux basses besognes. L'émotion déchirante avec laquelle cette tromperie est exécutée touche le chef ennemi qui alors, sans montrer autrement que par sa magnanimité qu'il a deviné la supercherie, laisse passer. MM. Tsutsuy et Mimasu ont communiqué à ce drame du moyen âge une sublime vie psychologique.

Les deux autres pièces reposent chacune sur une des idées fugitives poétiques traditionnelles, telles qu'on les cultivait au Japon, où la poésie n'a pas connu les règles et contraintes formelles, mais a été basée sur le jeu délicat et subtil du rapport des pensées harmonieuses et piquantes.

Dès son début, au VII[e] siècle, la poésie japonaise a tout de suite touché à sa perfection (1). Elle est pénétrée, par-dessus tout, de la rapidité du passage de l'inspiration poétique. Ses poètes cherchant à la saisir au plus près de son expression et de sa nuance, et non point à la prolonger. Les poèmes sont courts. Ils brillent chacun d'une émotion, d'un sentiment,

(1) Michel Revon, *Anthologie de la Littérature japonaise* (Delagrave, éd.)

d'une idée liés d'un trait spirituel. Le plus souvent, le début est une répercussion, un écho, un ébranlement plongeant dans le plus lointain passé. Puis l'esprit y joue, et cela se termine par le « mot à deux fins » rattachant ce passé, ainsi revivifié au souffle divin de l'art de penser, à quelque suggestion vers l'avenir.

C'est la poésie qui, aussitôt après la période archaïque, a précédé et préparé les Nô du XIVe. Ces Nô qui furent la forme première, le prélude aristocratique de ce théâtre *Kabouki* qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

C'est lui que nous avons vu au théâtre Pigalle interprété avec un saisissant relief.

La seconde pièce est assez insignifiante parmi le groupe des autres : une poupée devient vivante parce que l'artiste lui met un miroir à la poitrine, la femme n'étant qu'un reflet.

La première pièce se passe au Yoshiwara, quartier de l'amour, où deux Samouraï, véritablement épris de la même courtisane, en viennent aux sabres. Le combat commence, âpre, vigoureux, sculptural. Mais la servante principale se précipite entre eux. Elle embarrasse leurs lames dans une lourde étoffe, et, leur montrant le reflet de la lune dans l'eau d'un puits, elle leur fait ainsi comprendre deux choses importantes : que — ainsi que le reflet de la lune appartient à tout le monde — la courtisane ne saurait appartenir en propre à aucun; et que ce reflet et cette femme n'existent que parce qu'il ssont, celui-là dans l'eau d'un puits, celle-ci dans le Yoshiwara. Ailleurs, la femme si belle ne serait plus que quelconque.

Voilà, sous la forme poétique, un discours pratique, tout au moins d'une excellente administration conservatrice!

Cet apologue mis en scène a bénéficié, du fait qu'il nous est apparu le premier, de tout notre assentiment, profondément saisi et intéressé à sa soudaineté initiale, à la surprenante saveur propre, brillamment et gravement exotique, du spectacle en général, où tout est original et neuf : mœurs, costumes, tenue, action, voix étranges et comme couvertes, étouffées, mais souples, maîtresses, impératives, méprisantes, rageuses, humbles, épouvantées;... groupes immobiles ou déclanchés, rapides, puis d'aplomb dans une construction et un

relief accusés, où les bondissements, les batailles, les rixes, les éboulements des corps sont réciproquement réglés et mesurés, jusque dans la fureur et la douleur physique les plus violemment caractérisées. La démarche séduisante, navigante et balancée « en huit » des femmes à la parade, ornées d'étoffes bouffantes et luxueuses, leur défaite peureuse et fuyante lors de l'échauffourée, leur retour furtif et curieux lors de l'épilogue au calme; parmi tout cela leurs masques impassibles sous les savantes, massives et sombres, coiffures, leurs masques impassibles, où ne paraît au fond qu'une immense et mélancolique contrainte et, en surface, que la peinture des produits d'artifice... Telles sont mesdames Zagué Ueno, Momoyo Chigusa, et, face d'un pathétique caractérisé, Mme Tsuyako Misono.

Il y a, en coulisse, une musique à claquettes, à souffle, à corde et à batterie, à l'effet si loin de ceux que nos musiciens tirent de ces éléments! Imitation stylisée des bruits de la nature, ou accompagnement sec, aigu et subtil d'un aspect psychologique serré. Les sons interviennent principalement aux moments de la concentration des sentiments, ou de la passion. Ils ont parfois une douce aigreur triste, en opposition et en présage au cours d'un passage pourtant riant; parfois une gaie roulade de rossignol traverse une scène de douleur intime la plus sévère. Un fin grésillement ténu accompagne le long regard d'un maître armurier parcourant la qualité et la trempe d'une lame... Toujours l'intervention des sons est surprenante, et quintuple quelque particulière émotion proposée.

J'ai dit que le spectacle commence (peut-être selon une logique réfléchie ou instinctive de directeur de la troupe) par un spectacle chez les femmes, au quartier réservé à l'amour. C'est toujours à ce point, à cette base qu'il faut fouiller les caractères particuliers comme les caractères des races.

Toujours les Closeries ou Maisons de Thé du Japon ont été le refuge des plaisirs subtils. La grâce, les chansons, le goût de la musique y sont choses accoutumées.

Toutes les femmes touchent le *Shamisen*, sorte de long et léger instrument à trois cordes, assez peu tendues, sur lesquelles la main nonchalante promène un plectre largement

évasé. Le manche, partant d'une boite fragile, se termine en une tête piquée de trois chevilles qui rappellent assez bien, en raccourci, le décor des peignes dans les chevelures. Les notes, les accords de cet instrument frémissent en un bruit touchant et triste où l'on entend passer un vol lent d'oiseaux, parmi des zonzonnements d'insectes, des bourdonnements d'abeilles... Accompagnement, plein de fraîcheur et d'amertume exquise, aux chansons d'espoirs et de déceptions qui sont familières aux femmes galantes (2).

Le Shamisen est, au Japon, la mandoline de l'Italie, la guitare de l'Espagne.

Les closeries sont là-bas l'opposé des maisons closes d'Occident. Les recherches délicates y vivent, alors qu'ici le cynisme y a son établissement principal.

Le patronage, la tradition y sont respectés et transmis. L'amour y est un art raffiné, dont la culture est, pour les femmes, une journalière obédience.

Sous leur apparente dépendance, les courtisanes japonaises sont-elles sans défense, sans fourberie, sans venin? C'est peu probable. Elles participent seulement, dans leur département fleuri, de ce qui caractérise généralement le Japon : la placidité inexpressive de surface en opposition avec le nerveux et vigoureux travail intestin. Ainsi distinguons-nous chez ces acteurs chargés, en somme, de mettre *tout de même* les sentiments et les passions à l'optique grossissante, obligée du théâtre, la sorte de douloureuse métamorphose du papillon qui doit sortir de sa chrysalide, un lent et long frémissement tragique parmi lequel la violence du fond tâche, tout en serrant son frein, à percer la dure écorce de l'impassibilité traditionnelle.

ANDRÉ ROUVEYRE.

(2) La traduction de ces gracieuses et plaintives *Chansons des Geishas* nous a été donnée par MM. Steinilber-Oberlin et Hidetaké-Iwamura (Crès, 1926).

HISTOIRE

Benedetto Croce : *Histoire de l'Italie contemporaine* (1871-1915). Traduction française de Henri Bédarida. Payot. — Mémento.

De M. Benedetto Croce, je lus, pendant la guerre, quelques lignes d'une verdeur merveilleuse. C'était là une bonne fortune assez rare à cette époque d'abêtissante déclamation. Précédemment, j'avais connu, du même, par un article d'Edouard Rod sur l'Histoire romaine de Guglielmo Ferrero, son livre : *Matérialisme historique et économie marxiste.* Je savais aussi qu'il avait écrit sur Vico, sur Hegel; depuis, j'ai toujours désiré me familiariser avec son œuvre, qui est d'envergure, Historiographie, Esthétique, Philosophie, etc.

C'est donc avec un vif intérêt que j'ouvre le nouvel ouvrage de l'écrivain napolitain, l'Histoire de l'Italie contemporaine (1871-1915). La table des matières offre, dès l'abord, des titres parfaitement suggestifs de l'éclairage mental si personnel à ce penseur, par exemple ceux-ci : « Les polémiques d'ordre politique dans l'Italie d'après 1870 et la réalité historique », « La vie politique et morale », « La pensée et l'idéal », « Reprise et transformation de l'idéal », « Floraison d'idées. Inquiétude spirituelle », etc.

Profondément psychologique, et cohérente ainsi, la tendance dominante de M. Benedetto Croce, comme historien, est de ramener les événements à leurs « sources intérieures ». Il a de la sorte fait porter une analyse aiguë et en même temps conciliatrice sur la partie la moins synthétique de l'Histoire italienne (bien que l'unité fût alors, en apparence, un fait accompli), la partie contemporaine immédiatement postérieure à la période classique du *Risorgimento.*

La réalité historique, si intéressante à connaître quand il s'agit d'un nouvel Etat unitaire alors engagé dans les difficultés, dans « les ombres et les faux reflets », d'une rude pratique terre à terre et aussi incertaine qu'elle était âpre, cette réalité, sous la profonde analyse de M. B. Croce, à qui se découvre partout, dans les contraires, une commune mesure de vie et de force, se manifeste avec des caractères propres à inspirer un industrieux optimisme.

La chute mémorable de la vieille Droite parlementaire en

1876, l'avènement de la Gauche, événements politiques réputés bouleversants en leur temps, n'ont jamais déconcerté l'historien que voici, qui se refuse, au milieu de ces circonstances, à toute constatation d'une solution de continuité quelconque. Pour lui, ce sont deux faits liés entre eux et presque interchangeables. « Il n'est pas permis (p. 30) d'en faire deux mythes, deux âmes distinctes, ni de les matérialiser en deux programmes, de tous points différents et opposés... » Il ne fallait voir là que « le signe des efforts d'adaptation constants dans toute œuvre humaine et tout particulièrement dans la conduite toujours compliquée d'un grand pays... L'allure normale de l'activité diverse des Italiens » en était peu troublée. Et ceci encore : l'Italie, parvenue à Rome capitale, y fit, après 1870, « la traduction en prose de la poésie du *Risorgimento*, mais la traduction fidèle... »

C'est dans cet esprit que M. B. Croce a étudié l'organisation unitaire de l'Italie (notamment dans les chapitres II et III : Organisation de l'Etat et mise en train de l'économie nationale, 1871-1887; La vie politique et morale). Sans éviter de noter certains côtés gênants, il fait valoir l'Unité en un tableau plein de souplesse et d'assurance, où l'esprit d'une époque se surprend dans des détails d'ordre psychologico-pittoresque. Peut-être voudrait-on, ici, des exposés plus méthodiques, fût-ce d'une solidité plus terne même, par exemple en ce qui concerne la part de la bourgeoisie italienne dans l'unification. C'est du moins une impression, et je peux me tromper. On trouve des renseignements frappants. D'une façon générale, M. B. Croce ne saurait écrire, sur la formation de l'Unité ialienne, que des pages substantielles, tout en étant sensiblement plus optimiste que d'autres historiens, je crois.

La période qui suivit la date de 1870 n'en fut pas moins ingrate. Il y eut alors et longtemps un pessimisme italien. Le « panmuflisme » envahissait l'Europe et il n'épargna pas l'Italie. M. B. Croce le sait bien. Mais il voit de haut et au large. Cherchant à s'expliquer cette amertume qui se glissait dans la réussite de l'Italie une, il cite ces paroles de Francisco de Sanctis : « Il semblait que l'Italie une fois formée, tout se fût déformé du monde intellectuel et politique d'où elle était

née. » Tout s'en déformait, de ce monde natal, en Europe et en elle-même. En Europe. Le phénomène n'était pas spécifiquement italien, mais européen. « Plutôt que de décadence, dit M. B. Croce, il faudrait ici parler de « crise », et d'une crise générale dans toute l'Europe. » Cette vue nous vaut de belles pages de psychologie historique sur certaine dure et surtout pédantesque mentalité de « struggle for life » et sur sa contagion. C'est le moment où Bismarck disait de l'Italie : « Cette jeune et inquiète nation... » La jeune nation fixa, ou crut fixer, sa pensée « inquiète » en accédant à la Triplice. « Mais, rappelle M. B. Croce, il serait injuste... de dire que l'Italie ait dès lors renoncé au rôle (libéral) qu'elle jouait dans la politique des nationalités. C'est l'Europe qui avait abandonné cette politique... »

M. B. Croce a noté les façons de penser étroites et spécialisées qui, parmi la déroute générale du vieux libéralisme romantique plus ou moins lié en Italie à l'idéal du *Risorgimento*, se formèrent sous le nom de Positivisme. Ce Positivisme, que je connais au moins, grâce à ces chroniques, par son aboutissement historiographique, je ne le goûte pas considérablement non plus, sans me dissimuler, d'ailleurs, tout ce que l'ancien système avait de peu savant et d'insuffisamment rigoureux. Mais le scientisme nouveau a signifié un appauvrissement de la vitalité, desséchée par lui. Je noterai seulement, comme un fait caractéristique entre tous et en connexion avec beaucoup d'autres faits, la rupture qui, en Italie comme chez nous et ailleurs, se produisit entre l'historiographie et les « problèmes pratiques » que sa force vitale, si peu qu'elle fût munie de lumières philologiques, avait jusqu'alors « rejoints » :

Elle se détacha de ces sujets et des sujets semblables. Et qui pis est, elle se détacha de la vie. Elle devint la chose des érudits et des philologues, et le public s'écarta d'elle et ne voulut plus en entendre parler. L'histoire devint une contribution académique, une transcription de documents d'archives, une monographie à présenter aux concours pour les chaires d'université ou de lycée...

Eh! bien, je les trouve vengeresses, ces lignes! Car il est profondément regrettable que les historiens dédaignent de se faire lire, ou en soient empêchés par les méthodes accréditées.

Qu'une nation ne s'intéresse plus à son histoire, devenue impossible à lire par suite de l'extrême dispersion des sujets, conséquence, non point tant de l'abus documentaire (il n'y aura jamais trop de documents) que de la mise en œuvre abstraite, inerte, des documents, c'est là une pernicieuse, une périlleuse chose. J'ai pu éprouver dans ces chroniques, depuis tant d'années que je les écris, combien le sens historique était compromis par le spécialisme, qui devrait vivifier, cependant, et qui pourtant dessèche, flétrit, paralyse, pour être devenu son but à lui-même. Contre un tel spécialisme, le sens historique, près d'être étouffé, demande une sauvegarde; et elle consiste, cette sauvegarde, en une réintégration de la sensibilité dans l'historiographie. Ouvrez les fenêtres!

C'est comme l'irruption d'un flot de cette sensibilité que M. Benedetto Croce, et avec lui beaucoup, en Italie, ressentirent, dans l'atmosphère raréfiée où ils se trouvaient, quand, avec le marxisme, — *mutatis mutandis,* — introduit par Labriola entre autres, se répandit la théorie du matérialisme historique. L'impression, en Italie, chez les historiens, les écrivains, certains professeurs d'université, et dans l'élite de la jeune génération, fut profonde, très particulière, eut des caractères qu'on ne vit que là. Les pages que M. B. Croce consacre à cette révolution idéologique (dont il a parlé aussi dans d'autres ouvrages) sont du plus haut intérêt (1). Dans un raccourci énorme, dans une formule violemment strapassée qui est une trouvaille, l'auteur résume ainsi cette « transformation de l'idéal » (d'un idéal que les stériles méthodes de l'époque précédente avaient quelque peu flétri) : « Avec le marxisme, dit-il, c'était Machiavel qui revenait en Italie. » On touchait ici à des choses d'une réalité aiguë, à la matière sociale même dans ce qu'elle a de plus cru; on éventrait les abstractions comme on ouvre un cadavre, et la purulence qu'elles abritaient, tirée au jour, prouvait qu'il fallait chercher ailleurs les idées pratiques, « les idées ne se conservant pas autrement que comme travail de la pensée et de la volonté des hommes et ne se réalisant pas autrement que par l'effort des bras. » Comme le réalisme du grand Florentin, ce matérialisme, où une historiographie de-

(1) Consulter, dans *Histoire et Historiens depuis cinquante ans,* t. I, l'article de M. Georges Bourgin, traducteur et commentateur du maître.

venue exsangue retrouvait vie et couleurs, portait sur des choses tellement concrètes que leur vérité n'allait pas sans brutalité, de même que la vérité absolue discernée par la clairvoyance de Machiavel n'a pu aller sans scandale.

Assurément, pour ce qui est de ce matérialisme historique, on pouvait trouver regrettable que l'esprit humain fût « réduit à l'état d'un esprit économique ou à l'activité productrice des biens que l'on appelle matériels. » Mais si le contenu économique était la substance indestructible des Sociétés? En tout cas, il est un contenu de l'*Idée;* il n'est pas un obstacle à une intelligence idéaliste de l'Histoire, — si M. B. Croce, qui a démêlé ce que l'on peut conserver de Hegel, a raison de considérer que « l'activité, la finalité interne, l'esprit l'emportaient sur la passivité, la causalité, la nature, et redevenaient le centre de la réalité qui... se révélait dans les faits comme idéaliste » (p. 172).

L'historiographie italienne a puisé largement dans le « matériel » nouveau du marxisme et le socialisme a pénétré dans les universités de la Péninsule. Au demeurant, le marxisme italien n'exista guère comme ferment politique. Sous ce rapport, les « purs » le trouvaient impropre. L'Internationale, Bakounine aussi plus que Karl Marx, pratiquèrent une propagande directe, mais qu'il ne faut pas non plus exagérer. En Italie comme dans les autres pays, le socialisme, considéré en dehors du point de vue doctrinal, fut un produit local et spontané, dans les classes ouvrières, du développement et des vicissitudes économiques propres à l'Italie. Tout le côté extrémiste, l'anarchisme, l'anti-légalité, le « grand soir » furent plus ou moins des importations; et en 1892, le Congrès de Gênes accomplit la séparation d'avec ces éléments violents, eschatologiques. Après les troubles de Milan et l'assassinat du roi Humbert par un anarchiste venu d'Amérique, les chefs du socialisme italien opérèrent une révision libéraliste de leur politique. Ils achevèrent leur conversion en rejetant le marxisme lui-même, ce qui, dit assez ironiquement M. Croce, était « déclarer la dissolution du socialisme. »

Les événements de 1914 les trouvèrent anti-militaristes, ce qu'ils avaient été précédemment, lors de la guerre de Lybie. Mais anti-militaristes, ils le furent, moins par esprit et tem-

pérament de parti, que par manque de préparation à des extrémités auxquelles ils n'avaient pas cru. Ils ne bougèrent donc pas en Italie non plus. Les nationalistes marquèrent, mais en sens inverse, dans le sens de la guerre, la violence qui semblait plutôt le propre du tempérament socialiste. En France, de même, Barrès et Maurras, dont B. Croce évoque les noms en cette occasion, avaient bien plus de répugnance pour les libéraux que, par exemple, pour Georges Sorel, l'ami des marxistes italiens. D'Annunzio regagna l'Italie, où l'appelait une tâche belliqueuse, vers le même temps où Barrès commençait à écrire ses articles de l'*Echo de Paris*. Quant aux libéraux italiens, si peu qu'ils s'entendissent avec les nationalistes, l'intervention fut leur œuvre, du moins officiellement. Et le livre s'achève sur le tableau de ces trois partis, socialistes, nationalistes, libéraux, observés en un moment décisif, dégageant et complétant de la sorte les éléments caractéristiques de l'historiographie italienne, à une date mémorable, 1915, au delà de laquelle M. B. Croce semble ne pas vouloir aventurer son regard, qui est cependant perçant.

Je n'irai pas plus loin que lui. Résumant mes impressions de lecture, je me risquerai seulement à observer, sous mon unique responsabilité, que, depuis le *Risorgimento*, l'Italie a toujours paru pressée d'aller de l'avant. M. Benedetto Croce, après l'y avoir encouragée, en bon et grand Italien, par son optimisme, dans son livre, clôt brusquement ce livre. Ce qui se passe maintenant « dépasse peut-être encore tous les historiens », dit-il. Et l'Italie continue de se jeter en avant. Elle est plus que jamais futuriste. De toutes les nations, peut-être, elle est celle qui s'attarde le moins volontiers à son passé. Est-ce timidité rétrospective, est-ce force? Les deux à la fois. A l'heure qu'il est, le train des choses italiennes apparaît comme une *fuite en avant* avec l'arche de la réaction, où de vieux principes, — Autorité, Notion substantielle et imprescriptible de l'Etat, Réalisme pondérateur des confusions de la Démocratie, — deviendront, l'on doit l'espérer, des principes d'avenir.

Mémento. — *Revue historique* (novembre-décembre 1929). Maurice Goguel : *Jésus et le messianisme politique. Examen de la théorie de M. Robert Eisler.* (M. Goguel, en une longue étude, examine

et réfute l'œuvre énorme consacrée par M. Eisler aux origines du Christianisme, et telle, dit M. Goguel, que si la thèse d'Eisler était exacte, il faudrait considérer son auteur « comme l'auteur de la plus formidable révolution qu'une discipline historique ait jamais subie... » Cette nouvelle conception de l'Histoire de Jésus, dont on remarquera le caractère historique très accusé, s'appuie, en partie, sur le texte des fragments de la version slave de la *Guerre juive* de Josèphe. La conclusion de M. Goguel, historiciste lui-même, d'ailleurs, est nettement négative. M. Salomon Reinach, par contre, entre autres savants, adhère à la théorie nouvelle de M. Robert Eisler). — Paul Raveau : *La crise des prix au XVI*e *siècle en Poitou* (*suite et fin*). (Règnes de Charles IX, Henri III, Henri IV. La Ligue. Fin de la Crise. Intérêt quasi-actuel. Voir notre précédent compte rendu). — G. Contenau : *Les tombes royales d'Our et l'histoire.* (Critique de l'ouvrage de M. L. Woolley : *The Sumerians*. Inconnu il y a cinquante ans, ce peuple se révèle « le grand facteur de la civilisation de l'Asie occidentale ». Les plus anciennes de ces tombes royales dont M. Woolley a dirigé les fouilles, qui ont fourni la base nouvelle de son œuvre, dateraient de 3200 à 3150.) — Ladislas Konopczynski : *Le problème baltique dans l'histoire moderne.* (Cette étude fut une des « Communications » faites au VIe Congrès international des sciences historiques à Oslo, août 1928. Nous avons parlé ici même, en son temps, de ce Congrès. M. Konopczynski apprit à ses collègues d'agréables choses, déduites de son érudit exposé. Ainsi, la conception du *dominium maris Baltici* est enfouie aux archives; le principe de la Baltique aux plus forts a subi le même sort. « Ont triomphé les idées appelées aujourd'hui wilsoniennes, mais qui répondent en somme à celles que professait la Pologne, le seul grand Etat dépossédé jadis de son littoral... » Très édifiant! Puisse-t-il en être de même dans la Méditerranée!) Bulletin historique : *Les Etudes historiques et l'Orientalisme*, 1925-1929, par René Grousset. *Histoire des Pays-Bas*, 1926-1928, par H.-J. Smit. Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes historiques (octobre-décembre 1929). A.-E. Sayous : *Le commerce de Marseille avec la Syrie au milieu du XII*e *siècle.* (L'auteur utilise, avec une méthode peu usitée avant lui, l'ouvrage capital de Louis Blancard : « Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge ». — Commandant de La Roche : *Les Académies militaires sous l'Ancien Régime* (d'après des documents inédits). — Maurice Montigny : *Jean-Jacques Rousseau, secrétaire d'ambassade.* (Ou plus exactement secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise, et qui s'était intéressé à lui, durant le deuxième séjour de l'écrivain à Paris.

Après une étude des incidents qui marquèrent le séjour de J.-J. Rousseau à Venise et à l'issue desquels il fut congédié, M. Montigny conclut que l'ambassadeur était bien à peu près l'homme violent qu'on a dit; mais il croit pouvoir suggérer, d'après un rapprochement de dates, que Rousseau fut chassé, non pas pour incompatibilité d'humeur, mais pour faute grave dans le service : il aurait fait de la contrebande). — Chanoine Uzureau : *La Guerre de Vendée* (1795). (On sait l'autorité toute particulière de M. Uzureau en fait d'histoire des choses angevines). — Critique et Bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes (septembre, octobre et novembre 1929). R. Warwick Bond : *Le manuscrit original sur l'arrestation du Duc d'Enghien.* (Œuvre du marquis de Bonnay, qui utilise surtout le témoignage de Canonne, domestique dévoué du Duc. La Revue a inséré la reproduction d'une copie du texte original). — *Id.* (déc. 1929). Joseph Durieux : *Vieux rubans, vieilles croix; Légionnaires d'honneur de 1808.* (On mentionne quelques-uns des titulaires, décorés durant le voyage de Bayonne). — O. Hollander : *Le drapeau de l'Ecole Impériale Militaire en 1805 et en 1809.* (Planche hors texte. La partie iconographique de la Revue de M. Edouard Drault est fort soignée). — Maria dell'Isola : *A Napoléon Ier, les Juifs reconnaissants.* (On sait que Napoléon confirma et développa la Législation de la Révolution sur les Juifs.) Dans les quatre numéros : *Lectures Napoléoniennes.*

Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale (octobre 1929). Félix Debyser : *Le Gouvernement britannique et la question du service militaire obligatoire.* — Général Descoins : *Six mois d'histoire de l'Albanie* (novembre 1916-mai 1917). [Premier article]. — *Id.* (janvier 1930) : Pierre Calmettes : Les timbres-poste et l'Histoire de la Guerre. — Général Descoins : *Six mois d'histoire de l'Albanie (fin).* — Georges Clemenceau. Essai bibliographique. Dans les deux numéros : *Documents et Bibliographie.*

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Hommage à Charles Henry. — Les rayons mitogénétiques. — E. Rignano. — Discussions sur le vitalisme et le mécanisme.

J'ai toujours eu beaucoup de sympathie et d'admiration pour Charles Henry, savant indépendant et à l'esprit très original; il n'avait pas deux défauts assez fréquents chez les hommes de science d'aujourd'hui : l'arrivisme et la spécialisation à outrance. Charles Henry eut beaucoup d'amis d'ail-

leurs parmi les scientifiques, les artistes, les écrivains. Il suffit pour s'en convaincre de lire le dernier fascicule des *Cahiers de l'Etoile,* intitulé **Hommage à Charles Henry,** et auquel ont collaboré Paul Valéry, Fernand Divoire, Gustave Kahn, Paul Signac, Victor Delfino, et bien d'autres. Delfino a donné un tableau impressionnant de l'œuvre scientifique très variée de Charles Henry, qui ne manque pas de vues géniales, mais souvent obscures. Les artistes, eux, parlent de son pouvoir de séduction.

Gustave Kahn nous le montre à dix-neuf ans, sortant de la Bibliothèque de l'Institut :

Il était long, maigre, blond avec d'extraordinaires yeux bleus de lac de montagne, vêtu de noir, coiffé du haut de forme... « Quel Vélasquez ! » disait en l'apercevant pour la première fois le sculpteur Carriès. Rien d'extraordinaire à ce qu'une goutte de sang espagnol, chez ce Franc-Comtois, ne soit venue de la belle source. Il évoquait les infants blonds, mais avec une image de souple vigueur et de clarté dans les yeux.

A la lecture des quelques pages de souvenirs personnels écrites par Juliette Roche, on ne peut se défendre d'une émotion.

« Il faut, disait Charles Henry, vivre tout seul, ou avec ses ennemis... » En désaccord foncier et chaque jour plus visible avec les tendances qui l'environnaient, complètement inconnu de la masse, plus que discuté dans le monde des savants, tenu en méfiance, détesté, combattu ouvertement ou sournoisement par la grande majorité de ses confrères il a rencontré toutes les hostilités, toutes les injustices, toutes les incompréhensions.

« La mort, dit Charles Henry déjà très malade, n'est qu'un phénomène physico-chimique sans aucune importance : c'est seulement après ma mort que je commencerai à m'amuser sérieusement. » Vers la fin de sa vie, ce disciple de Claude Bernard se retournait avec éclat contre le matérialisme scientifique et le combattait avec ses propres armes. Il pensait pouvoir donner des preuves expérimentales de notre immortalité.

Ses recherches sur les « résonateurs biologiques », sa théorie du psychone, ont fourni aux vitalistes maints argu-

ments. Le docteur Lutembacher de déclarer : « Demain, le finalisme reprendra son évidence. L'activité créatrice ne fera plus de doute ». M. L. Genevois, qui professe la chimie à la faculté des Sciences de Bordeaux, n'est pas loin de croire à une force vitale : les rayons mitogénétiques viendraient à l'appui de la « géniale intuition de Charles Henry ».

Les *Cahiers de l'Etoile*, revue née en janvier 1928, s'était déjà signalée par des initiatives heureuses; elle vient de faire une œuvre de justice en rendant hommage à Charles Henry. Peut-être reprendra-t-elle un jour la question du vitalisme, mais ce n'est pas encore sur les rayons mitogénétiques que pourront compter les partisans de celui-ci.

§

En 1923, un savant russe fort estimé, Gurwitsch, a fait paraître dans une importante revue allemande un mémoire sensationnel : les êtres vivants émettraient des radiations susceptibles d'aller à distance influencer d'autres êtres vivants. D'une façon générale, chez les plantes et les animaux, les centres de croissance, de division cellulaire (ou mitoses) seraient des centres d'induction, d'émission de « rayons mitogénétiques ». Mme Lydia Gurwitsch a montré, par exemple, qu'à la pointe d'une racine se trouve un tel centre; en disposant à une petite distance une autre racine, on constate que du côté irradié il se produit, par une sorte d'induction, une véritable épidémie de mitoses. L'effet se fait sentir encore à 38 millimètres; quand on interpose entre les deux racines une lame de quartz, l'induction s'observe encore à travers le quartz. D'après Gurwitsch, la division cellulaire ou mitose est déclanchée par un excitant spécifique; cet excitant serait de nature vibratoire, se transmettrait en ligne droite et subirait des réflexions sur les corps qui s'opposent à sa propagation; il s'agirait en somme de rayons, qu'on a essayé d'identifier aux rayons ultra-violets.

Des têtards, en voie de croissance, émettraient également des rayons mitogénétiques. Entre deux cultures de Levures, de Protozoaires, on pourrait observer des effets d'induction mutuelle. D'après Gurwitsch (1929) dont les recherches ont été confirmées par J. et M. Magrou, N. Wagner, Siebert, Baron,

Reiter et Gabor... (mais combattues aussi par d'autres), l'effet mitogénétique serait un phénomène universel.

Les expériences de M. et Mme Magrou sont particulièrement curieuses. Le *Bacterium tumefaciens,* agent du cancer des plantes, peut agir à distance sur des cellules et en provoquer la prolifération. On place des œufs d'Oursin en voie de développement dans une petite boîte de quartz dont le couvercle est scellé à la paraffine, et on la dispose au-dessus d'une culture de *tumefaciens;* on obtient des larves d'Oursin anormales, avec tissus hypertrophiés. Tout se passe comme s'il y avait une sorte de contagion à travers un paroi solide. M. Magrou ne se prononce pas d'ailleurs sur la nature de l'énergie qui se propage à travers le quartz.

Mais voici où deviennent intéressantes les expériences de M. et Mme Magrou, en ce qui concerne la question du vitalisme. On peut remplacer les micro-organismes inducteurs par une simple solution de sucre (glucose) additionné d'un réactif oxydant; on observe, à travers le quartz, exactement les mêmes effets. S'il y a des rayons mitogénétiques, ceux-ci peuvent donc naître *en dehors des êtres vivants,* résulter de simples interactions chimiques.

Déjà Siebert avait montré que les réactions d'oxydation agissent à distance sur des Levures en favorisant leur multiplication; d'après Popoff, le pouvoir mitogénétique d'un muscle qui se contracte serait dû simplement à l'oxydation du sucre contenu dans cet organe; enfin Téchoueyres, de Reims, a montré que l'hypochlorite de soude (eau de Javel) tue des Bacilles au travers d'un tube de quartz.

On voit, d'après cela, que les vitalistes n'ont plus guère intérêt à chercher dans la mitogénèse un argument en faveur de leur thèse. Les effets mitogénétiques peuvent être produits par le simple jeu des forces physico-chimiques; il ne peut être question ici de « force vitale ». En 1770, Spallanzani a ramené la digestion à des phénomènes chimiques; Lavoisier a montré que la respiration est une simple combustion; J. Loeb a remplacé l'action de l'élément mâle sur l'œuf par des agents physiques et chimiques (parthénogénèse expérimentale).

Les vitalistes ne sont pas au bout de leurs déceptions.

§

Un vitaliste convaincu, le professeur **E. Rignano**, vient de mourir à Milan. Les explications qu'il a données pour démontrer la conformité au but des phénomènes de la vie s'étendent de l'étude de l'assimilation et du métabolisme, de l'orthogénèse, des réactions des organismes inférieurs, jusqu'aux phénomènes psychiques et aux tendances sociales et morales. Rignano se range parmi les « vitalistes », et il est très sévère pour les « mécanistes ». Mais Rignano, qui dirigeait d'une façon remarquable la revue *Scientia*, ne redoutait pas la contradiction, il la provoquait même; il invitait les mécanistes à discuter dans sa Revue, il leur répondait. C'est ainsi qu'une polémique fort intéressante s'est engagée dernièrement entre Plate et Przibram d'une part, et Rignano d'autre part (juillet et novembre 1929).

Plate soutient qu'au fond Rignano n'est qu'un « méchant mécaniste ».

Si les termes *mécanisme* et *vitalisme* désignent de véritables contrastes dans l'explication des phénomènes vitaux, la différence qui les sépare ne peut être que la suivante : les vitalistes défendent un principe métaphysique, tandis que les mécanistes y renoncent et se tirent d'affaire au moyen d'énergie, c'est-à-dire de concepts des sciences naturelles.

La vieille querelle du mécanisme et du vitalisme provient, selon lui, de l'opposition de deux conceptions incommensurables, l'une métaphysique et suprasensible, l'autre physique et sensible.

Plus loin, Plate cherche à montrer que la doctrine de Rignano de « l'aspect final de tous les phénomènes de la vie » est « une gracieuse chimère en contraste brutal avec la réalité ». Que l'organisme réagisse sans souci du but lorsqu'il est ébranlé par une excitation quelconque, cela n'est pas douteux. Les généticiens s'en aperçoivent chaque jour : le laboratoire de Morgan est une véritable infirmerie; auprès de dommages morphologiques, on en voit beaucoup de physiologiques (stérilité, faiblesse corporelle générale). Rignano, ajoute Plate, ne semble jamais avoir entendu parler de facteurs de léthalité,

qui atteignent les êtres en train de varier, sinon il ne parlerait pas «de la force curative de la nature en face de chaque malade ». Les dispositions mortelles s'héritent aussi bien que les dispositions utiles.

Przibram (de Vienne), lui, soutient que si la biologie n'est pas encore susceptible du degré d' « exactitude » que présentent les sciences physico-chimiques, la cause en est uniquement la complexité plus grande des phénomènes de la vie, mais non pas une différence essentielle entre eux. Rignano n'admet pas cela. Il conclut, et c'est là en quelque sorte son testament intellectuel :

Nier cette différence fondamentale entre les phénomènes de la vie et ceux du monde inorganique, admettre par conséquent que les méthodes de recherche qui sont bonnes pour ce dernier doivent, d'elles-mêmes, être bonnes pour celui-là, telle est la raison première et la plus fondamentale de l' « impasse » dans laquelle se trouve aujourd'hui la biologie; car ce serait en vérité une erreur de croire que cette science est aujourd'hui en brillant progrès simplement parce qu'elle accumule pêle-mêle fait par fait, qu'aucune théorie « mécaniste » ne réussit à réunir en un tout coordonné et organique, ni tente même de le faire.

Rignano est mort profondément persuadé du grand dommage apporté au progrès des sciences biologiques par la « mode » actuelle, « toujours plus intransigeante et plus excessive », d'investigation purement physico-chimique.

GEORGES BOHN.

GEOGRAPHIE

M. Clément Vautel voudrait supprimer l'enseignement de la géographie (*Journal*, 11 avril 1930). — L. Mirot : *Manuel de géographie historique de la France*, 1 vol. in-8°, 43 cartes hors-texte, Paris, Auguste Picard, 1930. — Divers : la *Roumanie agricole*, 1 vol. in-8° (XIVe Congrès international d'agriculture), Bucarest, 1929; George Oprescu, *Peasant art in Roumania* (numéro spécial du *Studio*), 1 vol. in-8°, 44, Leicester square, Londres, 1929; *Rumania* (numéro spécial du *Manchester Guardian*, 28 nov. 1929. — Mémento.

A propos du surmenage scolaire, — encore un de ces *bobards* qui font hausser les épaules à tous les gens bien informés, — M. Clément Vautel, esprit fertile en ressources,

suggère un remède. Ce serait la suppression de l'enseignement de la géographie (film quotidien du **Journal,** 11 avril 1930).

Les pantalonnades de M. Vautel sont souvent drôles. Elles sont parfois d'une remarquable platitude. Toujours elles abondent en jeux de mots et en à-peu-près, qui doivent faire de M. Vautel l'auteur favori du public des mots croisés. Il n'y a point de mal, certainement, à écrire de cette manière-là.

Mais, quand on prétend, — et certes, M. Vautel le prétend, — discuter sérieusement à propos de choses sérieuses, il faut laisser les pirouettes de côté. M. Vautel l'a senti cette fois, car, au sujet de la géographie, il renonce à ses passe-temps ordinaires. Il donne des raisons.

Que sont ces raisons et que valent-elles?

D'abord, dit M. Vautel, tout le monde ignore la géographie : Anglais, Espagnols, Brésiliens et *tutti quanti,* tout comme nous. Si c'était vrai, ce ne serait pas un motif suffisant. L'ignorance des autres ne serait point une excuse pour notre propre ignorance. Mais, j'ai le regret de le dire à M. Vautel, cela n'est pas vrai. S'il prenait la peine de causer avec des étrangers instruits, il s'en rendrait compte. Chez tous les grands peuples étrangers, l'enseignement de la géographie tient une place fort honorable, et souvent bien plus large que chez nous.

M. Vautel fait ensuite demi-tour. Il ne nie pas l'utilité et l'intérêt de la géographie. Il se plaint seulement de la voir mal enseignée en France. Il donne comme exemples les affluents du Guadalquivir et les sous-préfectures françaises, fastidieuse nomenclature dont nous chargeons, paraît-il, la mémoire de nos élèves.

Je puis affirmer à M. Vautel qu'en dehors de quelques spécialistes des choses d'Espagne, tous les professeurs de géographie ignorent les noms des affluents du Guadalquivir, sauf le Génil parce que celui-ci passe à Grenade, localité d'un certain renom. A plus forte raison les professeurs n'apprennent-ils point ces noms à leurs élèves. Bien heureux quand les élèves savent à peu près ce qu'est le Guadalquivir et dans quel pays il coule. Quant aux sous-préfectures, nous n'avons pas attendu, pour les supprimer dans l'enseignement, la réforme administrative avortée de M. Poincaré. Voilà bien cinquante ans que

les écoliers ne sont plus astreints à charger leur mémoire des noms de Marvéjols et de Ribérac.

La géographie à enseigner, dit M. Vautel, doit être une description et un recueil d'images. Il a raison. S'il avait consenti à feuilleter un manuel quelconque, il aurait vu que notre enseignement essaie de réaliser ce programme, tant par le texte que par l'illustration. Cet enseignement s'est fait concret, attrayant et vivant; il est devenu évocateur et animateur au plus haut point.

En fait, M. Vautel ne sait pas bien de quoi il parle. Il faut l'excuser. Quand on est obligé de noircir, tous les jours que Dieu fait, une colonne de papier-journal, il serait convenable, pour s'en acquitter comme il faudrait, d'avoir en réserve pour chaque matin un sujet nouveau, actuel, juste et bien étudié. Chose impossible. Une idée neuve par jour, c'est demander au cerveau humain au moins trois cents efforts exagérés par an. A défaut d'idées, on fait des cabrioles, ou on se trompe. Tel est l'inévitable sort des journalistes comme M. Vautel. Quelles que soient les compensations pécuniaires, il n'est pas de destinée pire que celle de ces forçats.

§

J'avoue que M. Vautel serait fondé à ne voir dans la géographie que des « écorces de la plus repoussante aridité », comme eût dit Saint-Simon, s'il lisait le **Manuel de géographie historique de la France** de M. Léon Mirot. Une suite de faits, de nomenclatures, de listes et de démarcations! Pas autre chose. Ce volume prétend retracer la formation de l'unité française au moyen de la juxtaposition des cartes politiques, vraies ou supposées, qui se sont succédé depuis vingt siècles sur le territoire de la vieille Gaule; puis, quand l'unité monarchique est accomplie, l'auteur nous donne les tableaux des divisions administratives, militaires, judiciaires, universitaires et ecclésiastiques qui furent ou qui sont celles de la France de l'ancien régime et de la France moderne. Je ne nie point l'utilité d'un tel répertoire. On peut avoir besoin de se référer aux renseignements qu'il contient. Mais son utilité est du même ordre que celle du Dictionnaire Larousse. Elle n'a rien à voir avec la science : toute science, la nôtre comme

les autres, supposant au moins quelques tentatives pour voir et pour expliquer l'enchaînement des phénomènes. Il me semble qu'une géographie historique de la France serait singulièrement attrayante et féconde, si, en partant de la *civitas* gauloise, puisque nous ne pouvons remonter plus haut, elle essayait de retrouver les causes et la nature des agglomérations et des émiettements successifs du territoire français, tantôt éparpillé dans la poussière des *pays* ou dans une poussière moindre encore, tantôt divisé en grands agrégats d'une nature plus ou moins éphémère, tantôt, comme aujourd'hui, réuni en un faisceau résistant et dur comme l'acier, malgré quelques sournoises tentatives de dislocation nouvelle. Etudier ce tableau aux apparences changeantes sur un fond immuable, celui des conditions de milieu physique (*the environment*, disent les Anglo-Saxons), chercher le lien, si difficile à saisir, entre le stable et l'instable, voilà l'objet que devrait se proposer une géographie historique de la France. Cet objet semble avoir totalement échappé à M. Léon Mirot.

§

C'est une vraie charte d'affranchissement pour les peuples esclaves de l'Europe qui fut signée à Versailles en 1919. Le vieux Clemenceau, sous ce rapport-là comme sous tous les autres, avait raison de défendre son œuvre. En ce qui concerne la France, cette œuvre a avorté en grande partie, surtout à cause de la défection de nos alliés anglo-saxons, retournés à leur *traditional policy* de défiance contre nous. Mais pour la libération de la partie de l'Europe autrefois opprimée, l'œuvre de Versailles dure et durera. Les peuples dont l'indépendance fut, par nos sacrifices, si chèrement payée, essaient tous de se montrer dignes de la liberté conquise. Non seulement ils s'organisent selon les tendances modernes du gouvernement populaire, mais ils veulent fonder leur avenir sur le plus précieux gage de stabilité qui existe, la création d'une classe de petits paysans propriétaires. De la Finlande à l'Adriatique s'organise sous nos yeux une nouvelle Europe paysanne. Nulle part cette transformation n'est plus visible et plus complète qu'en Roumanie.

La Roumanie nouvelle veut que le monde sache quelles sont

ses ressources de civilisation matérielle et morale. On peut signaler à ce sujet quelques publications intéressantes, vrais monuments élevés à la gloire du jeune royaume : **la Roumanie agricole,** recueil de savantes études dues à des spécialistes et publiées à l'occasion du Congrès international d'agriculture de 1929; **The peasant art in Roumania,** étude de l'art paysan roumain due à George Oprescu et publiée par le *Studio* de Londres; et enfin, le numéro spécial, **Rumania,** publié à la fin de 1919 par le *Manchester Guardian.*

Qu'il y ait un peu d'optimisme officiel dans ces luxueuses publications, la chose est à peu près certaine; elle est aussi inévitable. Mais l'optimisme est une vertu nécessaire aux jeunes Etats. Il ne faut pas trop leur reprocher de se complaire à l'étalage de ce qu'ils font et de ce qu'ils comptent faire. Quand on a vécu pendant des siècles dans l'air étouffant des dominations étrangères, l'air de la liberté donne une ivresse qui fait voir trop en beau les résultats acquis et dissimule peut-être les difficultés réelles et les déboires de demain. Ce sera notre tâche, à nous vieux amis de la jeune Roumanie, à nous qui l'avons tenue sur les fonts baptismaux de la liberté, de l'avertir quand besoin sera. Elle nous écoutera certainement.

Rien qu'un exemple. *La Roumanie agricole* retrace les bienfaits de la transformation foncière accomplie en 1917 dans l'ancienne Roumanie et étendue après la guerre à toutes les nouvelles provinces du royaume. Certes, ce fut une belle et grande réforme que celle qui fit passer aux mains du paysan roumain la terre qu'il cultivait comme demi-serf depuis des siècles. Autrefois, près de la moitié du sol roumain était fait de grandes propriétés. Aujourd'hui, la petite propriété paysanne doit s'étendre sur près de 90 % du sol cultivable. Mais ce résultat est-il acquis partout? N'y a-t-il pas une résistance des grands propriétaires hongrois de Transylvanie? Et, là où le résultat est acquis, le paysan roumain ne s'est-il pas montré parfois incapable d'en profiter, faute des avances pécuniaires et de l'outillage qui auraient dû accompagner le don de la terre? L'article de la *Roumanie agricole* ne dissimule pas complètement ces difficultés; mais il paraît les traiter comme secondaires, sinon comme négligeables.

L'art paysan de Roumanie présente bien des parties originales et intéressantes, surtout dans les mobiliers ruraux et dans l'ajustement des hommes et des femmes. Comme dans tous les pays d'Orient où se sont développés les arts indigènes, ce sont surtout les tapis et les broderies qui retiennent l'attention. Elles seules suffiraient à témoigner de l'instinct artistique, presque toujours vif, net et sûr, sans surcharges ornementales exagérées, dont les ouvriers d'art roumains savent faire preuve.

MÉMENTO. — Un charmant volume de J. Rouch, *Orages et Tempêtes dans la littérature* (Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1929) pourrait s'intituler : la météorologie des grands écrivains (de Ronsard à Loti), vue par un météorologiste de profession fort amateur des lettres. C'est un peu la confrontation de l'*impression d'ensemble* avec le *chiffre et la mesure*. La vérité scientifique ne peut que gagner à ne pas trop rigoureusement se confiner dans la mesure et dans le chiffre. L'impression d'ensemble ne lui est pas inutile, surtout quand elle vient d'écrivains de génie, qui ont une justesse et une étendue de vision que le commun des hommes ne possède pas. — R. Perret a publié une *Carte géologique au 1/20000 de la vallée de Sales et cirque de Fonts* (Alpes de Savoie), ainsi qu'une *Notice explicative* (Paris, Henry Barrère, 1929) : ce sont de vrais chefs-d'œuvre de précision scientifique et d'exécution cartographique. — Un récent bulletin du *Groupement économique de Basse-Normandie* (juillet-décembre 1929) donne d'intéressants détails sur l'industrie textile de la Ferté-Macé : petit centre vivace que la grande industrie du Nord n'a pas écrasé. Cet exemple n'est pas unique en Normandie, où il y a de curieuses survivances de groupes de petite et moyenne industrie.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS RELIGIEUSES

M.-M. Vaussard : *Le Carmel*, Bernard Grasset. — Comtesse Henri de Boissieu : *Figures de Carmélites en Belgique, au XVII[e] siècle*, Librairie Saint-François, rue Cassette.

Dans la collection *Les Grands Ordres Monastiques*, M. M.-M. Vaussard a publié un petit livre bien fait : **Le Carmel**, que liront certainement avec plaisir tous ceux qui s'intéressent à la vie religieuse contemplative. L'auteur part du Carmel, la Sainte Montagne de l'Ancien Testament où, dans

les forêts qui la couvraient, Elie, le prophète du Seigneur et son disciple Elisée s'en vinrent chercher la solitude et le silence, dans l'attente du libérateur mystérieux. Depuis ce temps, dans quelques grottes, en de pauvres cabanes, pénitents et solitaires, des cénobites suivaient ces exemples glorieux, s'efforçant de vivre « cette vie composée de l'Amour de Dieu et du prochain, instituée par leurs saints prédécesseurs ». (Constitution des Carmes). Ces règles furent tracées, en ces âges lointains, non par la plume, certes, mais par l'exemple et c'est ainsi qu'ils en transmirent l'observance à leurs successeurs. La venue du Sauveur n'effaça point la voie de la Sainte Montagne, souvent gravie sans doute par des pèlerins cherchant la trace et le souvenir des grands aînés. Mais ce n'est qu'au XIIe siècle que mention est faite, dans le livre du moine grec Phocas, d'une sorte de communauté groupée sur le Mont Carmel, autour du moine limousin S. Berthold de Malifay. La règle suivie était sans doute celle de saint Basile, qui devait s'adapter mal à des solitaires. Mais saint Albert, patriarche de Jérusalem, donna celle encore en vigueur chez les Carmes déchaussés (1206-1214), confirmée en 1228 par le pape Honorius III. Les invasions sarrasines rendaient précaire la situation des Carmes en Terre Sainte; alors ils essaimèrent en Europe, à Chypre, à Messine, à Valenciennes, en Angleterre. Dans les grandes villes universitaires, les jeunes religieux étaient envoyés pour prendre leurs grades académiques, après avoir fait leurs humanités dans les maisons d'études de chaque province. Mais ces contacts avec le monde n'allaient pas sans altération de la Règle et un certain malaise se manifesta dans l'Ordre, une opposition de vues entre partisans d'une vie mêlée d'activité et ceux qu'attirait la pure contemplation. Des abus ne tardèrent pas à naître, qu'accrurent la guerre, la peste, le Schisme d'Occident. L'Ordre, décimé, se recruta médiocrement pour combler les vides; et pour ne point trop rebuter les énergies défaillantes, on fit appel au pape Eugène IV, qui l'accorda, afin d'obtenir l'adoucissement de la règle primitive. La solitude et le jeûne s'en trouvèrent fort adoucis; mais la pente du relâchement est étrangement glissante et nombre de monastères glissèrent beaucoup plus bas

qu'ils ne l'eussent cru possible. Dès la venue des Carmes en Europe, des femmes avaient souhaité vivre de leur vie : les unes continuant à demeurer dans leurs familles, les autres se groupant en petites communautés. En Sicile, en Espagne, en Flandre, en Angleterre, quelques couvents de Carmélites s'étaient fondés; mais eux aussi se laissaient aller à des facilités de vie fort éloignées de l'austère consigne de saint Albert. Des réformes locales furent tentées, mais quelque louables qu'elles fussent, leur résultat fut une tendance à détruire l'unité de l'Ordre, qui semblait se disloquer de plus en plus.

Cependant, une aube nouvelle allait bien vite se lever. Au commencement de son livre, M. Vaussard annonce qu'un volume de la Collection sera consacré aux Carmes, et qu'il n'entend donner au lecteur que de brefs points de repère sur les origines, qui seront traités dans cet ouvrage avec l'ampleur convenable. Son but à lui est principalement de nous entretenir des Carmélites. Et il nous conduit à la grande réformatrice du Carmel, sainte Thérèse d'Avila. Elle naquit le 28 mars 1515, dans cette Vieille-Castille, le pays des Castillos (châteaux-forts), située au cœur du pays d'Espagne comme le veilleur sur son chemin de ronde. « Avila, dit un ancien dicton, n'est que pierres et saints. » De longue date, elle fut un rempart de la foi. Au palais Cepeda, où la future sainte vit le jour, la vie s'ordonnait chrétiennement sous la vigilance austère du père si loyalement charitable que jamais il n'accepta, selon la coutume du temps, d'avoir des esclaves. Et l'imagination de la jeune Thérèse s'enflammait au récit des exploits héroïques de l'armée royale, mais plus encore l'exaltait le courage des saints martyrs offrant leurs corps aux cruautés du bourreau et gagnant ainsi d'emblée le bonheur qui ne devait jamais finir. Cependant, elle était jolie et ne l'ignorait pas. Au vrai, elle songeait au mariage et jouissait, dit-on, de se sentir jeune et séduisante. Une amie fort mondaine devint un jour sa confidente; mais de sévères duègnes accompagnaient partout ses pas. Don Alonzo, son père, n'hésita point à ce moment à confier l'enfant de ses prédilections aux religieuses Augustines qui, non loin d'Avila, éduquaient en leur monastère les jeunes filles de qualité. Alors,

dans la paix, le calme, le silence, Thérèse laissa son âme s'apaiser d'abord, puis se détendre, se clarifier. Cependant l'état religieux lui inspirait une totale aversion, bien que de longues conversations avec une religieuse sur l'élection divine eussent remplacé les conversations frivoles et clandestines de jadis. Bientôt, Thérèse rentre dans la maison familiale; mais, peu de temps après, une grave maladie vient encore la retrancher du monde et nécessite un long séjour à la campagne, chez sa sœur Marie, mariée depuis peu. Rétablie, elle retourne chez son père. Alors, une sourde angoisse s'empare de son âme : le mariage l'effraie et la vie religieuse la rebute. Pourtant, le jour approche où il faudra définitivement choisir. Cependant, une main invisible la domptait et la conduisait, malgré elle, là où elle ne voulait point aller. Et un jour, frémissante, Thérèse se donna à Dieu et toute son action future se dessina. Elle se décida à s'ouvrir à son père. Mais, contre toute attente, le vieillard refusa. Offrir à Dieu la dîme de ses enfants, il ne pouvait l'admettre et nulle instance ne le pouvait fléchir. Soudain, Thérèse quitte la maison paternelle et bientôt, derrière les murs du Carmel dédié à la Vierge de l'Incarnation, sa rupture avec le monde fut accomplie. Il fallut bien des mois pour amener à l'acceptation Don Alonzo, buté dans son refus. Enfin, elle fut admise à prendre l'habit; elle avait alors vingt ans et six mois. Et la joie, tout de suite, visita la jeune novice, et la sécheresse de son cœur se fondit.

Le Carmel de l'Incarnation d'Avila n'était point établi « sur le pied d'une perfection très élevée ». La règle mitigée s'y pratiquait, fort adoucie, puisque la clôture n'y était pas maintenue. Chaque religieuse y avait un appartement, comprenant un oratoire particulier où, par d'aimables concerts, les nonnes, pour honorer les saints, faisaient valoir leur talent et la beauté de leurs voix.

Le *locutorio* était fort fréquenté. La bonne société y tenait « salon » et des esprits délicats s'exerçaient sur l'amour platonique ou les guerres du roi ou la poésie. Mais Thérèse prend soin de nous avertir que son monastère, en dépit de tout cela, renferme un grand nombre de religieuses qui servent Dieu de tout leur cœur. Elle nous fait ainsi mesurer la

singulière décadence où était alors tombée la vie religieuse. La jeune carmélite se débattait parmi toutes ces contradictions dans une pénible complexité intérieure. Son père tomba malade. La liberté du monastère lui permit de retourner au palais Cepeda. Thérèse se dépensa sans compter auprès du malade très aimé. Don Alonzo, soutenu par sa fille, expira chrétiennement en récitant le *Credo* d'une voix encore ferme. Dans cette cruelle épreuve, un bon moine dominicain, le Père Vincent Baron, confesseur de son père, compatit à cette détresse filiale et fortifia l'âme en déroute. A la suite de cette douloureuse épreuve, la foi de Thérèse devint de plus en plus profonde; et un jour, se rendant à l'oratoire et dès le seuil, l'image du Christ, sculptée par le réalisme d'un artiste espagnol, se présenta à sa vue, douloureuse, tragique. Thérèse, prosternée et en larmes, invoque Madeleine, la pécheresse transformée par l'amour divin, et, dans une minute d'intense émotion, entrevoit soudain la divine Humanité torturée pour le grand Rachat. Elle se sent, soudain, mystérieusement libérée, la lumière de vérité l'inonde. Elle s'aperçoit que son amour se dégage de tout intérêt propre. Désormais, la jeune Carmélite monte toujours plus haut, toujours plus près de Dieu.

La conversion de Thérèse avait impressionné profondément plusieurs de ses compagnes. Prêtes à suivre en tous points leur sœur, devenue leur guide, elles la sollicitèrent de les arracher complètement au monde et de leur ménager l'abri d'un Carmel de stricte observance. Thérèse n'hésita pas; et, malgré de nombreuses et puissantes oppositions, un bref de Pie IV, en date du 7 février 1562, accorda la fondation du nouveau Carmel, où la règle, non mitigée, basée sur la plus stricte clôture et la plus grande pauvreté, serait de nouveau vécue.

Après avoir fondé de très nombreux monastères, en dépit de sa santé toujours chancelante, Thérèse mourut au soir de la fête de saint François, le 4 octobre 1582, laissant le monde illuminé et réchauffé d'une pure flamme d'amour, semblable à celle qu'avait allumée le Patriarche de la Pauvreté. Contrairement à ce que beaucoup pensent des mystiques, cette sainte sut associer à un ascétisme très strict un bon sens, une

clairvoyance de ce qu'on pouvait demander ou ne pas demander à ses sœurs, et surtout une bonne humeur jamais en défaut, démontrant ainsi que le Royaume des Cieux est aussi le Royaume du Sourire divin.

Après quelques pages intéressantes sur les « Origines du Carmel en France », M. Vaussard, dans une seconde partie, nous fait pénétrer dans « la vie carmélitaine ». Ce sont des chapitres que j'engage à lire. Peut-être, même des croyants (des croyants un peu tièdes) trouveront que cette vie est bien rigoureuse. Mais il s'agit ici de la voie contemplative, Chacun des grands Ordres a une destination spéciale et, partant, chacun a sa méthode particulière. La fille de saint Vincent de Paul, la petite sœur des pauvres s'acheminent cependant au même but; et la charmante petite sainte de Lisieux épand ses roses sur toutes, les appelant doucement à la Vie Eternelle.

Mme la Comtesse Henri de Boissieu, dans son livre : **Figures de Carmélites en Belgique au VIIe siècle,** nous fait assister, d'abord, à l'arrivée, par une noire après-midi de janvier, en 1607, de carrosses royaux s'arrêtant devant le palais de Bruxelles. Ces carrosses contenaient des religieuses, dont trois étaient espagnoles et précédées d'un grand renom, car, après avoir établi la réforme du Carmel en France, elles venaient l'établir dans les Pays-Bas; et l'une d'elles, Anne de Jésus, avait été l'amie et la confidente de sainte Thérèse. L'infante Isabelle, à leur descente, faisant lever leur voile, les embrassa; et l'Archiduc vint leur présenter ses hommages. Toute la partie féminine de la maison de la souveraine était en effervescence. Et s'il y eut, parmi ces jeunes filles, des regards surtout curieusement mêlés d'un peu de malice, il y eut aussi des vocations qui se décidèrent sur-le-champ.

Anne de Jésus, débarquant au palais de Bruxelles, venait établir, dans les Pays-Bas, la réforme qu'elle avait déjà opérée en France. Cette religieuse, reçue au Carmel d'Avila par sainte Thérèse elle-même, s'appelait dans le monde Anne de Lobera. Elle avait été formée par son directeur, le Père Rodriguez, de la Compagnie de Jésus, qui avait la réputation de posséder « une main ferme ». Aussi, ses débuts furent-ils assez pénibles. Sainte Thérèse, malgré sa grande prudence,

ne la ménageait guère. Cependant, elle finit par en faire sa coadjutrice, lui transmit son esprit. Venue en France après la mort de la sainte, elle contribua de toutes ses forces à la réforme introduite dans l'Ordre, ainsi que nous l'indiquons plus haut.

L'emplacement choisi par les princes pour le premier Carmel, à Bruxelles, était tout près de leur palais. L'Infante scella de ses propres mains la première pierre du Couvent avec une truelle dorée (25 mars 1607). Le nonce Caraffa, l'évêque de Malines et toute la Cour assistaient à cette cérémonie.

Au début, Anne rencontra de sérieuses difficultés, mais son énergie les surmonta. Elle avait, d'ailleurs, connu l'infante autrefois et trouva des concours précieux dans un pays où régnaient les Espagnols.

Le Carmel d'Anvers fut fondé en 1612 par Anne de Barthélemy (une autre Espagnole), béatifiée il y a peu d'années (1917). Sortie d'un tout autre milieu qu'Anne de Jésus, elle avait gardé les troupeaux de ses frères dans son enfance. Dans les solitudes de la Vieille-Castille, elle priait obstinément. Au Carmel d'Avila, où elle entra bientôt, elle s'entretenait avec Jésus. Venue en France avec Anne de Jésus, elle rencontra sainte Chantal, encore dans le monde, qui la consulta sur ses idées de vocation. Les dernières heures de cette carmélite furent radieuses; et l'on dit que sainte Thérèse vint l'assister au moment de sa mort. Mme la Comtesse Henri de Boissieu s'étend longuement sur les conversions que firent autour d'elles ces saintes femmes. Elle donne aussi, dans son livre, de précieux renseignements sur l'état des Pays-Bas au XVIIe siècle. C'est une heureuse contribution aux études religieuses, dans ce pays, à cette époque.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

L'Ermitage : poèmes de MM. X. de Magallon et Henri Bosco. — *Jeunesse :* confidences en vers de MM. L.-C. Royer et P. Malacamp. — *Le Divan :* fragment d'une nouvelle de M. Louis Thomas. — *La bouteille à la mer :* un trois-mâts chanté par M. Paul Nadeau. — *La Grande Revue :* mort d'un cheval, par M. Emile Guillaumin. — Mémento.

En lisant l'Ermitage (mai), on songe aux bonnes réunions d'Auteuil où chopinaient Boileau et La Fontaine. De Naples,

M. Henri Bosco adresse des vers à M. Xavier de Magallon. Celui-ci répond par une odelette. En retour, M. Borsco rime un éloge de la folie. Ces deux pièces sont publiées par la revue. « Mon Bosco », chante M. de Magallon que son ami tutoie et loue avec gentillesse. Si tout cela n'est qu'un jeu familier, il a de la grâce et repose des inutiles querelles d'écoles.

Tu chantes, et tout le printemps
Fleurit, et le monde a vingt ans!
Mais — il est vrai que t'en libère
Le cheval t'emportant aux cieux —
L'air n'est-il un peu vicieux
Autour de l'île de Tibère ?

Eh quoi! les lèvres et les yeux,
Les bras charnus, les seins soyeux,
O le plus fol des joyeux drilles,
Ce n'est assez pour tes débats?
Et tu veux — tu n'y penses pas! —
Ouvrir le fond du cœur des filles ?

Ne te jette pas dans ce puits!
Joue avec les lauriers, les buis
Qui bordent le cristal de l'onde,
Mais reste en ton beau nonchaloir
Et garde-toi bien de vouloir
Entrer dans la chose profonde.

Ainsi se délasse et nous divertit M. de Magallon. Son ami s'accommode de l'alexandrin :

Bondissant, tu ravis les nymphes, Magallon,
Les bois ont retenti de rires et de plaintes...
Je le sais. Cependant tu contiens Apollon.
Ne cherches-tu donc pas au delà des étreintes
Un cœur chargé d'ivresse et privé de raison ?
Ah! ne me le dis pas, je ne saurais le croire.
La beauté d'un regard, et il n'y en a qu'un,
Je la sens quelquefois au fond de ta mémoire.
Près de lui, tous les yeux sont des yeux importuns.
Il est d'autres Vénus que la Vénus des routes,
Il est pour tourmenter ce dieu qui nous écoute,
Le seul dieu, notre dieu, le dieu que nous cachons,
Cette Vénus qui dit qu'elle se donne toute,
Et dont jamais, hélas! nous ne nous arrachons!
Je sais ce qu'il en coûte!

§

Ces divertissements de poètes nous amènent à choisir, par goût de l'antithèse, ces deux pièces extraites des fascicules 1 et 2, datés de mars et d'avril-mai, d'une revue naissante : Jeunesse. Elles émanent de débutants qui, tous deux, mettent en vers leurs petites aventures. Celle de M. Louis-Charles Royer est libertine :

PREMIÈRE NEIGE

Hier, laissant ta chair lasse au baiser conjugal,
J'ai fui par la pelouse, en escarpins de bal,
Sur un tapis de neige hâtive de Brumaire.

La balustrade pourpre, au rythme corinthien,
Qui sépare (pourquoi?) mon pavillon du tien,
Se poudrait à frimas ainsi que nos grand'mères.

Et, le doigt encor chaud d'un caprice récent,
J'ai tracé, pénétrant la Vierge jusqu'au sang,
Nos noms entrelacés en lettres éphémères.

M. Pierre Malacamp a reçu à Saint-Ouen et le 25 mars de cette année, l'inspiration de ce poème cynique et désespéré :

LA LETTRE A L'INFIDÈLE

Tu le sais, je t'aimais encor plus que ma vie,
Et soudain, je te vois au bras d'un autre amant !....
Pourquoi m'as-tu trompé ? Pourquoi, ô ma chérie ?...
J'ai pleuré cette nuit !...
j'ai pleuré...
Cependant
Que toi, tu te livrais à l'étreinte de l'autre...
Oh ! comme c'est cruel ! J'ai senti tout mon cœur
Meurtri...
Mais je suis fou... vois ! l'Amour me fait peur...
Pourquoi m'as-tu trompé ?...
Etait-ce donc que notre
Amour ne fût pas vrai ? ou que, lasse de moi,
Tu cherchais, éperdue d'amour, une autre étreinte ?...
Je ne puis pas le croire... et pourtant mon émoi
Grandit... je sens mon cœur battre plus fort de crainte
De te perdre, chérie, te perdre pour toujours...
Oh ! je suis malheureux, vois-tu, de notre Amour !...
. . . .

Tu me fuis, je le sais!... Mais si jamais, un jour,
Ton amant d'aujourd'hui t'abandonne, reviens!
Mon cœur que tu meurtris consolera le tien...

§

Le Divan (avril) nous offre la lecture de « Clélia ». C'est une historiette contée par M. Louis Thomas en une dizaine de pages. Composées de brefs paragraphes, elles valent le meilleur roman. Le ton alerte permet à l'auteur les plus fines insolences. Elles ont amusé son esprit critique. Elles séduisent ensuite son lecteur. Le plus morose y résisterait aussi peu qu'à du Voltaire. L'homme de quarante-cinq ans en bonne fortune pense de son amie : « Tout cela n'est pas très intelligent, sans doute... Mais n'est-il, en ce monde, que l'esprit? » Celui de M. Louis Thomas est incontestablement d'une qualité rare. Il écrit, de son héroïne : « Quand elle n'a rien à dire, Clélia esquisse un pas de danse. » Ruse? Ingénuité? On ne sait. Le problème féminin est posé. La solution ne viendra jamais. L'auteur a la sagesse de n'en proposer aucune. Mais, son quadragénaire songe. Et c'est la conclusion très exquise du récit :

Si le fol qui créa l'alligator, l'hippopotame, le tigre, la hyène et le léopard bossu, est quelque chose comme un esprit prévoyant, s'il fit le loup aux pattes trop minces, les sages, les poètes, les héros et les criminels, les jeunes filles très pures et celles qui ne le sont pas, si cet omniscient et cette brute, si l'incompréhensible Dieu a pourvu Clélia d'un sexe enflammé qui la gouverne, est-ce à Clélia et à ses amants de comprendre pourquoi elle est née?

Le chardon bleu fleurit, pâle merveille, et le lys qui ne pense pas. Tout ce que nous voyons, du brin d'herbe aux étoiles, est à notre inutile regard un univers ignoré.

Tressaille, ô Clélia, ondule, roucoule, crie, enivre-toi!

S'il t'a faite, le Destin ne peut te renier ni te maudire. Et Dieu a voulu les filles de joie avec leurs emportements : l'abstinence et le péché, la contrition et le repentir sont des fantaisies humaines, comme toutes les lois, les sacrements et les religions.

Sans le savoir, sans même y penser, Clélia, tu es sage, puisque née pour jouir et faire la farce, tu vas jusqu'au bout de ce pourquoi les Mères t'ont formée.

Le trois cent millionnième moustique né ce matin dans les boues du fleuve Amazone a peut-être, comme toi, une règle de vie et un avenir tracé.

§

La Bouteille à la mer (avril) publie ces « Stances à un trois-mâts », de M. Paul Nadeau, qui sont d'un poète ému et qui émeut :

De la quille jusqu'aux bonnettes,
ton corps éclate de blancheur;
tes ponts, pistes de planches nettes,
rêvent aux pas de quels rouleurs ?

Ton étrave est en équilibre
sur l'étrave de ton reflet
qui tremble aux houles et qui, libre,
s'allonge, plonge et reparaît.

Tu n'as pas encor pris le large;
beau trois-mâts, quel est ton destin ?
Quelles vases de quelles plages
souilleront ta coque demain ?

Sur quelles mers pétrifiées
maudiras-tu le calme plat
quand tes voiles crucifiées
pendront, rigides, sur tes mâts?

Mais les athlétiques cyclones
te laisseront quelque répit;
tu fêteras des aubes jaunes
sur des vagues de bleu-lapis.

Tu connaîtras les solitudes
tièdes comme des creux de mains
où la brume du cœur s'élude
au chant du vent dans les filins.

Tu vivras des courses épiques
au bras souple des alizés,
blanc de lune, sur l'Atlantique,
mouvant velours fleurdelisé.

Alors, à l'escale finale,
tes flancs engouffreront la mort;
des rats auront pourri tes cales,
il te faudra virer de bord

Et, reprenant le fil fragile
de ton sillage naufragé,
tu retourneras vers la ville
vomir ton cœur désagrégé.

§

La Grande Revue (avril) commence sous ce titre : « Glèbe 1930 » la publication d'une nouvelle série de notes sur la vie rurale, dues à l'observation et à la plume de M. Emile Guillaumin. Que de volumes creux, prônés par une publicité qui est la honte de ce temps, auront péri, quand on recourra encore aux beaux livres de ce remarquable écrivain pour savoir ce qu'étaient les bonnes gens de la terre, à son époque! Il proteste par des faits, sans les commenter, contre la réputation de sécheresse que quelques-uns ont fait attribuer à la masse paysanne. Il conte un trait bien caractéristique du vieux Grinchal qui, l'hiver, risque la pneumonie pour déterrer quelques topinambours qui sont le « dessert » quotidien de ses vaches. En même temps, le coin de sol débarrassé de la neige permet à un bouvreuil, un pinson, un rouge-gorge, de se nourrir — ce qui encourage Grinchal à s'exposer gaîment au froid dangereux.

Le récit de Baudier, tel que M. Emile Guillaumin le rapporte, est encore plus beau :

Le bilan de l'une des dernières années culturales. Une bonne année, n'eût été cette double catastrophe : une pièce d'avoine hachée par la grêle, la jument *Coquette* enlevée par une pneumonie. Baudier me fait le panégyrique de cette bête aimée :

« ... Elle est morte sous mon toit où elle était née un an avant la guerre. Je la revois, pouliche, courir éperdument au travers du verger... Elle venait prendre du sucre dans la main, mais ses yeux vifs et malins, ses oreilles pointées disaient clairement : *Ne me saisis pas, je veux courir encore!* »

« En 1914, je l'avais laissée, enfant, à des enfants. Elle fut par eux dressée en douceur — elle avait dû prendre cela comme un amusement.

« Je trouvai au retour une bête magnifique et, de par la bonté et la liberté dont elle avait joui, amitieuse et docile au delà de ce qu'on peut imaginer.

« *Aie soin d'elle!* me disait le plus vieux, le plus fin connaisseur du village, *je l'admire davantage à chaque rencontre.*

« Conseils superflus! Elle faisait mon orgueil, qu'elle traînât négligemment les plus lourds chariots ou qu'elle trottât fièrement à la voiture légère.

« Je l'ai perdue malgré tous mes efforts.

« Nous ne pénétrerons jamais le degré d'intelligence des bêtes. Ma *Coquette* qui, bien portante, ne consentait à s'abreuver que d'eau très pure acceptait pendant sa maladie toute sorte de mixtures. Quelques minutes avant sa mort, la voyant dévorée de fièvre, je lui ai soulevé la tête pour lui présenter cette fois un peu d'eau claire. Elle but. Comme je lui caressais la joue, elle répondit en agitant les narines, entr'ouvrit sa paupière pour un dernier regard. Puis ses membres fins et puissants se raidirent : c'était fini...

« J'ai pleuré. — Les miens de même.

« Témoins de la chose, ils se seraient exclamés, ceux qui ne savent pas trouver le cœur du paysan sous sa rude écorce : *Peuh! il pleure ses sous!* Ce n'était pas cela pourtant!

Mémento. — *La Nouvelle Revue Critique* (mai) : M. F. Millepierres : « Le Maroc dans la littérature ». — M. Louis Le Sidaner : « Sur Léon-Paul Fargue ».

La Revue de France (1er mai) : nouvelle série des souvenirs du Lt-colonel Herbillon sur la guerre et suite du « Voyage en Russie soviétique » de M. G. Méquet.

La Nouvelle Revue (1er mai) : « Le tombeau de Pierre Loti », par M. L. Grasilier. — « La musique en Allemagne », par M. René Lévy. — M. Sylvain Blot : préparation du Second Empire « d'après les documents du temps ».

La Revue Mondiale (1er mai) : « L'énigme russe », par le prince Charles de Rohan, qui est loin de tout condamner de ce qu'il a vu là-bas.

La Revue Nouvelle (avril) : « Lautréamont », par M. Victor Crastre. — « Elégies », d'Alexandre Blok. — « Méconnaissance du miracle », par M. Gil Robin.

La Revue de Paris (1er mai) : « L'archiduc François-Ferdinand », par le comte Sforza. — « Le Drame et la Musique », conférence de M. Paul Claudel à l'Université de Yale. — Suite des « Scènes de la vie future », un grand livre de M. Georges Duhamel sur les Etats-Unis.

Le Correspondant (25 avril) : « Ma mère vendéenne », de M. L. Guimbaud, essai sur la mère de Victor Hugo. — « Fromentin et l'Afrique », par M. J. Alazard.

Tambour (n° 7) : un « manifeste » de M. H. J. Salemson annonce, en français et en anglais, l'« épuisement » du modernisme chercheur de forme, son devoir d'y « attacher un fond », la nécessité d'un « nouveau point de vue ». Pourquoi pas ?

Revue des Deux Mondes (1er mai) : « Le suicide de Fontainebleau », où Caulaincourt précise les circonstances de la tentative de suicide de l'Empereur. — « Centenaire de l'indépendance belge », par M. Henri Davignon.

Variétés (15 avril) : M. J. Supervielle : « Les suites d'une course ». — « Abelle, dame-tronc », par Mme Georgette Camille. — « Les mystères du Métropolitain », par M. R. Desnos, scénario d'un film. — « Les chevilles oratoires », par M. J. Rèce. — « Les arts indigènes d'Afrique et d'Océanie », par M. Stephen-Chauvet.

Revue hebdomadaire (26 avril) : suite des cahiers de Maurice Barrès.

La Renaissance d'Occident (mai) : « Tossik, Moura et le communiste responsable », par Mme Vera Imber. — « La ronde des curés », par M. Marcel Dehaye.

Revue bleue (19 avril) : « Un amour d'Honoré de Balzac », par M. J.-H. Rosny aîné. — « Un matin de Pâques : Sieyès, Pétion, Chasles », par M. R. Boislaigne. — Poèmes de M. H. Allorge.

La Grande Revue (avril) : « Le musicisme », par M. Alfred Mortier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un martyr du journalisme : Théophile Gautier. — Le centenaire du romantisme, la reprise d'*Hernani* ont rappelé l'attention sur Théophile Gautier et sur le fameux pourpoint rouge qu'il portait le jour de la bataille. On a parlé du partisan romantique, du poète; on a un peu oublié que Théophile Gautier fut aussi un journaliste, un grand journaliste sans doute, mais surtout une victime et un véritable martyr du journalisme, un esclave désespéré du feuilleton.

Théophile Gautier ne se destinait pas au journalisme; ses visées étaient autres et plus hautes. S'il devint journaliste, ce fut le fait du hasard et de certaines nécessités matérielles. On peut même affirmer que le poète vint au journalisme sans illusions et que quarante années de rude labeur et d'âpre expérience ne firent que le confirmer dans ses répugnances

premières. Lorsqu'en 1835 Théophile Gautier publia l'admirable *Mademoiselle de Maupin,* précédée d'une préface qui est un pamphlet magnifique, il ne se doutait certes pas que dès l'année suivante il allait lui-même devenir un de ces critiques qu'il vitupérait et l'esclave de ces journaux qu'il méprisait avec tant de hauteur.

Ne serait-ce pas quelque chose à faire, écrivait le bon Théo dans la préface de *Mademoiselle de Maupin,* que la critique des critique ? Car ces grands dégoûtés qui font tant les superbes et les difficiles sont loin d'avoir l'infaillibilité de notre Saint Père. Il y aurait de quoi remplir un journal quotidien et du plus grand format. Leurs bévues historiques ou autres, leurs citations controuvées, leurs fautes de français, leurs plagiats, leur radotage, leurs plaisanteries rebattues et de mauvais goût, leur pauvreté d'idées, leur manque d'intelligence et de tact, leur ignorance des choses les plus simples qui leur fait volontiers prendre le Pirée pour un homme et M. Delaroche pour un peintre, fourniraient amplement aux auteurs de quoi prendre leur revanche, sans autre travail que de souligner les passages au crayon et de les reproduire textuellement; car on ne reçoit pas avec le brevet de critique le brevet de grand écrivain, et il ne suffit pas de reprocher aux autres des fautes de langage ou de goût pour n'en point faire soi-même; nos critiques le prouvent tous les jours...

Comme on peut voir, les Frédéric Lefèvre et les André Thérive sont de tous les temps.

Quant aux journaux, voici comment les juge l'auteur de *Mademoiselle de Maupin :*

Les journaux sont des espèces de courtiers ou de maquignons qui s'interposent entre les artistes et le public, entre le roi et le peuple. On sait les belles choses qui en sont résultées. Ces aboiements perpétuels assourdissent l'inspiration et jettent une telle méfiance dans les cœurs et dans les esprits que l'on n'ose se fier ni à un poète ni à un gouvernement; ce qui fait que la royauté et la pésie, ces deux plus grandes choses du monde, deviennent impossibles, au grand malheur des peuples qui sacrifient leur bien-être au pauvre plaisir de lire, tous les matins, quelques mauvaises feuilles de mauvais papier, barbouillées de mauvaise encre et de mauvais style. Il n'y avait point de critique d'art sous Jules II, et je ne connais pas de feuilleton sur Daniel de Volterre, Sébastien del Piombo, Michel-Ange, Raphaël, ni sur Ghiberti delle Porte,

ni sur Benvenuto Cellini; et cependant je pense que, pour des gens qui n'avaient point de journaux, qui ne connaissaient ni le mot *art* ni le mot artistique, ils avaient assez de talent comme cela et ne s'acquittaient point trop mal de leur métier.

La lecture des journaux empêche qu'il n'y ait de vrais savants et de vrais artistes; c'est comme un excès quotidien qui vous fait arriver énervé et sans force sur la couche des Muses, ces filles dures et difficiles qui veulent des amants vigoureux et tous neufs. Le journal tue le livre, comme le livre a tué l'architecture, comme l'artillerie a tué le courage et la force musculaire. On ne se doute pas des plaisirs que nous enlèvent les journaux. Ils nous enlèvent la virginité de tout; ils font qu'on n'a rien en propre, et qu'on ne peut posséder un livre à soi seul; ils vous ôtent la surprise du théâtre, et vous apprennent d'avance tous les dénoûments; ils vous privent du plaisir de papoter, de cancaner, de commérer, et de médire, de faire une nouvelle ou d'en commémorer une vraie pendant huit jours dans tous les salons du monde. Ils nous entourent, malgré nous, des jugements tout faits, et nous préviennent contre des choses que nous aimerions; ils font que les marchands de briquets phosphoriques, pour peu qu'ils aient de la mémoire, déraisonnent aussi impertinemment littérature que des académiciens de province; ils font que, toute la journée, nous entendons, à la place d'idées naïves ou d'âneries individuelles, des lambeaux de journal mal digérés qui ressemblent à des omelettes crues d'un côté et brûlées de l'autre, et qu'on nous rassasie impitoyablement de nouvelles vieilles de trois ou quatre heures et que les enfants à la mamelle savent déjà; ils nous émoussent le goût et nous rendent pareils à ces buveurs d'eau-de-vie poivrée, à ces avaleurs de limes et de râpes qui ne trouvent plus aucune saveur aux vins les plus généreux et n'en peuvent saisir le bouquet fleuri et parfumé.

Si Louis-Philippe, une bonne fois pour toutes, supprimait tous les journaux littéraires et politiques, je lui en saurais un gré infini et je lui rimerais sur-le-champ un beau dithyrambe échevelé en vers libres et à rimes croisées, signé : votre très humble et très fidèle sujet, etc. Que l'on ne s'imagine pas que l'on ne s'occuperait plus de littérature; au temps où il n'y avait pas de journaux, un quatrain occupait tout Paris huit jours, et une première représentation six mois.

Il est vrai que l'on perdrait à cela les annonces et les éloges à trente sous la ligne, et la notoriété serait moins prompte et moins foudroyante.

Page admirable dans son outrance, page prophétique et

combien vraie, combien plus vraie encore après cent ans. Car le *Progrès* a marché à pas de géants.

Le 22 avril 1836, Théophile Gautier publie dans *la Presse* d'Emile de Girardin son premier feuilleton, consacré aux peintures murales d'Eugène Delacroix à la Chambre des députés; son article, très remarqué, remporte un grand succès. Peu de temps après, on lui confie à *la Presse,* conjointement avec Gérard de Nerval, la critique dramatique dont il ne tarde pas à être seul chargé, et pendant dix-neuf années il est, comme dit Maxime du Camp, « le pourvoyeur attitré » des articles d'art et de critique dramatique du journal d'Emile de Girardin, qu'il ne quitte qu'au mois d'avril 1855 pour entrer au *Moniteur Universel,* et pour passer ensuite au *Journal officiel,* lorsque ce dernier fut créé pour remplacer le *Moniteur.*

« Théophile Gautier, écrit son ami Maxime du Camp, continua jusqu'à son heure suprême cette tâche énervante qui depuis longtemps lui était devenue insupportable. Il se vit condamné durant un laps de trente-six ans à rendre compte des pièces jouées sur les théâtres de Paris et à disserter sur les tableaux, les statues encombrant les expositions publiques; la mort seule le délivra. »

A Ernest Feydeau, qui s'étonnait un jour qu'il eût consenti à faire une besogne si contraire à ses goûts, Gautier répondit:

> Un poète qui n'a pas de fortune et qui n'est d'aucun parti politique est obligé, pour vivre, d'écrire dans les journaux. Or on n'a pas toujours le choix des choses qu'on aimerait le plus à faire. Le feuilleton de théâtre est une besogne hebdomadaire qui vous donne de maigres émoluments, mais des émoluments fixes, et c'est là le point important dans un petit ménage.

Et le poète ajoutait : « La chose serait supportable si on avait toute liberté dans son journal »... pour continuer en ces termes :

> Quant à la liberté d'appréciation dont on jouit, tu sauras, toi qui es tout à fait inexpérimenté dans ces matières, qu'il n'existe pas dans tout l'univers un nègre condamné à périr sous le fouet qui ait été plus exploité et plus tyrannisé que ton ami. Si encore on se donnait la peine de me dire ce qu'on exige de moi, je pourrais

à peu près supporter la vie qui m'est faite. Mais non. Il faut que je devine tout. On ne se fatigue même pas à desserrer les lèvres pour m'apprendre ce qu'on souhaiterait que je fisse. Et je n'ai même pas la satisfaction de n'être tyrannisé que par un seul maître; j'en ai autant qu'il y a de copropriétaires et d'influences diverses dans mon journal. Tu peux voir maintenant d'ici comment je fais mon feuilleton dramatique; je voudrais ne songer qu'à la pièce, à ses interprètes, me borner à donner mon appréciation au public, à qui je la dois sincère et complète; au lieu de cela, il faut que je me loge dans l'esprit, pour diriger cette appréciation, les liaisons qui attachent chacun de mes tyrans au personnel figurant dans la pièce ou les rancunes qui les portent à lui vouloir tout le mal possible. Tu vois d'ici comme c'est commode, et quels rapports ces préoccupations peuvent avoir avec l'esthétique. Voilà à quel labeur je suis condamné. Et je ne puis pas m'y soustraire, car si je me permettais la moindre réflexion, on me casserait aux gages, et il n'y aurait plus de pain à la maison.

Qu'on n'aille pas s'imaginer que la situation de la critique se soit améliorée depuis un siècle, mais peu d'hommes auraient le courage d'un aussi pathétique aveu; il est plus flatteur d'obéir sans murmurer en feignant d'être libre, ou plus habile de tirer « adroitement » parti de la situation. Dans les souvenirs de Feydeau sur Théophile Gautier, on trouve d'autres aveux tout aussi désolants et désolés :

Je ne mets rien, par ordre, dans mes feuilletons de ce que je voudrais y voir; en revanche, je suis obligé d'y fourrer, toujours par ordre, une foule de choses dont la seule pensée me fait mal au cœur. Je suis tyrannisé, humilié, ravalé au niveau du plus bas des manœuvres. Les monstres qui usent ma vie ne se doutent même pas des tortures qu'ils me font souffrir. Je ne vois aucun moyen de me tirer de leurs griffes.

S'il exécrait les industriels de la presse, les exploiteurs qui lui faisaient si chèrement payer son pain quotidien, Théophile Gautier ne méprisait pas moins le public qui trouvait sa satisfaction à la lecture de journaux fabriqués à son usage et à son image.

Feydeau rapporte la scène suivante :

Un jour où nous causions, Gautier et moi, et où nous déplorions tous deux la difficulté qu'il y a pour les artistes à entreprendre

de grandes œuvres, il ramassa par terre, à l'aide d'une paire de pincettes, un journal qui gisait sous un siège. C'était un de ces journaux de création moderne, qui ne vivent que de *racontars* et d'*informations*.

— Pourquoi nous désoler tous deux? me dit-il. Le public ne mérite certainement pas de posséder les beaux livres que nous regrettons de ne pouvoir lui faire. Pourvu qu'on lui raconte, même pas l'anecdote scandaleuse qui demain va courir la ville, mais la composition du dîner de tel personnage connu, et qu'on lui décrive la toilette que telle princesse ou telle cocotte en renom portait à la première représentation d'une méchante pièce des Bouffes-Parisiens ou du Gymnase, il ne demande pas autre chose, il est content, c'est là la littérature qu'il aime. On la lui sert, et c'est bien fait.

Emile de Girardin, qui est un des inventeurs de la presse industrielle et de la littérature commerciale, avait souvent à l'égard de son célèbre collaborateur une attitude digne d'un goujat et d'un négrier.

Voici, à ce sujet, une anecdote douloureuse :

Le 1[er] février 1847, Gautier termine son feuilleton en écrivant : « Cette année commence mal. Ce ne sont de tous côtés que nouvelles funèbres. Voilà Chaudesaigues, un poète devenu critique, faute de pain, comme nous tous, qui tombe, l'autre jour, sur la première page de son feuilleton... » Cette allusion au « poète devenu critique faute de pain » n'eut pas l'heur de plaire à Emile de Girardin, qui, plutôt que d'en faire amicalement reproche à son collaborateur dans une conversation, préféra lui infliger une leçon publique. Le 2 février paraissait dans *la Presse* un article de Girardin lui-même d'une rare inconvenance, où Théophile Gautier était traité d'envieux et se voyait morigéné vertement par son patron mécontent.

Théophile Gautier ressentit vivement le procédé, et à ce propos il dit à Maxime du Camp, qui le rapporte :

— Je n'ai pour toute réponse qu'à donner ma démission de rédacteur de *la Presse,* mais je ne le peux pas; je subis l'outrage, et cela seul affirme que j'ai eu raison de dire que, faute de pain, le poète en est réduit à des travaux qui lui sont antipathiques; non, je ne peux pas jeter mon feuilleton au nez de Girardin, car je n'ai que cela pour vivre et d'autres en vivent auprès de moi.

Croit-on que de nos jours la destinée de certains poètes, de certains écrivains, devenus journalistes faute de pain, soit très différente de celle de Théophile Gautier? Souvent les « maîtres » sont moins lettrés encore et plus vulgaires que n'était Emile de Girardin.

Ayant loué ses services aux journaux, Théophile Gautier en vint, en quelque manière, à faire abstraction de sa propre personnalité. Comme il l'écrivait en 1863 dans une lettre à Sainte-Beuve, depuis 1837, année de la publication de *Fortunio*, « dernier ouvrage où j'aie librement exprimé ma pensée véritable,... la nécessité de me soumettre aux convenances des journaux m'a jeté dans la description purement physique; je n'ai plus énoncé de doctrine et j'ai gardé mon idée secrète ».

Mais jamais Théophile Gautier ne chercha — ce qui est une des grandes ressources des journalistes « avisés » — à trafiquer de son influence, à vendre ou à louer ses éloges et ses blâmes, aussi vécut-il toujours, malgré son énorme labeur, non point certes dans la gêne, mais dans l'impécuniosité.

Emile de Girardin, qui, lui, était un homme bien moderne, ne l'en méprisait que davantage.

Gautier, dit un jour Girardin à Maxime du Camp, est un imbécile qui ne comprend rien au journalisme; je lui avais mis une fortune entre les mains; son feuilleton aurait dû lui rapporter trente ou quarante mille francs par an; il n'a jamais su lui faire produire un sou. Il n'y a pas un directeur de théâtre qui ne lui eût fait des rentes, à la condition de l'avoir pour porte-voix. Actuellement et depuis qu'il a quitté *la Presse*, il est au *Moniteur Universel*, c'est-à-dire au journal officiel de l'Empire; il n'en tire aucun parti; je vous le répète, c'est un imbécile qui n'a jamais profité d'une bonne occasion.

Le pauvre Théophile Gautier! Sa vie, comme l'écrivait son ami Maxime du Camp, « avait été faite de déceptions, et la plus amère fut peut-être de savoir qu'il devait sa célébrité plus à ses feuilletons qu'à ses poésies ». A ses feuilletons qu'il abhorrait plutôt qu'à la poésie qu'il adorait.

Aussi quelle tristesse et quelle amertume dans cette phrase de Théophile Gautier disant de lui-même : « Ce poète, qui

doit à ses travaux de journaliste la petite notoriété de son nom, a naturellement fait des œuvres en vers. »

Théophile Gautier doit être inscrit au martyrologe du journalisme, et à sa suite combien d'autres qu'on ignore ou dont on sait mal l'histoire : ceux qui n'ont pas le courage, ou peut-être même pas la possibilité de se plaindre.

GEORGES BATAULT.

ART

Le Salon des Artistes Français et la Société Nationale.

La Peinture. — L'équipe de bons artistes accoutumés à exposer aux **Artistes Français** est cette année à peu près au complet. La foule des artistes médiocres, montés hors concours par de bons hasards et parfois aussi une jolie toile, est dense. Il y a quelques nouveaux, de talent très sympathique. L'élément féminin est toujours considérable, sans qu'on puisse s'en plaindre, car si, au Salon, il représente souvent l'afféterie, il fournit de la sensibilité à maintes pages. Il y a, d'ailleurs, si l'on regarde la proportion des envois masculins et féminins, parmi les nombreux artistes anglais qui s'intéressent au Salon des A. F., plus de peintresses que de peintres, et l'Anglaise ne peint pas mal, avec une fidélité aux demi-teintes et aux veloutés de Whistler, qui a son petit intérêt commémoratif. Des tendances générales? Il n'y en a guère. La plupart font leur métier très honnêtement comme on le leur a transmis, musée et recettes. Le portrait de femmes est le travail favori des peintres arrivés et aussi le véhicule de début de tout jeunes gens. Si l'on voulait au Salon créer des salles de tendance, il y en aurait deux : les Orientalistes, unis par un lien de lieu; les Orientalistes qui ne sont plus que des Moghrebistes. (Enfin, au Moghreb, luit le beau soleil). Il y aurait la salle des mythologues, des mythologues modernistes qui ne sauraient se retenir de mettre un petit chapeau d'amazone à une femme nue et de figer les personnages en un geste anecdotique qui a des prétentions au style éternel. Le reste marche au petit bonheur, ou au petit malheur, d'un pas trébuchant comme des enfants qui s'essaient, se dirigent gais et balbutiants vers leurs

parents. Les parents, ici, ce sont les distributeurs de médailles. Une remarque s'impose pour les artistes qui vaquent à la nature morte. Ils deviennent de plus en plus somptueux. Pas de fleurs que ne subit un vase somptueux de l'Inde, de la Chine et du Japon. C'est l'opulence et le faste; tant mieux pour les détenteurs de ces merveilles! Et quelles tapisseries de fond! Ce n'est d'ailleurs point un mal. Mais l'uniformité du luxe équivaut à celle de la simplicité qui se manifeste aux Indépendants par le litre entamé et la serviette froissée. Faut-il admettre que, de même que des Mécènes demandent à des peintres de reproduire des coins de leurs propriétés, des amateurs désirent la représentation d'un coin choyé où ils ont accumulé des objets d'art? C'est possible et même légitime.

Il ne manque point, dans ces deux mille toiles, de tableaux robustes et actuels, ni de pages décoratives. Il y a bien une trentaine de bons tableaux de toute esthétique, et ce n'est point un mauvais pourcentage. Je parle d'œuvres qui s'imposent et dont le Musée et la Palais d'Etat peuvent être ornés à bon droit.

La Préfecture du Lot bénéficiera d'une très belle décoration d'Henri-Martin. Cette décoration se fonde sur les travaux de la vigne : deux grandes pages, vues sur le labour préparatoire et sur le fouissage des vignes, grandes images sereines où le labeur humain s'indique en belles attitudes sculpturales parmi la majesté d'une clarté tempérée sur les vastes espaces de blés et de champs. Souvent Henri-Martin a fait plus ensoleillé et chantant, mais la sobre vigueur de ces deux panneaux, par ce paysage à la fois opulent et simple, est attachante.

C'est pour la mairie d'Aubervilliers que Gaston Balande a peint cette sorte de rêve harmonieux d'une Arcadie, à la fois édénique et icarienne, où tant de belles filles nues présentent en offrande à une sorte de dieu de la beauté un agneau blanc. La transposition de ce thème dans le paysage le plus amène, aux lignes les plus paisibles, arbres au beau panache, fleuve à peine sinueux, réalise un idéal de familiarité solennelle, à la fois païen et fête civique du plus beau caractère.

M. Albert Laurens a été chargé de commémorer la remise de la croix à l'Ecole Centrale, M. Doumergue la remet à M. Guillet dont Jean Boucher nous avait montré au précédent

Salon un buste d'une vérité saisissante. On n'en saurait dire autant des figures que M. Laurens groupe sur sa toile. Evidemment, il démontre là un vif sentiment de l'ordonnance noble, mais que c'est officiel et que c'est froid!

La grande composition de M. Leroux, en hommage à la science, est plus vibrante. Elle est très académique et les groupes y sont réguliers comme des allées de platanes. Mais il y a là des portraits d'une authentique vérité, et l'œuvre, qui n'est pas absolument désagréable dans sa masse, se sauve par le détail.

Autre tableau officiel. Une reddition de tribus au Maroc par Charles Duvent, spacieuse et mouvementée, mais si M. Duvent sait grouper des masses, son décor n'est pas de l'orientaliste qu'il y eût fallu.

Si le tableau de Paul-Michel Dupuy ne devient pas un ornement d'un mur de Palais d'Etat, il ira au Musée. Ce tableau a été conçu pour lui-même, en tableau-poème où le peintre a montré toutes ses qualités d'ordonnance et de calme lyrisme qui sont grandes. P.-M. Dupuy est familier des grands efforts. Il prend volontiers pour thème le nu, ou se plaît à une vision sereine qui embellit des décors tempérés. C'est près de la limpidité et de la clarté un peu froide du lac de Genève que P.-M. Dupuy situe cette jolie scène de repos et de promenade par le plus clair des jours. Une jeune femme donne à brouter des branches fraîches à une chèvre à demi cabrée, d'un mouvement très harmonieux. Un jeune homme l'accompagne; des pêcheurs, sous les grands arbres, accentuent les lignes nobles du paysage. C'est d'une paix et d'une intimité profonde.

M. Gustave Pierre a fait ce rêve qu'un jour un poète enseignât les paysans et en fût écouté. Il vit dans la fantaisie la plus éperdue, évidemment, et il n'est trace de la vérité de son histoire que dans la légende d'Apollon charmant les bergers d'Admète. Mais ce n'est point à un poète ni à un critique d'art qui revendique sans cesse pour le peintre le droit à l'imagination et à l'exercice de l'imagination, de reprocher à M. Gustave Pierre d'être du même avis et de le prouver avec ampleur. D'ailleurs, quelques légers défauts de M. Pierre se retrouvent dans un portrait de femme, d'ailleurs remarquable, qu'il expose à côté de son rêve lyrique. Ce n'est point tant dans son

tableau la figure du vieux poète assis, tel un Homère clairvoyant, type à la Chénier de majesté antique qui me plaît beaucoup, mais cette foule attentive qui semble boire sa parole et qu'à dessein, certainement, M. Pierre a faite de tous les temps, grecque et actuelle. L'heure est du retour des champs. La rencontre de ces laboureurs et de ces meneurs de chariot avec le poète est accidentelle. C'est tout de même une belle heure; et qui nous empêche de croire avec le peintre-poète qu'elle aura un lendemain? Je souhaite qu'on mette au musée cette belle utopie, si vous préférez cette harmonieuse rêverie.

C'est une toile décorative que celle de Du Gardier avec un grand bateau blanc portant le général Duchêne et pénétrant dans les verdures dentelées d'un beau paysage de la Réunion. Ajoutez, comme grand tableau, la reprise du fort de Douaumont de Fouqueray, énorme vignette résumée à l'action de quelques personnages principaux se mouvant dans un torrent de fumée, et c'est à peu près le bilan de la grande page décorative à ce Salon.

§

Mais l'ambition décorative est la source même des travaux d'un groupe nouveau, exclusivement composé de prix de Rome, qui s'affirme tous les ans plus opiniâtre dans sa présentation. Il y avait eu M. Depas dont l'élongement des formes féminines, dans des jardins d'Italie, près des cyprès, pour être italien, n'en rappelait pas moins les dames très hautes que Charles Guérin montrait se promenant près des balustres du Luxembourg idéalisé. Puis il y eut M. Despujols, peintre philosophe et raisonnant qui n'expose pas cette année. Il y a M. Poughéon qui pratique aussi cet allongement des formes un peu dû à M. Jeanniaud, qui pratique ce rythme renouvelé en sa sculpture des déesses de Jean Goujon. Quel que soit le glorieux pedigree de cette formule des corps très élancés, elle appartient moins à la plastique vraie qu'au procédé. Mais il n'y a pas que cela dans l'esthétique de ce groupe de jeunes peintres, à qui M. Emile Aubry, qui n'est plus un jeune peintre, apporte le réconfort de l'accession d'un talent vigoureux. Il y a une volonté de mêler l'hiératisme et le moderne, assez curieuse. Gon-

court avait parlé de la possibilité d'unir sur la même toile le nu et l'habillé et, pour permettre aux peintres réalistes de faire du nu à côté de l'habillé, il leur proposait par exemple le conseil de révision. Nos hiératistes nouveaux n'ont cure du Conseil de révision ni de la baignade où Seurat pensait appliquer ce conseil des Goncourt, ni du hammam, ni des coulisses de théâtre où pourrait s'appliquer ce mode moderniste de mêler le nu et l'habillé. Chez eux, le costume moderne se trouve mêlé à des scènes quasi-mythologiques. Je ne me charge pas d'expliquer la toile de M. Poughéon qui s'appelle le *Serpent* (fantaisie). Il n'y a point de serpent, à moins que ce ne soit figurativement, cette forme nue qui se dresse devant deux chevaux blancs fort bien dessinés et une jeune femme nue à côté d'une amazone qui laisse tomber une cape noire et se prépare à apparaître nue, sauf en sa chevelure que dissimule un persistant chapeau melon. Et au premier plan, tout un attirail de sellerie d'une précision à la Meissonnier, sauf pour la dimension qui est grande, que M. Poughéon pense pouvoir inventer sur la toile comme le poète sur son papier. Je crois aussi qu'il y a, au fond, des réminiscences du mauvais Ingres, celui de la *Thétis,* de Puvis et aussi des tableaux italiens où la joliesse des figures et des volutes des corps compensent le vide de la pensée et l'arbitraire de la présentation. Peut-être ces jeunes gens sont-ils sur la route de quelque chose. Peut-être aussi cette sorte d'hiératisme académique les engage-t-il dans une impasse.

J'ai dit que M. Emile Aubry donnait quelque autorité à ce mouvement et ne m'en dédis point. Il dessine et il peint et presque il se fait comprendre. Une grande toile : le *Centaure.* Il y a un centaure dans toute sa stature et, derrière lui, débouchant d'un beau paysage fluvial, émerge le buste d'un second centaure qui explique l'autre. Ce second centaure, nu jusqu'à mi-poitrine, emporte une femme fort bien dessinée, au beau visage sur lequel on lit nettement une sorte d'angoisse mêlée d'orgueil, d'attente de l'amour, de fierté d'être une proie. Cette figure est belle. Elle est d'un homme qui a regardé Chassériau; mais l'aigu de cette expression est bien à lui. L'autre centaure, le centaure du premier plan, galope vers le fleuve. Il tient dans ses mains un poisson qu'il vient de pêcher à un autre

détour du fleuve, qu'il élève au-dessus de sa tête dans le but sans doute de mettre là une volute harmonieuse. Sur son dos, une sorte de Vénus impassible, au beau corps bien dessiné, mais dans une tonalité uniforme et assise sur un coussin improvisé d'étoffes très ornées de jolies couleurs, assez modernes de ton, semble-t-il. Il faut signaler l'agrément de cette page décorative qui donne force d'existence à cette recherche d'hiératisme. Quand à en expliquer le fin du fin et la logique, il y a quelque obstacle.

§

Tous les orientalistes qui ont coutume d'exposer au Salon ne sont point cette année présents à la cimaise. Il manque des vétérans : Dabadie, Cauvy, Marius de Buzon. Mais voici Dabat, plus elliptique que jamais, avec des Mauresques autour d'un guéridon bas et des Mauresques qui se déhanchent dans une danse du ventre. Baldoni, Bascoulès, Bouviolle, qui fixe ses souvenirs de la villa Abd el Tif. Paul-Elie Dubois, qui pour se reposer des hommes et des choses du massif du Hoggar dont il a traduit si bien la dignité et le silence, dépeint le beau paysage de Sidi Bou Saïd. Mlle Ackein brutalise le type indigène avec humour et en trouve le caractère en agglomérant, auprès des créneaux rouges des murailles de quelque ville, de convoiteux soldats noirs en tuniques rouges auprès d'un tas pressé de Mauresques voilées aux yeux de coquetterie et de recherche.

Caputo n'est pas un orientaliste pur. Il a peint les plus beaux jardins de Provence autour de silhouettes féminines revêtues de vraie grâce. Il a tenté de rendre l'émotion collective d'une foule, au théâtre, au concert, mais il a fait des voyages au Maroc et en rapporte toujours les plus curieuses visions de beaux palais éclatants, peuplés d'une foule silencieuse, qui attend le pacha ou le cadi et dont il présente les attitudes avec une étonnante justesse.

§

Il y a nombre de paysagistes et de peintres du décor de Paris.

Voici Ernest Quost, le doyen, je crois, des peintres du

Salon, en tout cas des bons peintres du Salon. L'âge n'a affaibli en rien la jeunesse de son grand talent. Au contraire, il n'a jamais rien peint d'aussi léger, d'aussi vraiment poétique, avec les seuls moyens du peintre et sans la moindre anecdote ni sentimentalité, que ce village de Villevert, près Senlis, d'une légèreté de touche et d'une transparence d'atmosphère qui l'apparente aux grands impressionnistes.

Victor Charreton nous montre une des toiles où il a le mieux réalisé ce prestige en fête de la couleur qui est sa marque et le signe de la force. C'est féerique et c'est véridique. Motif très simple, un jardin en automne, dans une petite ville d'Auvergne; personne dans cet ensoleillement, mais quelle grâce fléchissante dans les guirlandes de fleurs graciles qui s'enroulent à des demi-cercles de pergola. Quels jeux paisibles et nuancés de la lumière sur un guéridon que couvre à demi une belle étoffe brochée, sur ce vase de verre d'où s'échappe un bouquet de fleurs légères comme un flocon de mousse blonde. A côté, autre toile, une belle terrasse sous la neige avec toute cette diaprure contenue que sait découvrir Charreton dans le gel et la glace.

Jules Adler encadre comme d'un portique de verdure le retour de l'Enfant prodigue et l'étreinte nerveuse et sanglotante de sa mère. Le paysage, avec, dans le fond, la ferme rose, est charmant.

A Paris, il note, en îlot parmi la foule serrée et grisâtre, un mélancolique vendeur de journaux, sorte de rebut étonné de la vie, laid, barbu, seul, le regard vaste et vague devant lequel la houle humaine passe sans en rayer d'une impression quelconque la machinalité.

Montézin montre deux grandes toiles. Dans une cour de ferme bretonne, se repaissent des bœufs et des porcs qui se sont préalablement roulés dans la boue et en apparaissent comme niellés de reflets de métaux précieux. Le modelage en raccourci de ce bétail est de premier ordre; la ferme se rétrécit et le village s'effile vers la mer dans une pâleur nacrée de l'atmosphère, d'une parfaite réussite. Montézin est un fervent de la pêche à la ligne. C'est lui-même qu'il représente en cette joyeuse allure de conquérant du brochet et du goujon, pittoresque et alerte dans le hérissement de son attirail.

Blanche Camus traduit la Provence, avec une élégance et une suavité parfaite. C'est toujours une heure sereine, où les nombreuses fléchettes du soleil tombent, comme émoussées, à travers les feuillures. Des femmes avec de jolies robes, auxquelles l'artiste imagine des florages d'un goût neuf et hardi, cousent, se reposent, causent en surveillant les ébats d'enfants souriants.

Mlle Henriette Damart paraît marquer un progrès dans son éclatant tableau, *sous les pommiers en fleurs* que saccagent, frustes et enthousiastes, des garçonnets et des gamines. L'atmosphère est légère et parfaite.

Eugène Foreau fait passer dans l'aube lumineuse, et toute imprégnée de brume rosée ou bleuâtre, les grands chariots de la fenaison, aux bords de la Charente.

Fernand Maillaud a deux tableaux de tout premier ordre, la *Foire du Magné,* dont il module, comme en une plaque d'accords très suivis et d'une intensité grave, le hérissement du bétail ourlé du passage rapide ou des haltes cauteleuses des paysans. Puis voici une éblouissante moisson dans la Creuse, active et populeuse, toute dorée sur les blés et les gens, tandis que dans le fond, comme une promesse de repos après le travail, luit doucement et s'argente le village rose et craie.

Mme Clara Bac a peint la petite place Saint-Lambert d'après les procédés impressionnistes, avec beaucoup de jolie sensibilité.

Raoul Carré compte parmi nos meilleurs paysagistes. La véracité de son faire, appuyée et fortifiée par la diversité de ses thèmes, est captivante. Il donne toujours le ton particulier, la structure spéciale du paysage, soit qu'il peigne sur les bords de la Gartempe ou en Corse ou en Provence. Il aime les régions un peu escarpées dont les vallonnements modèlent comme une plastique sculpturale de la nature. Il nous montre un beau paysage de Provence et un coin en fête de Nice.

Voici du soleil presque oriental; c'est un marché à Bastia, de Caniccioni, qui est Corse, et familier du paysage natal et de la belle lumière presque africaine qui le pare; il a soin toujours de modeler, dans ces marchés, des silhouettes féminines d'une grâce grave et dont la démarche rappelle celle des belles statues.

Jean de Chasteauneuf peint en Auvergne des villages d'hiver, frileux et solides, où le tapis de neige s'irise sans cesse en sa blancheur sous les couleurs du ciel et les tons du sol rugueux.

Mlle Andrée Clech note en Auvergne aussi des paysages vigoureux, non sans âpreté, mais baignés d'un grand souffle d'air pur dont elle sait marquer la vibration dans les arbres dont elle dépeint bien la silhouette sévère.

Michel Colle est plus que notoire comme verrier. Il a créé un style de verrerie, à la fois sobre et coloré, avec une grande justesse d'ornementation. Il continue, en Lorraine, l'effort d'un Gallé. C'est aussi un bon peintre du paysage lorrain, cette année, du côté de la célèbre colline de Sion.

De Broquet-Léon, une route d'hiver d'une émotion vraie et communicative, de William Graux, un bon paysage de Bourgogne, de Challulau, un Paris brumeux d'une jolie vision, de Dancre un Pont-Marie attrayant. Dancre est un bon harmoniste de la couleur. De Moreateau de larges paysages du Grand Atlas, de Raingo-Pelouse une vaste prairie en Seine-et-Oise, un peu vide, mais ceci sert à l'impression de grandeur mélancolique qu'a voulue cet excellent artiste. De Mme Trabucco, un coin de Paris où les lampes s'allument dans un reste de jour, de Venet une porte d'Auteuil avec de larges terrains.

Pointelin et son paysage coutumier, toujours très sensible. Ridel : une harmonieuse vision de printemps méditerranéen; Van Maldère est un peintre résolu de la Provence d'été et je ne vois personne qui peigne mieux les ardeurs du soleil et ces ciels profonds et unis, d'un bleu qui noircit. Il note aussi l'aspect comme attendri du beau pays provençal, après l'orage violent et bref.

Henri Grosjean peint le Jura. Point d'artiste qui cherche moins l'enjolivement facile et le banal pittoresque. On est avec lui en saine et rude atmosphère de montagne.

§

Les portraitistes sont innombrables. Que de maîtres, très arrivés, qui se délassent de la commande d'Etat par la commande particulière. Et puis le portrait est un genre où on

leur dit qu'ils excellent, et aussi parfois la mémoire d'un peintre de massacres ou de réjouissances administratives est sauvée par un ou plusieurs portraits d'amis, faits avec soin et tout de même un certain abandon des théories néfastes. Il y a d'ailleurs quelquefois dans ces pages valeur d'arrangement. Il défile aux A. F., sur l'écran pictural, nombre de puissants du jour et de femmes élégantes et aussi d'enfants bien parés, auxquels tendent le miroir avec distinction Paul Chabas, Marcel Baschet, Albert Laurens, avec moins de distinction Laszlo, avec une exactitude linéaire qui se continue toujours Etcheverry. Devambez a un remarquable portrait de dame aux yeux baissés. Stosskopff a deux portraits pittoresques d'Alsaciens en costume régional qui sont les meilleurs de ce Salon. Joron, Giess ont de bonnes pages. Faut-il considérer comme des portraits cette vision de femmes de Provence en belle lumière que peint Montagné? C'est en tout cas d'un joli art. Quant à l'étude féminine que peint Mme Chabod sous le titre *La Chevelure*, c'est, par la force du dessin et l'harmonie jolie de la couleur, une des meilleures toiles de ce Salon. Rousin a un excellent portrait de Mme Jean-Boucher. Sans essayer d'attirer l'attention par le paradoxe ou l'outrance, Rousin accumule à Rennes, où il dirige avec autorité l'Ecole des Beaux-Arts, une œuvre d'un haut intérêt. Son tableau : *Près de la Source*, en témoigne. Les portraits de Louis Roger n'ont que le tort d'être appuyés sur un fond monochrome, mais leur modelé est robuste et attirant. M. Clément Serveau donne un portrait de femme du faire le plus serré et le plus complet. Un portrait de maître d'hôtellerie, un papier à la main, préparant sans doute un beau menu régionaliste, est savoureux dans le blanc très intéressant de sa haute coiffe et de sa veste de travail. Peinture de maître graveur. Il y a aussi de bons portraits peints par les Anglais, Eves, Neilson Gray. Parmi les portraits collectifs, une page intéressante de Fougerat, des religieuses vieilles et une jeune novice écoutant, les unes avec plaisir, l'autre avec extase, une lecture édifiante. Une excellente page de Denis-Valvérane : le portrait d'un garçonnet, appuyé pour quelque élan sportif, contre un mur mangé de lumière blanche. Grande justesse de mouvement, expression juste de la figure. Denis-Valvérane progresse de Salon en Salon, et la place de ce beau

peintre du Midi coloré et du printemps parisien s'indique progressivement parmi les plus hautes.

§

Quelques remarquables natures mortes. Mme Alice Schœngrun. M. Emile Domergue, qui a le sens de l'arrangement simple et captivant. M. Domergue expose aussi un petit nu de la plus souple facture.

Notons M. Finez avec une très curieuse basse-cour, lapins et volailles d'un trait fin et pittoresque; Santa-Olaria avec des messieurs très modernes et bien peints tenant le crâne d'Yorick. Anselme Bucci, toujours beau coloriste, Narbonne avec de belles intimités, une *Maternité* et un excellent portrait. Mme Prévost-Roqueplan avec une bonne étude : le *Repos*. Mme Mahudez avec un bon portrait.

Mlle Augusta de Bourgade peint avec talent l'intérieur de l'église Saint-Séverin, avec de beaux jeux de lumière tendre. M. Rigaud donne une belle étude de Saint-Pierre de Chartres, à laquelle il juxtapose une claire notation de l'étang d'Hosségor. M. Van Looy, un peintre belge dont nous n'avons vu les œuvres à aucune sélection récemment organisée de peinture belge, montre une patte étonnante et un grand art de mise en pages à accumuler ici des fruits et là toute une variété de hérons et autres oiseaux des polders. Il semble qu'on pourrait retrouver chez cet artiste quelque influence de l'Ecole d'Anvers du milieu du XIXe siècle. C'est en tout cas un peintre savant et doué.

§

Il y a deux rétrospectives, l'une d'un excellent paysagiste et animalier, Léon Barillot, messin d'origine qui procéda de Troyon avec plus de recherche de luminosité et qui, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne cessa de peindre sincèrement, et non sans éclat, des prés peuplés de vaches magnifiques, des plages, des décors agrestes du Cotentin, des points de la côte du Calvados, à Courseulles et Ouistreham. Art paisible et robuste.

Diogène-Ulysse-Napoléon Maillart eut des ambitions plus vastes. Il aborda la grande décoration et la peinture d'his-

toire. Moïse, Etienne Marcel, Louis le Gros hantèrent son imagination. Son tableau *Vercingétorix devant César* a été très souvent reproduit. Il ne manque ni de style ni de noblesse. Maillart était un grand érudit en matière de technique picturale, de procédés des vieux maîtres, et sans affectation il faisait libéralement part de son érudition.

§

DESSINS, CARTONS, AQUARELLES. — On retrouve aux dessins quelques-un des bons artistes qui s'affirment dans les grandes salles par leurs tableaux. Adler, Dupuy, Montézin. Il y a aussi quelques débutants de talent comme M. Arya Chandhuri, Mme Berragory-Suair avec de frais pastels de fleurs et de fruits. Mlle Lévy-Engelmann a des miniatures fort intéressantes.

Guillonnet, cette année, n'expose que des dessins. A côté de ses grandes œuvres décoratives récentes mises en place à l'Hôtel de Ville, à la mairie du XV[e], destinées à des palais d'Etat d'Amérique, Guillonnet dessine, d'une technique raffinée, au fusain avec parfois quelques appels très discrets à la couleur, des portraits d'amis, de lettrés et d'artistes. Il a eu en ce sens d'étonnantes réussites, comme le portrait de M. Carrier, le portrait d'Adolphe Tabarant, d'autres encore. Cette année, outre un expressif portrait de M. de Coppet, gouverneur du Tchad, il expose, très vivante, d'une mentalité saisie et modelée, avec une remarquable exactitude dans l'expression du regard contemplatif, l'effigie du grand sculpteur Jean-Boucher. C'est une œuvre de premier ordre.

§

Le Salon de la Société Nationale.

LA PEINTURE. — En matière de rétrospective, le Salon de la Société nationale se montre audacieux. Ce n'est rien moins que le Salon de 1737 qu'il reconstitue ou à peu près. En tout cas, Goulinat, qui l'a organisé avec sa rare compétence de peintre, de technicien d'art et d'historien d'art, en a bien redonné l'atmosphère. Cette rétrospective permet de faire figurer à la S. N. Chardin, François Boucher, Jeaurat, Bouchardon

et beaucoup de maîtres moins connus. C'est une excellente leçon d'art à la première moitié du XVIII[e] siècle. Goulinat, dans sa substantielle et brève préface, note que la critique d'art était alors inconnue. C'est donc l'organe qui a créé la fonction. Il y avait deux cent soixante œuvres à ce Salon, où l'Académie était l'invitée du roi. Les choses ont bien changé depuis et la Société Nationale, pour être peut-être la moins nombreuse de toutes les sélections saisonnières, n'en a pas moins ses deux mille numéros.

Il faut donner les premières lignes du compte rendu de la S. N. à Gustave Jaulmes. Il affirme, dans un très grand carton décoratif, ses rares qualités de coloriste, sa promptitude d'imagination, le don particulier qu'il a de faire vivre un programme et de le concrétiser en belles formes. Son sujet : les *Quatre fleuves de France*. Les diversifier par le détail, rien de plus facile apparemment et de moins artiste. A colorer d'après les nuances réelles du paysage de ces fleuves, on faisait régner la confusion dans les harmonies du tableau. Aussi est-ce par des attributs (ce qui se conforme à la grande tradition classique) que Jaulmes particularise ses épisodes. Une ronde de nymphes d'une grande originalité de mouvements danse sur les prés qu'arrose la Seine, une barque file lentement sur la Loire, un grand voilier sillonne la Garonne. Les Nymphes des eaux jaillissent à l'embouchure du Rhône, parmi de blancs chevaux cabrés, et tout cela développe une très belle et sobre harmonie plastique et colorée.

Parmi les belles pages de jeunes, un grand tableau d'Yves Brayer, notation d'Espagne, une loge de matador. Le torero met sa cravate devant une glace, de jolies femmes à mantilles obstruent la loge, une vieille femme est assise, mélancolique ou machinale. Par la fenêtre ouverte, on voit défiler les carrosses des alcades. Il y a là une sensation très personnellement distribuée de fête et de foule.

Paul Bret évoque les terrasses blanches d'une petite ville grecque, proche de la mer, les rues encombrées de porteurs de jarres et des files de bourriquots aux coussins variés de sparterie, attendant de repartir vers la campagne. C'est un bel aspect ensoleillé; l'ordonnance est très ingénieuse.

§

Parmi les vétérans et soutiens ordinaires de la Société, Forain, avec un excellent portrait de lui-même. Louis Picard, de pénétrants portraits de femme et ce joli réveil de la *Belle au bois dormant* qu'il nous a déjà montré. Dauchez avec des notations de Bretagne d'automne, vastes et rouillées, Goulinat avec de solides paysages du Tarn, très verdoyants, très architecturés. Hugues de Beaumont, caractériste sans indulgence, aime à représenter les mœurs de province. La ligne, l'inflexion d'un geste lui suffisent à marquer une tare, un ridicule d'allure. Il inscrit toute la lourdeur des croque-morts portant à bras un cercueil, le drap noir taché de rouge par un bouquet.

Rupert Bunny pratique un art d'évocation. On sait son effort de parer de nobles figures de tons rares et d'autant plus éclatants que leurs accords sont imprévus. Il trouve des bleus, des violets, des rouges tendres qui longtemps restent dans la mémoire rattachés au souvenir de telle belle attitude d'une muse, d'une nymphe ou d'une danseuse. Son tableau, *La Fontaine,* au fond bleu, sur lequel se détachent des porteuses de jarres est des plus harmonieux. Ses *Saltimbanques* se déhanchent avec quelque excès dans un grand luxe de couleurs vives.

Van Dongen, peintre des plus habiles, est souvent contestable dans sa vitalité moderniste. Cette année, produisant un portrait de théâtre, d'une ingénue projetée en pleine lumière artificielle, d'allure étonnée et naïve, il réalise exactement son ambition de vérité paradoxale.

Jules Desbois est le doyen de nos grands sculpteurs. Il a créé maintes figures de grâce souveraine. Il nous montre, délassement de son art sculptural, des pastels d'une légèreté émouvante, d'une captivante émotion devant la beauté du corps féminin, qu'ils dévoilent avec une infinie douceur.

Mme Clémentine Ballot montre des paysages de lumière tendre, variés par la douceur diverse des saisons. Elle a une de ces grandes figures féminines qu'elle a accoutumé de retracer parmi le charme mobile des eaux et des feuillures. La jeune femme qu'elle présente, si fraîche et jolie, dans son *En*

Barque est tout éclairée des fléchettes du soleil tombant parmi les dentelures du feuillage.

De François Guignet, un très beau portrait de femme. L'étude des reflets sur le visage et la robe est très poussée et parfaite. Mme Béatrice How a toujours cette qualité de charme quasi impondérable, cette légèreté d'une tache de couleur rare parmi de blancs transparents, dont elle sertit ses bébés et ses nurses et quelques nus. Sa fidélité à ses motifs trouve sa rançon dans la finesse toujours accrue de leur interprétation.

Guiraud de Scévola est l'habile entre les habiles à donner les douceurs d'émail d'une céramique, un arrangement ingénieux des fleurs qu'elle sertit et de coquettes attitudes féminines.

Mlle Marguerite Carpentier a du talent. Elle a beaucoup regardé le Musée qui lui dicte la couleur plus que le style de ses figures. Elle pratique la *composition*, formule assez vague, qui a suffi à bien des décorateurs italiens et flamands, mais qui ne correspond plus à notre besoin de précision dans le sujet. Les difficultés de la composition pour des artistes tels que Mlle Carpentier sont vaincues quand, sur une toile bien peuplée, des personnages de sens indécis sont plastiquement bien présentés. La composition de Mlle Carpentier sertit de figures variées un très beau nu principal.

André Chapuy est un de nos peintres au talent le plus souple, égal à traduire la beauté du nu dans le décor brillant des étoffes claires, à saisir toute la mélancolie d'un paysage d'automne et à en traduire le ciel menaçant et ce jaunissement qui annonce l'orage proche, et aussi il peint des salles de jeu pleines de frémissantes convoitises avec de beaux fantoches très caractérisés.

Barwolf montre des aspects de boulevards parisiens, d'une lumière très personnelle. M. Willaert, une cour de ferme en Gascogne, de la plus belle couleur méridionale, et un porche de vieille église, rongée, effritée, où le soleil joue de toutes ses gammes, du pourpre au blanc de lys, sur les vieilles pierres. C'est d'un triomphant travail de luministe.

Peské est un grand dessinateur d'arbres, très vériste. Ce vérisme même donne à ses grands arbres tourmentés quelque

apparence romantique, mais c'est la nature qui est romantique et Peské son fidèle interprète.

David-Nillet apporte à la peinture des églises et des calvaires bretons une âpreté exacte, un sens de la légèreté grise et verdissante de leurs couleurs et la plus exacte atmosphère. Il interprète admirablement les transparences des vitraux. A Paris, il peint la Seine et les ponts avec une fidélité émue.

Notons les nus de Desurmont; un pardon breton, de vif mouvement, de Marcel Laurent. Un beau paysage du Midi, sévère et lumineux, de M. Roure. M. Griveau, avec une jeune femme de parfaite attitude et une nature morte très dorée et de vision veloutée. Un peintre allemand, M. Schocder, nous montre en harmonie blanc et bleu une femme et un enfant aux tons brique de style hodlérien. Le vieux jardin de M. Harrisson s'étend en agréables pelouses. De Tony Ricou, un beau bouquet de soucis. Bertram, de savoureux paysages tourmentés. Marianne Dawson, un joli déjeuner dans la clarté vive. Omer, de grands aspects de ports du Midi, très bien dessinés, mais pris à des heures froides et sévères. Dollèves, un assez agréable soir d'automne aux tons d'imagerie; Mlle Taton, une *Annonciation* harmonieuse et émue et un portrait de femme d'un faire sincère. Lucien Madrassi, un curieux et jovial portrait de nègre, et des portraits de style très ferme. Mlle Lustrement un portrait, en simple attitude, d'une violoncelliste. Deluermoz montre un éléphant modelé dans du granit blanc, et une pittoresque scène de cirque aux lumières obscures et violentes. Paul de Castro a peint en Provence. Eugène Cadel en Espagne. Des cavaliers se penchent vers des *Carmencitas,* à la porte d'osterias où le soleil se joue dans une vigne courant sur le mur extérieur. Un bac glisse, porteur d'un cavalier et d'une belle paysanne, aussitôt courtisée. Il y a de bons paysages de Belvès, de Fornerod. Souillet hérisse d'une foule bien venue un marché aux carottes. Claude-René Martin a un bon portrait de femme. Il y a quelque curiosité dans le faire du paysage kabyle de Marzochi de Belluci, où passent deux femmes quelque peu hiératiques. Maurice Mathurin a une bonne rue de province, frileuse et esseulée. Rivier présente une jolie figure de femme au coquet mouvement.

Emile Alder a fait un grand effort, peignant *Persée et Andro-*

mède sur une vaste toile très habilement décorative, avec de la nouveauté dans la figure de ses personnages et un très heureux rajeunissement du vieux thème.

Tristan Klingsor, auprès d'un paysage de son ancienne manière, expose des dryades toutes modernes, des nus dans les bois, au visage nettement et coquettement parisien. Sa meilleure page est un portrait familier et intime du bon poète Armand Godoy.

De Gobo, savoureux graveur, d'excellents paysages. Des paysages aussi de Buthaud, tourbières d'un bon accent. De Seyssaud, une Provence d'été, une Provence d'automne en rythmes chauds de lumière, de beau style. Simas dépeint bien la place du Carrousel et la Seine : faire de décorateur surtout. Fernand Piet délaisse la Bretagne pour le Moulin de la Galette, dont il donne de saisissantes images. Fix-Masseau montre les plus belles roses.

Emile Bernard a un excellent portrait de Jeanniot, des natures mortes, et un ensemble de figures intitulé *Carnaval*, dont toute mascarade me paraît absente, mais d'une très intéressante ordonnance. Mme Javal peint simple et juste un coin d'atelier et une cheminée pas trop encombrée de nature-morte.

Les *Chanteurs de village* de Jeanniot sont curieux de mouvement : les filles en robes blanches, très sobrement rehaussées de bleu, l'orchestre, violon et guitare, hommes et femmes délabrés, rendus avec relief. C'est traité dans le décor et de face, sans préoccupation de montrer l'assistance. C'est spirituel et incisif. Notons les rues mouillées et les intérieurs d'églises de l'habile Luigini, les paysages de Mlle Dannenberg vigoureux et appuyés ceux de Menneret, l'auto-portrait de Laurent-Gsell, sincère.

Un jeune peintre, Marcel Cosson, a une jolie exposition de foyers de music-hall, des bars étincelants de fines clartés blanches et crémeuses et en contraste un couloir de cirque, avec passage d'écuyer, enténébré avec minutie. M. Cosson s'affirme en grand progrès.

Arminia Babaïan nous montre deux excellents portraits de mentalité finement observée, dans sa gamme d'harmonies so-

bres et très suivies. Raoul Ullmann a une excellente page : les *Ramasseurs de varech*, et des paysages de couleur savamment profonde. Le Meilleur, de spacieux paysages normands, Raymond Wood un précis et amusant portrait de petite infante. Lobre, des beaux intérieurs minutieux où vibre toute la vie de la clarté sur les ors et les marbres.

Deux rétrospectives : celle de Matthey avec d'assez intéressants portraits, l'autre de Migonney, orientaliste intermittent, dont les natures-mortes très chargées, en somme somptueuses, et quelques figures de femmes arabes constituent le principal intérêt.

Il y a une exposition d'un groupe de *professeurs de dessin de l'enseignement public* dont le nature-mortiste notoire M. Gustave Corlin, M. Vital Lacaze, M. Gabriel Moiselet sont les organisateurs. Ce sont des professeurs de dessin des lycées Paris et province. On y retrouve quelques bons artistes. Certains et des meilleurs ne sont pas venus. On retrouve avec plaisir Alfred Lop avec une bonne scène de vie provinciale, des *crieurs de journaux à Pau*. Paul-Emile Bécat, avec un remarquable portrait du bon poète Léon-Paul Fargue et celui de Mme Adrienne Monnier, Corlin avec des céramiques peintes et des fruits de son ordinaire solidité brillante. Maurice Busset, avec un marché d'Auvergne, avec des poteries populaires aux tons simples et bien transcrits. Finez, Mlle Hoffbauer, Lederlé et un paysage breton de bonne allure. Mme Mahudez, Alfred Le Petit qui figure régulièrement et avec succès à toutes les grandes expositions, Richebé et des sculpteurs notoires, Benneteau et L'Hoest.

§

La Sculpture. — (Salon des Artistes Français). Quelques œuvres de grand format : commandes faites par l'étranger : Sydney se parera de la fontaine Archibald, dédiée aux morts de la guerre, exécutée par Sicard, qui en a pris occasion de vivifier les figures mythologiques d'Apollon, de Pan, de Thésée. Cette application de la fable grecque à des regrets nouveaux n'est pas de la plus mauvaise tradition ni de la plus

fatigante pour les facultés d'invention. L'essentiel est que le groupe se balance à peu près et que les études académiques qui le composent soient harmonieuses. C'est le cas pour M. Sicard.

M. Cassou a pu également réaliser un grand ensemble; une fontaine-sujet : *la Naissance de Vénus,* frétillement de Néréides en corbeille autour d'une Aphrodite dressée dans sa beauté.

De la grande et vraie sculpture. De son grand monument à la gloire de Verdun, où la grande victoire s'appuie sur son épée, Jean Boucher détache la tête virile et guerrière. Il expose aussi un beau buste de poilu casqué.

De Paul Auban, deux médaillons expressifs, portraits de médecins. D'Armel-Beaufils, un très médiocre monument, à la gloire d'Anatole Le Braz; de Bacqué, une belle statue du peintre Jean Foucquet. Jonchère expose un groupe de marbre en demi-grandeur, *Pasiphaé,* une femme languissante auprès d'un taureau de la campagne romaine : il y a là de la robustesse nerveuse et de l'habileté. François Black expose un buste de Bolivar qui sans doute s'érigera en quelque capitale de l'Amérique du Sud. De Calvet, un buste de M. Gaston Doumergue, remarquable. De Dardé, une très vigoureuse et pittoresque apparition de l'homme du Néanderthal. Un jeune sculpteur péruvien, M. Espinosa-Cacada, se plaît à évoquer en lignes pures un Manco-Capac, adorateur et prêtre du soleil, et une figure d'Indien. Gardet a une gazelle d'un joli mouvement. Perrault-Harry a sculpté dans la pierre un curieux marabout.

De Niclausse, un de nos meilleurs sculpteurs pour l'émotion intérieure, l'intuition du caractère de ses modèles et la plénitude de l'exécution, deux bustes excellents, dont celui de Jouhaux; de Mlle Berthe Girardet, deux bustes d'enfants.

Bouchard expose le monument de Lamartine et de Hugo pour Strasbourg. A noter de jolis bustes de Bertola, de Desruelles, d'Emmanuel Hannaux, de L'Hoest (Aristide Briand), le Karl Marx de son petit-fils Karl Longuet, le buste de Philippe Bunau-Varilla de Maillard, le d'Artagnan au costume épique

et disgracieux de Michelet pour la ville d'Auch, le bas-relief de Belmondo : le *retour des Athlètes,* l'énorme bison de Moreau-Vauthier, la tentative vers le grand style de Pedretti, avec une femme immobile et un héros musculeux trop raidi dans son attitude de lutte, une baigneuse de Traverse, etc...

Beaucoup de métier, de pratique, peu d'art, peu d'invention; dans une foule quasi-anonyme deux maîtres, Jean-Boucher et Niclausse et quelques jeunes d'avenir.

§

A la Société Nationale, la sculpture est peu nombreuse. Mais on y trouve à côté de Desbois, cette année même représenté à la peinture, quelques artistes de goût plus que de puissance. Mlle Carpentier avec un bon buste. De Hérain qui, à côté de nombreuses et subtiles eaux-fortes, expose de belles médailles de modernes et un groupe élégamment mélancolique de *Pourquoi la vie?* Michailoff avec un bon *Laboureur,* Huggler, excellent animalier, Fix-Masseau avec une jolie statuette, *Fille d'Eve.* Berthoud avec des portraits (cire) d'une excellente impression et des bustes de femme présentés avec le plus intéressant caprice de mise en œuvre, Jeanne Bardey avec un bon buste en terre-cuite du peintre François Guiguet, dont le caractère de douceur est peut-être un peu raide. Bachelet avec un beau groupe en pierre : *Maternité.* De Monard, avec une belle tentative d'art décoratif, une baignoire de pierre où des chevreaux stylisés se meuvent dans des feuillages.

Nous reviendrons dans un prochain article à la gravure et à l'art décoratif.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

De l'origine du Swastika. — E. Fournier : *Glozel,* Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, neuvième série, huitième volume, Besançon, 1929, pp. 87-102. — M. Bayle, expert en tableaux.

De l'origine du Swastika. — Le swastika, ou croix gammée, est un signe graphique dont les branches ont la forme coudée de gammas tournés dans le même sens.

Le nom est d'origine indoue. Il est dérivé du sanscrit *su* « bien » et *as* « être » (1). C'est une formule de souhait de bonheur, nous dit Déchelette.

Je sais, écrivait Schliemann, que la tentation est grande d'appliquer les noms qui nous sont familiers aux objets pareils, qui s'offrent à nous dans le cours de nos recherches.

Et l'explorateur des ruines d'Hissarlik s'élève contre l'emploi du mot swastika qui peut laisser croire que l'origine de ce signe doit être recherchée dans l'Inde, alors qu'on ne connaît rien de l'art indou, antérieurement au quatrième siècle avant notre ère.

Les plus anciens spécimens actuellement connus, mentionne Déchelette dans son Manuel, sont en réalité ceux qui apparaissent à Hissarlik sur de nombreuses fusaïoles en terre cuite et dans l'île de Crête.

Et il conclut :

Le swastika ne paraît donc nullement originaire de l'Europe du Nord ou de l'Ouest. Il a dû apparaître soit dans l'Asie antérieure, soit dans les régions égéennes.

Schliemann, par contre, s'était fort bien rendu compte, dès le début, qu'on ne pouvait attribuer à ce signe une origine dite Troyenne :

Il a été évidemment apporté à Hissarlik par le peuple de la 2e cité — cité brûlée — car il ne se rencontre pas sur les objets de la première cité.

Puis, passant en revue les différents peuples qui l'ont employé ou ignoré, le génial fouilleur formule deux hypothèses sur son origine :

Le swastika était parfaitement inconnu dans la Babylonie, dans l'Assyrie, dans la Phénicie et dans l'Egypte ; par conséquent, ou bien il a pris naissance en Europe, et s'est répandu vers l'Est par l'Asie-Mineure, ou bien il s'est propagé vers l'Occident en partant de la première patrie des Hittites. Cette dernière alternative est

(1) Lettre de Max Müller à Schliemann, in *Ilios*, p. 517.

la plus probable, mais, qu'il en soit ainsi ou non, l'existence du symbole dans les pays de la mer Egée indique une époque particulière et l'influence d'une culture préphénicienne.

M. Greg, en effet, lui avait écrit qu'il avait trouvé un swastika sur un cylindre hittite, ce qui prouvait, à son avis, que probablement les Hittites étaient d'origine aryenne ou avaient un culte aryen. Quoi qu'il en soit, la civilisation hittite remonte, au plus, au IIIe millénaire avant notre ère et comprend déjà les métaux.

C'était la première hypothèse de Schliemann qui était la vraie : le swastika avait bien pris naissance en Europe occidentale, pour se répandre vers l'Est par l'Asie Mineure. Déchelette avait déjà signalé, en note, qu' « un swastika curviligne, peut-être très ancien, mais dont on ne pouvait préciser l'âge, était gravé sur un rocher à Ilkley (Yorkshire) ».

Mais voici que nous le retrouvons en Ecosse, comme caractère d'écriture, à la 4e ligne de la fameuse inscription de la Newton Stone, publiée en 1892 par John Rhys et dont le docteur Foat (2) a signalé la grande analogie avec l'écriture de Glozel (fig. 1).

Fig. 1

Mais comme le swastika d'Ilkley, cette longue inscription ne peut être datée avec précision.

Il en va tout autrement des tablettes de Glozel (fig. 2) où des swastikas figurent également comme signes alphabétiques sans que rien les distingue des autres signes d'écriture. Nous avons, en effet, démontré que la civilisation glozélienne se rattache par sa faune et son art animalier à la période magdalénienne finale. Les documents qu'elle nous révèle — et

(2) Inscription de la fameuse Newton Stone (nord de l'Ecosse), Dr F. W. G. Foat. *Mercure de France*, 1er septembre 1929.

en particulier ici le swastika — sont donc d'un âge infini-



Fig. 2

ment plus ancien que celui des trouvailles Hittites, Troyennes et Egéennes.

Ainsi, la première fois où apparaît le swastika, — M. Reinach le note dans les *Ephémérides de Glozel,* — c'est comme signe d'écriture.

Toutefois, il est probable, comme nous l'avons montré dans un *Essai sur les Inscriptions Magdaléniennes* (3), que les Néolithiques laissèrent à certains signes de leur alphabet le sens symbolique que leur avaient attribué leurs ancêtres. Et

(3) *Mercure de France*, 15 avril 1929.

nous croirons volontiers que le swastika a dû être un de ceux-là. Car la facilité avec laquelle il reprendra plus tard un sens symbolique, au cours de son étonnante dispersion dans le monde entier (4), semble bien indiquer qu'il ne l'avait jamais perdu.







Fig. 3

Mais il est à remarquer que le swastika ne subsista comme lettre dans aucun des nombreux alphabets péri-méditerranéens qui puisèrent dans le vieux fonds néolithique la forme de leurs caractères d'écriture. Cependant, si, sur la plupart des fusaïoles dites Troyennes, les swastikas, alignés côte à côte ou juxtaposés à d'autres décors, ne peuvent être considérés que comme des signes symboliques ou même comme de simples motifs d'ornementation (fig. 3), nous voyons également à Hissarlik des croix gammées alterner avec d'autres signes linéaires paraissant bien ressortir à un système d'écriture, notamment des M, des X, des K, des Z, des O centrés d'un point (fig. 4). Même en Troade, le swastika conserva donc quelque temps la valeur phonétique qu'il avait à son origine.

Mais, si les archéologues ne s'étaient pas aperçus que la croix gammée était primitivement un signe d'écriture, ils s'étaient par contre longuement efforcés de découvrir son sens symbolique. Dans sa lettre à Schliemann, Max Müller

(4) Cette dispersion universelle est une nouvelle preuve de la haute antiquité de ses origines.

écrivait que le swastika avec ses crochets tournés à droite « était à l'origine un symbole du soleil et par conséquent

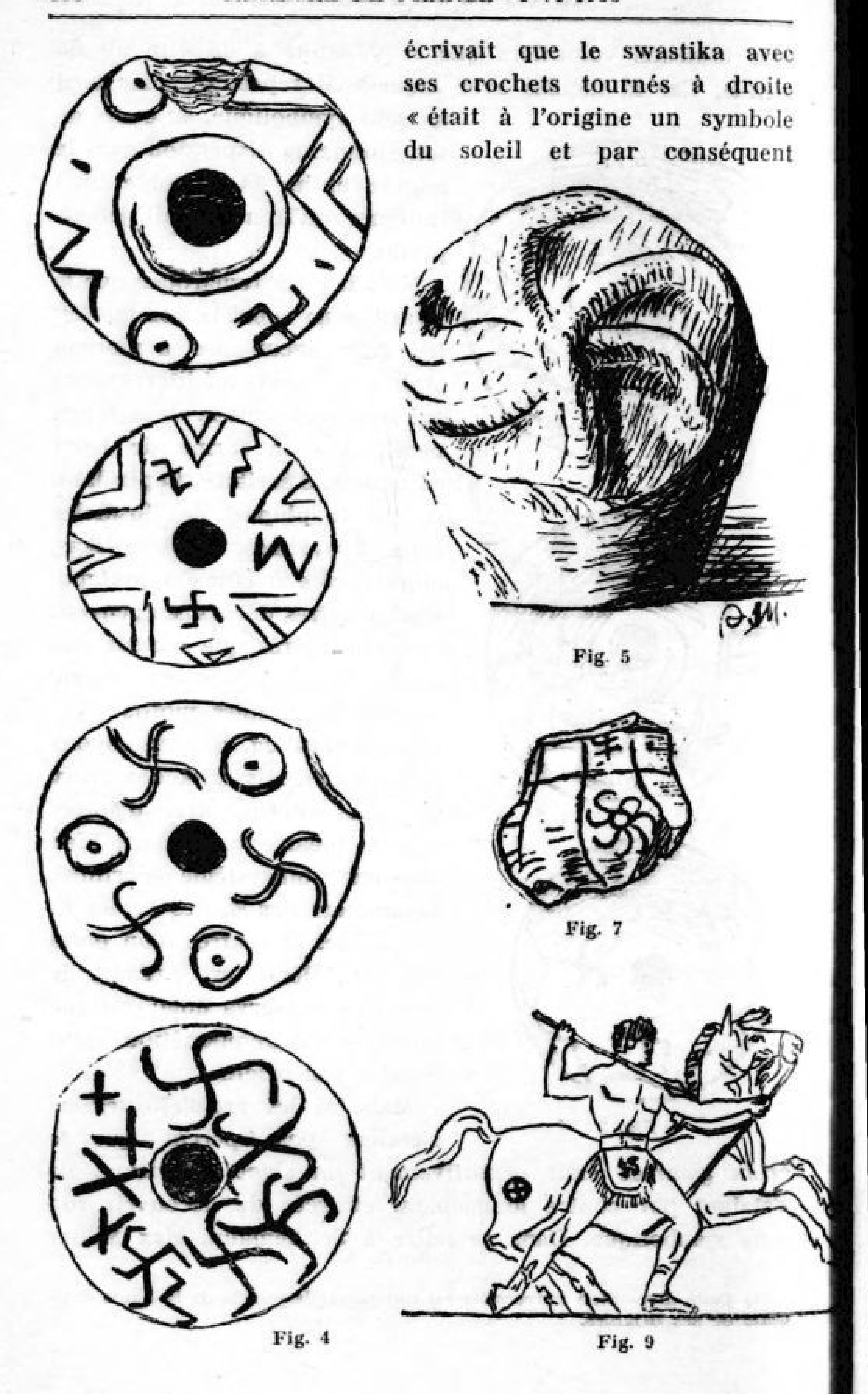


Fig. 5

Fig. 7

Fig. 4

Fig. 9



Fig. 8

un symbole naturel de la lumière, de la vie, de la santé et de la richesse ». Déchelette partage cette opinion.

« Il ne peut, à notre avis, subsister aucun doute sur sa signification primitive: il fut l'emblème du soleil en mouvement, l'équivalent de la roue dont il n'est que le dérivé et le doublet. »

Or ces hypothèses, présentées comme des certitudes, n'étaient basées que sur l'aspect de ce graphisme où l'on croyait voir « l'indication d'un mouvement rotatif » (5).

Schliemann, par contre, avait exhumé d'Hissarlik un document *certain*. Il avait recueilli dans la cité brûlée, à 7 mètres de profondeur, une figurine en plomb dont « l'ornement le plus curieux est un swastika dessiné au milieu de la vulva » (fig. 8). Aussi put-il conclure avec infiniment plus de raison que ce signe était « *le symbole de la génération* ».

Ce premier sens se serait d'ailleurs conservé assez longtemps, d'après un vase peint italo-grec (fig. 9).

(5) A côté du swastika à branches curvilignes, il nous paraît intéressant de mentionner et de reproduire un signe à six branches également incurvées, qui n'est pas sans analogie avec lui.

Nous le voyons, à Glozel, représenté en relief, sur une sorte de timbre en argile (fig. 5), sur un fragment de vase au milieu d'un décor incisé et sur les côtés d'une sorte de grande lampe portant en avant la représentation de l'M à six branches et en arrière le signe composé de deux barres horizontales (fig. 6, p. 448).

On le retrouve également à Hissarlik sur un fragment de vase (fig. 7).

Mais dès le début on aurait étendu, semble-t-il, ce sens symbolique à l'idée de *régénération après la mort,* à l'idée

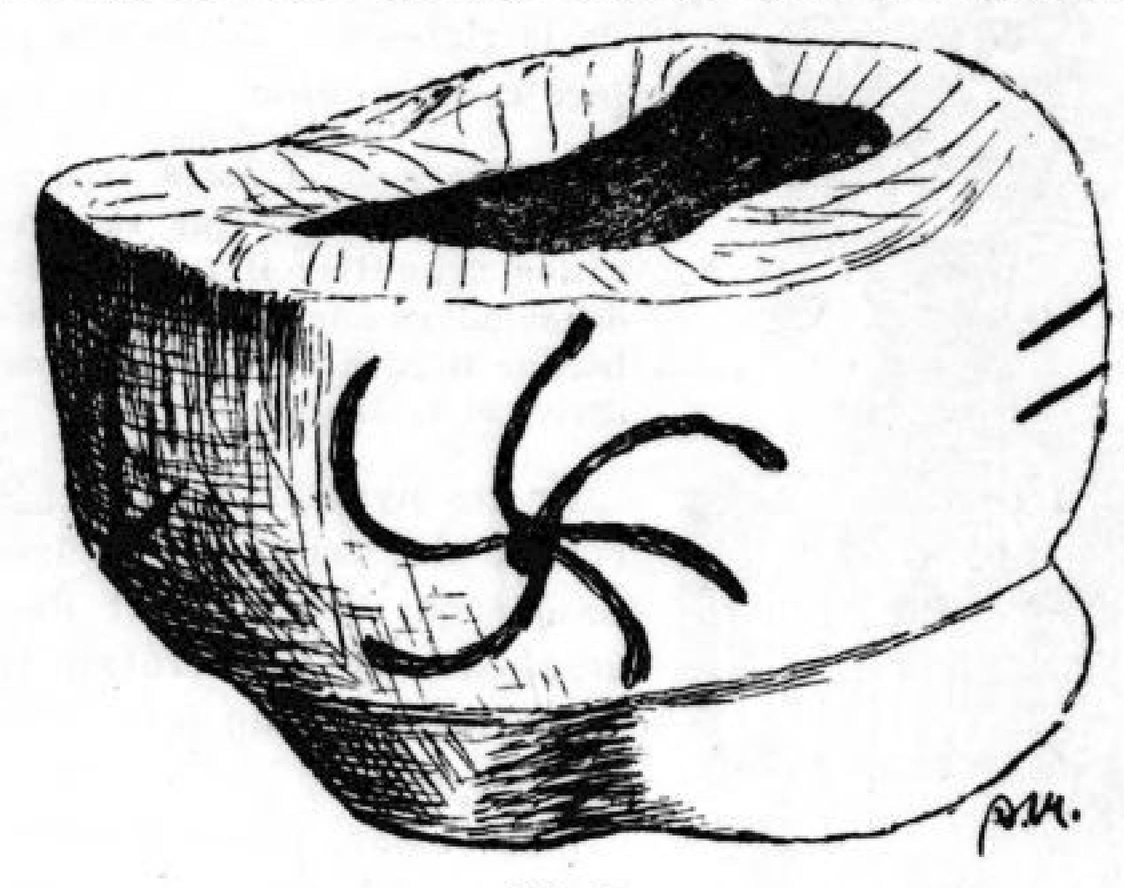


Fig. 6

de survie. En effet, le swastika se rencontre, aux temps préhistoriques, dans les mêmes régions (6) et souvent dans les mêmes gisements archéologiques que le masque néolithique sans bouche ou *effigie de la mort* (7). Et, beaucoup plus tard encore, nous verrons des swastikas sur les cippes funéraires pyrénéens (fig. 10) où il semble bien qu'ils aient conservé le sens symbolique de régénération dans l'au-delà (8).



Fig. 10.

Enfin, si à Glozel nous ne trouvons pas de swastika sur les idoles sans bouche, c'est que l'idée de survie y était représentée par les organes mêmes de la génération et qu'*à cette époque la croix gammée était surtout employée comme un caractère d'écriture.*

DOCTEUR A. MORLET.

(6) Hissarlik, Glozel, le lac du Bourget, le midi de la France, l'Angleterre, la Scandinavie, etc.

(7) *Idoles phalliques et bisexuées, Mercure de France,* 15 sept. 1926.

(8) Il est fort curieux de noter que le swastika voisine sur ce cippe avec la croix cerclée, comme sur la tablette de Glozel, reproduite ici.

§

Le mémoire de M. Fournier, Président de la Société d'Emulation du Doubs, a échappé à Salomon Reinach; il lui fournira quelques lignes dans ses prochaines *Ephémérides*. L'auteur a personnellement fouillé en Basse-Provence 180 stations, dont 102 lui ont fourni des objets néolithiques; il y a recueilli des « centaines de kilos de poteries et estime pouvoir dire... qu'en se basant uniquement sur les documents actuellement publiés sur Glozel (en juin 1928), il a l'impression très nette qu'il n'y a absolument rien de néolithique dans la céramique et dans les briques de cette station ». Il se rallierait volontiers au point de vue de Jullian et trouve ses traductions « impressionnantes ».

Au surplus, et c'est pourquoi je signale le mémoire, bien que l'auteur se croie impartial et « au-dessus de la mêlée », il est visiblement antiglozélien en ce sens qu'il se retranche derrière des « autorités ». Il m'exécute en déclarant que ma spécialité est le folklore et ajoute que dans quelques siècles Glozel, en partie au moins, appartiendra peut-être au folklore. Je ne comprends pas. De même Viennot a le tort, pour lui, « d'aborder pour la première fois les études de préhistoire ». Mais il ne discute pas l'autorité de Vayson, répète la bêtise que le renne du premier galet a été copié sur le *Dictionnaire* de Gazier, loue le rapport de la Commission, s'incline devant le « savant Champion », bref fait la part large aux adversaires de Glozel et ridiculement petite aux autres. Mais peut-être depuis juin 1928 M. Fournier a-t-il changé d'opinion; en tout cas, si c'est d'après le discours de leur président que les membres de la Société d'Emulation du Doubs se sont fait une opinion sur Glozel, il faut les plaindre.

A. VAN GENNEP.

§

M. Bayle, expert en tableaux. — Il nous vient d'Angleterre la preuve certaine que le laboratoire de la police, *regnante Bayle*, a mis ses appareils et ses produits au service de particuliers résidant à l'étranger et a présenté comme *officielles* des expertises tantôt erronées, tantôt frauduleuses. Voici les faits:

Au tome XI, publié en 1929, de la grande histoire de la peinture italienne par R. van Marle, est donné un profil de style florentin ou ombrien, d'après un tableau d'une collection particulière à Londres, que M. R. van Marle attribua à Piero della Francesca. Vu l'extrême rareté de ce maître et la grâce du profil féminin, il s'agit d'une peinture qui, si elle était authentique, vaudrait plus d'un million de notre monnaie.

Critiquant, dans le *Burlington Magazine*, le volume récent de R. van Marle, M. C. H. Collins Baker déclara que ce profil était un faux récent, opinion que la vue seule de la photographie (tome XI, fig. 3, p. 13) suffit à suggérer. Là-dessus, dans le *Burlington Magazine* de mai (p. 279), M. R. van Marle protesta contre ce jugement et écrivit :

Le possesseur, prévoyant l'opposition que pouvait éveiller la découverte de ce chef-d'œuvre, *chargea le laboratoire spécialement équipé de la Préfecture de Police à Paris* d'examiner le tableau; j'ai lu le rapport *officiel* remis par cette institution. Il déclare que l'œuvre a été examinée au moyen de rayons X et ultra-violets, que le bois et la peinture ont été analysés chimiquement, le résultat de cette recherche étant la certitude scientifiquement établie que l'ensemble du tableau est vieux de plus de plusieurs siècles (*sic*) à l'exception de quelques petites retouches sans importance et toutes locales qui ne défigurent en rien la peinture. Je ne crois pas que le possesseur du panneau s'oppose à la publication de ce document. Je ne connais guère au monde de panneau dont l'ancienneté soit garantie si parfaitement et si scientifiquement.

Sur quoi le critique répond :

M. van Marle sait-il que des films aux rayons X pris à Londres (mais non à Scotland Yard) de ce tableau, indiquent que les conclusions de la Sûreté à Paris sont hautement contestables? La révélation des films londoniens, que je viens seulement de connaître, pourrait faire modifier à M. van Marle sa croyance en « la parfaite et scientifique garantie » dont il parle et diminuer sa surprise du fait qu'à d'autres yeux ce tableau offre l'aspect d'une vulgaire modernité.

Tout cela pose des questions troublantes. Le laboratoire parisien a-t-il été autorisé à faire des expertises *officielles* de tableaux ? Comment et à qui ces expertises étaient-elles rétribuées ? Si le possesseur du prétendu Piero s'adressa à ce labo-

ratoire, c'est qu'il était connu pour procéder à de telles expertises, sous la direction du fonctionnaire qui s'est dit à Anvers, et sans doute ailleurs, « investi de la confiance du gouvernement français ». N'a-t-il pas été fait quelque abus de cette confiance ?

S. REINACH.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Quelques documents nouveaux sur la jeunesse d'Hugues Rebell. — Je crois devoir ajouter quelques pièces à certains documents inédits publiés par M. Auriant dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1930. Les documents dont il s'agit ont appartenu à Etienne Destranges, qui les a légués à la Bibliothèque municipale de Nantes, où M. Auriant a pu en consulter quelques parties lors de sa venue à Nantes, en septembre dernier.

Je n'ai d'autre but, en effet, que celui de rendre à César... ce qui lui appartenait et de prouver que les premiers amis d'Hugues Rebell, malgré ce qui pouvait les séparer de lui, gardèrent jusqu'à la fin un souvenir fidèle à l'auteur de *Tymandra.*

C'est précisément à son « Ami Etienne Destranges » et « au Peintre John Flornoy » qu'est dédié ce recueil, « avec le respect dû aux probes et sincères artistes ».

Rebell avait alors vingt ans. De sa fine écriture, sur un exemplaire qui porte le n° 2, il a écrit ces lignes :

A mon ami Etienne Destranges,

En témoignage de notre bonne amitié et de notre union intellectuelle dans l'admiration de l'unique chose qui vaille sur la terre un culte : l'Art divin, l'Art de Hugo, de Flaubert et de Beethoven.

HUGUES REBELL.

Nantes, le 17 juillet 1887.

M. Auriant, qui cite cette première dédicace sans en indiquer les bénéficiaires, sera heureux d'en connaître une seconde. Il s'agit, cette fois, d'un autographe qui m'appartient au même titre que celui-là, copié sur un exemplaire des *Chants de la Pluie et du Soleil :*

A Etienne Destranges,
Au bon critique d'art et à l'admirateur de Wagner, en souvenir de nos chères causeries de la Bérangeraie et des bords de l'Erdre.
HUGUES REBELL.

La Bérangeraie, c'était la maison de campagne où Etienne Destranges passait, avec les siens, plusieurs mois de l'été, tout près de cette rivière charmante, témoin des premiers entretiens littéraires qu'échangèrent, à la Chapelle-sur-Erdre, Georges Grassal et son ami. La propriété de la famille Grassal était située non loin de là.

Tout petit, le futur poète aimait la solitude. J'ai eu le privilège d'avoir entre les mains une lettre qu'il écrivait à son père le 29 juillet 1873.

Je m'amuse beaucoup, mais quand je joue du tambour, les gamins du bourg arrivent, ce qui est ennuyeux. Hier, Marie a été obligée d'aller fermer la porte de la cour.

Les assonances ne berçaient-elles pas déjà de leur musique cet enfant de six ans?

Et combien émouvante est celle-ci, la première de toutes, gauchement écrite sur une feuille de cahier :

Mon cher papa, je commence à bien lire; j'attends samedi pour avoir le plaisir de t'embrasser. Je t'aime.

GEORGES GRASSAL (1).

§

De l'amitié d'Etienne Destranges — qui devait révéler aux Nantais Richard Wagner, César Franck et bien d'autres — naquit, pour Hugues Rebell, l'amour de la musique.

Bien que je fusse son aîné — écrivait, le 18 mars 1905, le directeur de *l'Ouest-Artiste,* — je comptais Rebell parmi mes plus chers amis d'enfance...

Mon esprit se reporte à nos années de jeunesse, à nos longues conversations, pendant les vacances, sur les bords de l'Erdre, alors qu'épris déjà tous les deux d'art et de littérature, nous rêvions de nous lancer ardemment dans la mêlée. J'évoque aussi les voyages

(1) Les deux lettres ci-dessus m'ont été communiquées par Mme J. R., nièce de Georges Grassal. Je la prie de trouver ici l'expression de mes remerciements.

accomplis en commun, nos courses à travers l'Allemagne, la Suisse, la Hollande; nos pèlerinages à Bayreuth; nos longues stations dans les musées de Munich, d'Anvers ou de La Haye. Je revois Rebell, toujours en retard, risquant à chaque instant de nous faire manquer les trains, ou bien, oublieux des nécessités de l'existence, effectuant en escarpins vernis l'ascension d'une montagne et demandant un coktail dans un chalet à 2.000 mètres d'altitude...

La première des lettres qui se trouvent à la Bibliothèque de Nantes est adressée à : *M. Etienne Destranges, chez M. le comte de Diesbach, rue de Morat, Fribourg.* (Le comte de Diesbach était, si je ne me trompe, un parent du comte Louis de Romain, wagnérien de la première heure.)

La voici :

Mon cher ami,

Je veux te dire combien je te suis reconnaissant de toute ma joie de ce soir. Parmi les grandes œuvres littéraires, le *Faust* de Gœthe a toutes mes préférences, et j'ai goûté une jouissance sans égale à voir comment la Musique s'était inspirée du grand Allemand. Gounod, au fond, n'avait fait que chanter un amour virginal en de gracieuses mélodies. Boito, lui, a compris cette vaste épopée du Bien et du Mal, il en a rendu le superbe symbolisme dans sa musique tour à tour grandiose, naïve, fantastique, vaporeuse. Bien des choses sans doute m'ont échappé; il n'en peut être autrement à une première audition, surtout quand le spectateur est aussi neuf et aussi peu expert que moi, et cependant je crois avoir compris *Méphistophélès* dans son ensemble; car j'ai rarement été aussi remué qu'à cette représentation. Merci donc, mon cher ami, pour toute la peine que tu t'es donnée, d'abord pour faire jouer cet opéra à Nantes, et ensuite pour le faire interpréter et monter aussi dignement qu'il le méritait. Tu as montré que tu étais artiste, et tu dois goûter la noble et seule satisfaction qui nous est permise sur la terre: celle d'avoir senti la Beauté et de l'avoir laissé entrevoir aux autres...

Cette lettre, qui n'est pas datée, paraît être du 27 avril 1887. Elle semble, en effet, avoir été écrite au lendemain de la première du *Méphistophélès* d'Arrigo Boito à Nantes, joué à l'instigation d'Etienne Destranges.

Boito, pressé par ce dernier de venir diriger son œuvre, lui écrivait le 3 janvier 1887 :

Cher monsieur,

Veuillez d'abord me pardonner si j'ai tardé à vous répondre. Je suis si occupé que j'ai rarement un quart d'heure à ma disposition. Je vous remercie de grand cœur pour l'intérêt que vous démontrez. Mlle D... serait un précieux élément de succès pour mon opéra; c'est une artiste exquise et accomplie; elle a toute mon admiration et toute ma reconnaissance, mais il m'est impossible de trouver le temps de m'absenter de l'Italie pour diriger les répétitions de *Méphisto*, et mon éditeur n'admet pas que l'œuvre soit représentée en France, pour la première fois, sans que je puisse en surveiller l'étude...

Mais Destranges ne se laissait pas vaincre facilement. Il obtint de Boito ce qu'il désirait. La lettre suivante — qui appartient, comme les autres, depuis 1915, à la Bibliothèque de Nantes — en témoigne :

Mercredi 6 avril [*1887*].

Nervi près
de Gênes
Eden-Hôtel.

Cher monsieur,

Votre lettre m'est arrivée à Milan en grand retard. Je vous sais bon gré de vos renseignements sur les répétitions de *Méphisto*. Je pourrai dédier une semaine entière au Théâtre de Nantes. Mais il faut, avant que je parte, que les masses chorales sachent par cœur leurs rôles, et les chanteurs aussi. Quand ces conditions seront obtenues, on pourra m'écrire: « Arrivez ! » et j'arriverai. J'assisterai alors à cinq ou six répétitions et l'œuvre pourra marcher. Tout le monde m'assure que le Théâtre de Nantes possède un chef d'orchestre hors ligne, un véritable artiste ; vous voyez donc qu'il est absolument inutile que j'occupe son pupitre. Il m'est avis que chacun doit rester à sa place et s'occuper de l'art qu'il a appris. Le chef d'orchestre doit conduire l'orchestre et le compositeur doit écrire de la musique. Je ne connais qu'un seul compositeur ou bien deux tout au plus qui sachent bien tenir la baguette. Il y faut des qualités naturelles particulières. Mes nerfs ne supportent pas cette fatigue. Il y a et il y a eu de par le monde de grands compositeurs qui paraissaient être de grands chefs d'orchestre à en croire le public, mais les exécutants n'étaient pas de cet avis...

Méphistophélès ne put être joué au Théâtre Graslin que le samedi 23 avril 1887. La date des répétitions et de la pre-

mière coïncide, comme on va le voir, avec un événement qui empêcha Boito de réaliser son projet.

1er mai, Milan.

Cher monsieur,

Merci encore et toujours. Vous recevrez le portrait avec ma signature en même temps que cette lettre. J'ai été à Turin pour accompagner jusqu'à Florence les restes mortels de Rossini. J'ai assisté aux cérémonies de *Santa Croce* et à toutes les fêtes de *Santa Maria del fiore*, et me voilà de retour depuis hier au soir.

. . . .

§

Il est curieux de constater que Rossini inspira justement à Rebell le premier poème qu'il publia, le 16 octobre 1886, dans *Nantes-Lyrique*.

Ce poème est dédié à Etienne Destranges. Je le transcris à titre documentaire :

ROSSINI

Rossini : Des sons d'or s'envolent et s'enlacent.
Des trilles vifs, perlés comme un chant de pinson;
Sa muse rose d'où s'essore la chanson
N'a point de ces longs pleurs de tristesse qui glacent.

C'est en enfant joyeux qui veut que tous l'embrassent,
Sans secret pour personne et qui, dans sa maison,
Conte des contes bleus au sensuel frisson
Où des amours vainqueurs en riant se terrassent;

Et, dans un doux lointain de rêve et de passé,
Evoque des amants aux costumes antiques,
Qui, le cœur plein d'espoir et d'un pas cadencé,

S'avancent, fiers pasteurs des siècles héroïques;
Et, lorsque le chemin les fait se rapprocher,
Echangent sous les bois un languide baiser.

HUGUES REBELL.

§

Mais voici que Rebell, ayant atteint sa majorité, est parti pour l'Angleterre. Destranges s'ouvre à lui d'une idylle qui l'a laissé meurtri. Et Rebell de lui adresser ces pages pleines d'affection, qui ont ici leur véritable sens, et dont les lecteurs

de M. Auriant ne pouvaient, et pour cause, mesurer la portée :

... Tu as choisi le meilleur parti, le seul qui pouvait t'apporter la paix en quittant Nantes, en t'en allant vers cette Italie merveilleuse qui est peut-être pour nous tous le pays natal, où nous avons vécu une vie antérieure plus noble, la terre d'élection que tout artiste, Wagner ou Gœthe, Byron ou Shelley, regrette dans son pays éphémère de brume et de nuit. Moi-même, je compte bien y aller quelque jour, mais je tiens auparavant à posséder les souvenirs glorieux de son histoire. Oui, mon cher ami, c'est avec les maîtres de la musique, de la peinture, avec les poètes que nous pouvons nous consoler de la vie qui est pour tous, je t'assure, aussi dure et aussi cruelle. Jadis, les désespérés de l'amour, les blessés de l'existence s'en allaient chercher la guérison dans un couvent, et, n'ayant pu avoir le paradis sur la terre, demandaient à Dieu celui du ciel; nous, nous en avons un près de nous, accessible à tous ceux qui veulent bien déposer à son entrée pour de hautes jouissances le bagage des mesquins intérêts, des basses préoccupations. Comme tu me le dis dans ta lettre, cette jeune fille n'a point les mêmes goûts, les mêmes admirations que toi. Qui sait si tu n'aurais pas été très malheureux avec elle ? L'amour est toujours une solitude; on sent que son être ne suffit plus, on a besoin dans sa vie d'une autre âme différente de la sienne et qui cependant la comprenne; et puis jamais l'union souhaitée ne se réalise. Car, il faut le dire, la possession est un leurre, on n'étreint qu'une chimère, une ombre, l'âme vous échappe toujours, l'âme est toujours adultère. L'admirable symbole de Lohengrin nous l'apprend assez; la femme, si aimante soit-elle, ne peut s'empêcher de douter de vous, de manquer de confiance, de ne pas accepter votre pensée; et l'homme lui-même, croit-il jusqu'à la fin à son rêve, ne voit-il pas un jour la terrible, l'abominable réalité, l'abîme qui le sépare de son amour! Souffrir et pleurer, voilà le lot de tous ceux qui pensent et qui aiment, quelque heureux qu'ils paraissent aux yeux des imbéciles. La joie n'existe que pour les êtres qui se contentent de boire, de manger et de « coïter ». Mieux vaut encore avoir une âme et souffrir que de jouir à la façon de ces gens-là.

. . . .

L'amitié, pour mon compte du moins, console de l'amour, de l'impossible amour. La femme, presque toujours, vous éloigne de vos amis pour ne pas vous donner une affection supérieure.

. . . .

As-tu lu *Sébastien Roch*, de Mirbeau ? C'est, pour les artistes,

un événement, bien que ce livre passe inaperçu des lecteurs de Georges Ohnet et de Sarcey. Je n'ai rien lu d'aussi fort, d'aussi puissant, d'aussi profond depuis Flaubert et les Goncourt...

De Londres également celle-ci :

Mon cher Etienne,

Je te remercie du service que tu m'as rendu en corrigeant mes épreuves. Cependant je ne sais si j'ai raison de publier cette brochure. Prêcher, attaquer est toujours une infériorité. Nous devons aimer le beau, et laisser les autres le haïr et décliner leurs bêtises. Qu'est-ce que cela peut nous faire, qu'ils se moquent de nous ? Les communards de 71 aussi se moquaient des otages qu'ils allaient fusiller et qui les dominaient de toute leur sérénité, de toute leur grandeur. Pourvu que les imbéciles ne nous fusillent pas et nous laissent vivre dans nos songes, nous n'avons pas à nous occuper d'eux. La canaille, la populace aura toujours plus de sympathie pour ses bourreaux traîneurs de sabres, nihilistes égorgeurs et fous, que pour les doux penseurs qui ne cherchent qu'à charmer par de nobles harmonies.

J'ai entendu la semaine dernière *les Maîtres Chanteurs*. C'est peut-être, de toutes les œuvres wagnériennes, que je connais bien, la plus étonnante par sa variété, sa complexité. Ce sont des acteurs français qui jouaient à Covent-Garden et ils chantaient en italien (!). Jean de Reszké faisait Walther très convenablement, bien que j'eusse aimé chez lui plus de simplicité; mais le triomphe a été pour Isnardon, qui en Beckmesser s'est surpassé. A Bayreuth, je t'avouerai franchement que j'avais trouvé ce rôle un peu lourd, d'un comique un peu grossier. Cela venait de l'acteur et aussi de moi. Chez un génie comme Wagner, ce que nous n'aimons pas, c'est que nous ne comprenons pas. A Covent-Garden, avec Isnardon j'ai trouvé Beckmesser extraordinaire. Je n'ai jamais vu une mimique aussi expressive, aussi variée que celle d'Isnardon; c'est absolument merveilleux.

. . . .

HUGUES REBELL.

53 Beauchamp Place
Brompton Road
London S. W.

. . . .

Informe-toi donc aussi, je te prie, du prix approximatif de l'impression de mon roman. Il a cent trente et quelques pages, comme celles d'*Athlètes et Psychologues*. Je ne multiplierais pas culs-de-lampe, mais il en faudrait quelques-uns.

J'oublie de te remercier de l'intéressante description que tu m'as faite de ton voyage d'Italie; j'aurais voulu y répondre, mais je suis tellement pris que je n'ai pas un moment à moi; art, promenades, concerts, représentations, lectures, c'est un tourbillon où je me perds...

De Londres, Rebell envoie à Destranges *Athlètes et Psychologues*, avec cette dédicace :

Laissons les vains combats à ces fous soucieux
Qui cherchent le bonheur en des luttes banales;
Un songe plus qu'un acte éclaire nos annales,
Et l'Art mieux que l'Amour peut nous ouvrir les cieux.

Et il adresse au *Nantes-Lyrique* plusieurs lettres sur le Théâtre à l'étranger. La représentation du *Songe d'une Nuit d'Eté* au Théâtre du Globe, à Londres, le comble de bonheur.

Je n'entreprendrai pas d'analyser cette pièce, la plus poétique peut-être de toutes celles du grand Anglais...

Cependant, j'aimerais dire le plaisir que j'ai éprouvé à certains passages; il y a d'ailleurs, dans ces scènes du XVIe siècle, beaucoup d'actualité, l'éternelle actualité de la vie, prise dans ce qu'elle a d'essentiel et de toujours renaissant, et d'ordinaire on les connaît bien peu, avec l'habitude que l'on a de laisser les Anciens dormir dans sa bibliothèque.

. . . .

Ici, acteurs et spectateurs sont également convaincus et n'ont point à craindre le bâillement d'un Sarcey ou le sourire méprisant d'un Jules Lemaître.

Toute critique n'est-elle pas absurbe devant un tel spectacle? et n'est-ce pas une étrange aberration d'esprit de résister au charme de cette féerie adorable dont l'action se déroule dans les forêts ombreuses, en une lumière glauque et magique ?

Et Rebell de décrire avec admiration le spectacle étonnant, qui ferait sourire aujourd'hui :

De gracieux lutins bondissent, vêtus de feuillage, coiffés d'un lys, d'une pâquerette ou d'un bluet; des elfes couronnés de roses, des fées portant sur le front un ver luisant aux clartés d'émeraudes volent et s'évanouissent dans la nuit; Puck va, vient, court, disparaît, les ailes empourprées et flamboyantes, les cornes en feu, menant et brisant les rondes, effrayant les fillettes, réveillant les

amants, promenant partout sa gaieté étourdissante et folle, tandis qu'une musique douce comme une berceuse vous caresse et vous alanguit, vous séduit et vous enivre, égarant les âmes dans le mystérieux labyrinthe des légendes anciennes...

Je me figure que l'ombre du grand poète, se rappelant les pauvretés de la mise en scène de son temps, doit se réjouir de voir son rêve ainsi réalisé et qu'il récompense d'un sourire de gratitude les blondes jeunes femmes qui vouent leur grâce à célébrer de la sorte son immortalité.

Londres, 20 janvier 1890.

§

Rebell revient en France. Il partage son temps entre Paris et Nantes et rédige pour *Nantes-Lyrique* de brillantes chroniques. Le 13 septembre, à propos d'une représentation à Graslin de *Nos Intimes*, de Victorien Sardou, et de *Monsieur Alphonse*, d'A. Dumas fils, qui ne le « charment nullement », Rebell déclare :

... Pourtant, j'aime le théâtre. Mais il y en a de tant de sortes! J'en distinguerai d'abord trois, que je chéris également :

1° Le Théâtre de la Réalité, qui s'attache à reproduire la vie telle qu'elle est, fait l'analyse de l'âme humaine, de ses inconséquences et de ses fugitives émotions. Parmi les plus admirables représentants de ce genre, je citerai Racine, avec son *Andromaque*, Marivaux avec sa *Surprise de l'amour*, beaucoup de comédies de mœurs du XVIIIe siècle, quelques-unes de Musset et l'œuvre exquise d'Henri Becque;

2° Le Théâtre Symbolique, où l'action scénique n'est que la figuration d'une action plus haute, dissimulée sous une légende. Un personnage alors représente tout un groupe : l'*Hamlet*, de Shakespeare, la *Kundry*, de Wagner, le *Torquemada*, *les Burgraves* de Victor Hugo ne disent plus seulement les passions d'un individu, mais expriment un caractère de l'humanité;

3° Le Théâtre abstrait. Par là, j'entends la Musique, la Mimique, la Danse. Les sons et les gestes, en effet, ont moins de valeur en eux-mêmes que dans les effets merveilleux qu'ils produisent sur notre intellect. A l'aide de la vue et de l'ouïe, nous nous donnons *intérieurement* des fêtes splendides : une symphonie, un ballet fournissent à notre cerveau une telle richesse d'images que nous avons la délicieuse illusion de découvrir en quelques minutes des mondes d'harmonies, de couleurs et de formes que jamais, sans cette excitation esthétique, nous n'eussions entrevus.

§

Cette année-là paraît *Baisers d'Ennemis,* imprimé à Nantes. Les amis de Rebell attendent vainement les exemplaires promis. N'y tenant plus, Destranges reproche à l'écrivain sa négligence. De la rue Claude-Bernard, où il s'est installé, Rebell répond :

Mon cher ami,

Je ne comprends pas ton irritation contre moi. Tu dois bien penser que je suis ennuyé encore plus que toi de ne pouvoir envoyer mon livre à ceux que j'eusse désiré servir les premiers; mais des imprimeurs, surtout de ceux de la rue Santeuil, on ne peux mieux attendre. L'autre jour, j'ai reçu une lettre de M. de la B..., le directeur actuel de l'Imprimerie Nantaise, qui me demandait « où il fallait adresser *Baisers d'Ennemis* » — et cela après les recommandations de toutes sortes que je lui avais données — inutiles d'ailleurs pour tout autre! Enfin, comme je l'ai menacé de poursuite, il m'a télégraphié qu'il me les envoyait — et tu seras bientôt servi.

Tu me feras grand plaisir en me donnant ton opinion dans un petit article de *l'Ouest-Artiste.* Je t'adresserai demain ou après-demain les notes que je t'ai promises.

Je vois souvent Dubreuilh, qui est un compositeur de bien grand talent. L'une de ses mélodies : *les Argonautes,* a l'infini et le mystère d'un poème de Baudelaire. Nous sommes allés l'autre jour ensemble voir *La Jolie Parfumeuse.* Ce n'est pas de la grande musique, mais c'est tout de même charmant. Quant à Mme Simon-Girard, je voudrais, comme disent les amoureux, la baiser partout. Voilà bien Manon Lescaut, Rosette, la Rosalba, Mlle Fel; elle est La Tour, Fragonard, Boucher; tous les adorables types que les divins peintres du XVIIIe siècle ont rêvés s'incarnent en cette exquise femme.

Pour moi, je n'aime que les siècles aristocrates et raffinés en voluptés, parce que ce sont les siècles artistes, et tout ce qui me les rappelle m'est précieux. Quant à la politique des braillards en casquette de maquereau et des bourgeois ignorants, elle me répugne. La Beauté et l'Art, deux faces d'une même chose : l'Idéal; il faut aimer cela seulement et se moquer du reste.

Au revoir, mon cher ami. Je te serre cordialement la main. Tu sais que quand tu viendras à Paris, ce sera une grande joie pour moi de te recevoir.

HUGUES REBELL.

Si tu veux un chef-d'œuvre, prends *Un Ennemi du Peuple*, d'Ibsen.

Une étude critique de *Baisers d'Ennemis* fut publiée plus tard, sous la signature de H. Brennilis, dans *l'Ouest-Artiste*. Elle débutait ainsi :

Que Hugues Rebell nous pardonne de parler si tardivement de son livre. La faute en est à lui; il nous en avait promis un exemplaire qu'il ne nous a point envoyé. Nous n'avons eu que le tort d'attendre, pour le lire, qu'il mît sa promesse à exécution.

Brennilis raconte alors son amusante rencontre avec Rebell, à Nantes, au Café de France, quelques mois auparavant.

Mon Dieu, s'il avait été tel qu'on me l'a décrit, cet Hugues Rebell, j'eusse découvert sur la banquette du Café de France, où je le rencontrai, au lieu d'un jeune homme parfaitement mis et de très bonne tournure, une manière de monstre chargé d'une bosse sur le dos, la tête enfouie entre les deux épaules et les épaules entre les jambes. Voilà pour le physique.

Quant à la morale, un petit monsieur impudique comme un singe et noceur comme un sous-officier, un débauché, un érotique, ne parlant que de lupanars (en termes de matelots)...

Quant à l'intelligence, un écrivain alambiqué et stérile, enveloppé dans le nuage d'une imbécillité prétentieuse sous prétexte de poésie...

Je fus donc fort surpris, pour toutes ces raisons, de l'accueil cérémonieux, presque timide, que me fit Hugues Rebell, de ses manières correctes, des termes réservés et choisis (parfaitement compréhensibles, je vous assure) dont il se servit.

Je remarquai qu'il s'exprimait lentement en phrases mesurées, et parfois musicales, prononcées d'une voix peu sonore, d'une voix qui semblait craindre les oreilles étrangères. On eût dit que les morts sortant du silence de sa pensée s'éblouissaient au bruit du dehors comme des oiseaux de nuit s'envolant au grand jour.

Rebell avait écrit dans la préface de *Baisers d'Ennemis :*

Que l'on pense seulement à l'infortune actuelle des littérateurs et l'on m'excusera de tâcher d'attirer par une *parade foraine* l'attention de la foule indifférente.

Brennilis déclara qu'il ne voyait rien là qui ressemblât à une parade foraine, et il ajouta :

... Espérons que M. Rebell aura plus de chance qu'il ne le dit... Au reste, l'influence funeste de la constellation malheureuse sous laquelle il prétend être sera peut-être combattue par la ligne de chance, très développée, m'a-t-on dit, qu'il a dans la main.

Pauvre Hugues Rebell!

§

Il habite maintenant dans cet appartement du boulevard des Batignolles « tout encombré de livres — nous dit Etienne Destranges — de cartons, de garvures rares et curieuses, notamment une admirable série de Rops pour lequel il professait une admiration profonde ». Freia, la chatte familière, grimpe sur les piles de bouquins et se frotte contre les jambes de son maître, revêtu d'une large simarre qui lui donne « l'air d'un évêque avec sa face entièrement rasée, ses lèvres minces, sa voix douce et onctueuse, ses gestes quasi-ecclésiastiques ».

Mais celui qui avait promené à travers l'Europe ses rêveries d'artiste n'oubliait pas son pays natal ni rien de ce qui lui paraissait propre à éveiller, chez les profanes, l'intérêt qu'il témoignait fidèlement aux vieilles choses du passé nantais.

Un beau matin, Destranges reçut cette missive :

Mon cher ami,

J'ai un service à te demander : Tu serais mille fois aimable de me trouver un photographe qui voulût bien photographier (à mes frais, naturellement), dans le format d'une carte album, le joueur de vielle que l'on rencontre dans les rues de Nantes. Tu le connais bien, n'est-ce pas ? Il y a beaucoup de joueurs de vielle à Nantes, mais il n'y en a qu'un qui soit LE joueur de vielle. Son instrument date de la Révolution, et lui-même ne doit pas être beaucoup plus jeune. Il faudrait que le photographe n'oubliât pas l'instrument. Je voudrais d'ailleurs une instantanée, faite dans la rue.

Si ce photographe pouvait aussi me photographier un portrait du musée qui porte le n° 984, je lui en serais bien reconnaissant. C'est un portrait de femme de la cour de Charles II. Il est, je crois, du peintre Lely, mais il n'y a aucune indication sur le catalogue. Je voudrais le placer en tête d'une traduction anglaise de mon petit conte *l'Histoire d'un martyr*. Il paraît qu'il faut toutes sortes d'autorisations pour cela, mais, enfin, le conservateur doit être un homme abordable.

Pardonne-moi, mon cher ami. Je te parle d'une vielle et d'un vielleur à toi musicien, et de te donner tous ces embarras, mais le bonhomme et le portrait méritent d'être mis un peu en lumière, et je voudrais me charger de ce soin...

Sollicité par Destranges, le peintre de Broca mit à la disposition de Rebell les croquis qu'il avait faits du Père Zim-Zim, cet étrange petit vieux bossu qui avait la réputation d'être riche et prenait ses repas au fourneau municipal, piquant des rages folles quand on se permettait de lui parler de son argent caché...

Pour le portrait du musée, les choses se compliquèrent. Les lignes suivantes nous le font du moins supposer.

Je te remercie bien, mon cher ami, et je suis reconnaissant à M. de Broca de son aimable proposition. Ce sera pour moi un double plaisir d'avoir une photographie du vielleur d'après une de ses études.

Je vais aller à la Chalcographie du Louvre, mais tu avoueras qu'il est regrettable que les richesses d'art et, en général, toutes les affaires d'une grande ville soient abandonnées à de pareils rustres. Nantes, d'ailleurs, n'a rien à envier à Paris sur ce point. Les Champs-Elysées, les quais sont aujourd'hui la proie des barbares, demain ce sera le Bois de Boulogne. Nos conservateurs applaudissent à ces exploits. Tu as vu, dans *le Figaro*, l'article imbécile d'H... à ce sujet. Il savait à qui il parlait, hélas !...

§

Et voici le début de la dernière lettre, non datée, comme toujours :

... J'ai été malade tout l'été; c'est pourquoi je n'ai pu aller à Nantes comme je te l'avais dit...

La mort d'Hugues Rebell causa un vif chagrin à ses amis nantais qui venaient, quinze jours plus tôt, de perdre Marcel Schwob et, cinq semaines auparavant, le poète Emile Boissier. Dans le dernier adieu qu'il adressa au compagnon de son enfance, devenu son collaborateur, Etienne Destranges se fit l'interprète de tous ceux « qui l'avaient connu et aimé ».

En écrivant ces lignes, déclara-t-il alors dans *l'Ouest-Artiste*, j'ai là, sous les yeux, une photographie qu'il me donna jadis et

où il est représenté avec sa soutane violette. Sous la signature de sa dédicace, il avait ajouté de sa petite écriture menue : *Prêtre d'Apollon, de Minerve et de Vénus*. Tout Rebell est là.

Les témoins de la jeunesse d'Hugues Rebell — j'en connais quelques-uns — ne me démentiront pas si j'affirme qu'à sa propre biographie l'écrivain n'eût pas souhaité d'autre conclusion.

JEANNE GAVY-BÉLÉDIN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Claude Anet : *Mayerling*, Grasset.

Après tant d'écrits de toute espèce surgis depuis quarante ans en Autriche, en France et ailleurs autour du drame sanglant qui, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1889, coûta la vie à l'archiduc Rodolphe d'Autriche et à la jeune baronne Marie Vetsera, le livre que, sous le titre **Mayerling**, M. Claude Anet vient de lui consacrer aussitôt après M. t'Serstevens est-il de nature à satisfaire enfin les curiosités et à étancher la soif de vérité éveillées par le mystère qui enveloppe la mort des deux victimes? En toute sincérité, quoi qu'en dise son auteur, nous ne le pensons pas. Au point de vue historique, qui seul nous importe ici, son « roman » (c'est ainsi qu'il l'intitule lui-même), si attrayant, si habilement conduit, si émouvant qu'il soit, n'a pas plus de valeur, à notre avis, que la monstrueuse invention de l'assassinat politique, auquel aurait consenti l'empereur François-Joseph, contée à M. t'Serstevens par la prétendue fille de Marie Vetsera, ni que la thèse du suicide auquel, suivant l'ex-comtesse Larisch (la misérable entremetteuse des amours de Rodolphe et de Marie qui est à l'origine de tout le drame) l'archiduc aurait été acculé à la suite de la découverte d'un complot politique ourdi avec son cousin Jean Salvator, le futur Jean Orth.

Nous avons fait justice ici, en son temps, de cette dernière légende (1), et M. Léon de Poncins, également ici, a réfuté

(1) V. *Mercure de France*, 16 avril 1916 : *Le Drame de Mayerling*. — Nous avons été heureux de constater que, dans le chapitre de son livre intitulé « Politique », M. Claude Anet, mettant face à face, dans une scène

les allégations de M. t'Serstevens (2). Venons-en à la version de M. Claude Anet.

C'est celle, généralement admise, du suicide des deux amants, par désespoir de ne pouvoir être librement l'un à l'autre. Rodolphe, à qui pèsent son union avec la princesse Stéphanie et son rôle effacé d'archiduc, confiné, malgré sa qualité de prince héritier, dans de mesquines et ennuyeuses besognes de service ou de représentation, impuissant à faire partager à son père ses idées libérales en vue d'infuser un sang nouveau à la double monarchie dont il sera plus tard le chef souverain, s'est étourdi en de faciles et vulgaires plaisirs, jusqu'au jour où il a rencontré l'amour et le bonheur près d'une jeune fille, la baronne Marie Vetsera, que lui a fait connaître sa cousine la comtesse Larisch. Cette liaison est pour lui comme une oasis rafraîchissante où il se réfugie pour oublier ses rancœurs et ses soucis, et il en vient à l'idée de tout abandonner pour épouser celle qu'il aime; mais, ayant essayé de faire annuler son mariage en cour de Rome, il échoue et, après une scène violente avec son père, il a dû promettre à celui-ci de n'avoir plus avec sa maîtresse qu'une dernière entrevue. Sa résolution est alors prise : il persuadera Marie de s'évader avec lui de ce monde mesquin et méchant dans le seul refuge qui, dans l'impasse où ils se trouvent, leur soit ouvert. La jeune fille, grisée, envoûtée par celui qu'elle adore,

pathétique, les deux cousins, partageait notre sentiment touchant la haute conception qu'avait de ses devoirs de prince héritier l'archiduc Rodolphe.

(2) *Mercure de France* du 15 janvier 1930 : *Une nouvelle version de Mayerling et de Serajevo.*

Dans un article tout récent (*Dimanche Illustré*, 4 mai), M. Marc Dovime, mettant en relief, par des citations empruntées à des *Mémoires* de l'archiduc Rodolphe publiés, dit-il, l'an dernier à Vienne, la profonde divergence de vues existant entre l'archiduc et son père l'empereur François-Joseph sur la conduite des affaires de l'Etat, reprend à la fois les deux thèses du suicide et du meurtre pour raisons politiques. Il voit d'abord une coïncidence étrange entre la catastrophe de Mayerling et l'avortement d'une émeute qui, paraît-il, avait éclaté à Budapest et que l'annonce de la mort de Rodolphe suffit à apaiser aussitôt (mais rien n'indique qu'un lien ait pu exister entre les deux faits et l'on ne voit pas bien quelles déductions tirer de leur rapprochement). Il rapporte ensuite, mais sans nommer l'auteur ni fournir aucune garantie de l'authenticité de ce propos, qu'un familier de l'archiduc aurait déclaré que « si Rudolf ne s'était pas tué, on aurait dû le fusiller ». Enfin concernant la thèse du meurtre, M. Dovime remarque que Rodolphe « était gênant pour la Triple Alliance, qu'il eût menacée par la mise en pratique de ses idées révolutionnaires ». — Mais, suicide ou assassinat, il n'y a dans tout cela que de simples et vagues hypothèses auxquelles s'opposent les documents que nous produisons plus loin.

consent sans hésiter à le suivre dans la mort : « Nous partons avec joie vers l'au-delà mystérieux », aurait-elle dit dans une des lettres que, suivant M. Claude Anet, elle aurait écrites, après la fatale décision, à sa mère, à sa sœur et à son frère. Etat d'esprit très plausible chez cette enfant de dix-sept ans pour laquelle un seul être compte et qui est décidée à le suivre aveuglément. Mais Rodolphe, un homme de trente et un ans, esprit lucide, habitué à raisonner, conscient de ses responsabilités, comment croire de sa part, à moins d'un coup de folie subit, à cette résolution simpliste, si peu digne de lui?

Mais laissons les considérations psychologiques pour en venir à l'examen objectif des arguments de M. Claude Anet. Sur quoi s'est-il basé pour arriver à la conclusion que nous venons de dire? Il a expliqué dans une interview accordée à un rédacteur du *New-York Herald* (3) puis dans un article publié par lui-même dans l'*Illustration* du 26 avril dernier (4) quelles ont été ses sources d'information. En vérité, elles sont très minces : il s'est borné à utiliser une plaquette anonyme parue à Vienne, aux bureau de la *Stunde*, en 1923 : *La Tragédie du prince Rodolphe, documents secrets, lettres et pièces d'archives* (en allemand) contenant « le placet de la mère de Marie Vetsera à l'empereur, sans date, mais de fin mai ou commencement de juin 1889, la réponse de l'empereur écrite par le général comte Paar, son adjudant général, le récit que Mme Vetsera avait écrit sur la mort de sa fille et les documents qu'elle avait réunis », parmi lesquels, notamment « des lettres de Marie Vetsera d'abord à une amie restée anonyme, puis les lettres à sa famille écrites à Mayerling à la veille de sa mort ». Tout cela avait déjà été résumé, et même les lettres publiées, dans un article du *Temps* en date du 7 juin 1923, qui se termine par une citation de Shakespeare reprise par M. Claude Anet en conclusion de son roman. On s'étonne un peu qu'il passe sous silence l'important ouvrage du baron Oskar von Mitis, rappelé ici dernièrement par notre collaborateur M. Camille Pitollet, qui offrait plus de garanties que cette plaquette

(3) Publiée dans le n° du 20 avril dernier de ce journal (édition de Paris), avec une vue du pavillon de chasse de Mayerling, démoli aussitôt après le drame et remplacé par un couvent de Carmélites.

(4) Illustré notamment d'une photographie de la jeune baronne, exécutée, dit M. Claude Anet, à l'intention de Rodolphe.

anonyme et qui contient le rapport du comte Hoyos concluant au suicide — document de style officiel qui, d'ailleurs, à notre avis, ne reflète qu'une leçon dictée. Sans doute l'a-t-il négligé parce qu'il n'y trouvait pas les lettres de Marie Vetsera, base infiniment plus solide pour son argumentation, sur lesquelles celle-ci est échafaudée et sans lesquelles toute sa thèse s'effondrerait. Mais ces lettres, que sont-elles devenues depuis la mort de la mère de Marie, en février 1925? Tant qu'on n'en aura pas donné les photographies, il est permis de douter de leur authenticité.

M. Claude Anet, il est vrai, s'est adressé, pour être sûr de ne pas errer, à la vieille amie de l'empereur François-Joseph, Mme Schratt, qui lui a rendu la plaquette de la *Stunde* avec vingt-deux pages biffées (ce n'est donc pas un document bien sûr) et, pour le reste, avec son approbation. Mais est-ce bien là une garantie de tout repos, et ne peut-on penser que la vieille dame, elle aussi, n'a pas voulu contrister par delà la tombe l'ombre de son adorateur d'autrefois en révélant ce qu'il n'eût pas permis?

On peut suspecter de même les confidences de l'impératrice Elisabeth d'Autriche à l'impératrice Eugénie, rapportées par M. Paléologue : il importait, comme l'écrivait le roi des Belges Léopold, beau-père de Rodolphe, à son frère au lendemain du drame, dans une lettre que nous rappellerons tout à l'heure, que la thèse du suicide fût maintenue pour éviter un plus grand scandale, et que le mot d'ordre fût strictement observé. Il est prudent, on le voit, de n'accorder qu'une confiance limitée aux témoignages de caractère officiel.

Par contre, il existe quatre ou cinq documents capitaux que M. Claude Anet semble avoir ignorés, quoiqu'ils aient été publiés déjà ici et ailleurs, et que, dans l'intérêt de la vérité historique, il nous faut bien rappeler :

1° Il y a d'abord la longue dépêche (de 1.000 mots suivant les uns, de 2.000 suivant M. Claude Anet) adressée au pape Léon XIII par François-Joseph pour obtenir des obsèques religieuses (le suicide, en effet, avait été officiellement déclaré), ajoutant dans un second télégramme, dit M. Claude Anet, que si cette consolation lui était refusée, il était décidé à abdiquer.

Et le pape, qui certainement connaissait par la longue dépêche la vérité exacte dans tous ses détails tragiques et, par suite, ne pouvait qu'acquiescer à la prière de François-Joseph (5), répondit par un télégramme — dont M. Jean de Bonnefon qui, comme on sait, avait des intelligences au Vatican, affirme (6) avoir vu la minute aux archives pontificales — ordonnant à l'archevêque de Vienne de faire célébrer en grande pompe les funérailles de l'archiduc « parce que Nous savons de manière non douteuse et sans discussion que le défunt illustrissime a été lâchement assassiné et qu'il ne s'est pas suicidé ». De son côté, le pape fit célébrer un premier service en l'honneur de Rodolphe dans la chapelle pontificale du Vatican, puis un second, officiel, à l'église autrichienne de Rome.

2° A ces arguments, M. Jean de Bonnefon a ajouté une lettre écrite par Rodolphe en français, *le 29 janvier,* et reproduite en fac-simile dans une revue hongroise, qui montre que, quelques heures avant sa mort, l'archiduc ne songeait guère à se suicider. Elle est adressée à un collaborateur de son ouvrage *Monument à Marie-Thérèse :*

...Je vous prie, Monsieur, de chercher la pièce que je vous ai demandée, non aux archives du ministère des Affaires étrangères,

(5) M. Claude Anet, après M. Paléologue, prétend que le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat de Léon XIII, aurait été opposé à ce que le Souverain Pontife, en accueillant la requête de l'empereur, semblât, vis-à-vis de la chrétienté, déroger aux règles inflexibles de l'Eglise en pareil cas et que cette opposition fut la cause de l'exclusive prononcée par l'Autriche au Conclave qui suivit la mort de Léon XIII en 1903, contre le cardinal. A cela M. Jean Carrère a objecté (*Temps* du 30 juin 1923) que « si M. Paléologue avait fréquenté l'entourage du Vatican, il saurait qu'un pareil différend est peu vraisemblable et qu'il est plus invraisemblable encore que Léon XIII ait fait subir à son secrétaire d'Etat l'affront de passer outre par deux fois aux conseils catégoriques de ce dernier. Il y a eu là, certainement, quelque confusion dans les souvenirs un peu troublés de l'impériale voyageuse [l'impératrice Eugénie] ». Il ajoute en ce qui concerne le *veto* de 1903 (toute sa lettre sur ce point serait à citer à cause des intéressants détails qu'elle contient sur l'état d'esprit des membres du conclave et la politique du Vatican) que ce *veto* fut un acte exclusivement politique dépendant du programme de la Triplice. Et M. François Carry, qui fut rédacteur en chef du *Moniteur de Rome,* organe officieux du Saint-Siège pour les pays de langue française, a confirmé, dans le *Courrier de Genève,* cette interprétation : « Le Vatican de Léon XIII était nettement opposé à la politique de germanisation et de magyarisation des Slaves d'Autriche et des Balkans que poursuivait alors avec tant de ténacité la monarchie des Habsbourgs. Dans la réalisation de ses projets, la politique autrichienne rencontrait presque partout sur son chemin le cardinal Rampolla, et on comprend la haine féroce que lui avaient vouée les dirigeants de l'Autriche-Hongrie. »

(6) *Le Journal,* 12 janvier 1910.

mais aux Archives nationales de Paris, dans le dossier qui est, je crois, connu sous le nom « ancien cabinet du Roi ». Vous ne pouvez manquer de la trouver, puisque M. de P. de Saint-A... l'a vue en 1875. Vous me l'enverrez de telle sorte que je l'aie le 7 février à Wien, car je ne peux aller oultre (*sic*) sans cette lettre. Je compte sur vos diligences, etc.

3° En ce qui concerne la blessure qui causa la mort de l'archiduc, on ne peut passer sous silence, comme le font les partisans du suicide, le récit fait à un rédacteur du *Corriere della sera* (7) par le comte Nigra, alors ambassadeur d'Italie à Vienne, qui, arrivé à Mayerling avant l'empereur, put pénétrer dans la chambre mortuaire et vit le cadavre de Rodolphe tel qu'on l'avait trouvé le matin même : « A l'intérieur de la tempe droite ou gauche, je ne me rappelle plus bien, il y avait un trou à y entrer le poing. La boîte cranienne m'apparut brisée, fracassée comme par un coup de bouteille ou de gros bâton. C'était horrible : les cheveux, les fragments d'os avaient pénétré dans la matière cérébrale. La blessure s'ouvrait au-dessus de l'oreille et en arrière, de sorte qu'il semblait matériellement impossible que le prince se la fût faite lui-même... Un suicide? Allons donc! Ce fut un assassinat, je puis l'affirmer. » Et, de son côté, le professeur Widerhofer (8), médecin de la Cour, décrivait en ces termes l'aspect de la chambre : « Il y avait du sang partout, les oreillers en étaient tachés, les murs éclaboussés; il avait coulé en ruisseau du lit sur le plancher, où il s'étalait en une flaque horrible. » Est-ce là le résultat d'une blessure produite par une simple balle de revolver?

4° Enfin, il y a (document capital entre tous) la lettre que, le surlendemain de son arrivée à Vienne, le roi Léopold de Belgique, beau-père de Rodolphe, écrivit à son frère, le comte de Flandre resté à Bruxelles, lettre qui, affirme notre confrère M. Jules Rateau (mort il y a quelques années) qui l'a publiée dans la *Revue artistique, littéraire et industrielle* (9), fut communiquée, au commencement de 1889, au gouvernement français avec un rapport — que M. Jules Rateau dit avoir eu en mains — faisant connaître au ministre des Affaires étrangères tous les détails du meurtre :

(7) Reproduit dans le *Temps* du 5 juillet 1907.
(8) Et non Wiederhofer, comme écrit M. Claude Anet.
(9) Paris, 1re année, n° 1, 1er décembre 1896.

Février 1889.

Mon Frère,

Notre voyage a été bien pénible et la reine ne l'a supporté qu'avec une véritable et grande difficulté. Jusqu'à notre arrivée à Strasbourg elle n'avait pas reposé un moment. Nous avons reçu de véritables marques d'affection et de respect sur le parcours en Autriche. A Vienne, nous avons trouvé l'empereur et l'impératrice moins malades, moins atteints que nous ne le croyions. Nous renonçons à dépeindre le désespoir de notre chère Stéphanie. La reine et moi, nous avons passé quatre heures consécutives à ses côtés aussitôt après notre arrivée. Il importe souverainement que la version du suicide soit affirmée et soutenue. Il peut paraître difficile aux yeux de nos populations catholiques de voir une maison de sentiments tels que la maison de Habsbourg affirmer la version du suicide. Le suicide et la folie étaient les seuls moyens d'éviter un scandale inoubliable dont je ne puis confier les détails à ma lettre, mais que je vous narrerai en tous détails samedi...

. . . .

Votre frère,

LÉOPOLD.

A ces arguments d'un si grand poids, on pourrait ajouter la déclaration de la voyante lorraine, sœur Catherine Filljung, que nous avons transcrite dans le numéro du 15 avril dernier du *Mercure* (10) et qui contient l'affirmation que « l'archiduc ne s'était pas tué, mais avait été assassiné ». Sans doute cette révélation ne vaut que pour ceux qui croient au surnaturel. C'est cependant un témoignage dont la concordance avec ceux que nous venons de relever ne peut qu'impressionner et mérite considération.

Quant aux circonstances effroyables du meurtre, il serait fastidieux pour nos lecteurs de les leur rappeler à nouveau; ceux qui ne les connaissent pas encore les trouveront résumées dans l'article que nous avons publié ici le 1er février dernier à propos de la *Taïa* de M. t'Serstevens et racontées en détail dans notre premier article du 16 avril 1916. On pourra ajouter à cette lecture celle des pages émouvantes — qui, elles, sont, croyons-nous, très exactes — où M. Claude Anet conte dans quelles conditions cruelles le corps de la pauvre Marie Vetsera fut emmené et enterré en cachette au

(10) Pages 505-506.

monastère de Heiligenkreuz, voisin de Mayerling, tandis que le cercueil de Rodolphe s'acheminait vers Vienne. C'est l'épisode le plus poignant de cette tragique histoire d'amour, en conclusion de laquelle on ne peut s'empêcher d'émettre, une fois de plus, le vœu exprimé dans la citation de Shakespeare par laquelle M. Claude Anet termine son livre et auquel on regrette qu'il n'ait pas été plus sensible : « Ne troublons pas leurs fantômes... »

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

René Brancour : *Offenbach*, Henri Laurens. — Roland-Manuel : *Manuel de Falla*, Cahiers d'Art.

Le livre de M. René Brancour est un long trait d'esprit, qui ne fait pas du tout long feu, d'ailleurs. Le talent de l'écrivain s'adapte intimement au type même du héros : **Offenbach**, considéré comme l'un des hommes les plus spirituels de son temps.

D'une étude qui, en raison de son importance et de sa minutieuse documentation, eût pu devenir quelque peu sévère, sinon fastidieuse, M. Brancour fait un tableau vivant et alerte; et ce avec une facilité, une sorte de gentillesse de style, dont la distinction ne peut passer inaperçue.

Le bon goût des remarques personnelles de l'écrivain est ici l'artifice nécessaire qui allégera la sécheresse de la partie critique de l'ouvrage, laquelle doit faire état de quelque quatre-vingt-dix œuvres laissées par le fécond musicien des *Contes d'Hoffmann*. Si bien que le lecteur — dont l'admiration pour Offenbach ne dépasse pas la zone tempérée, ce qui est, je l'avoue, mon cas — va tout de même au bout du livre et se demande, l'ayant refermé (le livre), si l'*Orphée aux Enfers* n'est pas le fin du fin du multiple Orphée-tout-court, pris en tant que Symbole. Evidemment je force la couleur et ma pensée... rendant ainsi hommage au talent persuasif de M. Brancour.

Certes, le conservateur honoraire du musée de notre Conservatoire était bien placé pour glaner une documentation aussi sérieuse que nombreuse. Mais il reste la manière

de s'en servir; et, si nous suivons pas à pas la figure principale du livre, avec elle revit une époque quelque peu malmenée par les historiens :

Le tout petit Paris des Tuileries et des Variétés a été habité par une race de pécheurs que l'histoire n'aura pas le courage de damner. Ils ont eu tant de raisons d'être coupables et tant d'excuses : ils se croyaient en sûreté. Comment leur en vouloir d'avoir fait joyeusement la veillée du malheur? S'amuser avant une catastrophe, c'est assurément manquer de prévoyance. Peut-être est-il moins innocent de s'amuser après. (Henri Roujon.)

Nous revoyons les grandes figures du Second Empire, celles des artistes, interprètes, critiques de cette époque, d'autres encore, oubliées ou méconnues; et cette évocation ne déborde jamais le sujet principal, mais demeure le cadre somptueux et divers, propre à l'animer. La restitution est ainsi plus fidèle.

Dans ce tourbillon, Offenbach s'amuse souvent, mais travaille plus encore, poussé par une fécondité qui n'exclut pas le souci de bien faire. Tout ne lui réussit pas absolument et miraculeusement; il a des ennemis. Son genre choque de nombreux artistes; son succès, même intertain parfois, lui crée des envieux. Cependant sa bonté, sa loyauté, sa générosité font qu'on l'entoure beaucoup et ses *Vendredis* sont « célèbres et recherchés » :

En 1857, on y fêta joyeusement la fin du monde, annoncée comme prochaine, mais, comme on le sait, remise *sine die*. La *polka des mirlitons* y fut dansée par Delibes, Jonas, Duprato, Ludovic Halévy et autres camarades. « *Les 132 couplaies de celles d'Egypte*, complainte fantaisiste et attristante du jeune About » furent détaillés, « vu l'incapacité musicale de l'auteur, par le jeune Hector Crémieux », capable de « racheter la fausseté des sons par la pureté des intentions ». On assista enfin à « ces exercices de force et d'agilité » que constituait « la lutte d'Offenbach contre les difficultés de la prononciation française ».

Nous prenons part aussi à un bal costumé « avec Bizet et Nadar en bébés, Delibes en pioupiou, Gevaërt en Peau-rouge... Gustave Doré opérant, en marchant sur les mains, une entrée sensationnelle »!

Evidemment, à Montparnasse en l'an de disgrâce 1930 — comme dirait J.-H. Rosny — on ne voit plus les choses sous cet angle...

M. Brancour a bien fait, en ressuscitant le souvenir de ces joyeusetés, ce qui ne l'empêche pas de conclure au classicisme de l'œuvre d'Offenbach :

Pourquoi Offenbach ne pourrait-il être intronisé « classique »? Le dictionnaire de l'Académie, en 1835, définit, tels, les auteurs qui sont devenus *modèles*. Offenbach n'est-il pas l'auteur d'opérette « modèle »? — Un vrai classique, d'après Sainte-Beuve, « a parlé à tous dans un style à lui ». N'est-ce point ce qu'a fait Offenbach? Etc...

Ici d'autres exemples et arguments et M. Brancour de dire :

Vous voyez donc bien qu'il peut être enrégimenté sous la bannière du classicisme, dût celui-ci élargir complaisamment ses frontières!

Evidemment, bien sûr, *complaisamment* est de rigueur!

§

Aussi bien, ici, l'auteur a-t-il vécu, pour ainsi dire, son sujet. Accordant en recherche et en austérité son style à la noblesse du musicien qu'il étudie, M. Roland-Manuel fixe de **Manuel de Falla** un portrait — esprit et chair — attachant et certainement très ressemblant.

Par scrupule, M. Roland-Manuel, fit, je crois, un voyage d'études en Espagne afin de s'imprégner de l'atmosphère des cités chères à Manuel de Falla et pour interroger ces forces obscures et raciques auxquelles le musicien doit d'être ce qu'il est.

Et n'est-il pas curieux de noter que si Manuel de Falla — en grand artiste et en honnête homme — dit avoir trouvé en un Français, Claude Debussy, la secrète formule qui lui permit de rendre exactement le caractère profond et national de son œuvre, M. Roland-Manuel sentit qu'il ne pourrait qu'en Espagne trouver confirmation de ce fait singulier.

Singulier n'est, je l'avoue, qu'une feintise; le mot souple pour enchaîner avec ceci : Debussy n'ayant jamais connu, de l'Espagne, que les provinces basques, écrivit, le jour où

il le voulut, la musique la plus révélatrice qui soit de l'Espagne; celle que les musiciens de race espagnole avaient rêvé d'écrire eux-mêmes.

En présence de quoi — et voici le *vrai fait singulier* — que subsiste-t-il du procès subjectivisme contre objectivisme?

J'entends bien que Debussy avait un objet : écrire de la musique espagnole; mais on admettra bien aussi que si le sujet n'avait su édifier, en soi et idéalement, tout l'appareil sensible et profond requis par ledit objet, le but n'aurait pas été atteint.

L'idée que Debussy se forgea à lui-même — les apports extérieurs lui faisant presque défaut, auxquels il dut suppléer par son intuition intime et génialement divinatrice — fut la vérité même; et dans son expression la plus évocatrice, la plus *restituée.*

Cette restitution, ne la devons-nous pas à l'épuration faite par un esprit qui se recueille et transmue en joyaux la matière brute transmise à cet esprit par des antennes d'une sensibilité miraculeuse? L'entrevision idéale, fruit d'une imagination aussi féconde que sûre, donnant un sens à la vision matérielle de la chose considérée, décelant son existence spirituelle.

Est-il juste, dès lors, d'écrire :

> En musique, comme en toute autre chose, celui qui s'écoute écoute un sot, quand il n'ausculte pas un malade. Le prince de la poésie allemande l'a vu tout le premier : « A toutes les époques de recul ou de dissolution, dit Gœthe, les âmes sont occupées d'elles-mêmes, et à toutes les époques de progrès elles s'occupent du monde extérieur... dans tout effort sérieux et solide il y a un mouvement de l'âme vers le monde.

Certainement, mon cher Roland-Manuel, à condition que l'âme, moteur initial, s'avise du besoin.

Du point de vue philosophique ou poétique, l'enregistrement fidèle de ce qui nous environne est indispensable, puisque nous puisons dans toutes les contingences et dans les rapports de soi à icelles, la matière de nos observations, de nos descriptions.

Seulement ne perdons pas complètement de vue que la

musique est de la poésie au sens second; sens qui ne sera perçu que dans la retraite, la solitude, le repli sur soi. Et je suis heureux de lire :

> Manuel de Falla n'a point le fanatisme de l'objectivité pure. Il sait qu'il faut être *quelqu'un* pour faire *quelque chose;* mais il sait aussi que ce quelqu'un est trop particulier, trop instable, trop divisé, trop entraîné dans les méandres du devenir pour se proposer à soi-même en modèle, et qu'il faut quérir hors de soi les éléments de son ouvrage, et le secret de leur emploi.

A partir de : « mais il sait », etc... le passage me paraît quelque peu paradoxal, ou simplement trop personnel, considéré tant au point de vue du concept que du sentiment; au surplus ce serait nier toute possibilité de *musique pure.* La précédente citation cadrerait peu d'ailleurs avec ce que je lis plus loin et que je comprends beaucoup mieux :

> Cette musique du silence, comment la déchiffrer hors de la solitude qu'elle suppose et du recueillement qu'elle conseille? Manuel de Falla éprouve toujours davantage le besoin de vivre avec son œuvre, de la couver à loisir, de laisser éclore dans le secret l'organisme nouveau qui se séparera douloureusement de son créateur. Confiné avec ses rêves dans un paysage égal aux plus ambitieuses imaginations des hommes, notre austère artisan résiste à la mollesse, par une espèce de prodige, au milieu des jardins d'Armide. Son art, profondément sensible au spectacle du monde, se détache de la nature avec d'autant plus de liberté qu'il s'est d'abord soumis à elle avec plus de rigueur. La beauté qu'il obtient naît de l'éclat du *vrai* sur la splendeur du *réel.*

Ici, M. Roland-Manuel distingue donc parfaitement entre la valeur, en art, que l'on doit attacher aux deux mots soulignés par moi. Alors pourquoi ce doute — perpétuel presque — sur l'authenticité de la *vérité artistique* des *Siete Canciones* :

> Ces *Siete canciones,* tant aimées du public, et qu'on dirait puisées directement à la source, ne sont pas nées fort loin de la Place de l'Etoile... A première audition, les mélodies qu'elles rehaussent d'un accompagnement à la fois si naturel et si nouveau, paraissent d'une irrécusable authenticité. Sans aller jusqu'à dire que Falla nous donne ici son théâtre de Clara Gazul, on soupçonne, sans trop oser l'affirmer, que *la Jota, la Berceuse* et peut-être *le Polo* nous

apportent moins l'écho fidèle de la voix populaire que le produit raffiné d'une exquise alchimie, et que ce vrai, plus vraisemblable que la vérité, nous fait les dupes d'une secrète imposture...

De cette sorte d'imposture, la religion de la musique s'accomode... L'irrécusable authenticité de ces danses n'est pas douteuse et ne *pourrait l'être*, puisqu'elles sont signées Falla.

Le livre, généralement très remarquable, par ailleurs, de M. Roland-Manuel, souffre de cet essai de thèse accolée à la biographie de Manuel de Falla. Et voici précisément qui est tomber dans le subjectivisme que toutes ces idées personnelles sur le conflit objet-sujet.

Je lis encore :

Soumission à l'objet. Refus de cette obscure duplicité qui met un auteur à la discrétion de son sujet.

Cette soumission à l'objet-dieu, difficilement défendable déjà dans les arts plastiques ou dans la littérature descriptive, devient insoutenable lorsque, gravissant un degré de plus, l'on considère la poésie et la musique, qui ne sont ni de l'archéologie ni de la photographie.

Comme je préfère alors, au jeu intéressant mais vain du paradoxe, un enthousiasme en attente dont M. Roland-Manuel a bien raison de ne se point défendre lorsqu'il écrit, à propos de la future œuvre de Manuel de Falla :

Cette *Atlantide* ne nous donne encore qu'à rêver sur son titre plein de prestiges; mais de ces mêmes prestiges, et dans ce mot qui s'apprête à tirer des profondeurs de l'abîme on ne sait quelles merveilles endormies, comment n'entendre pas les murmures et les cloches de la ville invisible de *Colomb?*

A. FEBVRE-LONGERAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le Centenaire de la Belgique. — Guido Gezelle. — Mémento.

Cet automne, la Belgique aura cent ans. Pour célébrer cet anniversaire, à défaut de Bruxelles qui en laissa l'honneur à la province, Anvers et Liége rivalisant de zèle ont déjà ouvert chacune leur exposition universelle dont les journaux disent merveille, mais que l'on ne pourra louer comme il sied que quand il y aura quelque chose à y voir.

En attendant cet heureux moment, on y put entendre quelques fort beaux discours parmi lesquels celui que prononça à Anvers M. Heyman, ministre de l'Industrie, du Travail et de la Prévoyance sociale. Conçu sur le mode pindarique, il débuta en ces termes :

En ce jour, des souvenirs heureux, une joyeuse exaltation nationale, de riches espoirs animent nos cœurs, car dans nos mémoires revit la splendeur d'un brillant passé. La prospérité et la vigueur de la patrie belge se manifestent dans la gloire heureuse de l'exposition que nous inaugurons aujourd'hui et ce souvenir et cette cérémonie apparaîtront comme les deux battants grandioses d'une porte monumentale, s'ouvrant triomphalement au son des trompettes de la prospérité au devant de la nation belge en marche vers un avenir rayonnant, fécond en réalisations magnifiques.

Ce morceau de haute éloquence, digne en tous points du puissant personnage qui le prononça et auquel le conseiller Lieuvain de *Madame Bovary* n'aurait rien trouvé à redire, se maintint sur ce ton pendant trois quarts d'heure d'horloge, après quoi, préludant à tous les banquets et cantates dont la Belgique sera submergée cette année, suivirent un chœur de circonstance et un plantureux festin aussi abondant en toasts variés qu'en mets choisis.

Toute la gent officielle participa, cela va sans dire, à ces fastueuses cérémonies. Flamands et Wallons, réconciliés par la gourmandise, firent trêve à leurs querelles en arborant avec un égal orgueil leurs commanderies, voire leurs grands cordons, et si à Anvers la langue flamande triompha avec son insolence coutumière, la langue française reprit ses droits à Liége où, à la satisfaction de tous, elle trouva l'occasion d'une belle revanche.

Sauf quelques pointus dont la boutonnière vierge justifiait les rancœurs, personne ne fit allusion à la Flamandisation de l'Université de Gand ni aux menées activistes, si bien qu'à en juger par la joie populaire, l'abondance des trophées et l'éclat des innombrables uniformes, Wallons et Flamands d'aujourd'hui, groupés fraternellement autour de leur Roi, offrent l'image d'une communauté fondue, comme l'assure M. Heyman « dans une harmonieuse unanimité ».

La Belgique actuelle ne manque d'ailleurs ni de panégyristes attentifs à son renom ni de Mentors inquiets des périls qu'elle brave en prêtant l'oreille aux dangereux apôtres du séparatisme.

Les uns, comme M. Henri Pirenne, recourent aux témoignages de l'histoire, ou comme MM. Henri Davignon et Pierre Nothomb, au truchement du roman; les autres, comme M. Jacques Pirenne et son groupe, s'emploient à une inlassable propagande, d'une ardeur aussi convaincante que les faits qui lui servent d'appui. Mais pour différents que soient leurs plans de campagne, tous, autant qu'ils sont, font preuve d'une égale foi patriotique et ne visent qu'à endiguer les incartades de leur petit pays demeuré jeune malgré l'âge de raison et plus fidèle que jamais à son vieil esprit frondeur.

Au moment du vote qui consacra la flamandisation de l'Université de Gand, M. Henri Jaspar, dont l'habileté politique n'est pas toujours marquée au coin de la clairvoyance, s'était porté garant de l'apaisement qu'entraînerait cette mesure et, pour emporter les suffrages des députés récalcitrants, avait dépeint avec les trémolos de rigueur le tableau idyllique d'une Flandre et d'une Wallonie réconciliées sur les ruines d'un monument de l'esprit. On sait ce que valent de telles prophéties et, bien que pour l'instant la Belgique en fête semble confirmer l'opinion de son Premier Ministre, il n'est point douteux que, sitôt le dernier lampion éteint et remisée la table du suprême banquet, les trublions flamingants, encouragés par leurs inspirateurs habituels, s'empresseront de relever la tête, si l'on peut appeler ainsi le grelot fêlé qui leur sert de chef.

Car, quoi qu'on en dise, leurs journaux n'ont point interrompu leur néfaste croisade et, à en juger par l'attitude ambiguë de certains pêcheurs en eau trouble, le séparatisme, déjà consacré par la double exposition de Liége et d'Anvers, garde ses fidèles et demeure le point de mire de tous les Rastignacs plus ou moins bien venus que le suffrage universel a fait éclore dans les moindres bourgades flamandes.

Faut-il en conclure que le fameux « Belge sortant du tombeau », célébré par notre hymne national, soit condamné à y rentrer à la première injonction d'un instituteur, d'un petit vicaire ou même du premier va-nu-pieds venu, mué

par un caprice du Peuple-Roi en sous-Gandhi de province? Sans la guerre, peut-être la chose eût-elle été possible. Mais, comme l'a fait remarquer tout récemment M. Louis Piérard dans un article des *Nouvelles Littéraires,* si avant 1914 il existait une Belgique composée de deux races plutôt juxtaposées qu'unies, depuis la guerre « il y a des Belges qui ont souffert ensemble et fait ensemble de grandes choses ».

Dès lors, pourquoi la joie d'aujourd'hui ne cimenterait-elle pas, au même titre que la souffrance d'hier, l'union de ces deux races moins dissemblables que l'on se l'imagine, et, en dépit de ses vagues meneurs, pourquoi la Flandre, reconquise à sa sagesse traditionnelle, ne renoncerait-elle pas, enfin, à un absurde mirage, né, pendant l'occupation, de la cautèle germanique et que, rentrés chez eux, les Allemands ont toujours pris soin d'entretenir?

Déjà, Flamands et Wallons se sont mis d'accord pour célébrer le poète **Guido Gezelle** qui, comme la Belgique, vit le jour en 1830 et auquel la ville de Bruges vient d'élever une statue.

Est-il plus éloquent symbole d'une Belgique unie?

Dieu sait pourtant si le génie de Guido Gezelle demeure fermé aux Wallons et peut-être même à certains Flamands peu familiarisés avec le dialecte west-flandrien dont Gezelle ne s'est jamais départi dans ses ouvrages!

Car, contrairement aux écrivains académiques qui, avant lui, avaient cherché à réhabiliter la langue flamande considérée comme un patois par nombre de bons esprits, Gezelle dédaigne l'instrument que lui tendent les grammairiens pour faire chanter, au gré de sa fantaisie, d'humbles pipeaux d'où il tirera d'immortelles mélodies.

Si le prêtre qu'il fut puise son inspiration dans la foi chrétienne, l'homme qu'il n'a jamais cessé d'être y ajoute les pathétiques accents de la vie de tous les jours.

Mais, bien que comme tous les grands poètes il ait connu l'injustice, la raillerie et le dédain des hommes, la souffrance qui fut quasi son seul lot humain ne fait qu'effleurer son âme émerveillée. Tout occupé à magnifier le Dieu qui l'environne

du constant miracle de sa présence, il oublie sa détresse pour dédier à son Divin Maître, avec l'innocence et la ferveur d'un enfant, sa quotidienne guirlande de louanges. En effet, n'est-ce pas à ce Dieu qu'il doit l'inestimable don du chant? N'est-ce pas Lui qui pour la perpétuelle délectation de sa créature, resplendit dans la goutte de rosée comme dans la lumière triomphale de l'été, Lui dont la voix anime le murmure des roseaux comme le carillon des cloches lointaines, Lui qui sanctifie la vie et la mort, Lui encore et toujours qui se dérobe au cœur du grain de blé comme derrière ces beaux nuages auxquels la prière s'accroche avant de franchir les portes du ciel?

Et à la manière du petit Pauvre d'Assise sur qui, sans qu'il s'en doutât peut-être, Guido Gezelle calquera son œuvre et sa vie également miraculeuses, l'obscur vicaire brugeois offrira au Seigneur une âme déjà habitée par les Anges et où, de l'aube au crépuscule, pendant les soixante-six ans de sa vie mortelle, allait retentir pour la délectation des siècles une des plus ineffables voix de la poésie de tous les temps.

Le jour de l'inauguration de la statue de Gezelle, M. Auguste Vermeylen prit la parole au nom des écrivains flamands. Peu d'instants après, M. Grégoire Le Roy offrit à l'écrivain west-flandrien l'hommage de la poésie française.

Tous deux exaltèrent le génie du poète et, à travers lui, la Belgique immortelle à laquelle Guido Gezelle, en noble et généreux esprit qu'il était, n'avait d'ailleurs jamais marchandé son amour.

Mémento. — *Le Flambeau*, qui a fait peau neuve et prétend prendre rang parmi les grands périodiques, justifie son ambition par des sommaires du plus haut intérêt. — Sous la direction de MM. Albert Chomé, Albert Guislain et Jacques Lefrancq paraît *Equilibres*, « qui se préoccupe de la renaissance d'un ordre, de l'organisation de la vie moderne, du développement matériel et intellectuel de la Belgique ». — *Le Rouge et le Noir*, qui est notre *Club du Faubourg*, accroît son activité en faisant paraître un journal hebdomadaire où la littérature et la fantaisie servent de prétextes à d'agréables propos.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Une traduction argotique du *Lazarille de Tormes*, par Jean Auzanet, préfacée par Jean Cassou, chez M.-P. Trémois, Paris. — L'enquête du journal *El Sol* ou une violente réaction spirituelle de la jeunesse espagnole. — Americo Castro : *Sainte Thérèse et autres Essais*, Bibliothèque de La Historia Nueva, Madrid. — Une pièce de théâtre de Ramon Gomez de la Serna : *Medios Seres*, Collection théâtrale. — La traduction de son *Cinelandia*, par Marcelle Auclair. Simon Kra, — Federico Garcia Sanchiz, conférencier et auteur de :*El Viaje a España*, Cia Ibero-Americana de Publicaciones, Madrid. — Mémento.

Avec une probité notoire, M. Jean Auzanet mentionne en renvoi les passages qu'il a coupés dans sa traduction du texte attribué à Hurtado de Mendoza, que publie en édition de demi-luxe M. P. Trémois. Jean Cassou, dont je n'entreprends pas sans appréhensions d'assurer la lourde succession au *Mercure*, situe en une préface digne de l'auteur synthétique du *Panorama de la Littérature Espagnole* (Kra) l'œuvre bouffonne et amère qui n'est jamais désobligeante. La vision profonde, mais objective de Jean Cassou, qui lui permet les classements au-dessus des passions, lui fait avec raison différencier le **Lazarille** des autres romans dits picaresques : le *Gusman d'Alfarache*, *Rinconete y Cortadillo* de Cervantes et le génial *Buscon* de Quevedo. Il faut croire que ce genre littéraire, plus important par la qualité que par le nombre des œuvres qui le représentent, fut à la vie littéraire espagnole ce que des saturnales ont pu être à la vie sociale des castes de l'Antiquité. Jean Auzanet, débarrassé des passages-pléonasmes dont l'abondance congénitale des écrivains castillans anciens ou présents n'a jamais su défendre leur œuvre, a eu la louable hardiesse de choisir l'argot comme véhicule de cet écrit de revanche sur la vie hiérarchisée d'Espagnols plus attentifs aux exploits violents qu'aux créations littéraires. L'argot rend la spontanéité et la couleur acide de cette confession de vaurien où se reflète le dur « struggle for life » des valets de seigneurs, les *picaros* d'une époque imaginative.

Cette lutte entre une réalité fuyante et un avenir stable, peut-être celui-là même que promettent les enseignements religieux d'un pays de solitaires, n'a cessé d'orienter hier vers l'éloquence et le lyrisme, aujourd'hui vers l'essayisme, les esprits cultivés de la Péninsule. L'influence de la jeune Uni-

versité espagnole, qui substitue le sens critique à la glose passionnée, se fait jour dans les romans actuels de Madrid. Mais le picaresque, ce *populisme* optimiste, n'a point disparu. Avant la fin de la Dictature, le quotidien libéral de Madrid, **El Sol**, avait ouvert une enquête chez les jeunes. Du point de vue de la morale et des lettres, cette consultation libre définit les conceptions de la génération des disciples d'Orgeta y Gasset, et des lecteurs des Perez de Ayala, Altamira, des Valle-Inclan, des Marañon. Les sentiments des jeunes hommes et des jeunes filles qui ont répondu à ce questionnaire ne sont certes pas ceux de la majorité de la population espagnole, mais ils reflètent la pensée des étudiants, des employés qui suivent les cours du soir, et des jeunes filles lassées de mener en plein xxe siècle une vie de Juliettes attendant un Roméo à la manière des *novias* d'avant-guerre.

Nous passerons sur la partie politique de l'interrogatoire pour ne noter que les réponses sur la nécessité de développer l'enseignement universitaire, l'établissement de la coéducation, sans considération de sexe ni de religion, et l'emploi dans la pédagogie des procédés les plus modernes : *radio, phono,* etc... Généralement, les jeunes regrettent d'avoir été légèrement instruits. Quelques-uns en rendent responsable l'école confessionnelle. Tel employé, qui complètera les leçons de l'école des Frères par des lectures personnelles, déclare avoir gardé une empreinte profonde de Balzac. Zola paraît avoir alimenté les milieux des grandes villes. Les étudiants placent Maurois sur le même plan que Shaw dans un désordre et un hasard de lectures en face desquelles on pourrait pointer les hauts et bas du snobisme qui les leur a conseillées, L'accord paraît être général sur la nécessité d'une réorganisation complète des méthodes scolaires, sur la création ou le développement des bibliothèques, sur la considération que l'on doit demander aux familles pour les jeunes filles qui gagnent leur vie. La vieille philosophie espagnole semble devoir survivre, toutours métaphysique, dans tous les milieux que la propagande russe n'a pas pénétrés. Ce qui n'empêche pas certains consultés de vouloir séparer le clergé d'avec la religion. On perçoit aussi fort bien que les romanciers espagnols qui voudront être lus par ces couches nouvelles devront

abandonner leur conception de l'amour romanesque, les jeunes filles déclarant à l'envi qu'elles ne veulent plus être dupées par des apparences. Le cinéma a dans bien des cas remplacé les lectures de Perez Galdos ou de Baroja. La question sexuelle n'est plus laissée de côté par une pudeur souvent réelle, quelquefois suggérée.

J'aurai l'occasion de reparler des livres sur la sexualité, qui abondent en ce moment en Espagne. Il fallait montrer, auparavant, quelle ambiance favorable en avait facilité la parution.

Avant d'ouvrir les ouvrages du docteur Marañon, ses *Essais sur l'Eugénisme,* la lecture de l'enquête de **El Sol** fait connaître l'existence d'un public avide de mise au point pour tous les genres de l'activité spirituelle.

Aussi, le livre de M. Americo Castro arrive-t-il à point. Sa **Sainte Thérèse** tend à une féminité mystique et humaine. Et voici bien, semble-t-il, la position la plus fréquente des nouveaux intellectuels espagnols devant le problème religieux. Pour Americo Castro, le fait religieux n'est qu'un point de départ explicatif. Le cas de Sainte Thérèse nous fournit un mysticisme qui ne se disjoindra jamais de l'élément humain. Si l'influence des mouvements monastiques du Nord a déterminé le réveil espagnol, théorie qu'admet pleinement M. Americo Castro, il opine que la confession lyrique thérésienne a influé sur le roman, la poésie, les mémoires et les lettres. Ce conseil de revenir, « en une époque d'examen général de conscience pour les travailleurs intellectuels », à l'étude des déterminantes pures de la littérature ancienne, révèle un des côtés les plus personnels, et que j'ai toujours admiré, chez les Universitaires espagnols : le souci de la connaissance concomitante des sciences, des arts, de la sociologie, en matière d'étude littéraire. Cela revient à transposer sur le plan de l'intelligence la curiosité et certaine universalité de sensibilité qui, si notables chez les Hispaniques, peuvent se résumer dans l'amour de la vie. La critique sévère adressée par Americo Castro à la conception restreinte de certains manuels littéraires français s'oppose à la connexion historique qu'il établit lui-même entre ses définitions litté-

raires et le milieu ethnique ou les influences historiques qui modifièrent les créations de l'esprit. Cela est patent dans les études sur Erasme, sur les hérésies provençales ou sur Gracian, qui complétèrent ce livre.

Je ne sais encore à quel ancien genre littéraire espagnol on peut rattacher Ramon Gomez de la Serna. Ayant habillé des personnages la moitié en noir, la moitié en blanc, il a donné cet hiver à Madrid trois actes cérébraux : **Los Medios Seres**, qui, comme beaucoup de héros, ne sont pas entièrement des êtres courants. Ce don de l'exceptionnel s'allie chez lui à une puissance imaginative telle que Ramon a pu écrire **Cinelandia** (dont Marcelle Auclair donne une élégante et alerte traduction chez Kra : *Cinéville*, en français) qui a fait croire aux hispanisants yankees que Ramon avait fréquenté Holywood...

Ce don de création réaliste de vies irréelles fournit à l'Espagne, en ce moment, un étonnant homme-orchestre de la conférence : Federico Garcia Sanchiz. J'ai suivi, un jour, la foule de Madrid qui accourait à l'attraction — spirituelle — d'une de ses causeries, mimée, jouée, presque chantée par moments. Sans pitrerie, avec une richesse rare de catégories sentimentales et de variations vocales, improvisant dans un cadre fixé par avance sur un programme offert aux spectateurs, Federico Garcia Sanchiz, l'homme du jour dans les théâtres où il fait à lui seul spectacle, parle de tout : littérature, beaux-arts, archéologie. Il était risqué de relire un recueil de ses « causeries lyriques ». J'ai pourtant ouvert, et suivi son **Viaje à España** qui, pour l'Andalousie et l'Estramadure, arrive à condenser en un livre au romantisme moderne les traits de vie provinciale, les souvenirs littéraires, les caractères des monuments et ce qui reste d'arabe ou de romain.

Mémento. — M. Pedro Sainz Rodriguez et Gimenez Caballero, fondateur de *La Gaceta Literaria*, ont consacré un numéro spécial de ce journal littéraire à Unamuno, écrivain et philosophe.

Mario Verdaguer publie chez Lux: *Trois Pipes*, un livre écrit en beau castillan et qui, à travers une fiction romanesque, fait passer des personnes vivantes et connues.

César Arconada publie *La Vie de Greta Carbo* (Ulysses), vie romancée, filmée, pourrait-on dire, par un reporter attentif.

Le professeur Manuel Garcia Blanco a traduit pour le *Bulletin* de la Bibliothèque Menendez y Pelayo *Le Style de Cervantes dans le Quichotte*, de H. Hatzfeld.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES PORTUGAISES

LA CRITIQUE HISTORIQUE. — Correa-Calderon : *Indice de utopias gallegas;* Libreria Fernando Fé, Madrid. — Afonso Lopes-Vieira : *O Poema do Cid*, version en prose de la geste castillane du XIIe siècle, « Cantar de Mio Cid », Lisbonne. — Antonio Padula : *Di alcune stanze omesse nei « Lusiadi » di Luigi Camoens*, version métrique et notes; Sangiovanni, Naples. — Antonio Sergio : *Ensaios;* Seara Nova, Lisbonne. — Joaquim de Carvalho : *A Evolução espiritual de Antero;* Seara Nova, Lisbonne. — Mémento.

Les travaux contemporains de la **Critique historique**, poursuivis en Portugal sous l'impulsion de Mme Carolina Michaëlis de Vasconcellos, n'ont pas eu pour unique résultat de mettre de l'ordre dans ce que M. Agostinho de Campos appelle judicieusement « le chaos littéraire légué à la postérité par des éditeurs peu soucieux d'exactitude »; ils ont précisé d'impressionnante façon les origines communes du Portugal et de l'Espagne et préparé ainsi le rapprochement intellectuel qui s'inaugure de nos jours. Rapprochement qui comporte aussi son enseignement profond. En effet, le Portugal, si essentiellement lyrique, s'est toujours montré plus directement perméable aux influences issues de France, à débuter par la France des troubadours et des romans du cycle breton. Par là même, il s'est trouvé de pair avec les littératures ibéro-américaines, lorsque nos modes littéraires de la fin du XIXe siècle vinrent les aider à prendre conscience. Par contrecoup, l'Espagne elle-même s'éveilla, cependant que la province de Galice, penchée à son tour sur son passé, retrouvait dans son dialecte encore vivant les liens de sang et d'âme, qui ne cessent de l'unir à la République voisine. Dans un livre récent : **Table d'utopies en Galice**, M. Correa-Calderon, écrivain plein de verve et critique particulièrement pénétrant, confronte l'homme au paysage et rassemble des notes fort instructives pour la psychologie de sa race galaïco-lusitanienne. En même temps, il nous montre en quel sens s'est orienté le renouveau intellectuel de la Galice, et c'est avec

une émotion non dissimulée qu'il écrit, en commentaire à l'appel plein de *saudade* du poète Lopes-Vieira :

Quitte la Castille et viens à nous!

Ethnographie, paysage, amitié, langue (celle des classiques portugais), tout nous unit à la terre de Portugal. Huit siècles de séparation officielle n'ont pas suffi à désunir cette patrie spirituelle que constituent le Portugal et la Galice, et qui parle une même langue.

Et M. Correa-Calderon n'hésite pas à préconiser une unification de plus en plus étroite du dialecte actuel de la Galice avec la langue portugaise, pour un immense profit réciproque. Pour lui, du reste, c'est au nord-ouest de la Péninsule qu'il faut chercher, aussi bien les origines de l'*Amadis de Gaule*, que la source atavique du génie de Camoens, et les influences qui ont favorisé l'éclosion de la pastorale de Bernardim Ribeiro.

La littérature des deux pays, conclut l'éminent essayiste, — et il y faudrait ajouter la brésilienne, — possède aujourd'hui un ensemble de qualités communes, qui sont au faîte de leur pureté, dans l'élaboration d'un lyrisme très particulier dont l'essence est la tendresse. Si l'on réunissait maintenant l'œuvre des poètes galaïco-portugais, on obtiendrait un volumineux *Cancioneiro* où, face au *culléranisme*, au *conceptisme* des autres régions péninsulaires, apparaîtraient, dans une atmosphère d'uniformité, les valeurs traditionnelles de fraîcheur, de spontanéité, de simplicité, de sentiment, au point que l'on ne saurait plus distinguer, sans spécification, les poètes de Galice de ceux de Portugal.

Tout autre est le génie de la Castille, et l'on n'y insistera jamais assez. Il est épique et dramatique et, dès 1140, lorsque parut le célèbre *Cantar de mio Cid*, il éclatait dans toute sa force. Le Portugal allait seulement naître, et le lyrisme galaïco-lusitanien ne devait s'épanouir qu'un siècle plus tard. Comme le remarque excellemment Menendez Pidal, dans une savante préface qu'il écrivit pour la transposition portugaise du **Poème du Cid** par Afonso Lopes-Vieira, la lyre galaïco-portugaise faisait entendre ses chansons aux Castillans de la cour d'Alphonse VII. A cette date, les deux littératures de Portugal et de Castille se compénétraient et, par toute la péninsule, les romances épiques étaient récitées en castillan, mais

la langue de Lusitanie gardait pour les choses du cœur toutes ses prérogatives.

Chacun des deux idiomes ayant évolué diversement, l'éminent poète et philologue, à qui l'on doit la restauration de l'*Amadis de Gaule* lusitanien, a entrepris la tâche particulièrement difficile de rendre en portugais la geste médiévale du *Cid*. Pour ce faire, il dut créer en grande partie les moyens d'expression qui lui faisaient défaut, de façon à garder l'ingénuité héroïque et la sobre robustesse du texte primitif, tout en usant d'un style élégant et fluide, capable de séduire le goût moderne. Cette traduction en prose, en dépit de la suppression des laisses assonancées et du rythme versifiant, est une magnifique œuvre d'art. Le Cid, par ailleurs, n'est pas un héros proprement castillan, mais hispanique; il fut armé chevalier dans la cathédrale de Coïmbre, et son meilleur compagnon d'armes fut un Portugais. Quant au caractère du poème, il convient avec M. Menendez Pidal de noter qu'il n'est pas exclusivement guerrier, comme notre *Chanson de Roland*, laquelle, par ailleurs, de par sa simplicité schématique, son unité d'action et de temps, annonce la tragédie française classique. Le *Poème du Cid*, au contraire, est plein d'épisodes où femmes, bourgeois, enfants et moines côtoient les juifs et les guerriers. Par l'abandon de la forme toute en vers de mesure inégale, autant que par la complexité des événements qu'il met en scène, le *Poème du Cid* fait pressentir les œuvres maîtresses de la Comédie espagnole, tandis que les *Nibelungen*, dans leur désordre grandiose, dénoncent leur parenté avec les conceptions tragiques de Shakespeare. Dans cette résurrection d'une œuvre, dont l'accent se retrouve en certains endroits des *Lusiades*, toute mode d'époque mise à part, Lopes-Vieira a mis toute son âme de grand poète et de patriote.

Les luttes qui suivirent l'expulsion des Maures, et qui divisèrent Castillans et Portugais, aboutirent à restreindre le domaine lusitanien, tout en assurant l'autonomie des deux groupes linguistiques. L'ambition portugaise toutefois fut longue à désarmer, et dans les **Stances** que la critique contemporaine est parvenue à restituer au poème des **Lusiades**, mais qui en avaient été retirées, pour diverses raisons, du-

rant trois siècles, on retrouve l'écho d'un espoir tenacement caressé jusqu'à la veille de l'occupation du royaume par les troupes de Philippe II. De ces stances et de quelques autres, M. Antonio Padula, l'érudit lusophile napolitain, président-fondateur de la « Société Luigi Camoens », auteur de nombreux travaux qui intéressent l'histoire des Lettres portugaises et notamment l'œuvre de Garrett, de Castilho, de Théofilo Braga, de João de Deus, a donné une excellente version métrique accompagnée de notes explicatives, que tous les fervents de Camoens voudront consulter. Dans son rêve sublime, Camoens voyait Lisbonne, à la façon d'une Rome nouvelle, dominer le monde et il s'écriait :

Le temps viendra, que les deux hémisphères seront explorés et conquis par vous, Portugais; le temps viendra que les différents peuples étrangers seront en un combat farouche subjugués; alors les deux grands et puissants empires d'Ibérie seront réunis en un seul empire, et la cité qui règne maintenant sur vous deviendra l'unique métropole.

A la différence du Tasse, observe M. Padula, Camoens, comme le Dante, fut un soldat-poète, passionné des destins de sa patrie bien-aimée; c'est pourquoi il doit être rangé dans la catégorie sacrée des hommes providentiels, dont le nom et l'œuvre deviennent pour des siècles le signe de ralliement de tout un peuple. En fait, il est non seulement le poète le plus complet qu'ait produit la Péninsule; mais encore il symbolise toute une ère : il ferme le moyen âge pour ouvrir les horizons démesurés de l'âge moderne. Sa vision par instants fut véritablement prophétique. Par exemple, les imprécations du Vieillard, prévoyant tous les maux que les expéditions lointaines allaient déchaîner sur le pays, ne sont-elles pas régulièrement invoquées là-bas par toute une école d'économistes? En fait, le Portugal se débat entre deux politiques contradictoires : la politique de *circulation* et celle de *fixation*, qui est celle de la mise en valeur de la métropole, comme préparation méthodique à tout renouveau de prospérité et de grandeur. Mais cette mise en valeur nécessite, à l'origine, une œuvre d'éducation nationale, et c'est la mission qui a tenté le groupe d'intellectuels de *Seara Nova*. Dans la longue et douloureuse crise, à la fois politique et sociale,

traversée par le Portugal contemporain, M. Antonio Sergio, écrivain de race, penseur dégagé de tous préjugés et nettement tourné vers l'action pratique, discerne les méfaits d'une certaine mentalité communautaire, entretenue par l'éducation latine. Ce virus romain engendre une psychose particulière qui, sur les bords de la Seine aussi bien que sur les rives du Tage, est la cause véritable du centralisme. Celui-ci détruit l'amour de l'action indépendante et développe le culte funeste de la bureaucratie. A ce titre, au cours du volume de cinq **Essais**, qu'il vient de publier, M. Antonio Sergio recommande la lecture d'Herbert Spencer. Après avoir établi le parallèle historique de la vie politique anglaise, basée sur le *self-control,* sur l'association libre, sur l'initiative individuelle, et du système centraliste français, allant de l'absolutisme monarchique au jacobinisme républicain à travers le *Contrat social* de Rousseau, le fervent réformiste, qui a su méditer la leçon d'Herculano, préconise la reconstitution des *élites* locales et provinciales, par la création méthodique d'un *esprit* libéral *décentraliste.* « Car l'esprit, dit-il, est tout, et il ne suffit pas de décentraliser dans le *code;* il faut d'abord décentraliser dans les âmes. »

Ce qui importe, ajoute-t-il, c'est de fomenter le goût de l'initiative dans la vie civique, et d'abord à l'école, au village, au sein des syndicats. Soyons des citoyens à toute heure, par un effort quotidien d'autonomie, sur le coin de terre où nous avons les pieds : voilà le plus sûr chemin de la liberté !

Ces préceptes expriment notre conviction personnelle de toujours, et nous applaudissons de tout cœur à leur courageux énoncé.

A l'école ancienne, dit-il ailleurs, on apprend tout, excepté la Vie, excepté la Société, excepté l'Esprit. Ainsi notre Occident a oublié l'idée de la véritable Culture, dans un enthousiasme irréfléchi pour les moyens mécaniques de la Civilisation. Il faut susciter dans les âmes, préalablement à toute refonte de la société, les forces morales qui permettront le perfectionnement de la société (par dedans, en commençant par l'individu).

Voilà pourquoi M. Antonio Sergio dénonce vigoureusement la superstition du latin, dont il voudrait voir l'enseignement,

non pas généralisé, mais réservé à une élite de spécialistes. Indispensable aux hommes de la Renaissance, l'étude de cette langue morte est devenue presque superflue pour la plupart de nos contemporains, qui ont à leur portée beaucoup d'autres moyens de culture, la littérature latine n'étant au surplus qu'une littérature de seconde main. Ces arguments sont à méditer, encore que nous ayons tendance à les trouver par endroits trop absolus. Ils valent pour la France, encore une fois, aussi bien que pour le Portugal. Tout se réduit donc, selon M. Sergio, à un problème de culture, à un problème de mentalité, et l'histoire du *Portugal mental* est fort curieuse à suivre sous la plume du brillant écrivain. Nous aurons sans doute à revenir plus d'une fois sur les idées qu'il expose, et il nous suffira pour aujourd'hui d'applaudir à cette maxime chevaleresque, qui est la sienne : « Il importe moins de triompher que de savoir combattre d'une âme noble. » M. Sergio est la probité intellectuelle personnifiée.

En vérité, la propagation des philosophies germaniques, avec la complicité de la France du XIX[e] siècle, est en grande partie responsable de la désorganisation morale du monde latin; mais, dans les conditions économiques de l'Europe moderne, cette évolution était probablement devenue nécessaire. En tout cas, la crise de conscience, dont toute l'élite portugaise fut secouée à partir de 1860, vient d'être magistralement résumée dans l'essai intitulé **l'Evolution spirituelle d'Antero** par M. Joaquim de Carvalho, professeur à l'Université de Coïmbre. Anthero de Quental, açorien comme Th. Braga, occupe le sommet de la poésie philosophique du XIX[e] siècle, et nul n'a ressenti avec plus de violence l'angoisse du monde contemporain. Ses poésies, et surtout les *Sonnets*, n'ont rien à voir avec les sentiments élémentaires ou particuliers; elles expriment exclusivement le drame d'une intelligence — c'est M. J. de Carvalho qui parle — qui cherche ardemment le sens des choses et de la vie. Aussi bien, l'action d'Anthero n'est-elle pas près de s'éteindre, et c'est ce qui constitue l'intérêt essentiel du beau travail de M. J. de Carvalho.

MÉMENTO. — M. Augusto de Castro rassemble, sous le titre de *O Amor e o Tempo,* trois nouvelles qui sont trois chefs-d'œuvre de style et de vibrante sensibilité. Toute l'expérience d'une âme artiste,

éprise de voyages et de beauté, s'y épanouit en musiques passionnées, et la langue portugaise n'a jamais été maniée avec plus d'élégance. — *L'Anthologie portugaise* nous donne le tome IV de *Camoes lirico*, qui comporte un choix de sonnets avec commentaires érudits. Nous y reviendrons et partirons de là pour une excursion chez les poètes, qui pourraient nous accuser de les négliger. Ainsi nous rendrons compte de *Dolor* par M. Souza Machado, de *Terra de ninguem* et de *Suavidade* par M. Salema Vaz, où l'art et la sensibilité se marient avec grâce. Nous dirons les mérites d'Orlando Marçal, conteur et poète (*O Peregrino*) et vérifierons le contenu des plus récents numéros d'*Aguia*, de *Seara Nova*, de *Portucale*, de *Nos*, de *Celtiga*, etc. En attendant, que ceux à qui l'espagnol est plus familier que le portugais s'empressent d'acquérir, dans la Collection *Labor*, de Barcelone, la traduction par M. J. Moneva y Puyol de la belle *Historia de Portugal* d'Antonio Sergio.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

M. Balabanov : *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie*, Editions Priboï. — Georges Tchoulkov : *Années de voyages*, Editions Fédération. — N. Apostolov : *Léon Tolstoï et l'autocratie russe*, Gosisdat. — *Les Chansons du bagne*, Ed. des Forçats politiques, Moscou, 1930. — *Le Messager de la littérature étrangère*, n° 1, Gosisdat. — Les derniers numéros des *Archives Rouges*. — La mort du poète Maïakowski.

Le livre de M. Balabanov est un résumé de l'**Histoire du mouvement révolutionnaire russe**, jusqu'à la révolution de février 1917. Selon l'auteur, le mouvement révolutionnaire, à commencer même par les révoltes de Stenka Razine et de Pougatchev, eut toujours, en Russie, le caractère d'une lutte de classes. C'est d'abord la lutte de la bourgeoisie terrienne contre l'aristocratie féodale des boïards, ensuite la lutte, qui dura des siècles, des paysans contre les classes dirigeantes dont ils voulaient secouer le joug. Les plus importantes de ces révoltes paysannes, qui, parfois, devinrent de véritables guerres, furent dirigées par Ivan Bolotnikov, Stenka Razine, Kondrati Boulanov, et enfin Emelian Pougatchev. Bien qu'elle eût toujours revêtu un caractère nettement révolutionnaire, cette lutte n'amena jamais une crise du pouvoir, qui chaque fois mata les rebelles et sortit victorieux. La véritable lutte révolutionnaire commença en Russie après que les idées de

lla Révolution française y eurent fait leur entrée avec les troupes russes revenues de la campagne de 1812-1814; et la révolte des Décembristes, en décembre 1825, fut la première manifestation du grand changement qui s'était opéré alors dans les esprits. La plus grande partie du livre de M. Balabanov est consacrée, bien entendu, à l'histoire du parti social-démocrate, qui amène l'auteur jusqu'en février 1917. Le second volume de cet ouvrage sera consacré aux deux révolutions de février et d'octobre.

Georges Tchoulkov, poète, critique, romancier, traducteur des œuvres de Mæterlinck, est né en 1880 à Moscou, où il fit ses études. Il faisait sa deuxième année de médecine quand il fut arrêté comme membre du comité révolutionnaire des étudiants et organisateur d'une manifestation des ouvriers. C'était en 1902, et il fut déporté dans la province de Iakoutsk. Deux ans après, il s'installa à Nijni, où il se lia d'amitié avec Maxime Gorki, qui eut sur sa vocation littéraire une grande influence. En 1904 parut le premier recueil de ses poèmes et, en 1906, un livre qui eut son heure de gloire : *L'Anarchisme mystique*. Les poèmes et les essais de Tchoulkov ont été publiés par divers grands journaux et revues russes, et, en 1916, le théâtre Alexandre, à Pétersbourg, joua sa pièce : *La Fiancée*.

Avant la guerre, Tchoulkov avait fait de nombreux voyages à l'étranger, surtout en Allemagne et en France. Après la guerre, qu'il fit comme simple soldat, il entra dans le parti communiste et prit part à la révolution d'octobre. Depuis, Tchoulkov s'est peu occupé de politique. Il est l'un des principaux rédacteurs de la grande maison d'édition « Fédération ». Son nouveau livre, **Années de voyages**, édité précisément par cette firme, est un recueil de souvenirs : souvenirs de sa jeunesse, de ses prisons, de sa déportation. Il y rappelle ses rencontres avec les écrivains Brussov, Leonid Andreiev, Gorki, Blok, Sollogoub, etc. Aux voyages eux-mêmes sont consacrés seulement quatre chapitres dont l'un, le plus long, pour Paris. Dans son livre, Tchoulkov donne un certain nombre de lettres de Brussov et de Blok. Nous citerons celle que Blok lui écrivait le 7 juillet 1906, en remerciement pour *L'Anarchie mystique* que lui avait envoyée l'auteur.

Cher Georges Ivanovitch,

Je vous envoie un grand merci pour votre livre et sa dédicace. Tout cet été, j'ai pensé aux questions qu'il suggère. Je l'ai lu et le relirai plus d'une fois. Vos courts articles sont comme des flèches, lancées l'une après l'autre. Elles blessent en passant, mais d'où viennent-elles et où vont-elles ? On ne sait. Beaucoup de ce que écrivez touche droit au cœur. Vous écrivez des choses cruelles et justes. Le plus cruel, maintenant, c'est de dire : « Le socialisme, heureusement, a cessé d'être un rêve. C'est aujourd'hui ce qui excite le plus. » C'est la vérité absolue, et la vérité est si rare dans la littérature, en général. La conclusion : les romanichels plient bagage et s'en vont errer après un long temps d'arrêt. Et au-dessus de la place où était le campement, les corbeaux tournoient. Ça, c'est la vérité cruelle sur le socialisme dans sa phase actuelle.

Le livre de Tchoulkov est un bon document pour l'histoire du mouvement littéraire des cinq premiers lustres du XXe siècle.

Le livre de N. Apostolov : **Léon Tolstoï et l'autocratie russe,** est intéressant surtout en ce qu'il s'appuie sur des documents pour la plupart inédits. L'auteur ne s'est occupé que d'un seul côté de l'activité littéraire de Tolstoï : ses écrits sur les questions fondamentales de la vie politique de la Russie et de l'Europe. Il a classé tous ses matériaux par ordre chronologique, ce qui permet de suivre aisément l'évolution de Tolstoï à partir de ses idées d'officier propriétaire de serfs jusqu'à celles de l'anarchiste religieux répudiant toute violence. M. Apostolov souligne le fait que, même dans ses œuvres de jeunesse, où Tolstoï idéalise la vie de cette époque et ne voit rien de mal dans le servage, il lutte pour son indépendance morale et élabore déjà des idées originales, fort avancées pour son temps et son milieu. Même à l'époque de sa jeunesse, quand il se passionne pour la guerre des partisans, les cartes et tous les plaisirs mondains, il ne se sent pas lié par les traditions et les mœurs de la société dans laquelle il vit. Le futur anarchiste perce déjà sous l'homme du monde. Mais une transformation radicale s'opère en Tolstoï au moment de la guerre de Crimée, à laquelle il prend part. Pour la première fois, il pense à l'émancipation des serfs et songe à libérer ceux de Iasnaïa-Poliana. Par son

journal du 8 juillet 1855, on voit qu'il est soucieux de la « possibilité d'émanciper les serfs en leur laissant racheter la propriété ». Le roman qu'il écrit à cette époque sur les propriétaires russes doit, d'après lui, montrer avec évidence « l'impossibilité, pour un propriétaire instruit de notre siècle, de vivre d'une façon normale en gardant le servage ».

La guerre de Crimée porta le premier coup à l'autocratie et éveilla indiscutablement l'état d'esprit révolutionnaire. Si la noblesse ne voulait pas penser à émanciper ses paysans, les classes dirigeantes, surtout l'entourage immédiat de l'empereur, en comprenaient la nécessité, et, en 1856, dans le célèbre rescrit au général Nazimov, l'empereur Alexandre II annonçait son intention d'émanciper les paysans.

Malgré l'émancipation, qui donnait satisfaction aux aspirations de Tolstoï, il restait cependant dans l'opposition. C'est qu'il voyait de près la vie des paysans, qui, émancipés dans des conditions draconiennes, étaient encore plus malheureux qu'au temps du servage. Mais Tolstoï ne prêcha jamais la révolution active. C'est à la propagande de la doctrine de la non-résistance qu'il consacra tous ses écrits, attaquant le gouvernement pour son oppression, les révolutionnaires pour leurs actes terroristes. Malgré cela, les révolutionnaires, comprenant la force énorme des écrits de Tolstoï, s'empressaient de les imprimer dans leurs imprimeries clandestines en même temps que leurs proclamations. Ce sont eux qui imprimèrent: *Que devons-nous faire?* et *Le Royaume de Dieu est en vous*, et, fait curieux, au cours des perquisitions chez les révolutionnaires on trouvait toujours les œuvres de Tolstoï interdites par la censure.

M. Apostolov, qui a eu à sa disposition les archives de la Censure et de la Direction principale de la gendarmerie, cite beaucoup de détails intéressants sur les rapports de Tolstoï avec le gouvernement. Si Tolstoï combattait les théories terroristes des membres de « La Volonté du peuple », il se mettait résolument de leur côté contre la terreur tzariste. On connaît la lettre qu'il adressa à Alexandre III pour le supplier de gracier les meurtriers de son père, l'empereur Alexandre II. Cette lettre, Tolstoï l'avait remise à Strakhov, ami de Pobiedonovtzev, lequel devait la faire parvenir à l'empereur.

Pobiedonovtzev déclina cette mission, et, à ce propos, Tolstoï écrivit à Strakhov :

> Pobiedonovtzev est terrible. Dieu veuille qu'il ne m'écrive rien à ce propos et ne s'excuse pas, pour m'éviter la tentation de lui exprimer en face mon mépris et mon dégoût.

Cependant, la lettre fut transmise à Alexandre III par le grand-duc Serge Alexandrovitch, mais elle resta sans effet. Tolstoï avait expliqué à un de ses biographes pourquoi il avait écrit cette lettre :

> Je n'ai rien à dire de particulier de l'impression que produisit sur moi l'événement du 1er mars (meurtre d'Alexandre II). Mais l'arrêt condamnant les meurtriers et l'exécution qui se préparait me bouleversèrent à un tel degré que jamais de ma vie je n'ai éprouvé rien de pareil. Je ne cessais de penser à eux, et surtout à ceux qui se préparaient à les exécuter. Alors j'écrivis à Alexandre III. Je me figurais quelle joie il pourrait éprouver en les graciant. Je ne pouvais croire qu'on les exécuterait et en même temps je souffrais pour ceux qui devaient les exécuter. Je me rappelle qu'après le dîner, poursuivi par cette idée, je m'allongeai sur le divan, en bas, et m'endormis. Dans mon sommeil, je pensais à eux, à l'assassinat qui se préparait, et il me parut, non comme en un rêve, mais comme en réalité, que c'était moi-même qu'on exécutait et que ce n'était pas l'empereur ni le juge qui châtiaient, que c'était moi. Je m'éveillai oppressé par ce cauchemar terrible. C'est alors que j'ai écrit cette lettre.

Dans un passage de son journal, Tolstoï écrit que l'exécution des meurtriers d'Alexandre II a produit sur lui une impression aussi forte que l'exécution capitale qu'il avait vue à Paris.

Le livre de M. Apostolov contient de nombreuses illustrations et surtout d'intéressantes caricatures dont plusieurs n'avaient pu paraître autrefois à cause de la censure.

La Société des Forçats et Relégués politiques, fondée par Véra Figner et Morosov, a fait paraître un curieux recueil de **chansons** inspirées par le **bagne** et la déportation. Ce recueil est divisé en cinq parties. La première embrasse la période qui va des Décembristes aux populistes, jusqu'aux années 60. On y trouve des poèmes de Ryleiev et d'Ogarev, le célèbre *Prisonnier* de Pouchkine, etc., mis en musique par

des compositeurs connus — comme Schechter, Davidenko — ou inconnus. La deuxième partie contient seize chansons de la période révolutionnaire populiste. Dans la troisième partie se trouvent les chansons du mouvement ouvrier, entre autres la célèbre *Doubinouchka,* dont la musique est de .Kapossov. La quatrième partie embrasse les chansons révolutionnaires de 1905 à 1917. Toutes ces chansons étaient chantées exclusivement par les détenus politiques. Mais les auteurs du recueil ont donné, dans une cinquième partie, deux chansons chantées par les prisonniers de droit commun. L'une d'elles est très connue bien au delà des frontières sibériennes; c'est *La Mer Baïkal.*

Ce volume intéressant est complété de notes qui expliquent l'origine de la plupart des chansons citées.

Le Messager de la Littérature étrangère, qu'édite le Gosisdat, s'intéresse principalement à la littérature révolutionnaire. D'ailleurs, cette revue est l'organe du « Bureau international de la Littérature révolutionnaire ». Le premier numéro, paru récemment, est composé d'une façon très intéressante. Une partie est consacrée au roman, avec *La Rixe,* d'Hélène Wilkinson, et *L'Argent,* une nouvelle de l'écrivain anarchiste Laïtzen. Les essais occupent aussi une place importante. Citons deux articles intéressants et documentés : celui d'un certain Vassiliev, *La Littérature et le Théâtre chinois,* et la critique d'une pièce de Pirandello, *Aujourd'hui, nous improvisons,* par Lounatcharski.

Le n° 27 des **Archives Rouges** donne plusieurs documents secrets sur la guerre civile au début du bolchevisme. Il y a, entre autres, la correspondance de MM. Maklakov, Sazonov et Neratov, où il est surtout question des rapports des pays alliés envers la Russie. Dans une lettre du 17 février 1919, M. Maklakov écrivait au général Denikine :

> En France, on commence à comprendre l'utilité du rétablissement d'une Russie forte; mais en Angleterre et en Amérique on envisage les choses autrement. Là-bas, les sympathies vont aux populations qui veulent se détacher de la Russie.

C'était l'époque où, sur l'initiative de Lloyd George, les bolcheviks et les représentants de tous les gouvernements

antibolchevistes étaient convoqués à l'île des Princes pour une réunion où devait être discutée la question de l'avenir de la Russie. On sait que cette proposition échoua, les représentants des groupes politiques, jusqu'à l'extrême gauche, ayant refusé de se rencontrer avec les bolcheviks. Seuls les Esthoniens acceptèrent l'invitation.

Dans le même numéro, citons des lettres inédites de Tchékov, des années 1897 à 1902.

Le n° 28, le dernier paru, contient deux lettres très intéressantes de Nicolas II à l'impératrice douairière à l'occasion de la mort de Stolypine. Voici l'une de ces lettres :

Le 1er septembre il y a eu un vilain attentat contre Stolypine. Tatiana et Olga étaient avec moi. Dans l'entr'acte, après le deuxième acte, nous sommes sortis dans le couloir, car il faisait très chaud. A ce moment, nous avons entendu deux coups, comme le bruit d'un objet qui tombe. J'ai pensé que c'était une lorgnette qui tombait d'en haut sur la tête de quelqu'un. Je suis rentré rapidement dans la loge et j'ai aperçu, à droite, un groupe d'officiers et de civils qui traînaient quelqu'un. Beaucoup de dames criaient. Aux fauteuils d'orchestre, Stolypine était debout. Il se tourna lentement vers moi et, de la main gauche, me bénit de loin. C'est alors que j'ai remarqué sa pâleur et que sur le bras droit de sa tunique il y avait du sang. Il s'assit doucement dans le fauteuil et se mit à déboutonner sa tunique. Le ministre de la cour, Freedericzs, et le professeur Rehn l'aidaient. Olga et Tatiana, qui étaient également retournées dans la loge, ont vu tout ce qui se passait. Pendant qu'on emportait Stolypine du théâtre, dans le couloir, à côté de notre loge, il y avait un bruit épouvantable : on voulait tuer le meurtrier. Malheureusement, selon moi, la police l'a protégé contre la foule. Ensuite, de nouveau le théâtre s'est rempli et on a chanté l'hymne. Je suis parti à 11 heures avec mes filles; tu peux comprendre avec quel sentiment. Alix ne savait rien. Je lui ai raconté ce qui était arrivé. Elle a accueilli la nouvelle avec assez de calme.

Après Essénine, un autre grand poète bolcheviste, Maïakovski, s'est donné la mort. Maïakovski, qui meurt à trente-six ans, appartenait depuis l'âge de seize ans au parti social-démocrate. Il accueillit avec enthousiasme le triomphe des bolcheviks et devint le barde de la révolution communiste. Il avait été, en sa prime jeunesse, l'un des premiers poètes

futuristes russes, mais le futurisme, chez lui, était plutôt une forme de protestation contre les tendances littéraires de cette époque. On a dit que la cause de son suicide était un amour malheureux. Les communiqués officiels ont parlé d'une longue maladie incurable. Voici comment les journaux soviétiques ont annoncé la mort de Maïakovski :

Hier, 14 avril, à 10 h. 15 du matin, le poète Vladimir Maïakovski s'est tué dans son cabinet de travail. Le juge d'instruction Syrtzov a dit aux rédacteurs des journaux que, d'après les premières constatations, le suicide aurait été provoqué par des raisons purement personnelles, sans aucun lien avec l'activité publique et littéraire du poète. Maïakovski souffrait d'une longue maladie dont il ne pouvait pas se remettre.

Maïakovski avait laissé en mourant la lettre suivante :

A tous. Je prie de n'accuser personne de ma mort et de n'en pas faire de racontars : le défunt détestait cela par-dessus tout.

Maman, mes sœurs, mes amis, pardonnez-moi! Ce n'est pas un moyen (je ne le conseille à personne), mais moi je n'ai pas d'autre issue. Lilly, aime-moi.

Camarade gouvernement. Ma famille, c'est Lilly Brik, maman, ma sœur et Véronique Vitoldovna Polenski. Si tu leur fais une vie supportable, merci. Les poèmes qu'on trouvera chez moi, qu'on les donne aux Brik; ils comprendront.

Comme on dit
L'incident est clos.
La bague d'amour
S'est brisée en nos mains.
J'ai fait mes comptes avec la vie
Mais il n'est pas besoin d'énumérer
Les maux réciproques
Les malheurs et les offenses.
Soyez heureux.

VLADIMIR MAÏAKOWSKI.

Camarades littérateurs, ne me considérez pas comme un homme faible. Sérieusement, rien à faire. Salut à tous.

V. M.

Dans ma table, il y a deux mille roubles. Payez les impôts. Le reste de mon argent se trouve au *Gosisdat.*

Quand l'autre grand poète, Essénine, se pendit, Maïakovski écrivit contre ce suicide un poème violent dans lequel il injuriait le défunt, coupable, par lâcheté, disait-il, d'avoir

commis un acte nuisible à la révolution. Et, à son tour, il s'est donné la mort.

Après l'autopsie, son cerveau (qui pesait 1.700 grammes) a été remis à l'« Institut d'Etat du Cerveau », où les savants attachés à cette institution vont l'étudier.

J. W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Eugen Relgis : *L'Internationale Pacifiste*, A. Delpeuch.

Un éminent penseur roumain, M. Eugen Relgis, s'est fait le champion des idées pacifistes sous leur forme la plus extrême, celle des *Résisteurs à la guerre*. Assistant au Congrès international des Résisteurs à Hoddeston (Londres), il s'attendait à ce qu'un des orateurs posât le problème essentiel : « Si nous sommes tous d'accord à proclamer la paix, alors où est l'Internationale Pacifiste? » Mais la question fut presque ignorée de cette Conférence, ce qui décida M. Relgis à la faire poser à la Conférence qui se tint à Sonntagsberg (Autriche) du 27 au 31 juillet 1928. Se réclamant de l'*humanitarisme*, doctrine « plus large » que le socialisme et dont l'Internationale des Intellectuels serait, par rapport à l'Internationale du Prolétariat, comme le système nerveux par rapport au reste de l'organisme, il demanda la proclamation de l'Internationale pacifiste.

Romain Rolland, ayant reçu l'exposé envoyé par Relgis à l'appui de sa proposition, fit savoir que lui aussi « croyait le moment venu de fédéraliser tous les groupements d'opposants à la guerre en une Internationale de la Paix ». Mais il eut soin d'ajouter qu' « il ne se fiait nullement à la disparition brusque et prochaine de la guerre par gigantanasie », comme le prophétisaient Relgis et le prof. G. Nicolaï, et que c'était pour cela qu'il fallait « décréter la résistance, l'opposition, le refus, le Non! absolu à la guerre. » Il n'adopta pas plus, pour la doctrine en formation (à laquelle il ne croyait pas *opportun, maintenant*, d'imposer l'unité), l'appellation d'Humanitarisme que celle d'Européisme proposée par Nicolaï et maintint sa proposition de la désigner sous le nom de Pan-humanisme. Il

déclara de plus qu'il n'était pas d'accord avec Relgis qui avait écrit : « Nous condamnons la révolution parce que nous sommes contre toute violence. » — « Non, répondit Rolland, je ne condamne pas la révolution. Je crois la révolution, aussi bien que l'évolution, une forme nécessaire et fatale du développement humain : c'est la *variation brusque* de De Vries, c'est une loi, non définie encore, mais auguste et élémentaire. Révolution n'est point nécessairement synonyme de brutalité cruelle... »

Sous le titre *L'Internationale Pacifiste,* Relgis publie ces documents et y ajoute une longue réponse à Rolland. Il y défend l'appellation d'humanitarisme et condamne de nouveau la révolution, qui n'est que « le nouveau masque de la guerre ». Il se refuse à être, comme Barbusse, un pacifiste « le couteau entre les dents » et prêchant que « la violence est le seul outil qui puisse fonder la justice » et que « le communisme est la conclusion logique pour tout intellectuel ». Il se demande si « la civilisation socialiste ne serait pas dénaturée si elle se trouvait sous la domination d'une minorité qui fait du prolétariat un but en soi ». Il fait observer qu'il y a trois sortes d'idéals : les idéals politiques (qui sont éphémères), les idéals sociaux (qui sont ceux d'une époque) et les idéals humanitaires (qui restent permanents); les idéals sociaux sont en antagonisme avec les idéals politiques; ces derniers ne sont pas ceux de la nation, mais de ses « maîtres » qui, continuant à cultiver la confusion entre les intérêts politiques et les intérêts sociaux, ont pu mener des guerres au nom de certaines idées supérieures (droit, civilisation, liberté, démocratie...) La mission des vrais pacifistes est donc de faire disparaître la politique.

La Conférence de Sonntagsberg discuta le rapport entre la révolution et le pacifisme. Mme Stöcker proposa qu'au cas où une nouvelle guerre éclaterait, on lui opposât la « guerre civile ». Pierre Ramus montra que ce serait « une flagrante négation de la déclaration du War Resisters International. La guerre est un crime contre l'humanité. » Il proposa de remplacer « guerre civile » par « révolution sociale », autrement les Résistants auraient le même idéal que la IIIe Internationale qui, dans son 6e Congrès mondial, avait demandé que tous se

préparent à transformer la plus proche guerre impérialiste en une guerre civile. Mme Stöcker retira son projet de résolution.

La Conférence ne se rallia pas non plus au système de l'Internationale socialiste (la IIe) qui, « attachée à une tactique opportuniste (toujours pour des causes politiques), n'opposa pas une résistance absolue à la guerre ». Mais le président des Resisters, A. Fenner Brockway (de l'Independent Labour Party), ayant dit que, « si la masse reconnaissait la force, cela n'aurait aucun sens de s'y opposer... qu'en de pareils cas, on devait marcher avec la masse et essayer de sauver la situation avec tout ce qu'il y a de meilleur sous le rapport éthique », la majorité refusa de le suivre. Elle fut plutôt de l'avis de Rajendra Prassad qui, parlant au nom de Gandhi, exposa la doctrine de la Non-Violence et « montra que la puissance de l'âme, manifestée par des collectivités opprimées, est invincible ». Le 31 juillet, les congressistes se rendirent à Vienne, et le représentant de la mairie socialiste leur dit : « Plus de guerre désormais. » Mais à une autre réunion, le même jour, les Heimwehren, armés de matraques, de fusils, de revolvers et de couteaux, « apparurent comme par enchantement » et dispersèrent les congressistes, dont le plus grièvement blesse fut R. Prassad. Si trois jours plus tard une nouvelle réunion put être tenue à Graz, ce fut dû à ce que les socialistes et les anarchistes étaient venus protéger les pacifistes et non, comme le croit M. Relgis, parce que « la parole de Liberté est mieux trempée que l'épée ».

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Ch. Urseau : *La cathédrale d'Angers.* Avec 40 grav. et un plan; Laurens. 7 50

Art

Emile Waldmann : *La peinture allemande contemporaine.* Avec des reproductions; Edit. Crès. » »

Education

I. Gromer : *Retour à Kant*, essai d'auto-éducation; Presses universitaires. 6 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Eléphas Lévi : *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, nouv. édit., avec 24 fig. Tome I : *Dogme*. Tome II : *Rituel*; Chacornac. » »

J.-L.-W.-P. Matla : *La solution du mystère de la mort*; Doin. 65 »

Histoire

Frans van Kalken : *La Belgique contemporaine*; Colin. 10,50

Marguerite-V. Labernadie : *La Révolution et les établissements français dans l'Inde, 1790-1793*, d'après les archives de Pondichéry, des notes et des correspondances inédites; Leroux. 20 »

J. Lucas-Dubreton : *La royauté bourgeoise 1830*. (Coll. *L'ancienne France*); Hachette. » »

Rév. H. A. Moreton : *La réforme anglicane au XVI*e *siècle*. Préface de Lord Halifax; Les Œuvres représentatives. 30 »

C.-G. Picavet : *La diplomatie française sous Louis XIV*; Alcan. 10 »

Deneys Reitz : *La guerre des Boers*, mémoires d'un volontaire. Préface du général J.-C. Smuts. Traduit de l'anglais par le colonel Georges Cros. Avec une carte du Transvaal; Payot. 20 »

Marquis de Roux : *La Restauration*; Fayard. 16,50

Littérature

Louis Bertrand : *Nuits d'Alger*. (Coll. *Les Nuits*); Flammarion. 10 »

Cahiers de la Russie nouvelle, traduits du russe par H. Trouhanowa-Ignatieff. 2e série. Préface de Raymond Escholier; Tallandier. 12 »

Pierre Chauveau : *Un soldat de l'Empereur : Jean Chevalier, paysan berrichon et chasseur à cheval*. Préface de Georges d'Esparbès; Firmin-Didot. 12 »

B. Combes de Patris : *Des gardes françaises à la Convention : Valady 1766-1793*. Avec un portrait; E. de Boccard. » »

Marc Elder : *La grande légende de la mer : Jacques Cassard, corsaire de Nantes*. Avec des illustrations; Renaissance du Livre. 15 »

Fagus : *Les Eglogues* de Virgile, traduction nouvelle et inédite; Bernouard. » »

Eugène Figuière : *Le bonheur en huit leçons*. Préface de M. C. Poinsot; Figuière. 20 »

André Fontainas : *Dans la lignée de Baudelaire*; Nouv. Revue critique. 12 »

Léon Four : *La vie en chansons de Béranger*; Lemerre. 15 »

Abel Gance : *Prisme*; Nouv. Revue Franç. 18 »

Charles S. Heymans : *La vraie Mata Hari, courtisane et espionne*. Préface de Louis Dumur. Avec un portrait d'après le tableau de Paul-Frans Namur; Edit. Prométhée. 15 »

Flavius Josèphe : *Contre Apion*. Texte établi et annoté par Théodore Reinach et traduit par Léon Blum; Belles Lettres. 28 »

Claude Laforêt : *Un fils de Madame Tallien : Le docteur Cabarrus*. Avec un portrait. (Coll. *Les clochers de France*); Peyronnet. 4 »

Emil Ludwig : *Gœthe, histoire d'un homme*, traduit de l'allemand par Alexandre Viallatte, tome III; Edit. Attinger. 27 »

A. Lugan : *Le grand poète-moine du siècle d'or espagnol Luis de León, 1528-1591*; Belles Lettres. 15 »

Octave Merlier : *Athènes moderne*; Belles Lettres. 12 »

Michelet : *Extraits* annotés par R. Harmand, précédés d'une Etude; Delagrave. 12 »

Adolphe Morel : *Clemenceau médecin et philosophe;* Maison du Livre. 7 »

Pierre de Nolhac : *Souvenirs d'un vieux Romain;* Plon. 12 »

Emile de Perceval : *Un condamné de Haute Cour 1830 : Le comte de Peyronnet, 1776-1854. L'avocat, le magistrat, le ministre. L'homme politique et l'homme de lettres.* Avec un portrait; Champion. » »

Emile Proveux : *Les Bucoliques* de Virgile, transposition rythmée; Figuière. 6 »

Cameron Rogers : *La vie de Walt Whitman,* traduit de l'anglais par H. Pierrot. (Coll. *Vies des Hommes illustres*). Avec un portrait; Nouv. Revue franç. 13,50

J.-H. Rosny aîné : *La vie amoureuse de Balzac.* (Coll. *Leurs Amours*); Flammarion. 10 »

Marius Rouget : *La vie grenobloise du père de Stendhal.* Tome I : *1747-1789*; Le Divan. » »

J.-J. Rousseau : *Correspondance générale,* collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome XIII : *Sacrogorgon ou la guerre des Môtiers, février-juin 1765.* Avec 6 pl. h. t.; Colin. 45 »

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres complètes. Paul et Virginie.* Texte présenté et annoté par M. Maurice Souriau; Edit. Fernand Roches. 19,50

Raoul Stéphan : *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara.* Préface de Victor Margueritte; Flammarion. 12 »

Walt Whitman : *Œuvres choisies,* poèmes et prose, traduits par Jules Laforgue, Louis Fabulet, André Gide, Valéry Larbaud, Jean Schlumberger, Francis Vielé-Griffin, introduction de Valéry Larbaud; Nouv. Revue franç. » »

Musique

Jean Lépine : *La vie de Claude Debussy.* (Coll. *Les vies authentiques*); Albin Michel. 15 »

Vincent d'Indy : *Richard Wagner.* Avec un portrait. (Coll. *Les grands musiciens par les maîtres d'aujourd'hui*); Delagrave. 10 »

P.-J. Richard : *La gamme,* introduction à l'étude de la musique. Préface de M. Marius Casadesus; Hermann. 28 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

B. Cloche : *Dernières nouveautés et révolution de la grande guerre, 1917.* Avec préfaces-extraits des principaux critiques militaires; Les Etincelles. 12 »

Irénée Mauget : *En chantant la Madelon!* Delpeuch. 12 »

Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français, 1871-1914.* 2e série : *1901-1911.* Tome I : *2 janvier-31 décembre 1901;* Costes. » »

André Suarnet : *Les rampants,* souvenirs d'escadrille; chez l'auteur, 27, rue Félix-Bourquelot, Provins. 13 »

Pédagogie

Marcel Foucault : *Premières leçons de psychologie expérimentale à l'usage des candidats au baccalauréat;* Delagrave. » »

Philosophie

F. Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique,* traduction, introduction et notes de Marcel Ollivier; Les Revues. 10,50

Martial Guéroult : *L'évolution et la structure de la doctrine de la science chez Fichte;* Belles Lettres, 2 vol. 80 »

E. Levinas : *La théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl;* Alcan. 30 »

Maine de Biran : *Œuvres,* accompagnées de notes et d'appendices,

publiées avec le concours de l'Institut de France par Pierre Tisserand. Tome VI : *Correspondance philosophique*. Tome VII : *Correspondance philosophique* (suite et fin) ; Alcan. Les deux vol. 80 »
Abbé Julien Werquin : *L'évidence et la science;* Imp. Duytschaever, Lille. 8 »

Poésie

Luce Clarence : *Sonnets d'Angleterre de Thomas Wyat à Francis Thompson*, traduction avec texte original en regard; Libr. Balland. 15 »
Lucie Delarue-Mardrus : *Les Sept douleurs d'octobre;* Férenczi. 12 »
Robert Dernos : *Corps et biens;* Nouv. Revue franç. 13,50
François Ducaud-Bourget : *Ma belle morte en robe verte;* Le Rouge et le Noir. 12 »
Maurice Fombeure : *Silences sur le toit.* Préface de Julien Lanoé; Cahiers 1930. 8 »
Jos Jullien : *Les Métiers*, images et légendes. Avec des illust.; La Cigale, Uzès. » »
Joseph Larribau : *Les poèmes de Jean Poyanne.* Avec un portrait de l'auteur; S. n. d'édit. » »
Michel Peynot : *Brise du soir,* poèmes 1912-1913 ; Crépin-Leblond, Moulins. » »
Jean Wencker : *Le temple du rêve;* Lemerre. 18 »

Politique

Le R. P. Lecanuet: *Les signes avant-coureurs de la Séparation. Les dernières années de Léon XIII et l'avènement de Pie X, 1894-1910;* Alcan. 60 »
Pietro Nenni : *Six ans de guerre civile en Italie;* Valois. » »
Salluste : *Les origines secrètes du Bolchevisme. Henri Heine et Karl Marx;* Tallandier. 12 »

Questions médicales

Charles Nicolle : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses;* Alcan. 15 »

Questions militaires et maritimes

Général Armengaud : *La pacification de l'Afrique encore insoumise.* Avec 3 croquis dans le texte et 3 croquis et 9 photographies h. t. Préface du maréchal Franchet d'Esperey ; Berger-Levrault. 7,50
Divers : *Histoire de la marine des Etats-Unis,* traduit et préfacé par André Cogniet. Avec 29 croquis; Payot. 36 »
Paul Valéry : *Mer, Marines et Marins,* Documents commentés par Georges Dupuy. Nombr. illust.; Frmin-Didot. » »

Questions religieuses

Baron Descamps : *Le génie des religions. Les origines,* avec un Essai liminaire sur *La Vérité, la Certitude, la Science et la Civilisation,* 2e édition, revue, corrigée et augmentée d'une étude nouvelle sur *L'Ethnologie religieuse comparée;* Alcan. 30 »
Dom Henri Leclercq : *L'Ordre Bénédictin.* Avec 60 pl. en héliogravure; Rieder. 20 »

Roman

Pierre Alciette : *L'héritière basque;* Fayard. 5 »
Gilbert d'Alem : *L'une des sept,* roman annamite; Albin Michel. 15 »
Pierre d'Anniel : *Aurore aux doigts de rose.* Eaux-fortes et vignettes de Viset; Cabinet du Livre. » »
Guy d'Armor : *La marquise de Kergrist;* Edit. Argo. 12 »

Robert Hugh Benson : *Dans le van du vanneur*, traduit de l'anglais par Elisabeth Maurice Denis; Edit. Saint-Michel. » »
Théo Blancard : *A l'ombre des minarets*, contes algériens. Illust. de l'auteur; Leconte, Marseille. 10 »
Henri Bourgerel : *La Libellule;* Firmin-Didot. 15 »
Noré Brunel : *Vichy-Amour;* Renaissance du Livre. 12 »
Henry Casseville : *Sous le signe de Bouddha;* Edit. Crès. 12 »
Léon Cathlin : *Le Sphinx coiffé à la Du Barry;* La Belle Etoile. » »
André Cazanove : *Le Stade aux cent portes;* Flammarion. » »
Henri Chabrol : *La chair est forte;* Flammarion. 12 »
Jacques Chardonne : *Eva ou le journal interrompu;* Grasset. 15 »
Guy Chastel : *Les pierres qui vivent;* Edit. Saint-Michel. » »
Michel Davet : *Le prince qui m'aimait;* Plon. 12 »
Henry d'Estre : *Lucius Caius*; Firmin-Didot. 15 »
Fernande Féron : *Préface d'une vie;* Flammarion. 12 »
La Gautraie : *Monsieur de Sépangueul;* Renaissance du Livre. 12 »
Peter Martin Lampel : *Jeunesse trahie*, roman de la Reichswehr noire, traduit de l'allemand par Charles Reber; Valois. » »
Jacques Lyn : *Line consolatrice... et consolée;* Edit. Argo. 12 »
Bernard Nabonne : *Grenelle;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »
A. Navarian : *La mort de Byzance;* Jouve. 12 »
Léo Perutz : *Le marquis de Bolibar*, traduit de l'allemand par Odon Niox Château; Albin Michel. 12 »
Etsu Inagaki Suzimoto : *Etsu fille de samouraï*, traduit de l'anglais par René de Cérenville; Edit. Attinger. 16,50
Adam Szymanski : *Hanusia*, traduit du polonais par Franck L. Schoell; Nouv. Revue franç. 13,50

Sciences

L. Ambard : *La biologie*. (Coll. *Histoire du monde*. Tome XIII : *La civilisation européenne moderne*, Ve partie); E. de Boccard. » »
H. Metzger : *La chimie*. (Coll. *Histoire du monde*. Tome XIII : *La civilisation européenne moderne*, IVe partie); E. de Boccard. » »
J. Pérès : *Les sciences exactes*. (Coll. *Histoire du monde*. Tome XIII : *La civilisation européenne moderne*, IIIe partie); E. de Boccard. » »
J. Thibaud : *Les rayons X*. Avec de nombr. figures; Colin. 10,50

Sociologie

Max Beer : *Histoire générale du socialisme et des lettres sociales*. I : *L'antiquité*. Traduit de l'allemand par Marcel Ollivier; Les Revues. 12 »
Jean Costa : *Pour la République;* Figuière. 4 »
Georges Duhamel : *Scènes de la Vie future;* Mercure de France. 12 »
Daniel Essertier : *Philosophes et savants français du XXe siècle*. Extraits et notices. Tome V : *La Sociologie;* Alcan. 30 »

Urbanisme

Jacques-Th. de Castelnau : *Le Paris de Charles V. 1364-1380*. Avec un plan. Hachette. » »

Voyages

F. Chaffiol-Debillemont : *Au pays des eaux-mortes* (*Flandre-Hollande*). Avec des gravures sur bois d'André Deslignières; Marcel Seheur. » »
El Hadj Nacir ed Dine E. Dinet et El Hadj Sliman ben Ibrahim Baâmer : *Le Pèlerinage à la maison sacrée d'Allah*, illust. de E. Dinet; Hachette. » »
Maurice Pillet : *Thèbes, palais et nécropoles*. Avec 122 grav. et un plan; Laurens. 18 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A propos d'un livre sur Clemenceau. — A l'Académie de Province. — Du Dieu de Paul Souday au Dieu de Clemenceau, ou l'Aventure d'un « Thêta ». — Au sujet d'un texte d'Anselme Mathieu. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — La Bourse nationale de voyage, d'une valeur de 9.000 francs, a été décernée à Mme Madeleine Mérens-Melmer, pour son recueil de poèmes *A la Fontaine de Narcisse.*

Le prix des Vikings, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué, par 16 voix sur 28 votants, à M. Edouard Peissan, pour son livre *Hans le Marin.*

Le prix Claire-Virenque (prix de littérature spiritualiste), d'une valeur de 3.000 francs, a été décerné à M. l'abbé Camille Melloy, pour son recueil de poèmes *Le Parfum des Buis.*

La Fondation Suisse Schiller, dont le siège est à Zurich, et qui a pour but de favoriser la production littéraire dans les diverses régions de la Suisse sans distinction d'idiome, vient de couronner deux auteurs romands pour des ouvrages publiés à Paris, en décernant deux prix de 1.000 francs suisses chacun à M. Jacques Chenevière pour son livre *Les Messagers inutiles,* et à M. René de Weck, pour son roman *Le Roi Théodore.*

Le prix Emile-Blémont, d'une valeur de 5.000 francs, qui était décerné pour la seconde fois, a été attribué à M. Joseph-Emile Poirier, pour son manuscrit *Notre Secret.*

Le prix Petitdidier (fondation Emile Blémont), d'une valeur de 12.000 francs, a été décerné pour la première fois. Le règlement de ce prix, offert à un poète de quarante ans au moins pour l'ensemble de son œuvre, n'admet aucune candidature. Le scrutin a désigné à l'unanimité Louis Le Cardonnel.

Les administrateurs de la Maison de Poésie, qui décernent les deux prix Petitdidier et Emile-Blémont, sont MM. Charles-Maurice Couyba, président, Daniel de Venancourt, secrétaire général, Henri Allorge, Alcanter de Brahm, Henri Malo, Léon Riotor et Jean Valmy-Baysse.

§

A propos d'un livre sur Clemenceau.

Paris, le 16 mai 1930.

Je viens de lire la critique acerbe de M. Emile Laloy sur *La Vie orgueilleuse de Clemenceau.* Je ne me propose pas ici de réfuter

son commentaire; toutes les opinions sont bonnes et M. Laloy a parfaitement le droit de ne pas aimer mon livre; mais je dois à mes lecteurs, à ceux qui m'ont fait confiance, de répondre à ses accusations.

M. Emile Laloy a une érudition étendue, mais limitée, puisque au delà des ouvrages de M. Poincaré et de quelques autres, il perd le fil des références et néglige l'information essentielle qui est l'information verbale.

M. Laloy me reproche d'avoir puisé les éléments de mon récit dans des histoires et des journaux; plus loin, il me reproche encore d'avoir inventé au gré de ma fantaisie et de mon goût pour le pittoresque : ces deux reproches sont contradictoires, et M. Emile Laloy serait bien en peine d'échapper à ce dilemme. Quand je m'appuie sur une référence, M. Laloy n'est pas content; quand je n'en invoque aucune, il ne l'est pas davantage. Que souhaite-t-il?

Je réponds à M. Emile Laloy qu'il n'y a de romancé dans mon livre que la forme; tout est vrai dans le fond et j'ai chez moi un dossier volumineux, épais, de recherches, de notes, de lettres, d'entretiens écrits qui attestent la sincérité de mon témoignage. J'ajoute que j'ai montré, il y a quelque temps, à M. Louis Dumur quelques-uns de ces documents.

La confrontation des textes dont M. Emile Laloy appuie dans le *Mercure* sa « mercuriale » est l'exemple le plus typique de son erreur; la scène dont il parle m'a été racontée verbalement par un des hommes politiques les plus qualifiés de ce temps; je lui demande s'il convient que je donne son nom dans une bibliographie ou dans une note au bas de la page.

Il en est de même pour d'autres scènes que M. Poincaré, par exemple, effleure dans son livre et dont j'ai trouvé le détail dans des conversations avec des témoins des événements que je raconte, et M. Clemenceau lui-même que j'ai vu assidûment pendant une année.

Ce qui est effarant dans l'accusation de M. Emile Laloy, c'est que pas un instant il ne s'est posé la question qu'un homme politique illustre s'est posée récemment dans une lettre qu'il adressait à M. Emile Buré : « Il y a, disait-il, des inexactitudes de détail, mais tout est vrai dans l'ensemble; comment Suarez a-t-il su tout cela? »

Encore une fois, je n'ai rien inventé; on n'invente pas dans ce domaine-là; et M. Emile Laloy, qui veut bien convenir que *De Poincaré à Poincaré* est un chef-d'œuvre parce qu'il s'appuie sur des souvenirs personnels et des renseignements oraux, doit logiquement rectifier son jugement sur *La Vie orgueilleuse de Clemenceau*, puis-

que, désormais, il sait qu'on ne réalise pas soixante années d'histoire française sans faire appel à des confidences.

J'ai trente-neuf ans; m'en veut-il d'avoir sollicité le témoignage de quelques ancêtres pour écrire l'histoire d'un aïeul?

Je reproche à M. Emile Laloy autre chose; mais ceci est une autre histoire et il a le droit de ne pas accepter ma réfutation.

Il n'a vu dans mon livre que les matériaux, le détail; il a négligé l'ensemble dont j'avais pourtant expliqué le but en toutes lettres dans la préface : tenter une esquisse du personnage de Clemenceau à travers soixante années d'histoire française.

Ai-je atteint mon but ou non? Toute la question est là, et j'ai le regret de constater que M. Laloy n'y a pas répondu.

Veuillez agréer, etc... GEORGES SUAREZ.

§

A l'Académie de Province. — L'Académie de Province a tenu sa séance annuelle le dimanche 11 mai, à Paris, en l'Hôtel Massa, de la Société des Gens de Lettres, sous la présidence de M. Philéas Lebesgue, et a entendu l'exposé de l'exercice écoulé par M. A.-M. Gossez, secrétaire perpétuel.

L'Académie a reçu en cette séance Mme Marguerite Burnat-Provins, élue au fauteuil d'Henry Cormeau récemment décédé. M. Touny-Lérys a prononcé le discours d'usage.

A été ensuite approuvé le choix de nouveaux correspondants : MM. Albert Pestour (Limousin), Robert Randeau (Afrique du Nord et A. O. F.), Gaston Heux et Georges Virrès (Belgique), et Mathias Tresch (Luxembourg).

§

Du Dieu de Paul Souday au Dieu de Clemenceau, ou l'Aventure d'un « Thêta ». — Dans cette effusion réfléchie qu'il envoya à *Ce que je sais de Dieu* (*Mercure* du 15 avril 1930, p. 508), Souday, devenu, après ses années de vache maigre d'une pertinace bohême, le commensal attitré et la bonne fourchette de salons-restaurants où l'esprit s'emploie à piquer l'assiette, professait l'opinion, sans doute parfaitement renanienne, que « peut-être ne devrait-on parler de Dieu que *sub rosa*, en cabinet particulier et au fumoir. » Ce *sub rosa* a intrigué quelques lecteurs; il est vrai qu'il n'est pas dans les pages teintes du *Larousse* et que tous ne sont pas obligés de savoir que la rose, chez les Anciens, fut l'emblème, ou la fleur, d'Harpocrate, dieu grec du silence, encore que Souday, en employant l'expression, d'ailleurs rituelle, n'ait songé — car c'est plus vraisemblable — à ces convives des *epula* païens qui, couronnés de

roses, échangeaient leur optimisme digestif en propos ailés et irrévérencieux pour les dieux comme pour les hommes. Mais il reste que le Dieu de Souday, motif à « d'excellentes plaisanteries » et sujet de thèse de doctorat ès lettres dans la section, jusqu'ici inédite, des « sciences historiques », apparaît parfaitement à la mesure de ce petit pédagogue haussé à la férule du plus bourgeois des quotidiens pour la brandir, sans aménité, au rez-de-chaussée, chaque semaine. Clemenceau, que le pape empêcha d'être président de notre athénienne République à cause de son athéisme, se faisait de Dieu une autre conception que ce brave Souday. N'y croyant pas davantage, il s'amusait cependant à l'étudier, non certes *sub specie temporis*, simplement et uniment de biais, avec les verres d'un philologue. Que si, en effet, l'on se reporte au *Silence de M. Clemenceau*, par M. Jean Martet, voici ce que l'on trouve, aux pages 73 et ss. :

> 23 octobre 1927. — J'ai reçu une lettre de M. Clemenceau : « Paris, 17 octobre 1927. — Cher ami. Venez donc me voir un jour pour échanger quelques pensées : 1° sur l'étymologie *Theos* et *Deus;* 2° sur deux polissoirs... Cordiales amitiés. G. Clemenceau. » Je vais le voir, rue Franklin.
>
> M. Clemenceau : « Ah! Ah! bonjour!... Quant à l'étymologie de *Theos-Deus*, voici ce que j'ai fait. J'ai écrit à un homme qui s'appelle Clédat et qui est quelque chose comme doyen honoraire à Lyon... Je me demande comment on peut être doyen honoraire...? Clédat m'a répondu : « *Theos* et *Deus* ne sont pas le même mot. Voyez le « Dictionnaire » d'un Allemand qui s'appelle... je ne sais comment... » Je suis allé à ma bibliothèque. J'ai cherché le Dictionnaire en question. Je ne l'ai pas trouvé. Je me le suis procuré à la Bibliothèque Nationale en jurant de ne le garder qu'un jour. Je le leur rendrai quand j'aurai le temps. C'est ce bouquin-là. Passez-le-moi. » (*Il le prend et l'ouvre à la page qu'il a marquée en y mettant une grosse loupe à cercle de cuivre et manche d'ébène.*) M. Clemenceau, lisant : « *[illegible]... theô... Odontes leuka theontes... Des dents brillantes*. Voilà! *Theô* vient donc de *diaos*, *lumière*, et non de *tithêmi*, comme le prétend cet animal de Gruber... (1). »

Il est tout à fait étrange que M. le doyen honoraire Clédat, auteur d'un *Dictionnaire étymologique* de la langue française qui a eu jusqu'ici douze éditions, ait renvoyé le président honoraire Clemenceau à une œuvre d'outre-Rhin. Modestie à part, jamais l'*experto crede Roberto* ne trouvait meilleure application que dans la présente consultation et, en fait, nous voyons — dans le fascicule du 15 avril dernier de la revue mensuelle de grammaire *Les Humanités* — M. Clédat qui proteste :

(1) C'est ce Gruber — non le fabricant de bière, mais « un ex-professeur d'allemand à Lyon » (p. 54) — qui, ayant trouvé dans *Au Soir de la Pensée* que « *Theos* et *Deus* étaient le même mot », avait écrit à Clemenceau que non, « pour cette raison que *th* donne *f* » (p. 35). Clemenceau eut alors l'idée de s'adresser à M. Clédat pour être fixé. M. Martet ajoute qu'il « attachait à ces histoires d'étymologie une importance considérable » (p. 35, note).

A cet endroit, écrit-il, p. 290 — les souvenirs de M. Clemenceau le trompent. Je l'ai seulement renvoyé à l'avis du grand linguiste Antoine Meillet, à l'article *Dieu* de mon *Dictionnaire*, quatrième alinéa, première ligne, avis que M. Antoine Meillet a bien voulu préciser, à ma demande. Il est certain que j'ai reçu à ce moment une lettre intéressante de M. Clemenceau, que je ne puis avoir perdue, mais que je n'ai pas sous la main en ce moment et qui vaudrait la peine d'être citée dans son texte même...

Nous avons voulu savoir si, depuis qu'ont été écrites ces lignes, M. le doyen honoraire Clédat avait enfin retrouvé la missive de M. le président honoraire Clemenceau. Il nous a répondu, de Lyon, qu'elle « n'était malheureusement pas encore retrouvée », et M. Jean Martet, que nous avons aussi consulté, nous a fait savoir, le 10 mai dernier, que lui-même « ne savait, sur cette affaire *Theos-Deus,* que ce qu'il en avait rapporté » dans le livre sus-indiqué et qu'il n'avait pas eu la curiosité de demander à M. Clemenceau « de plus amples renseignements », n'ayant, d'ailleurs, rapporté « ses propos à ce sujet que pour montrer quelles étaient ses préoccupations du moment »... Enfin, c'est tant pis pour nous. Nous savons, il est vrai, désormais de science certaine qu'il est impossible, phonétiquement — contrairement à l'opinion reçue — « d'apparenter *Theos* et *Deus,* l'équivalent du *th* initial grec étant, en latin, non pas *d*, mais *f*. D'où il suit, selon M. Antoine Meillet renforcé de M. Clédat — *deux sûretés valent mieux qu'une et le trop en cela...* — que, si les deux vocables étaient apparentés, le mot latin aurait eu la forme *Feus* et non *Deus*. Inclinons-nous devant ces compétences et songeons qu'il n'a fallu qu'un *iota* — il s'agissait alors de savoir si Jésus était *homoiousios* (consubstantiel) ou simplement *homoousios* (semblable) à Dieu — pour déchaîner la première de ces interminables guerres de religion, aux bons temps d'Arius, alors que Byzance s'échauffait à discuter de telles chimères. Mais, puisque Dieu ne vient pas des Grecs, il ne nous reste plus que la consolation de nous rabattre sur le sanscrit : *devas,* qui explique tout et nous permettra de dormir tranquilles, de ce sommeil des justes que connaissait le président honoraire Georges Clemenceau.— C. P.

§

Au sujet d'un texte d'Anselme Mathieu.

Yvetot, le 7 mai 1930.

Monsieur le directeur,

Votre collaborateur M. Julian ayant donné son bel article sur Anselme Mathieu comme préface aux Œuvres complètes de ce félibre, j'ai comparé avec le texte la traduction de la lettre publiée p. 327 du *Mercure* du 1er mars. Il y est fait allusion certainement à

des événements qui allument ma curiosité. Quel est cet ami qui demanda à Bonaparte Wyse la main d'une princesse et le planta ensuite tout net? [Le texte provençal est autrement expressif.]

La phrase suivante est rendue douteuse par suite du mot *se* (si) que M. Julian n'a pas lu à cause de l'écriture médiocre de Mathieu. Il faut lire : « Wyse ne sait donc pas que *si* dans la portée d'une chienne il y a toujours un chien-loup, il n'y en a pas des douzaines, et que, puis, je n'ai pas du sang d'ételles dans les veines. »

Etelles?... le texte porte *Esclapo*, que Mistral traduirait par éclat de bois s'il n'y avait une majuscule mystérieuse. Alors? et qu'est-ce que du sang d'éclat de bois?

Vous avez parmi vos collaborateurs, tels que J. Loubet ou E. Ripert, parmi vos amis tels que P. Devoluy ou C. Pitollet, assez de « furnaire » pour que je compte voir élucider ces deux petits problèmes.

Veuillez agréer, etc... LÉON TEISSIER.

§

A propos d'une « sottise ». — Un des derniers « Sottisiers » relevait une phrase d'un article de l'*A B C littéraire et artistique*. M. Charles Fegdal, signataire de cet article, nous fait savoir que la phrase en question n'est pas de lui, mais qu'elle faisait partie d'une citation placée entre guillemets dans son article. Il en rejette donc très justement la responsabilité. *Cuique suum.*

§

Le Sottisier universel.

Un peu avant la guerre, un de ces zeppelins dut atterrir à Metz, où il fut courtoisement accueilli; des soldats français l'aidèrent même à se tirer d'affaire. — PIERRE VEBER, *Candide*, 9 mai.

Si, par ses imprudences, M. Mussolini provoquait un conflit et s'il n'écoutait pas les avertissements qui lui sont donnés de tous côtés par les amis sincères de l'Italie, son « bolide » ferait long feu! — *La Dépêche de Toulouse*, 14 mai.

C'est du second [Casimir Delavigne], poète national quelque peu démodé, qu'un natif Havrais (ou presque), Jacques Ferny écrivit : « Il est des morts qu'il faut qu'on tue. » — Julien Guillemard, *Progrès civique*, 3 mai.

UN ANE DE 68 ANS. — New-York, 4 mai. — Un âne, nommé Prune, une des célébrités du Colorado, vient d'être enterré à Fair-Play; sa pierre tombale porte 1868-1930. L'âne ainsi honoré vécut soixante-huit ans, c'est-à-dire qu'il avait largement contribué au développement du Colorado. — *La Liberté*, 5 mai.

A l'intérieur avaient pris place le magistrat du district, les chef et sous-chef de la police locale, ainsi qu'une vingtaine de policemen qui, de près, suivaient dans d'autres autos. — *Le Petit Parisien*, 6 mai.

LE FAUVE A TROUVÉ UNE PROIE. — Enfin, détail à noter, nous avons touvé en pleine piste de la bête un grand amas de plumes qui paraissaient être celles d'un menu volatile. — *La Dépêche* (de Toulouse), 7 mai.

Quand d'aventure il [le mari] lui donnait un nom d'oiseau, il ne l'appelait pas précisément gazelle. — *Le Journal*, 11 mai.

Marathon est célèbre par son coureur qui vint annoncer à ses concitoyens la victoire des Thermopyles et tomba mort après son effort surhumain. — *L'Eau*, 15 décembre 1929.

Quoi qu'il en soit, l'idée d'une première ébauche de l'*Acheteuse* vint à l'esprit de Passeur, à la veille d'un voyage en Serbie. Il la mûrit pendant le trajet, se jeta, dès l'arrivée, sur des feuilles de papier tchécoslovaque, et termina les trois actes d'une pièce, qui s'appelait alors : *Qu'on n'accuse personne!* — *Bravo*, mai.

Annapolis, 6 mai. — Au match d'athlétisme entre l'Ecole navale et l'Université de Virginie, l'aspirant Wright a lancé le disque à 141 pieds inches. — *Paris-Midi*, 6 mai.

On se rappelle le fameux chapitre de la Poétique de Théodore de Banville : « Des inventions poétiques. Il n'y en a pas. » — *Les Annales coloniales*, 13 mai.

§

Publications du « Mercure de France ».

SCÈNES DE LA VIE FUTURE, par Georges Duhamel. Volume in-16 double-couronne, 12 francs. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, savoir : 1625 ex. numérotés de 320 à 1944, à 40 francs; 25 ex. marqués à la presse de A à Z H. C.). Il a été tiré dans le format in-8 raisin : 66 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 66, à 175 fr.; 220 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 286, à 120 fr.; 33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 287 à 319, à 120 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1930.